



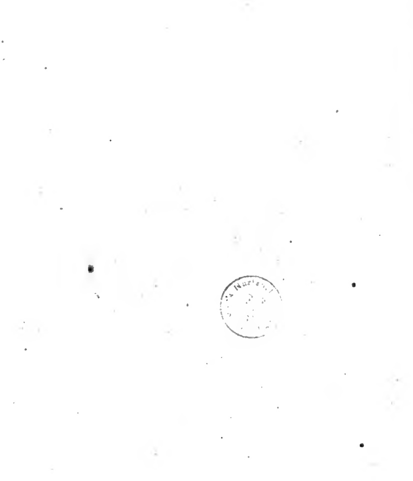


OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.





PIERRE I.

OEUVRES

COMPLETES

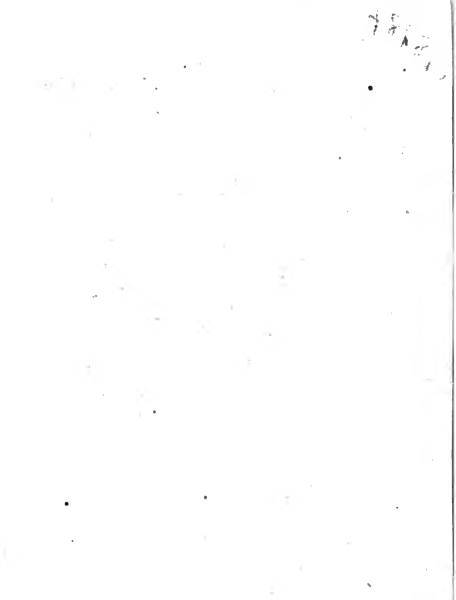
DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS

PIERRE LE GRAND;

DIVISÉE EN DEUX PARTIES.

PREFACE

HISTORIQUE ET CRITIQUE.

§. I.

LORSQUE vers le commencement du ſiècle où nous ſommes, le czar *Pierre* jetait les fondemens de Pétersbourg ou plutôt de ſon empire, perſonne ne prévoyait le ſuccès. Quiconque aurait imaginé alors qu'un ſouverain de Ruſſie pourrait envoyer des flottes victorieuſes aux Dardanelles, ſubjuguer la Crimée, chaſſer les Turcs de quatre grandes provinces, dominer ſur la mer Noire, établir la plus brillante cour de l'Europe, & faire fleurir tous les arts au milieu de la guerre, quiconque l'eût dit n'eût paſſé que pour un viſionnaire.

Mais un viſionnaire plus avéré eſt l'écrivain qui prédit en 1762, dans je ne ſais quel contrat ſocial ou inſocial, que l'empire de Ruſſie allait tomber. Il dit en propres mots : *Les Tartares ſes ſujets ou ſes voiſins deviendront ſes maîtres & les nôtres. Cela me paraît infaillible.*

C'eſt une étrange manie que celle d'un poliſſon qui parle en maître aux ſouverains, & qui prédit infailliblement la chute prochaine des empires, du fond du tonneau où il prêche, &

qu'il croit avoir appartenu autrefois à *Diogène.* (1) Les étonnans progrès de l'impératrice *Catherine II* & de la nation russe, sont une preuve assez forte que *Pierre le grand* a bâti sur un fondement ferme & durable.

Il est même de tous les législateurs, après *Mahomet*, celui dont le peuple s'est le plus signalé après lui. Les *Romulus* & les *Thésées* n'en approchent pas. (2)

(1) Nous ne croyons pas que jamais les Tartares se rendent les maitres de l'Europe. Les lumieres, dont il ne faut pas confondre les progrès avec la perfection des arts, de la poësie, de l'éloquence, ne peuvent manquer de s'accroître & de se répandre ; & elles opposent aux Tartares une barrière que la férocité ne peut vaincre.

Mais le célèbre *J. J.* avait pris le parti de soutenir que plus on était ignorant, plus on avait de raison & de vertu. Nous sommes fâchés que dans ce passage & dans quelques autres M. de *Voltaire* ait paru refuser à un homme libre le droit de parler avec liberté des souverains, & de juger leurs actions ; mais si l'on examine ces passages, on verra que dans tous il défend un prince, qu'il regarde comme un homme supérieur, contre un écrivain qu'il n'estime point. Ce n'est donc pas à un citoyen qu'il refuse le droit de juger les rois, c'est à un déclamateur qu'il refuse celui de juger un grand-homme. On peut croire qu'il s'est trompé dans son jugement sur le mérite d'un philosophe ou d'un historien, mais on ne doit pas l'accuser d'avoir commis envers le genre-humain le crime de s'être élevé contre un de ses droits.

(2) Le czar *Pierre* avait des Etats immenses, beaucoup d'hommes & de productions ; il forma une armée & une flotte, & dès-lors il eût formé un puissant empire. Rome n'était qu'un village, & en quatre siècles de victoires continuelles elle forma un empire six fois plus peuplé que celui de Russie, & six fois plus grand, si on ne compte pas les déserts pour des provinces.

Une preuve affez belle qu'on doit tout en Ruffie à *Pierre le grand*, eft ce qui arriva dans la cérémonie de l'action de grâces rendue à Dieu, felon l'ufage, dans la cathédrale de Pétersbourg, pour la victoire du comte d'*Orlof* qui brûla la flotte ottomane toute entière en 1770.

Le prédicateur nommé *Platon*, & digne de ce nom, paffa, au milieu de fon difcours, de la chaire où il parlait, au tombeau de *Pierre le grand*, & embraffant la ftatue de ce fondateur : C'eft toi, dit-il, qui as remporté cette victoire, c'eft toi qui as conftruit parmi nous le premier vaiffeau, &c. &c. Ce trait que nous avons rapporté ailleurs, & qui charmera la poftérité la plus reculée, eft, comme la conduite de plufieurs officiers ruffes, un exemple du fublime.

Un comte de *Shouvalof*, chambellan de l'impératrice *Elifabeth*, l'homme de l'empire peut-être le plus inftruit, voulut en 1759 communiquer à l'hiftorien de *Pierre* les documens authentiques néceffaires, & on n'a écrit que d'après eux.

§. II.

Le public a quelques prétendues hiftoires de *Pierre le grand*; la plupart ont été compofées fur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amfterdam en quatre volumes, fous le nom du boïard *Neftefuranoy*, eft une de ces fraudes

typographiques trop communes. Tels ſont les mémoires d'Eſpagne ſous le nom de dom *Juan de Colmenar*, l'hiſtoire de *Louis XIV* compoſée par le jéſuite *la Motte* ſur de prétendus mémoires d'un miniſtre d'Etat, & attribuée à *la Martinière*; telles ſont l'hiſtoire de l'empereur *Charles VI* & celle du prince *Eugène* & tant d'autres.

C'eſt ainſi qu'on a fait ſervir le bel art de l'imprimerie au plus mépriſable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes ; & il ſe trouve malheureuſement des écrivains que la néceſſité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages ; de-là tous ces inſipides panégyriques & ces libelles diffamatoires dont le public eſt ſurchargé : c'eſt un des vices les plus honteux de notre ſiècle.

Jamais l'hiſtoire n'eut plus beſoin de preuves authentiques que dans nos jours, où l'on trafique ſi inſolemment du menſonge. L'auteur qui donne au public l'hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous *Pierre le grand*, eſt le même qui écrivit, il y a trente ans, l'hiſtoire de *Charles XII*, ſur les mémoires de pluſieurs perſonnes publiques qui avaient long-temps vécu auprès de ce monarque. La préſente hiſtoire eſt une confirmation & un ſupplément de la première.

On ſe croit obligé ici, par reſpect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiſtoire de *Charles XII.*

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, ſe feſait relire cet ouvrage à Commerci ; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles & dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier, par le ſceau de ſon témoignage, la croyance que mérite l'hiſtorien ; & que ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ſes grands-officiers d'en dreſſer un acte authentique. (*)

Cet acte envoyé à l'auteur lui cauſa une ſurpriſe d'autant plus agréable qu'il venait d'un roi auſſi inſtruit de tous ces événemens que *Charles XII* lui-même, & qui d'ailleurs eſt connu dans l'Europe par ſon amour pour le vrai, autant que par ſa bienfeſance.

On a une foule de témoignages auſſi inconteſtables ſur l'hiſtoire du *Siècle de Louis XIV*, ouvrage non moins vrai & non moins important, qui reſpire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet eſprit de patriotiſme n'a rien dérobé à la vérité, & n'a jamais ni outré le

(*) Il eſt imprimé au-devant de l'hiſtoire de *Charles XII.*

bien, ni déguifé le mal ; ouvrage compofé fans intérêt, fans crainte & fans efpérance, par un homme que fa fituation met en état de ne flatter perfonne.

Il y a peu de citations dans le *Siècle de Louis XIV*, parce que les événemens des premières années, connus de tout le monde, n'avaient befoin que d'être mis dans leur jour, & que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toujours fes garans dans l'hiftoire de l'empire de Ruffie, & le premier de ces témoins c'eft *Pierre le grand* lui-même.

§. III.

On ne s'eft point fatigué dans cette hiftoire de *Pierre le grand* à rechercher vainement l'origine de la plupart des peuples qui compofent l'empire immenfe de Ruffie, depuis le Kamskatka jufqu'à la mer Baltique. C'eft une étrange entreprife de vouloir prouver par des pièces authentiques que les Huns vinrent autrefois du nord de la Chine en Sibérie, & que les Chinois eux-mêmes font une colonie d'Egyptiens. Je fais que des philofophes d'un grand mérite ont cru voir quelque conformité entre ces peuples ; mais on a trop abufé de leurs doutes ; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens font les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'égyptien *Séfoftris* alla jufqu'au Gange ; or s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui eft très-loin du Gange ; donc il y alla ; donc alors la Chine n'était point peuplée ; il eft donc clair que *Séfoftris* la peupla. Les Egyptiens dans leurs fêtes allumaient des chandelles ; les Chinois ont des lanternes ; donc on ne peut douter que les Chinois ne foient une colonie d'Egypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve. Les Chinois en ont un. Enfin il eft évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Egypte : car dans le nom de la famille *Yu*, on peut trouver les caractères qui, arrangés d'une autre façon, forment le mot *Menès*. Il eft donc inconteftable que l'empereur *Yu* prit fon nom de *Menès* roi d'Egypte, & l'empereur *Ki* eft évidemment le roi *Atoës*, en changeant *k* en *a* & *i* en *toës*.

Mais fi un favant de Tobol ou de Pékin avait lu quelqu'un de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonftrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, & comme il étonnerait fon pays par fes profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, & les plus refpectés dans

le petit pays d'Occident nommé France, font les romans : ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains qui n'ont jamais menti. Or, plus de vingt de ces livres authentiques dépofent que *Francus*, fondateur de la monarchie des Francs, était fils d'*Hector;* le nom d'*Hector* s'eft toujours confervé depuis dans la nation; & même dans ce fiècle, un de fes plus grands généraux s'appelait *Hector de Villars.*

Les nations voifines ont reconnu fi unanimement cette vérité, que l'*Ariofte*, un des plus favans italiens, avoue, dans fon *Roland*, que les chevaliers de *Charlemagne* combattaient pour avoir le cafque d'*Hector.* Enfin, une preuve fans replique, c'eft que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens leurs pères, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne; & ces nouveaux Troyens ont toujours confervé une fi grande averfion pour les Grecs leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir de jéfuites chez eux; & c'eft probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques jéfuites expliquaient autrefois *Homère* aux jeunes lettrés.

Il eft certain que de tels raifonnemens

feraient un grand effet à Pékin & à Tobol : mais auſſi un autre ſavant renverſerait cet édifice, en prouvant que les Pariſiens deſcendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier préſident d'un tribunal de Paris s'appelait *Achille de Harlay*. *Achille* vient certainement de l'*Achille* grec, & *Harlay* vient d'*Ariſtos*, en changeant *iſtos* en *lay*. Les champs élyſées qui ſont encore à la porte de la ville, & le mont Olympe qu'on voit encore près de Mezière, ſont des monumens contre leſquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes ſont conſervées dans Paris ; on y juge les tragédies & les comédies avec autant de légéreté qu'elles l'étaient par les Athéniens ; on y couronne les généraux des armées ſur les théâtres comme dans Athènes ; & en dernier lieu le maréchal de *Saxe* reçut publiquement des mains d'une actrice une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée dans la cathédrale. Les Pariſiens ont des académies qui viennent de celles d'Athènes, une égliſe, une liturgie, des paroiſſes, des diocèſes, toutes inventions grecques, tous mots tirés du grec ; les maladies des Pariſiens ſont grecques, *apoplexie*, *phthiſie*, *péripneumonie*, *cachexie*, *dyſſenterie*, *jalouſie &c.*

Il faut avouer que ce ſentiment balancerait

beaucoup l'autorité du ſavant perſonnage qui a démontré tout-à-l'heure que nous ſommes une colonie troyenne. Ces deux opinions ſeraient encore combattues par d'autres profonds antiquaires ; les uns ſeraient voir que nous ſommes Egyptiens, attendu que le culte d'*Iſis* ſut établi au village d'Iſſy, ſur le chemin de Paris à Verſailles. D'autres prouveraient que nous ſommes des arabes, comme le témoigne le mot d'*almanach*, d'*alembic*, d'*algèbre*, d'*amiral*. Les ſavans chinois & ſibériens ſeraient très-embarraſſés à décider, & nous laiſſeraient enfin pour ce que nous ſommes.

Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude ſur l'origine de toutes les nations. Il en eſt des peuples comme des familles ; pluſieurs barons allemands ſe ſont deſcendre en droite ligne d'*Arminius* : on compoſa pour *Mahomet* une généalogie par laquelle il venait d'*Abraham* & d'*Agar*.

Ainſi la maiſon des anciens czars de Ruſſie venait du roi de Hongrie *Bela*, ce *Bela* d'*Attila* ; *Attila* de *Turck*, père des Huns, & *Turck* était fils de *Japhet*. Son frère *Ruſs* avait fondé le trône de Ruſſie ; un autre frère nommé *Camari* établit ſa puiſſance vers le Volga.

Tous ces fils de *Japhet* étaient, comme chacun ſait, les petits-fils de *Noé*, inconnus

à toute la terre, excepté à un petit peuple très-long-temps inconnu lui-même. Les trois enfans de ce *Noé* allèrent vîte s'établir à mille lieues les uns des autres, de peur de se donner des secours, & firent probablement avec leurs sœurs des millions d'habitans en très-peu d'années.

Plusieurs graves perfonnages ont suivi exactement ces filiations, avec la même sagacité qu'ils ont découvert comment les Japonais avaient peuplé le Pérou. L'histoire a été long-temps écrite dans ce goût, qui n'est pas celui du président de *Thou* & de *Rapin de Thoyras.*

§. IV.

S'il faut être un peu en garde contre les historiens qui remontent à la tour de Babel & au déluge, il ne faut pas moins se défier de ceux qui particularisent toute l'histoire moderne, qui entrent dans tous les secrets des ministres, & qui vous donnent audacieusement la relation exacte de toutes les batailles dont les généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'est donné depuis le commencement du dernier siècle près de deux cents grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle & de Pharsale: mais

très-peu de ces actions ayant eu de grandes ſuites, elles ſont perdues pour la poſtérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en ſauraient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les ſyllabes; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque ſoldat ſerait connu, & ſa généalogie paſſerait à la dernière poſtérité: mais dans cette longue ſuite à peine interrompue de guerres ſanglantes que ſe font les princes chrétiens, les anciens intérêts, qui tous ont changé, ſont effacés par les nouveaux; les batailles données il y a vingt ans ſont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours; comme dans Paris les nouvelles d'hier ſont étouffées par celles d'aujourd'hui, qui vont l'être à leur tour par celles de demain; & preſque tous les événemens ſont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'eſt une réflexion qu'on ne saurait trop faire; elle ſert à conſoler des malheurs qu'on eſſuie; elle montre le néant des choſes humaines. Il ne reſte, pour fixer l'attention des hommes, que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs & les lois des grands Etats; & c'eſt à ce titre que l'hiſtoire de *Pierre le grand* mérite d'être connue.

Si on s'eſt trop appeſanti ſur quelques détails de combats & de priſes de villes qui reſſemblent à d'autres combats & à d'autres ſiéges, on en

demande pardon au lecteur philofophe ; & on n'a d'autre excufe finon que ces petits faits, étant liés aux grands, marchent néceffairement à leur fuite.

On a réfuté *Norberg* dans les endroits qui ont paru les plus importans, & on l'a laiffé fe tromper impunément fur les petites chofes.

§. V.

On a fait l'hiftoire de *Pierre le grand* la plus courte & la plus pleine qu'on a pu. Il y a des hiftoires de petites provinces, de petites villes, d'abbayes même de moines en plufieurs volumes in-folio ; les mémoires d'un abbé (*) retiré quelques années en Efpagne, où il n'a prefque rien fait, contiennent huit tomes : un feul a fuffi pour la vie d'*Alexandre*.

Il fe peut qu'il y ait encore des hommes enfans qui aiment mieux les fables des *Ofiris*, des *Bacchus*, des *Hercules*, des *Théfées*, confacrées par l'antiquité, que l'hiftoire véritable d'un prince moderne, foit parce que ces noms antiques d'*Ofiris* & d'*Hercule* flattent plus l'oreille que celui de *Pierre*, foit parce que des géans & des lions terraffés plaifent plus à une imagination faible que des lois & des entreprifes utiles. Cependant il faut avouer que la défaite

(*) L'abbé de *Montgon*.

du géant d'Epidaure & du voleur *Sinnis* & le combat contre la truie de *Crommion*, ne valent pas les exploits du vainqueur de *Charles XII*, du fondateur de Pétersbourg, & du légiflateur d'un empire redoutable.

Les anciens nous ont appris à penfer, il eft vrai : mais il ferait bien étrange de préférer le fcythe *Anacharfis*, parce qu'il était ancien, au fcythe moderne qui a policé tant de peuples.

Cette hiftoire contient la vie publique du czar, laquelle a été utile, non fa vie privée, fur laquelle on n'a que quelques anecdotes, d'ailleurs affez connues. Les fecrets de fon cabinet, de fon lit & de fa table ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, & ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pu donner de tels mémoires, c'eût été un prince *Menzikoff*, un général *Sheremetof*, qui l'ont vu fi long-temps dans fon intérieur ; ils ne l'ont pas fait ; & tout ce qui aujourd'hui ne ferait appuyé que fur des bruits publics ne mériterait point de croyance. Les efprits fages aiment mieux voir un grand-homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vafte empire que d'apprendre d'une manière très-incertaine ce que ce grand-homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de fon pays. *Suétone* rapporte ce que les premiers empereurs de Rome avaient fait de

plus

plus fecret ; mais avait-il vécu familièrement avec douze *Céfars* ?

§. VI.

Quand il ne s'agit que de ftyle, que de critique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laiffer aboyer les petits fefeurs de brochures ; on fe rendrait prefqu'auffi ridicule qu'eux, fi on perdait fon temps à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaiffe à confondre même les menfonges des hommes méprifables : leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la baffeffe d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la juftice d'agir contre lui : c'eft par cette double raifon qu'on a été obligé d'impofer filence au coupable ignorant qui avait corrompu l'hiftoire du fiècle de *Louis XIV* par des notes auffi abfurdes que calomnieufes, dans lefquelles il outrageait brutalement une branche de la maifon de France & toute la maifon d'Autriche, & cent familles illuftres de l'Europe dont les antichambres lui étaient auffi inconnues que les faits qu'il ofait falfifier.

C'eft un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureufe de publier les impoftures & les calomnies.

Le prêtre de l'oratoire *le Vaſſor* & le jéſuite *la Motte*, l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'hiſtoire pour gagner du pain : l'un choiſit le roi de France *Louis XIII* pour l'objet de ſa ſatire ; l'autre prit pour but *Louis XIV.* (*) Leur qualité de moine apoſtat ne devait pas leur concilier la créance publique ; cependant c'eſt un plaiſir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils ſont chargés du dépôt de la vérité : ils rebattent ſans ceſſe cette maxime, qu'il faut oſer dire tout ce qui eſt vrai : ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être inſtruit.

Leur maxime dans leur bouche eſt leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puiſqu'elle eſt devenue l'excuſe de toutes les ſatires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite ſans doute : mais s'il y a quelque anecdote odieuſe ſur un prince, ſi dans l'intérieur de ſon domeſtique il s'eſt livré, comme tant de particuliers, à des faibleſſes de l'humanité connues peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à perſonne ? Je veux que vous ayez pénétré dans

(*) Voyez les notes ſur l'hiſtoire de *Louis XIII* & celle de *Louis XIV.*

ce myſtère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de ſe couvrir dans le ſecret de ſa maiſon ? & par quelle raiſon publiez-vous ce ſcandale ? Pour flatter la curioſité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui ſans cela ne ferait pas lu. Vous n'êtes donc qu'un ſatirique, qu'un feſeur de libelles, qui vendez des médiſances, & non pas un hiſtorien.

Si cètte faibleſſe d'un homme public, ſi ce vice ſecret que vous cherchez à faire connaître, a influé ſur les affaires publiques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'Etat, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler : votre devoir eſt de démêler ce petit reſſort caché qui a produit de grands événemens ; hors de-là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne ſoit cachée : c'eſt une maxime qui peut ſouffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point : *Ne dites à la poſtérité que ce qui eſt digne de la poſtérité.*

§. VII.

Outre le menſonge dans les faits, il y a encore le menſonge dans les portraits. Cette fureur de charger une hiſtoire de portraits a commencé en France par les romans. C'eſt *Clélie* qui mit cette manie à la mode. *Sarrazin* dans

l'aurore du bon goût fit l'hiſtoire de la conſpiration de *Valſtein* qui n'avait jamais conſpiré; il ne manque pas, en feſant le portrait de *Valſtein* qu'il n'avait jamais vu, de traduire preſque tout ce que *Salluſte* dit de *Catilina* que *Salluſte* avait beaucoup vu. C'eſt écrire l'hiſtoire en bel-eſprit; & qui veut trop faire parade de ſon eſprit ne réuſſit qu'à le montrer, ce qui eſt bien peu de choſe.

Il convenait au cardinal de *Retz* de peindre les principaux perſonnages de ſon temps qu'il avait tous pratiqués, & qui avaient été ou ſes amis ou ſes ennemis; il ne les a pas peints ſans doute de ces couleurs fades dont *Maimbourg* enlumine dans ſes hiſtoires romaneſques les princes des temps paſſés. Mais était-il un peintre fidelle? la paſſion, le goût de la ſingularité n'égaraient-ils pas ſon pinceau? Devait-il, par exemple, s'exprimer ainſi ſur la reine mère de *Louis XIV*: *Elle avait de cette ſorte d'eſprit qui lui était néceſſaire pour ne pas paraître ſotte aux yeux de ceux qui ne la connaiſſaient pas; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de déſintéreſſement, plus d'attachement que de paſſion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus*

d'opiniâtreté que de fermeté, & plus d'incapacité que tout ce que deſſus.

Il faut avouer que les obſcurités de ces expreſſions, cette foule d'antithèſes & de comparatifs, & le burleſque de cette peinture ſi indigne de l'hiſtoire ne doivent pas plaire aux eſprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la reine ; & les cœurs vertueux ſont auſſi révoltés de l'aigreur & du mépris que l'hiſtorien déploie en parlant d'une princeſſe qui le combla de bienfaits, qu'ils ſont indignés de voir un archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaiſir de la faire.

S'il faut ſe défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient ſi à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire ſur ſa parole un hiſtorien, s'il affectait de vouloir pénétrer un prince qui aurait vécu à ſix cents lieues de lui ? Il faut en ce cas le peindre par ſes actions, & laiſſer à ceux qui ont approché long-temps de ſa perſonne le ſoin de dire le reſte.

Les harangues ſont une autre eſpèce de menſonge oratoire que les hiſtoriens ſe ſont permis autrefois. On feſait dire à ſes héros ce qu'ils auraient pu dire. Cette liberté, ſurtout, pouvait ſe prendre avec un perſonnage d'un

temps éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne ſont plus tolérées : on exige bien plus ; car ſi on mettait dans la bouche d'un prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'hiſtorien que comme un rhéteur.

Une troiſième eſpèce de menſonge, & la plus groſſière de toutes, mais qui fut long-temps la plus ſéduiſante, c'eſt le merveilleux : il domine dans toutes les hiſtoires anciennes, ſans en excepter une ſeule.

On trouve même encore quelques prédictions dans l'hiſtoire de *Charles XII* par *Norberg* : mais on n'en voit dans aucun de nos hiſtoriens ſenſés qui ont écrit dans ce ſiècle ; les ſignes, les prodiges, les apparitions ſont renvoyés à la fable. L'hiſtoire avait beſoin d'être éclairée par la philoſophie.

§. VIII.

Il y a un article important qui peut intéreſſer la dignité des couronnes. *Oléarius*, qui accompagnait en 1634 des envoyés de Holſtein en Ruſſie & en Perſe, rapporte, au livre troiſième de ſon hiſtoire, que le czar *Ivan Baſilovitz* avait relégué en Sibérie un ambaſſadeur de l'empereur : c'eſt un fait dont aucun autre hiſtorien, que je ſache, n'a jamais parlé : il n'eſt pas vraiſemblable que l'empereur eût

ſouffert une violation du droit des gens ſi extraordinaire & ſi outrageante.

Le même *Oléarius* dit dans un autre endroit : » Nous partîmes le 13 février 1634 de compa- » gnie avec un certain ambaſſadeur de France, » qui s'appelait *Charles de Tallerand*, prince de » Chalais, &c. *Louis* l'avait envoyé avec » *Jacques Rouſſel* en ambaſſade en Turquie & » en Moſcovie ; mais ſon collégue lui rendit de » ſi mauvais offices auprès du patriarche que » le grand-duc le relégua en Sibérie.

Au livre troiſième, il dit que cet ambaſſadeur, prince de Chalais, & le nommé *Rouſſel* ſon collégue qui était marchand, étaient envoyés de *Henri IV*. Il eſt aſſez probable que *Henri IV*, mort en 1610, n'envoya point d'ambaſſade en Moſcovie en 1634. Si *Louis XIII* avait fait partir pour ambaſſadeur un homme d'une maiſon auſſi illuſtre que celle de *Tallerand*, il ne lui eût point donné un marchand pour collégue ; l'Europe aurait été informée de cette ambaſſade ; & l'outrage ſingulier fait au roi de France eût fait encore plus de bruit.

Ayant conteſté ce fait incroyable, & voyant que la fable d'*Oléarius* avait pris quelque crédit, je me ſuis cru obligé de demander des éclairciſſemens au dépôt des affaires étrangères en

France. Voici ce qui a donné lieu à la méprise d'*Oléarius*.

Il y eut en effet un homme de la maison de *Tallerand* qui, ayant la passion des voyages, alla jusqu'en Turquie, sans en parler à sa famille, & sans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand hollandais, nommé *Roussel*, député d'une compagnie de négoce, & qui n'était pas sans liaison avec le ministère de France. Le marquis de *Tallerand* se joignit avec lui pour aller voir la Perse ; & s'étant brouillé en chemin avec son compagnon de voyage, *Roussel* le calomnia auprès du patriarche de Moscou ; on l'envoya en effet en Sibérie ; il trouva le moyen d'avertir sa famille, & au bout de trois ans, le secrétaire d'Etat, M. des *Noyers*, obtint sa liberté de la cour de Moscou.

Voilà le fait mis au jour : il n'est digne d'entrer dans l'histoire qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieuse quantité d'anecdotes de cette espèce, rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs historiques ; il y a des mensonges historiques. Ce que rapporte *Oléarius* n'est qu'une erreur ; mais quand on dit qu'un czar fit clouer le chapeau d'un ambassadeur sur sa tête, c'est un mensonge. Qu'on se trompe sur

le nombre & la force des vaiſſeaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'eſt qu'une erreur, & une erreur très-pardonnable. Ceux qui répètent les anciennes fables, dans leſquelles l'origine de toutes les nations eſt enveloppée, peuvent être accuſés d'une faibleſſe commune à tous les auteurs de l'antiquité ; ce n'eſt pas là mentir, ce n'eſt proprement que tranſcrire des contes.

L'inadvertence nous rend encore ſujets à bien des fautes, qu'on ne peut appeler menſonges. Si dans la nouvelle géographie d'*Hubner* on trouve que les bornes de l'Europe ſont à l'endroit où le fleuve Oby ſe jette dans la mer Noire, & que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lecteur inſtruit rectifie. Cette géographie vous préſente ſouvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne ſont plus que des bourgs preſque déſerts; il eſt aiſé alors de s'apercevoir que le temps a tout changé ; l'auteur a conſulté des anciens ; & ce qui était vrai de leur temps ne l'eſt plus aujourd'hui.

On ſe trompe encore en tirant des inductions. *Pierre le grand* abolit le patriarchat. *Hubner* ajoute qu'il ſe déclara patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Ruſſie vont plus loin, & diſent qu'il officia pontificalement ;

ainsi d'un fait avéré on tire des conclusions erronées, ce qui n'est que trop commun.

Ce que j'ai appelé mensonge historique est plus commun encore ; c'est ce que la flatterie, la satire ou l'amour insensé du merveilleux font inventer. L'historien qui, pour plaire à une famille puissante, loue un tyran est un lâche ; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon prince est un monstre ; & le romancier, qui donne ses imaginations pour la vérité, est méprisé. Tel qui autrefois fesait respecter des fables par des nations entières ne serait pas lu aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altèrent des passages, ou qui ne les entendent pas, qui, inspirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles : ce sont les serpens qui rongent la lime, il faut les laisser faire.

HISTOIRE
DE L'EMPIRE DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

DANS les premières années du fiècle où nous fommes, le vulgaire ne connaiffait dans le Nord de héros que *Charles XII.* Sa valeur perfonnelle, qui tenait beaûcoup plus d'un foldat que d'un roi, l'éclat de fes victoires & même de fes malheurs, frappaient tous les yeux qui voient aifément ces grands événemens, & qui ne voient pas les travaux longs & utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entreprifes du czar *Pierre I* puffent fe foutenir ; elles ont fubfifté, & fe font perfectionnées fous les impératrices *Anne* & *Elifabeth*, mais furtout fous *Catherine II* qui a porté fi loin la gloire de la Ruffie. Cet empire eft aujourd'hui compté parmi les plus floriffans Etats, & *Pierre* eft dans le rang des plus grands légiflateurs. Quoique fes entreprifes n'euffent pas befoin de fuccès aux yeux des fages, fes fuccès ont affermi pour jamais fa gloire. On juge aujourd'hui que *Charles XII*

méritait d'être le premier ſoldat de *Pierre le grand*. L'un n'a laiſſé que des ruines, l'autre eſt un fondateur en tout genre. J'oſai porter à peu près ce jugement, il y a trente années, lorſque j'écrivis l'hiſtoire de *Charles*. Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui ſur la Ruſſie me mettent en état de faire connaître cet empire, dont les peuples ſont ſi anciens, & chez qui les lois, les mœurs & les arts ſont d'une création nouvelle. L'hiſtoire de *Charles XII* était amuſante, celle de *Pierre I* eſt inſtructive.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription de la Ruſſie.

L'EMPIRE de Ruſſie eſt le plus vaſte de notre hémiſphère; il s'étend d'Occident en Orient l'eſpace de plus de deux mille lieues communes de France, & il a plus de huit cents lieues du Sud au Nord dans ſa plus grande largeur. Il confine à la Pologne & à la mer Glaciale; il touche à la Suède & à la Chine. Sa longueur de l'île de Dago à l'occident de la Livonie, juſqu'à ſes bornes les plus orientales, comprend près de cent ſoixante & dix degrés; de ſorte que, quand on a midi à l'Occident, on a près de minuit à l'orient de l'empire. Sa largeur eſt de trois mille ſix cents verſtes du Sud au Nord, ce qui fait huit cents cinquante de nos lieues communes.

Nous connaiſſions ſi peu les limites de ce pays dans le ſiècle paſſé que, lorſqu'en 1689 nous apprîmes que les Chinois & les Ruſſes étaient en guerre, &

que l'empereur *Cam-hi* d'un côté, & de l'autre les czars *Ivan* & *Pierre*, envoyaient, pour terminer leurs différends, une ambaſſade à trois cents lieues de Pékin, ſur les limites des deux empires, nous traitâmes d'abord cet événement de fable.

Ce qui eſt compris aujourd'hui ſous le nom de Ruſſie ou des Ruſſies eſt plus vaſte que tout le reſte de l'Europe & que ne le fut jamais l'empire romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre*, car il contient plus de onze cents mille de nos lieues quarrées. L'empire romain & celui d'*Alexandre* n'en contenaient chacun qu'environ cinq cents cinquante mille, & il n'y a pas un royaume en Europe qui ſoit la douzième partie de l'empire romain. Pour rendre la Ruſſie auſſi peuplée, auſſi abondante, auſſi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encore des ſiècles & des czars tels que *Pierre le grand*.

Un ambaſſadeur anglais qui réſidait en 1733 à Pétersbourg, & qui avait été à Madrid, dit, dans ſa relation manuſcrite, que dans l'Eſpagne, qui eſt le royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante perſonnes par chaque mille quarré, & que dans la Ruſſie on n'en peut compter que cinq: nous verrons au chapitre ſecond ſi ce miniſtre ne s'eſt pas abuſé. Il eſt dit dans la *Dixme*, fauſſement attribuée au maréchal de *Vauban*, qu'en France chaque mille quarré contient à peu près deux cents habitans, l'un portant l'autre. Ces évaluations ne ſont jamais exactes, mais elles ſervent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route;

que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante, par les plaines des Calmouks & par le grand désert de Kobi ; & il est à remarquer que d'Archangel à Pétersbourg, & de Pétersbourg aux extrémités de la France septentrionale, en passant par Dantzick, Hambourg, Amsterdam, on ne voit pas seulement une colline un peu haute. Cette observation peut faire douter de la vérité du système dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer, en supposant que tout ce qui est terre aujourd'hui a été mer très-long-temps. Mais comment les flots, qui dans cette supposition ont formé les Alpes, les Pyrenées & le Taurus, n'auraient-ils pas formé aussi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine dans un espace tortueux de trois mille lieues ? La géographie ainsi considérée pourrait prêter des lumières à la physique, ou du moins donner des doutes.

Nous appelions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parce que la ville de Moscou, capitale de cet empire, était la résidence des grands-ducs de Russie : aujourd'hui l'ancien nom de Russie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko jusqu'au-delà de Moscou la Russie blanche, & pourquoi *Hubner* la nomme noire, ni pour quelle raison la Kiovie doit être la Russie rouge.

Il se peut encore que *Madiès* le scythe, qui fit une irruption en Asie près de sept siècles avant notre ère, ait porté ses armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* & *Tamerlan*, & comme probablement

on avait fait long-temps avant *Madiès*. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches ; celles des Chinois, des Indiens, des Perſes, des Egyptiens, ſont conſtatées par des monumens illuſtres & intéreſſans. Ces monumens en ſuppoſent encore d'autres très-antérieurs, puiſqu'il faut un grand nombre de ſiècles avant qu'on puiſſe ſeulement établir l'art de tranſmettre ſes penſées par des ſignes durables, & qu'il faut encore une multitude de ſiècles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans notre Europe aujourd'hui ſi policée ; l'art de l'écriture fut long-temps inconnu dans tout le Nord : le patriarche *Conſtantin*, qui a écrit en ruſſe l'hiſtoire de Kiovie, avoue que dans ces pays on n'avait point l'uſage de l'écriture au cinquième ſiècle.

Que d'autres examinent ſi des Huns, des Slaves & des Tatars ont conduit autrefois des familles errantes & affamées vers la ſource du Boryſthène. Mon deſſein eſt de faire voir ce que le czar *Pierre* a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien chaos. Il faut toujours ſe ſouvenir qu'aucune famille ſur la terre ne connaît ſon premier auteur, & que par conſéquent aucun peuple ne peut ſavoir ſa première origine.

Je me ſers du nom de *Ruſſes* pour déſigner les habitans de ce grand empire. Celui de *Roxelans*, qu'on leur donnait autrefois, ſerait plus ſonore, mais il faut ſe conformer à l'uſage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes & d'autres mémoires depuis quelque temps emploient le mot de *Ruſſiens* ; mais comme ce mot approche trop de *Pruſſiens*, je m'en tiens à celui de *Ruſſes* que preſque tous nos auteurs leur ont donné ; & il m'a paru que le peuple le plus étendu de la

terre doit être connu par un terme qui le diftingue abfolument des autres nations.

Il faut d'abord que le lecteur fe faffe, la carte à la main, une idée nette de cet empire, partagé aujourd'hui en feize grands gouvernemens, qui feront un jour fubdivifés, quand les contrées du Septentrion & de l'Orient auront plus d'habitans.

Voici quels font ces feize gouvernemens, dont plufieurs renferment des provinces immenfes.

De la Livonie.

La province la plus voifine de nos climats eft celle de la Livonie. C'eft une des plus fertiles du Nord. Elle était païenne au douzième fiècle. Des négocians de Brème & de Lubec y commercèrent, & des religieux croifés, nommés *porte-glaives*, unis enfuite à l'ordre teutonique, s'en emparèrent au treizième fiècle, dans le temps que la fureur des croifades armait les chrétiens contre tout ce qui n'était pas de leur religion. *Albert* markgrave de Brandebourg, grand-maître de ces religieux conquérans, fe fit fouverain de la Livonie & de la Pruffe brandebourgeoife, vers l'an 1514. Les Ruffes & les Polonais fe difputèrent dès-lors cette province. Bientôt les Suédois y entrèrent : elle fut long-temps ravagée par toutes ces puiffances. Le roi de Suède *Guftave-Adolphe* la conquit. Elle fut cédée à la Suède en 1660 par la célèbre paix d'Oliva ; & enfin le czar *Pierre* l'a conquife fur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette hiftoire.

La Courlande, qui tient à la Livonie, eft toujours vaffale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Ruffie. Ce font-là les limites occidentales de cet empire dans l'Europe chrétienne.

Plus au nord, fe trouve le gouvernement de Rével

&

& de l'Estonie. Rével fut bâtie par les Danois au treizième siècle. Les Suédois ont possédé l'Estonie depuis que le pays se fut mis sous la protection de la Suède en 1561 ; & c'est encore une des conquêtes de *Pierre*.

Gouvernemens de Revel, de Petersbourg & de Vibourg.

Au bord de l'Estonie est le golfe de Finlande. C'est à l'orient de cette mer, & à la jonction de la Neva, & du lac de Ladoga, qu'est la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle & la plus belle ville de l'empire, bâtie par le czar *Pierre*, malgré tous les obstacles réunis qui s'opposaient à sa fondation.

Elle s'élève sur le golfe de Cronstadt, au milieu de neuf bras de rivières qui divisent ses quartiers ; un château occupe le centre de la ville, dans une île formée par le grand cours de la Neva : sept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des galères, & plusieurs manufactures. Trente-cinq grandes églises sont autant d'ornemens à la ville ; & parmi ces églises il y en a cinq pour les étrangers, soit catholiques-romains, soit réformés, soit luthériens : ce sont cinq temples élevés à la tolérance, & autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais ; l'ancien que l'on nomme celui d'été, situé sur la rivière de Neva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été, près de la porte triomphale, est un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient en Europe ; les bâtimens élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, pour les colléges impériaux, pour l'académie des sciences, la bourse, le magasin des marchandises, celui des galères, sont autant de monumens magnifiques. La

maifon de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vafes font de porcelaine ; le magafin pour la cour, la fonderie, l'arfenal, les pon■, les marchés, les places, les cafernes pour la garde à cheval & pour les gardes à pied, contribuent à l'embelliffement de la ville, autant qu'à fa fureté. On y compte actuellement quatre cents mille ames. Aux environs de la ville font des maifons de plaifance dont la magnificence étonne les voyageurs : il y en a une dont les jets-d'eau font très-fupérieurs à ceux de Verfailles. Il n'y avait rien en 1702, c'était un marais impraticable. Pétersbourg eft regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite province conquife par *Pierre I*, Vibourg conquis par lui, & la partie de la Finlande, perdue & cédée par la Suède en 1742, font un autre gouvernement.

Archangel. Plus haut, en montant au nord, eft la province d'Archangel, pays entièrement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe. Il prit fon nom de *St Michel l'archange*, fous la protection duquel il fut mis, longtemps après que les Ruffes eurent reçu le chriftianifme, qu'ils n'ont embraffé qu'au commencement du onzième fiècle. Ce ne fut qu'au milieu du feizième que ce pays fut connu des autres nations. Les Anglais en 1533 cherchèrent un paffage par les mers du Nord & de l'Eft, pour aller aux Indes orientales. *Chancelor*, capitaine d'un des vaiffeaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Archangel dans la mer Blanche. Il n'y avait dans ce défert qu'un couvent avec la petite églife de *St Michel l'archange*.

De ce port ayant remonté la rivière de la Duina, les Anglais arrivèrent au milieu des terres, & enfin à

la ville de Moſcou. Ils ſe rendirent aiſément les maîtres du commerce de la Ruſſie, lequel de la ville de Novogorod, où il ſe feſait par terre, fut tranſporté à ce port de mer. Il eſt à la vérité inabordable ſept mois de l'année : cependant il fut beaucoup plus utile que les foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglais obtinrent le privilége d'y commercer ſans payer aucun droit, & c'eſt ainſi que toutes les nations devraient peut-être négocier enſemble. Les Hollandais partagèrent bientôt le commerce d'Archangel, qui ne fut pas connu des autres peuples.

Long-temps auparavant, les Génois & les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Ruſſes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville appelée Tana : mais depuis les ravages de *Tamerlan* dans cette partie du monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite; celui d'Archangel a ſubſiſté avec de grands avantages pour les Anglais & les Hollandais, juſqu'au temps où *Pierre le grand* a ouvert la mer Baltique à ſes Etats.

Laponie ruſſe.

Gouvernement d'Archangel.

A l'occident d'Archangel, & dans ſon gouvernement, eſt la Laponie ruſſe, troiſième partie de cette contrée; les deux autres appartiennent à la Suède & au Danemarck. C'eſt un très-grand pays, qui occupe environ huit degrés de longitude, & qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord. Les peuples qui l'habitent étaient confuſément connus de l'antiquité, ſous le nom de Troglodytes & de Pygmées ſeptentrionaux ; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, & qui habitent des cavernes : ils ſont tels qu'ils

étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres peuples feptentrionaux foient blancs ; prefque tous petits, tandis que leurs voifins & les peuples d'Iflande, fous le cercle polaire, font d'une haute ftature ; ils femblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramaffés, robuftes ; la peau dure, pour mieux réfifter au froid ; les cuiffes, les jambes déliées ; les pieds menus, pour courir plus légérement au milieu des rochers dont leur terre eft toute couverte ; aimant paffionnément leur patrie, qu'eux feuls peuvent aimer ; & ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, fur la foi d'*Olaüs*, que ces peuples étaient originaires de Finlande, & qu'ils fe font retirés dans la Laponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choifi des terres moins au nord, où la vie eût été plus commode ? pourquoi leur vifage, leur figure, leur couleur, tout diffère-t-il entièrement de leurs prétendus ancêtres ? Il ferait peut-être auffi convenable de dire que l'herbe qui croît en Laponie vient de l'herbe du Danemarck, & que les poiffons particuliers à leurs lacs viennent des poiffons de Suède. Il y a grande apparence que les Lapons font indigènes, comme leurs animaux font une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expreffions de leurs voifins, ce qui arrive à tous les peuples : mais quand deux nations donnent aux chofes d'ufage, aux objets qu'elles voient fans ceffe, des noms abfolument différens, c'eft une grande préfomption qu'un de ces peuples n'eft pas une colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *karu*, & les Lapons *muriet* : le foleil en finlandais fe

nomme *auringa*, en langue laponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande & de la Laponie ſuédoiſe ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac ;* & depuis le temps de *Guſtave-Adolphe*, auquel ils doivent le nom de luthériens, ils appellent Jesus-Christ le fils d'*Iumalac*. Les Lapons moſcovites ſont aujourd'hui cenſés de l'Egliſe grecque ; mais ceux qui errent vers les montagnes ſeptentrionales du cap nord, ſe contentent d'adorer un Dieu ſous quelques formes groſſières, ancien uſage de tous les peuples nomades.

Cette eſpèce d'hommes peu nombreuſe a très-peu d'idées, & ils ſont heureux de n'en avoir pas davantage ; car alors ils auraient de nouveaux beſoins qu'ils ne pourraient ſatisfaire ; ils vivent contens & ſans maladies, en ne buvant guère que de l'eau dans le climat le plus froid, & arrivent à une longue vieilleſſe. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes & à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du ſentiment de la ſupériorité qu'ils reconnaiſſaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils puſſent ſervir à corriger les défauts de leur race. C'était un uſage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalouſie & les lois empêchent les autres hommes de donner leurs femmes : mais les Lapons étaient preſque ſans lois, & probablement n'étaient point jaloux.

Quand on a remonté la Duina du nord au ſud, on arrive au milieu des terres à Moſcou la capitale de l'empire. Cette ville fut long-temps le centre des Moſcou.

États russes, avant qu'on se fût étendu du côté de la Chine & de la Perse.

Moscou situé par le 55e degré & demi de latitude, dans un terrain moins froid & plus fertile que Pétersbourg, est au milieu d'une vaste & belle plaine, sur la rivière de Moska (a), & de deux autres petites qui se perdent avec elle dans l'Occa, & vont ensuite grossir le fleuve du Volga. Cette ville n'était au treizième siècle qu'un assemblage de cabanes, peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-kan*.

Le Kremelin, (b) qui fut le séjour des grands-ducs, n'a été bâti qu'au quatorzième siècle, tant les villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Kremelin fut construit par des architectes italiens, ainsi que plusieurs églises dans ce goût gothique, qui était alors celui de toute l'Europe; il y en a deux du célèbre *Aristote* de Bologne, qui florissait au quinzième siècle; mais les maisons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moscou est *Oléarius*, qui en 1633 accompagna une ambassade d'un duc de Holstein, ambassade aussi vaine dans sa pompe qu'inutile dans son objet. Un Holstenois devait être frappé de l'immensité de Moscou, de ses cinq enceintes, du vaste quartier des czars, & d'une splendeur asiatique qui régnait alors à cette cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne; nulle ville à beaucoup près aussi vaste, aussi peuplée.

Le comte de *Carlisle*, au contraire, ambassadeur de *Charles II* en 1663 auprès du czar *Alexis*, se

(a) En russe *Moskwa*.

(b) En russe *Kremln*.

plaint dans sa relation de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscou, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espèce. L'un jugeait comme un allemand du Nord, l'autre comme un anglais; & tous deux par comparaison. L'anglais fut révolté de voir que la plupart des boïards avaient pour lit des planches ou des bancs, sur lesquels on étendait une peau ou une couverture; c'est l'usage antique de tous les peuples: les maisons presque toutes de bois étaient sans meubles, presque toutes les tables à manger sans linge; point de pavé dans les rues, rien d'agréable & de commode, très-peu d'artisans, encore étaient-ils grossiers, & ne travaillaient-ils qu'aux ouvrages indispensables. Ces peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été sobres.

Mais la cour dans les jours de cérémonie paraissait celle d'un roi de Perse. Le comte de *Carlisle* dit qu'il ne vit qu'or & pierreries sur les robes du czar & de ses courtisans: ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays; cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples industrieux, puisqu'on avait fondu à Moscou, long-temps auparavant, sous le règne du czar *Boris Godono*, la plus grosse cloche qui soit en Europe, & qu'on voyait dans l'église patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de soins. Ces ouvrages dirigés par des allemands & des italiens étaient des efforts passagers; c'est l'industrie de tous les jours, & la multitude des arts continuellement exercés, qui fait une nation florissante. La Pologne alors, & tous les pays voisins des Russes, ne leur étaient pas supérieurs. Les arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l'Allemagne;

les beaux arts n'y étaient guère plus connus au milieu du dix-ſeptième ſiècle.

Quoique Moſcou n'eût rien alors de la magnificence & des arts de nos grandes villes d'Europe, cependant ſon circuit de vingt mille pas, la partie appelée la ville chinoiſe, où les raretés de la Chine s'étalaient; le vaſte quartier du Cremelin, où eſt le palais des czars, quelques dômes dorés, des tours élevées & ſingulières, & enfin le nombre de ſes habitans qui monte à près de cinq cents mille; tout cela feſait de Moſcou une des plus conſidérables villes de l'univers.

Théodore, ou *Fœdor*, frère aîné de *Pierre le grand*, commença à policer Moſcou. Il fit conſtruire pluſieurs grandes maiſons de pierre, quoique ſans aucune architecture régulière. Il encourageait les principaux de ſa cour à bâtir, leur avançant de l'argent, & leur fourniſſant des matériaux. C'eſt à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, & quelques embelliſſemens utiles. *Pierre*, qui a tout fait, a eu ſoin de Moſcou, en conſtruiſant Pétersbourg; il l'a fait paver, il l'a orné & enrichi par des édifices, par des manufactures: enfin un chambellan (*c*) de l'impératrice *Eliſabeth* fille de *Pierre* y a été l'inſtituteur d'une univerſité depuis quelques années. C'eſt le même qui m'a fourni tous les mémoires ſur leſquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de compoſer cette hiſtoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit fait foi que ce n'eſt que par modeſtie qu'il m'a laiſſé le ſoin de cet ouvrage.

Smolensko. A l'occident du duché de Moſcou, eſt celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie européenne.

(*c*) M. de *Shouvalof*.

Les duchés de Moscovie & de Smolensko composaient la Russie blanche proprement dite. Smolensko, qui appartenait d'abord aux grands-ducs de Russie, fut conquise par le grand-duc de Lithuanie au commencement du quinzième siècle, reprise cent ans après par ses anciens maîtres. Le roi de Pologne *Sigismond III* s'en empara en 1611. Le czar *Alexis* père de *Pierre* la recouvra en 1654; & depuis ce temps elle a fait toujours partie de l'empire de Russie. Il est dit dans l'éloge du czar *Pierre* prononcé à Paris dans l'académie des sciences, que les Russes avant lui n'avaient rien conquis à l'occident & au midi: il est évident qu'on s'est trompé.

Gouvernemens de Novogorod, & de Kiovie ou Ukraine.

Entre Pétersbourg & Smolensko est la province de Novogorod. On dit que c'est dans ce pays que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établissement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'est étendue dans le nord-est de l'Europe? *Sla* signifie un chef, & *Esclave* appartenant au chef. Tout ce qu'on fait de ces anciens Slaves, c'est qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, située sur une rivière navigable dès sa source, laquelle jouit long-temps d'un florissant commerce, & fut une puissante alliée des villes asiatiques. Le czar *Ivan Basilovitz* (*d*) la conquit en 1467, & en emporta toutes les richesses qui contribuèrent à la magnificence de la cour de Moscou, presqu'inconnue jusqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la province de Kiovie, qui est la petite Russie, la Russie rouge ou l'Ukraine, traversée par le Dnieper, que les Grecs ont appelé Borysthène. La

(*d*) En russe *Iwan Wassiliewitsch*.

différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, fert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudeffe de tous les anciens peuples du Nord, & les grâces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kifovie, fut bâtie par les empereurs de Conftantinople, qui en firent une colonie: on y voit encore des infcriptions grecques de douze cents années: c'eft la feule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de fiècles fans bâtir des murailles. Ce fut là que les grands-ducs de Ruffie firent leur réfidence dans l'onzième fiècle, avant que les Tartares afferviffent la Ruffie.

Les Ukraniens qu'on nomme Cofaques font un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée fefait partie de l'ancienne Scythie. Il s'en faut beaucoup que Rome & Conftantinople, qui ont dominé fur tant de nations, foient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'y efforce de faire du bien aux hommes; mais les hommes n'y ont pas fecondé la nature, vivant des fruits que produit une terre auffi inculte que féconde, & vivant encore plus de rapines; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté; & cependant ayant fervi tour à tour la Pologne & la Turquie. Enfin ils fe donnèrent à la Ruffie en 1654 fans trop fe foumettre, & *Pierre* les a foumis.

Les autres nations font diftinguées par leurs villes & leurs bourgades. Celle-ci eft partagée en dix régimens. A la tête de ces dix régimens était un chef élu à la pluralité des voix, nommé *hetman* ou *itman*. Ce capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir fuprême. C'eft aujourd'hui un feigneur de

la cour que les fouverains de Ruffie leur donnent pour *hetman ;* c'eft un véritable gouverneur de province, femblable à nos gouverneurs de ces pays d'états qui ont encore quelques priviléges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des païens & des mahométans; ils ont été baptifés chrétiens de la communion romaine, quand ils ont fervi la Pologne ; & ils font aujourd'hui baptifés chrétiens de l'Eglife grecque depuis qu'ils font à la Ruffie.

Parmi eux font compris ces Cofaques Zaporaviens, qui font à peu près ce qu'étaient nos flibuftiers, des brigands courageux. Ce qui les diftinguait de tous les autres peuples, c'eft qu'ils ne fouffraient jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne fouffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur fervaient à peupler demeuraient dans d'autres îles du fleuve : point de mariage, point de famille : ils enrôlaient les enfans mâles dans leur milice, & laiffaient les filles à leurs mères. Souvent le frère eut des enfans de fa fœur, & le père de fa fille. Point d'autres lois chez eux que les ufages établis par les befoins : cependant ils eurent quelques prêtres du rite grec. On a conftruit depuis quelque temps le fort Ste Elifabeth fur le Boryfthène pour les contenir. Ils fervent dans les armées comme troupes irrégulières, & malheur à qui tombe dans leurs mains.

Gouvernemens de Belgorod, de Veronife & de Nifchgorod.

Si vous remontez au nord-eft de la province de Kiovie entre le Boryfthène & le Tanaïs, c'eft le gouvernement de Belgorod qui fe préfente : il eft auffi grand que celui de Kiovie. C'eft une des plus fertiles provinces de la Ruffie ; c'eft elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieufe de ce gros bétail

qu'on connaît ſous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces ſont à l'abri des incurſions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Boryſthène au Tanaïs, garnies de forts & de redoutes.

Remontez encore au nord, paſſez le Tanaïs, vous entrez dans le gouvernement de Véroniſe qui s'étend juſqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véroniſe, (*e*) à l'embouchure de la rivière de ce nom qui ſe jette dans le Tanaïs, *Pierre le grand* a fait conſtruire ſa première flotte; entrepriſe dont on n'avait point encore d'idée dans tous ces vaſtes Etats. Vous trouverez enſuite le gouvernement de Niſchgorod fertile en grains, traverſé par le Volga.

Aſtracan. De cette province vous entrez au midi dans le royaume d'Aſtracan. Ce pays commence au quarante-troiſième degré & demi de latitude, ſous le plus beau des climats, & finit vers le cinquantième, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude; bordé d'un côté par la mer Caſpienne, de l'autre par les montagnes de la Circaſſie, & s'avançant encore au-delà de la mer Caſpienne, le long du mont Caucaſe; arroſé du grand fleuve Volga, du Jaïk & de pluſieurs autres rivières entre leſquelles on peut, à ce que prétend l'ingénieur anglais *Perri*, tirer des canaux qui, en ſervant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, & augmenteraient la fertilité de la terre. Mais à la droite & à la gauche du Volga & du Jaïk, ce beau pays était infeſté plutôt qu'habité

(*e*) En Ruſſie on écrit & on prononce *Voroneſlek*.

par des Tartares qui n'ont jamais rien cultivé, & qui ont toujours vécu comme étrangers sur la terre.

L'ingénieur *Perri*, employé par *Pierre le grand* dans ces quartiers, y trouva de vastes déserts couverts de pâturages, de légumes, de cerisiers, d'amandiers. Des moutons sauvages d'une nourriture excellente paissaient dans ces solitudes. Il fallait commencer par dompter & par civiliser les hommes de ces climats, pour y seconder la nature qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

Ce royaume d'Astracan est une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-kan*, & ensuite par *Tamerlan ;* ces tartares dominèrent jusqu'à Moscou. Le czar *Jean Basilidès*, petit-fils d'*Ivan Basilovitz*, & le plus grand conquérant d'entre les Russes, délivra son pays du joug tartare au seizième siècle, & ajouta le royaume d'Astracan à ses autres conquêtes en 1554.

Astracan est la borne de l'Asie & de l'Europe, & peut faire le commerce de l'une & de l'autre, en transportant par le Volga les marchandises apportées par la mer Caspienne. C'était encore un des grands projets de *Pierre le grand:* il a été exécuté en partie. Tout un faubourg d'Astracan est habité par des indiens.

Au sud-est du royaume d'Astracan est un petit pays nouvellement formé qu'on appelle Orembourg: la ville de ce nom a été bâtie en 1734 sur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays est hérissé des branches du mont Caucase. Des forteresses élevées de distance en distance défendent les passages des montagnes & des rivières qui en descendent. C'est dans cette région auparavant inhabitée qu'aujourd'hui les Persans viennent déposer & cacher à la rapacité des brigands Orembourg.

leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg eſt devenue le refuge des Perſans & de leurs fortunes, & s'eſt accrue de leurs calamités; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer; elle devient l'entrepôt de l'Aſie.

Gouvernemens de Caſan & de la grande Permie.

Au-delà du Volga & du Jaïk, vers le ſeptentrion, eſt le royaume de Caſan qui, comme Aſtracan, tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-kan* & enſuite d'un fils de *Tamerlan*, conquis de même par *Jean Baſilidès*. Il eſt encore peuplé de beaucoup de tartares mahométans. Cette grande contrée s'étend juſqu'à la Sibérie: il eſt conſtant qu'elle a été floriſſante & riche autrefois; elle a conſervé encore quelque opulence. Une province de ce royaume appelée la grande Permie, & enſuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandiſes de la Perſe & des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnaie au coin des premiers califes, & quelques idoles des Tartares; (*f*) mais ces monumens d'anciennes richeſſes ont été trouvés au milieu de la pauvreté & dans les déſerts: il n'y avait plus aucune trace de commerce; ces révolutions n'arrivent que trop vîte & trop aiſément dans un pays ingrat, puiſqu'elles ſont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre priſonnier ſuédois *Stralemberg*, qui mit ſi bien à profit ſon malheur, & qui examina tous ces vaſtes pays avec tant d'attention, eſt le premier qui a rendu vraiſemblable un fait qu'on n'avait jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* & *Pomponius-Mela* rapportent que du temps d'*Auguſte* un roi des Suèves

(*f*) Memoires de *Stralemberg* confirmés par mes mémoires ruſſes.

fit préfent à *Metellus Celer* de quelques indiens jetés par la tempête fur les côtes voifines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigé fur les mers germaniques ? Cette aventure a paru fabuleufe à tous nos modernes, furtout depuis que le commerce de notre hémifphère a changé par la découverte du Cap de Bonne-efpérance : mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un indien trafiquer dans les pays feptentrionaux de l'Occident que de voir un romain paffer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perfe, s'embarquaient fur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha qui eft le Volga, allaient jufqu'à la grande Permie par la Kama, & de là pouvaient aller s'embarquer fur la mer du Nord ou fur la Baltique. Il y a eu de tout temps des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus furprenans voyages.

Si, après avoir parcouru de l'œil toutes ces vaftes provinces, vous jetez la vue fur l'Orient, c'eft là que les limites de l'Europe & de l'Afie fe confondent encore. Il aurait fallu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les anciens diviſèrent en Europe, Afie & Afrique leur univers connu ; ils n'en avaient pas vu la dixième partie ; c'eft ce qui fait que quand on a paffé les Palus-Méotides, on ne fait plus où l'Europe finit, & où l'Afie commence ; tout ce qui eft au-delà du mont Taurus était défigné par le mot vague de Scythie, & le fut enfuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il ferait convenable peut-être d'appeler terres arctiques ou terres du Nord tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique jufqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de terres auftrales à la partie du monde non moins

vaste, située sous le pôle antarctique, & qui fait le contre-poids du globe.

Gouvernemens de la Siberie, des Samoiedes, des Ostiaks.

Des frontières des provinces d'Archangel, de Résan, d'Astracan s'étend à l'Orient la Sibérie avec les terres ultérieures jusqu'à la mer du Japon; elle touche au midi de la Russie par le mont Caucase; de là au pays de Kamshatka on compte environ douze cents lieues de France; & de la Tartarie méridionale, qui lui sert de limite, jusqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cents; ce qui est la moindre largeur de l'empire. Cette contrée produit les plus riches fourrures, & c'est ce qui servit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas sous le czar *Fœdor Ivanovitz*, mais sous *Ivan Basilidès* au seizième siècle, qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé *Anika*, homme riche pour son état & pour son pays, s'aperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une manière jusqu'alors inconnue dans ce canton, & parlant une langue que personne n'entendait, descendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina, (*g*) & venaient apporter au marché des martres & des renards noirs qu'ils troquaient pour des clous & des morceaux de verre, comme les premiers sauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Espagnols; il les fit suivre par ses enfans & par ses valets jusque dans leur pays. C'étaient des Samoïèdes, peuples qui paraissent semblables aux Lapons, mais qui ne sont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'usage du pain; ils ont comme eux le secours des rangifères ou rennes

(*g*) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

qu'ils

qu'ils attèlent à leurs traînaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges : (*h*) mais d'ailleurs la nature a mis entre cette espèce d'hommes & celle des Lapons des différences très-marquées. On m'assure leur mâchoire supérieure plus avancée au niveau de leur nez ; leurs oreilles sont plus rehaussées. Les hommes & les femmes n'ont de poil que sur la tête ; le mamelon est d'un noir d'ébène. Les Lapons & les Laponnes ne sont marqués à aucun de ces signes. On m'a averti, par des mémoires envoyés de ces contrées si peu connues, qu'on s'est trompé dans la belle histoire naturelle du jardin du roi, lorsqu'en parlant de tant de choses curieuses concernant la nature humaine, on a confondu l'espèce des Lapons avec l'espèce des Samoïèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne pense. Celles des Samoïèdes & des Hottentots paraissent les deux extrêmes de notre continent: & si l'on fait attention aux mamelles noires des femmes Samoïèdes, & au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, qui descend, dit-on, à la moitié de leurs cuisses, on aura quelque idée des variétés de notre espèce animale, variétés ignorées dans nos villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoïèdes ont dans leur morale des singularités aussi grandes qu'en physique : ils ne rendent aucun culte à l'être suprême ; ils approchent du manichéisme, ou plutôt de l'ancienne religion des mages, en ce seul point qu'ils reconnaissent un bon & un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils

(*h*) Mémoires envoyés de Petersbourg.

habitent femble en quelque manière excufer cette croyance fi ancienne chez tant de peuples & fi naturelle aux ignorans & aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres : étant prefque fans paffion, ils font fans injuftice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice & la vertu. Leur extrême fimplicitó ne leur a pas encore permis de former des notions abftraites ; le fentiment feul les dirige ; & c'eft peut-être une preuve inconteftable que les hommes aiment la juftice par inftinct, quand leurs paffions funeftes ne les aveuglent pas.

On perfuada quelques-uns de ces fauvages de fe laiffer conduire à Mofcou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'empereur comme leur Dieu, & fe foumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibelines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby & de l'Irtis ; (*i*) on y bâtit même des forterefles. Un cofaque fut envoyé dans le pays en 1595, & le conquit pour les czars avec quelques foldats & quelque artillerie, comme *Cortez* fubjugua le Mexique ; mais il ne conquit guère que des déferts.

En remontant l'Oby à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol, (*k*) capitale de la Sibérie, aujourd'hui confidérable. Qui croirait que cette contrée a été long-temps le féjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jufqu'à Rome fous *Attila*, & que ces Huns venaient du nord

(*i*) En ruffe *Irtifch*.

(*k*) En ruffe *Tobolskoy*.

de la Chine ? Les Tartares usbecks ont ſuccédé aux Huns, & les Ruſſes aux Usbecks. On s'eſt diſputé ces contrées ſauvages, ainſi qu'on s'eſt exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'eſt, ſurtout vers le Midi : on en juge par des tombeaux & par des ruines.

Toute cette partie du monde, depuis le ſoixantième degré ou environ juſqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du Nord, ne reſſemble en rien aux régions de la zone tempérée ; ce ne ſont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux ſur la terre, ni les mêmes poiſſons dans les lacs & dans les rivières.

Au-deſſous de la contrée des Samoïèdes eſt celle des Oſtiaks le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoïèdes, ſinon qu'ils ſont comme eux & comme tous les premiers hommes, chaſſeurs, paſteurs & pêcheurs ; les uns ſans religion, parce qu'ils ne ſont pas raſſemblés ; les autres qui compoſent des hordes, ayant une eſpèce de culte, feſant des vœux au principal objet de leurs beſoins ; ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur eſt plus néceſſaire que ce bétail ; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choiſiſſaient un bœuf, pour adorer dans l'emblème de cet animal la divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Oſtiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle eſt plus chaude que celle de mouton ; il ſe peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Oſtiaks ont auſſi d'autres idoles dont ni l'origine ni le culte ne méritent pas plus notre attention

que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques chrétiens vers l'an 1712; ceux-là font chrétiens comme nos payfans les plus groffiers, fans favoir ce qu'ils font. Plufieurs auteurs prétendent que ce peuple eft originaire de la grande Permie : mais cette grande Permie eft prefque déferte : pourquoi fes habitans fe feraient-ils établis fi loin & fi mal ? Ces obfcurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu.

C'eft furtout chez ces Oftiaks, chez les Burates & les Jakutes leurs voifins, qu'on trouve fouvent dans la terre de cet ivoire dont on n'a jamais pu favoir l'origine : les uns le croient un ivoire foffile, les autres les dents d'une efpèce d'éléphant dont la race eft détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la nature qui étonnent & qui confondent la philofophie ?

Plufieurs montagnes de ces contrées font remplies de cet amiante, de ce lin incombuftible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une efpèce de papier.

Au midi des Oftiaks font les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encore rendu chrétien. A l'Eft il y a plufieurs hordes qu'on n'a pu entièrement foumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaiffance du calendrier. Ils comptent par neiges & non par la marche apparente du foleil : comme il neige régulièrement & long-temps chaque hiver ils difent : Je fuis âgé de tant de neiges, comme nous difons : J'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'officier fuédois *Stralemberg* qui, ayant été pris à Pultava, paffa

quinze ans en Sibérie, & la parcourut toute entière; il dit qu'il y a encore des restes d'un ancien peuple dont la peau est bigarrée & tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race; & ce fait m'a été confirmé par des russes nés à Tobol. Il semble que la variété des espèces humaines ait beaucoup diminué; on trouve peu de ces races singulières que probablement les autres ont exterminées : par exemple, il y a très-peu de ces maures blancs ou de ces albinos dont un a été présenté à l'académie des sciences de Paris, & que j'ai vu. Il en est ainsi de plusieurs animaux dont l'espèce est très-rare.

Quant aux Borandiens dont il est parlé souvent dans la savante histoire du jardin du roi de France, mes mémoires disent que ce peuple est absolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées est peuplé de nombreuses hordes de Tartares. Les anciens Turcs sont sortis de cette Tartarie pour aller subjuguer tous les pays dont ils sont aujourd'hui en possession. Les Calmouks, les Monguls sont ces mêmes Scythes qui, conduits par *Madiès*, s'emparèrent de la haute Asie, & vainquirent le roi des Mèdes *Cyaxarès*. Ce sont eux que *Gengis-kan* & ses enfans menèrent depuis jusqu'en Allemagne, & qui formèrent l'empire du Mogol sous *Tamerlan*. Ces peuples sont un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, sont devenues vassales de la Russie.

Telle est une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie & la mer Caspienne. C'est là qu'on a trouvé en 1720 une maison souterraine de pierres,

des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une ſtatue équeſtre d'un prince oriental portant un diadème ſur ſa tête, deux femmes aſſiſes ſur des trônes, un rouleau de manuſcrits envoyé par *Pierre le grand* à l'académie des inſcriptions de Paris, & reconnu pour être en langue du Thibet: tous témoignages ſinguliers que les arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, & preuves ſubſiſtantes de ce qu'a dit *Pierre le grand* plus d'une fois que les arts avaient fait le tour du monde.

Du Kamshatka.

La dernière province eſt le Kamshatka, le pays le plus oriental du continent. Le nord de cette contrée fournit auſſi de belles fourrures; les habitans s'en revêtaient l'hiver, & marchaient nus l'été. On fut ſurpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties ſeptentrionales, depuis le pays des Samoïèdes juſqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'eſt ainſi que dans l'empire de Ruſſie il y a plus de différentes eſpèces, plus de ſingularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple ſauvage a auſſi ſes théologiens, qui font deſcendre les habitans de cette preſqu'île d'une eſpèce d'être ſupérieur qu'ils appellent *Kouthou*. Ces mémoires diſent qu'ils ne lui rendent aucun culte, qu'ils ne l'aiment ni ne le craignent.

Ainſi ils auraient une mythologie, & ils n'ont point de religion; celà pourrait être vrai, & n'eſt guère vraiſemblable: la crainte eſt l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abſurdités

ils diſtinguent des choſes permiſes & des choſes défendues : ce qui eſt permis, c'eſt de ſatisfaire toutes ſes paſſions ; ce qui eſt défendu, c'eſt d'aiguiſer un couteau ou une hache quand on eſt en voyage, & de ſauver un homme qui ſe noie. Si en effet c'eſt un péché parmi eux de ſauver la vie à ſon prochain, ils ſont en cela différens de tous les hommes qui courent par inſtinct au ſecours de leurs ſemblables, quand l'intérêt ou la paſſion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il ſemble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action ſi commune & ſi néceſſaire qu'elle n'eſt pas même une vertu, que par une philoſophie également fauſſe & ſuperſtitieuſe, qui perſuaderait qu'il ne faut pas s'oppoſer à la providence, & qu'un homme deſtiné par le ciel à être noyé ne doit pas être ſecouru par un homme : mais les barbares ſont bien loin d'avoir même une fauſſe philoſophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui ſignifie *purification;* mais de quoi ſe purifient-ils, ſi tout leur eſt permis ? & pourquoi ſe purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur dieu *Kouthou ?*

Il y a ſans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de preſque tous les peuples ; les leurs ſont un défaut d'eſprit, & les nôtres en ſont un abus ; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raiſonné.

Comme ils ont une eſpèce de dieu, ils ont auſſi des démons ; enfin, il y a parmi eux des ſorciers, ainſi qu'il y en a toujours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce ſont les vieilles qui ſont ſorcières

dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la faine physique nous éclairât. C'est donc par-tout l'apanage de l'esprit humain d'avoir des idées absurdes, fondées sur notre curiosité & sur notre faiblesse. Les Kamshatkales ont aussi des prophètes qui expliquent les songes; & il n'y a pas long-temps que nous n'en avons plus.

Depuis que la cour de Russie a assujetti ces peuples en bâtissant cinq forteresses dans leur pays, on leur a annoncé la religion grecque. Un gentilhomme russe très-instruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puisque le pain & le vin sont nécessaires à nos mystères, & qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'observations; je n'en ferai qu'une : c'est que si on jette les yeux sur les trois quarts de l'Amérique, sur toute la partie méridionale de l'Afrique, sur le Nord, depuis la Laponie jusqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre-humain n'est pas au-dessus des peuples du Kamshatka.

D'abord un officier cosaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka en 1701 par ordre de *Pierre*, qui après la malheureuse journée de Nerva étendait encore ses soins d'un bord du continent à l'autre. Ensuite en 1725, quelque temps avant que la mort le surprît au milieu de ses grands projets, il envoya le capitaine *Béring*, danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka sur les terres de l'Amérique, si cette entreprise était praticable. *Béring* ne put réussir dans sa première navigation. L'impératrice

Anne l'y envoya encore en 1733. *Spengenberg* capitaine de vaisseau, associé à ce voyage, partit le premier du Kamshatka ; mais il ne put se mettre en mer qu'en 1739, tant il avait fallu de temps pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y construire des vaisseaux, pour les agréer & les fournir des choses nécessaires. *Spengenberg* pénétra jusqu'au nord du Japon par un détroit que forme une longue suite d'îles, & revint sans avoir découvert que ce passage.

En 1741 *Béring* courut cette mer accompagné de l'astronome de *Lisle de la Croyère*, de cette famille de *Lisle* qui a produit de si savans géographes ; un autre capitaine allait de son côté à la découverte. *Béring* & lui atteignirent les côtes de l'Amérique au nord de la Californie. Ce passage si long-temps cherché par les mers du Nord fut donc enfin découvert ; mais on ne trouva nul secours sur ces côtes désertes. L'eau douce manqua ; le scorbut fit périr une partie de l'équipage : on vit l'espace de cent milles les rivages septentrionaux de la Californie ; on aperçut des canots de cuir qui portaient des hommes semblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une île à laquelle il donna son nom. L'autre capitaine, se trouvant plus près de la Californie, fit descendre à terre dix hommes de son équipage ; ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka après les avoir attendus inutilement, & de *Lisle* expira en descendant à terre. Ces désastres sont la destinée de presque toutes les premières tentatives sur les mers septentrionales. On ne sait pas encore quel fruit on tirera de ces découvertes si pénibles & si dangereuses.

Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Russie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers temps, comme dans tous les autres royaumes du monde. Des Scythes, des Huns, des Massagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates sont aujourd'hui les sujets des czars : les Russes proprement dits sont les anciens Roxelans ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plupart des autres Etats sont ainsi composés. La France est un assemblage de Goths, de Danois appelés normands, de Germains septentrionaux appelés bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome & dans l'Italie beaucoup de familles descendues des peuples du Nord, & l'on n'en connaît aucune des anciens Romains. Le souverain pontife est souvent le rejeton d'un lombard, d'un goth, d'un teuton ou d'un cimbre. Les Espagnols sont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Visigoths, de Vandales incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations se sont ainsi mêlées, elles sont long-temps à se civiliser & même à former leur langage : les unes se policent plutôt, les autres plus tard. La police & les arts s'établissent si difficilement, les révolutions ruinent si souvent l'édifice commencé, que si l'on doit s'étonner, c'est que la plupart des nations ne vivent pas en tartares.

CHAPITRE II.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

Population, finances, armées, usages, religion. Etat de la Russie avant Pierre le grand.

PLUS un pays est civilisé, plus il est peuplé. Ainsi la Chine & l'Inde sont les plus peuplés de tous les empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la terre, les Chinois & les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaissions. Leur gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité; ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais & des efforts tentés dans des siècles précédens. Les Russes sont venus tard, & ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cents années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue, il s'en faut de beaucoup; mais, tel qu'il est, il possède autant de sujets qu'aucun Etat chrétien.

Je puis, d'après les rôles de la capitation, & du dénombrement des marchands, des artisans, des paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plupart sont des

ſerfs, comme dans la Pologne, dans pluſieurs provinces de l'Allemagne, & autrefois dans preſque toute l'Europe. On compte en Ruſſie & en Pologne les richeſſes d'un gentilhomme & d'un eccléſiaſtique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs eſclaves.

Voici ce qui réſulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000.
Ouvriers.	16500.
Payſans incorporés avec les marchands & les ouvriers.	1950.
Payſans appelés *odonoskis*, qui contribuent à l'entretien de la milice.	430220.
Autres qui n'y contribuent pas. . . .	26080.
Ouvriers de différens métiers, dont les parens ſont inconnus.	1000.
Autres qui ne ſont point incorporés dans les claſſes des métiers.	4700.
Payſans dépendans immédiatement de la couronne, environ	555000.
Employés aux mines de la couronne, tant chrétiens que mahométans & païens	64000.
Autres payſans de la couronne travaillant aux mines & aux fabriques des particuliers.	24200.
Nouveaux convertis à l'Egliſe grecque. .	57000.
Tartares & Oſtiaks païens.	241000.
	1619650.

Ci-contre.	1619650.
Mourses, Tartares, Morduates & autres, soit païens, soit grecs, employés aux travaux de l'amirauté.	7800.
Tartares contribuables appelés *tepteris* & *bobilitz*, &c.	28900.
Serfs de plusieurs marchands & autres privilégiés, lesquels sans posséder de terres peuvent avoir des esclaves. . .	9100.
Paysans des terres destinées à l'entretien de la cour.	418000.
Paysans des terres appartenantes en propre à sa majesté, indépendamment du droit de la couronne.	60500.
Paysans des terres confisquées à la couronne.	13600.
Serfs des gentilshommes.	3550000.
Serfs appartenans à l'assemblée du clergé & qui défrayent ses dépenses. . .	37500.
Serfs des évêques.	116400.
Serfs des couvens que *Pierre* avait beaucoup diminués.	721500.
Serfs des églises cathédrales & paroissiales.	28700.
Paysans travaillans aux ouvrages de l'amirauté ou aux autres ouvrages publics, environ.	4000.
Travailleurs aux mines & fabriques des particuliers.	16000.
	6626650.

De l'autre part.	6626650.
Payfans des terres données aux principaux manufacturiers.	14500.
Travailleurs aux mines de la couronne.	3000.
Bâtards élevés par des prêtres. . . .	40.
Sectaires appelés *raskolniky*. . . .	2200.
	6646390.

Voilà en nombre rond fix millions fix cents quarante mille mâles payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfans & les vieillards font comptés; mais les filles & les femmes ne le font point, non plus que les garçons qui naiffent depuis l'établiffement d'un cadaftre jufqu'à la confection d'un autre cadaftre. Triplez feulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes & les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'état militaire, qui monte à trois cents cinquante mille hommes. Ni la nobleffe de tout l'empire, ni les eccléfiaftiques qui font au nombre de deux cents mille, ne font foumis à cette capitation. Les étrangers dans l'empire font tous exempts, de quelque profeffion & de quelque pays qu'ils foient. Les habitans des provinces conquifes, favoir la Livonie, l'Eftonie, l'Ingrie, la Carélie, & une partie de la Finlande; l'Ukraine & les Cofaques du Tanaïs, les Calmouks & d'autres tartares, les Samoïèdes, les Lapons, les Oftiaks & tous les peuples

idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne font pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il eſt impoſſible que le total des habitans de la Ruſſie ne montât au moins à vingt-quatre millions d'habitans en 1759, lorſqu'on m'envoya de Pétersbourg ces mémoires tirés des archives de l'empire. A ce compte il y a huit perſonnes par mille quarré. L'ambaſſadeur anglais dont j'ai parlé n'en donne que cinq ; mais il n'avait pas ſans doute des mémoires auſſi fidelles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Ruſſie eſt donc, proportion gardée, préciſément cinq fois moins peuplé que l'Eſpagne, mais il a près de quatre fois plus d'habitans : il eſt à peu près auſſi peuplé que la France & que l'Allemagne : mais en conſidérant ſa vaſte étendue, le nombre des peuples y eſt trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire ſur ce dénombrement ; c'eſt que de ſix millions ſix cents quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cents mille appartenans au clergé de la Ruſſie, en n'y comprenant ni le clergé des pays conquis ni celui de l'Ukraine & de la Sibérie.

Ainſi ſur ſept perſonnes contribuables le clergé en avait une ; mais il s'en faut bien qu'en poſſédant ce ſeptième, ils jouiſſent de la ſeptième partie des revenus de l'Etat, comme en tant d'autres royaumes, où ils ont au moins la ſeptième partie de toutes les richeſſes ; car leurs payſans payaient une capitation au ſouverain ; & il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Ruſſie, dont le clergé ne touche rien.

Cette évaluation eſt très-différente de celle de tous

les écrivains qui ont fait mention de la Ruſſie; les miniſtres étrangers, qui ont envoyé des mémoires à leurs ſouverains, s'y ſont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'empire.

Il eſt très-vraiſemblable que la Ruſſie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les temps où la petite vérole venue du fond de l'Arabie, & l'autre venue d'Amérique, n'avaient point encore fait de ravages dans ces climats où elles ſe ſont enracinées. Ces deux fléaux, par qui le monde eſt plus dépeuplé que par la guerre, ſont dus l'un à *Mahomet*, l'autre à *Chriſtophe Colomb*. La peſte originaire d'Afrique approchait rarement des contrées du Septentrion. Enfin les peuples du Nord, depuis les Sarmates juſqu'aux Tartares qui ſont au-delà de la grande muraille, ayant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pépinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaſte étendue de pays, on compte environ ſept mille quatre cents moines, & cinq mille ſix cents religieuſes, malgré le ſoin que prit *Pierre le grand* de les réduire à un plus petit nombre; ſoin digne d'un légiſlateur dans un empire où ce qui manque principalement eſt l'eſpèce humaine. Ces treize mille perſonnes cloîtrées & perdues pour l'Etat avaient, comme le lecteur a pu le remarquer, ſept cents vingt mille ſerfs pour cultiver leurs terres, & c'eſt évidemment beaucoup trop. Cet abus ſi commun & ſi funeſte à tant d'Etats n'a été corrigé que par l'impératrice *Catherine II.* Elle a oſé venger la nature & la religion en ôtant au clergé & aux moines des richeſſes odieuſes; elle les a payés du tréſor public,

&

& a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'empire en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts & tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors pour entretenir trois cents trente-neuf mille cinq cents hommes, tant sur terre que sur mer. Les revenus & les troupes ont augmenté depuis.

Les usages, les vêtemens, les mœurs en Russie avaient toujours plus tenu de l'Asie que de l'Europe chrétienne : telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les ambassadeurs dans leurs routes & dans leur séjour, & celle de ne se présenter ni dans l'église ni devant le trône avec une épée, coutume orientale opposée à notre usage ridicule & barbare d'aller parler à DIEU, aux rois, à ses amis & aux femmes avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie semblait plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse avec une longue simarre enrichie de pierreries dans les jours solemnels, & ces espèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus imposans aux yeux que les perruques & le justaucorps, & plus convenables aux climats froids : mais cet ancien vêtement de tous les peuples paraît moins fait pour la guerre & moins commode pour les travaux. Presque tous les autres usages étaient grossiers ; mais il ne faut pas se figurer

que les mœurs fussent aussi barbares que le disent tant d'écrivains. *Albert Krants* parle d'un ambassadeur italien à qui un czar fit clouer son chapeau sur la tête parce qu'il ne se découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette aventure à un tartare; enfin on a fait ce conte d'un ambassadeur français.

Oléarius prétend que le czar *Michel Fédérovitz* relégua en Sibérie un marquis d'*Exideuil*, ambassadeur du roi de France *Henri IV*; mais jamais assurément ce monarque n'envoya d'ambassadeur à Moscou. (*l*) C'est ainsi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'existe pas; ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble qui à peine est habitée; ils ont eu de longues conversations avec des samoïèdes, comme s'ils avaient pu les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'est ni vrai ni utile, ces ouvrages & le public y gagneraient.

Le gouvernement ressemblait à celui des Turcs par la milice des strélitz qui, comme celle des janissaires, disposa quelquefois du trône, & troubla l'Etat presque toujours autant qu'elle le soutint. Ces strélitz étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient dispersés dans les provinces subsistaient de brigandages; ceux de Moscou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne servaient point, & poussaient à l'excès l'insolence. Pour établir l'ordre en Russie, il fallait les casser; rien n'était ni plus nécessaire ni plus dangereux.

L'Etat ne possédait pas au dix-septième siècle cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de

(*l*) Voyez la preface.

France) de revenu. C'était assez quand *Pierre* parvint à la couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité ; ce n'était pas le tiers de ce qu'il fallait pour en sortir, & pour se rendre considérable en Europe : mais aussi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées selon l'usage des Turcs ; usage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

Quant au titre de czar, il se peut qu'il vienne des tzars ou tchars du royaume de Casan. Quand le souverain de Russie *Jean* ou *Ivan Basilidès* eut au seizième siècle conquis ce royaume subjugué par son aïeul, mais perdu ensuite, il en prit le titre qui est demeuré à ses successeurs. Avant *Ivan Basilidès*, les maîtres de la Russie portaient le nom de *veliki knès*, *grand prince*, *grand seigneur*, *grand chef*, que les nations chrétiennes traduisent par celui de grand duc. Le czar *Michel Fédérovitz* prit avec l'ambassade holstenoise les titres de *grand seigneur & grand knès*, *conservateur de tous les Russes*, *prince de Volodimer*, *Moscou*, *Novogorod &c. tzar de Casan*, *tzar d'Astracan*, *tzar de Sibérie*. Ce nom des *tzars* était donc le titre de ces princes orientaux ; il était donc vraisemblable qu'il dérivait plutôt des *Tshas* de Perse que des *Césars* de Rome, dont probablement les tzars sibériens n'avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby. Titre de czar.

Un titre quel qu'il soit n'est rien, si ceux qui le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*empereur*, qui ne signifiait que *général d'armée*, devint le nom des maîtres de la république romaine : on le donne aujourd'hui aux souverains des Russes, à plus juste titre qu'à aucun autre potentat, si l'on considère l'étendue & la puissance de leur domination.

Religion. La religion de l'Etat fut toujours depuis le onzième siècle celle qu'on nomme grecque par opposition à la latine : mais il y avait plus de pays mahométans & de païens que de chrétiens. La Sibérie jusqu'à la Chine était idolâtre ; & dans plus d'une province toute espèce de religion était inconnue.

L'ingénieur *Perri* & le baron de *Stralemberg*, qui ont été si long-temps en Russie, disent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi & de probité dans les païens que dans les autres ; ce n'est pas le paganisme qui les rendait plus vertueux ; mais menant une vie pastorale, éloignés du commerce des hommes, & vivant comme dans ces temps qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes passions, ils étaient nécessairement plus gens de bien.

Le christianisme ne fut reçu que très-tard dans la Russie, ainsi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une princesse nommée *Olha* l'y introduisit à la fin du dixième siècle, comme *Clotilde*, nièce d'un prince arien, le fit recevoir chez les Francs, la femme d'un *Miciflas* duc de Pologne chez les Polonais, & la sœur de l'empereur *Henri II* chez les Hongrois. C'est le sort des femmes d'être sensibles aux persuasions des ministres de la religion, & de persuader les autres hommes.

Cette princesse *Olha*, ajoute-t-on, se fit baptiser à Constantinople : on l'appela *Hélène* ; & dès qu'elle fut chrétienne, l'empereur *Jean Zimiscès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princesse *Olha* ou *Olga* ne fit pas d'abord un grand nombre de prosélytes ; son fils qui régna

long-temps (*m*) ne penſa point du tout comme ſa mère; mais ſon petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, ayant aſſaſſiné ſon frère pour régner, & ayant recherché l'alliance de l'empereur de Conſtantinople *Baſile*, ne l'obtint qu'à condition qu'il ſe ferait baptiſer. C'eſt à cette époque de l'année 987 que la religion grecque commença en effet à s'établir en Ruſſie. Un patriarche de Conſtantinople, nommé *Chryſoberge*, envoya un évêque baptiſer *Volodimer* pour ajouter à ſon patriarchat cette partie du monde. (*n*)

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par ſon aïeule. Un grec fut premier métropolitain de Ruſſie ou patriarche. C'eſt de-là que les Ruſſes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec; ils y auraient gagné ſi le fond de leur langue, qui eſt la ſlavone, n'était toujours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur liturgie & leur hiérarchie. Un des patriarches grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au divan, & étant venu à Moſcou demander des ſecours, renonça enfin à ſa prétention ſur les égliſes ruſſes, & ſacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé *Job*, en 1588.

Depuis ce temps l'Egliſe ruſſe fut auſſi indépendante que ſon empire. Il était en effet dangereux, honteux & ridicule que l'Egliſe ruſſe dépendît d'une Egliſe grecque eſclave des Turcs. Le patriarche de Ruſſie fut dès-lors ſacré par les évêques ruſſes, non par le patriarche de Conſtantinople. Il eut rang dans l'Egliſe grecque après celui de Jéruſalem; mais il fut

(*m*) On l'appelait *Sowaſloſlaw*.

(*n*) Tiré d'un manuſcrit particulier intitulé : *Du gouvernement eccléſiaſtique de Ruſſie.*

en effet le feul patriarche libre & puiffant, & par conféquent le feul réel. Ceux de Jérufalem, de Conftantinople, d'Antioche, d'Alexandrie ne font que les chefs mercenaires & avilis d'une Eglife efclave des Turcs. Ceux même d'Antioche & de Jérufalem ne font plus regardés comme patriarches, & n'ont pas plus de crédit que les rabins des fynagogues établies en Turquie.

C'eft d'un homme devenu patriarche de toutes les Ruffies que defcendait *Pierre le grand* en droite ligne. Bientôt ces premiers prélats voulurent partager l'autorité des czars. C'était peu que le fouverain marchât nue tête une fois l'an devant le patriarche, en conduifant fon cheval par la bride. Ces refpects extérieurs ne fervent qu'à irriter la foif de la domination. Cette fureur de dominer caufa de grands troubles comme ailleurs.

Le patriarche *Nicon*, que les moines regardent comme un faint, & qui fiégeait du temps d'*Alexis* père de *Pierre le grand*, voulut élever fa chaire au-deffus du trône ; non-feulement il ufurpait le droit de s'affeoir dans le fénat à côté du czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix fans fon confentement. Son autorité, foutenue par fes richeffes & par fes intrigues, par le clergé & par le peuple, tenait fon maître dans une efpèce de fujétion. Il ofa excommunier quelques fénateurs qui s'oppofèrent à fes excès ; & enfin *Alexis*, qui ne fe fentait pas affez puiffant pour le dépofer par fa feule autorité, fut obligé de convoquer un fynode de tous les évêques. On l'accufa d'avoir reçu de l'argent des Polonais ; on le dépofa ; on le confina pour le refte

de ſes jours dans un cloître, & les prélats élurent un autre patriarche.

Il y eut toujours, depuis la naiſſance du chriſtianiſme en Ruſſie, quelques ſectes, ainſi que dans les autres Etats; car les ſectes ſont ſouvent le fruit de l'ignorance, auſſi-bien que de la ſcience prétendue. Mais la Ruſſie eſt le ſeul grand Etat chrétien où la religion n'ait pas excité de guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La ſecte de ces *raskolniky*, compoſée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, & de laquelle il eſt fait mention dans le dénombrement, (o) eſt la plus ancienne; elle s'établit dès le douzième ſiècle par des zélés qui avaient quelque connaiſſance du nouveau teſtament; ils eurent & ont encore la prétention de tous les ſectaires, celle de le ſuivre à la lettre, accuſant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point ſouffrir qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie confère le baptême, aſſurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidelles, & ſurtout qu'un fidelle peut ſe tuer pour l'amour de ſon ſauveur. C'eſt, ſelon eux, un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, & ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle ſociété, d'ailleurs, n'eſt ni plus réglée ni plus ſévère dans ſes mœurs : ils vivent comme les quakers, mais ils n'admettent point comme eux les autres chrétiens dans leurs aſſemblées; c'eſt ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les païens accuſèrent les premiers galiléens, dont ceux-ci chargèrent les gnoſtiques,

(o) Pag. 62.

dont les catholiques ont chargé les proteſtans. On leur a ſouvent imputé d'égorger un enfant, de boire ſon ſang, & de ſe mêler enſemble dans leurs cérémonies ſecrètes ſans diſtinction de parenté, d'âge ni même de ſexe. Quelquefois on les a perſécutés : ils ſe ſont alors enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maiſons, & ſe ſont jetés dans les flammes. *Pierre* a pris avec eux le ſeul parti qui puiſſe les ramener, celui de les laiſſer vivre en paix.

Au reſte, il n'y a dans un ſi vaſte empire que vingt-huit ſiéges épiſcopaux, & du temps de *Pierre* on n'en comptait que vingt-deux : ce petit nombre était peut-être une des raiſons qui avaient tenu l'Egliſe ruſſe en paix. Cette Egliſe d'ailleurs était ſi peu inſtruite que le czar *Fédor*, frère de *Pierre le grand*, fut le premier qui introduiſit le plain-chant chez elle.

Fédor & ſurtout *Pierre* admirent indifféremment dans leurs armées & dans leurs conſeils ceux du rite grec, latin, luthérien, calviniſte : ils laiſſèrent à chacun la liberté de ſervir DIEU ſuivant ſa conſcience, pourvu que l'Etat fût bien ſervi. Il n'y avait dans cet empire de deux mille lieues de longueur aucune égliſe latine. Seulement lorſque *Pierre* eut établi de nouvelles manufactures dans Aſtracan, il y eut environ ſoixante familles catholiques dirigées par des capucins; mais quand les jéſuites voulurent s'introduire dans ſes Etats, il les en chaſſa par un édit au mois d'avril 1718. Il ſouffrait les capucins comme des moines ſans conſéquence, & regardait les jéſuites comme des politiques dangereux. Ces jéſuites s'étaient établis en Ruſſie en 1685; ils furent expulſés quatre ans après : ils revinrent encore, & furent encore chaſſés.

L'Eglise grecque est flattée de se voir étendue dans un empire de deux mille lieues, tandis que la romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite grec ont voulu surtout conserver dans tous les temps leur égalité avec ceux du rite latin, & ont toujours craint le zèle de l'Eglise de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'Eglise romaine très-resserrée dans notre hémisphère, & se disant universelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Russie d'établissement pour les juifs, comme ils en ont dans tant d'Etats de l'Europe depuis Constantinople jusqu'à Rome. Les Russes ont toujours fait leur commerce par eux-mêmes & par les nations établies chez eux. De toutes les Eglises grecques la leur est la seule qui ne voie pas des synagogues à côté de ses temples.

Suite de l'état où était la Russie avant *Pierre le grand.*

La Russie, qui doit uniquement à *Pierre le grand* sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était chrétienne. On la voit auparavant faire sur la mer Noire ce que les Normands fesaient sur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du temps d'*Héraclius* quarante mille petites barques, se présenter pour assiéger Constantinople, imposer un tribut aux césars grecs. Mais le grand knès *Volodimer*, occupé du soin d'introduire chez lui le christianisme, & fatigué des troubles intestins de sa maison, affaiblit encore ses Etats en les partageant entre ses enfans. Ils furent presque tous la proie des Tartares, qui asservirent la Russie pendant deux cents années. *Ivan Basilidès* la délivra & l'agrandit : mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en fallait beaucoup avant *Pierre le grand* que

la Ruſſie fût auſſi puiſſante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de ſujets, autant de revenus que de nos jours. Elle ne poſſédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie : & la Livonie ſeule vaut mieux que n'a valu long-temps toute la Sibérie. Les Coſaques n'étaient point ſoumis; les peuples d'Aſtracan obéiſſaient mal ; le peu de commerce que l'on feſait était déſavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Aſoph, & la mer Caſpienne étaient entièrement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaiſſeau, & qui même dans ſa langue manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût fallu qu'être au-deſſus des Tartares & des peuples du Nord jusqu'à la Chine, la Ruſſie jouiſſait de cet avantage; mais il fallait s'égaler aux nations policées, & ſe mettre en état d'en ſurpaſſer un jour pluſieurs. Une telle entrepriſe paraiſſait impraticable, puiſqu'on n'avait pas un ſeul vaiſſeau ſur les mers, qu'on ignorait abſolument ſur terre la diſcipline militaire, que les manufactures les plus ſimples étaient à peine encouragées, & que l'agriculture même, qui eſt le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du gouvernement de l'attention & des encouragemens, & c'eſt ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs blés un tréſor ſupérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts néceſſaires montre aſſez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent néceſſaires à leur tour quand on a tout le reſte. On aurait pu envoyer quelques naturels du pays s'inſtruire chez les étrangers; mais la différence des langues, des mœurs & de la religion s'y oppoſait ; une loi même d'Etat & de religion, également ſacrée & pernicieuſe,

défendait aux Ruſſes de ſortir de leur patrie, & ſemblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils poſſédaient les plus vaſtes Etats de l'univers, & tout y était à faire. Enfin, *Pierre* naquit & la Ruſſie fut formée.

Heureuſement de tous les grands légiſlateurs du monde, *Pierre* eſt le ſeul dont l'hiſtoire ſoit bien connue. Celles des *Théſées*, des *Romulus*, qui firent beaucoup moins que lui, celles des fondateurs de tous les autres Etats policés ſont mêlées de fables abſurdes, & nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités, qui paſſeraient pour des fables ſi elles n'étaient atteſtées.

CHAPITRE III.

Des ancêtres de Pierre le grand.

LA famille de *Pierre* était ſur le trône depuis l'an 1613. La Ruſſie avant ce temps avait eſſuyé des révolutions qui éloignaient encore la réforme & les arts. C'eſt le ſort de toutes les ſociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun royaume. Le tyran *Boris Godonou* fit aſſaſſiner en 1597 l'héritier légitime *Démétri*, que nous nommons *Démétrius*, & uſurpa l'empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le prince échappé aux aſſaſſins; & ſecouru des Polonais & d'un grand parti que les tyrans ont toujours contre eux, il chaſſa l'uſurpateur & uſurpa lui-même la couronne. On reconnut ſon impoſture dès qu'il fut maître, parce qu'on fut mécontent de lui: il fut aſſaſſiné. Trois autres faux

Démétrius s'élevèrent l'un après l'autre. Cette fuite d'impoſtures ſuppoſait un pays tout en déſordre. Moins les hommes ſont civiliſés, plus il eſt aiſé de leur en impoſer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confuſion & le malheur public. Les Polonais, qui avaient commencé les révolutions en établiſſant le premier faux *Démétri*, furent ſur le point de régner en Ruſſie. Les Suédois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, & prétendirent auſſi au trône; l'Etat était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une aſſemblée compoſée des principaux boïards élut pour ſouverain en 1613 un jeune homme de quinze ans; ce qui ne paraiſſait pas un moyen ſûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano*, (*p*) grand-père du czar *Pierre*, fils de l'archevêque de Roſtou, ſurnommé *Philarète*, & d'une religieuſe; allié par les femmes aux anciens czars.

Il faut ſavoir que cet archevêque était un ſeigneur puiſſant que le tyran *Boris* avait forcé de ſe faire prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut auſſi contrainte de prendre le voile: c'était un ancien uſage des tyrans occidentaux chrétiens latins: celui des chrétiens grecs était de crever les yeux. Le tyran *Démétri* donna à *Philarète* l'archevêché de Roſtou, & l'envoya ambaſſadeur en Pologne. Cet ambaſſadeur était priſonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Ruſſes; tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant ſa détention que le jeune *Romano*, fils de cet archevêque, fut élu czar. On échangea

(*p*) Les Ruſſes écrivent *Romanow*: les Français ne ſe ſervent point du w. On prononce auſſi *Romanof*.

ſon père contre des priſonniers polonais, & le jeune czar créa ſon père patriarche : ce vieillard fut ſouverain en effet ſous le nom de ſon fils.

Si un tel gouvernement paraît ſingulier aux étrangers, le mariage du czar *Michel Romano* le ſemble davantage. Les monarques des Ruſſies ne prenaient plus des épouſes dans les autres Etats depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Caſan & Aſtracan, ils ſuivirent preſqu'en tout les coutumes aſiatiques, & principalement celle de ne ſe marier qu'à leurs ſujettes.

Ce qui reſſemble encore plus aux uſages de l'ancienne Aſie, c'eſt que pour marier un czar on feſait venir à la cour les plus belles filles des provinces ; la grande maîtreſſe de la cour les recevait chez elle, les logeait ſéparément & les feſait manger toutes enſemble. Le czar les voyait ou ſous un nom emprunté, ou ſans déguiſement. Le jour du mariage était fixé, ſans que le choix fût encore connu ; & le jour marqué on préſentait un habit de noce à celle ſur qui le choix ſecret était tombé : on diſtribuait d'autres habits aux prétendantes qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'eſt de cette manière que *Michel Romano* épouſa *Eudoxe* fille d'un pauvre gentilhomme nommé *Streshneu*. Il cultivait ſes champs lui-même avec ſes domeſtiques, lorſque des chambellans, envoyés par le czar avec des préſens, lui apprirent que ſa fille était ſur le trône. Le nom de cette princeſſe eſt encore cher à la Ruſſie. Tout cela eſt éloigné de nos mœurs, & n'en eſt pas moins reſpectable.

Il eſt néceſſaire de dire qu'avant l'élection de

Romano un grand parti avait élu le prince *Ladiſlas*, fils du roi de Pologne *Sigiſmond III.* Les provinces voiſines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de *Guſtave-Adolphe :* ainſi la Ruſſie était dans la même ſituation où l'on a vu ſi ſouvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un monarque a été une ſource de guerres civiles. Mais les Ruſſes n'imitèrent point les Polonais qui font un contrat avec le roi qu'ils éliſent. Quoiqu'ils euſſent éprouvé la tyrannie, ils ſe ſoumirent à un jeune homme ſans rien exiger de lui.

La Ruſſie n'avait jamais été un royaume électif : mais la race maſculine des anciens ſouverains ayant manqué, ſix czars ou prétendans ayant péri malheureuſement dans les derniers troubles, il fallut, comme on l'a vu, élire un monarque ; & cette élection cauſa de nouvelles guerres avec la Pologne & la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Ruſſie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne ſe ſoutiennent jamais longtemps. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés juſqu'à Moſcou, & après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces temps-là, conclurent une trève de quatorze ans. La Pologne par cette trève demeura en poſſeſſion du duché de Smolensko, dans lequel le Boryſthène prend ſa ſource. Les Suédois firent auſſi la paix ; ils reſtèrent en poſſeſſion de l'Ingrie, & privèrent les Ruſſes de toute communication avec la mer Baltique, de ſorte que cet empire reſta plus que jamais ſéparé du reſte de l'Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, & il ne ſe fit dans ſes Etats aucun changement qui

corrompît ni qui perfectionnât l'administration. Après sa mort arrivée en 1645, son fils *Alexis Michaelovitz*, ou fils de *Michel*, âgé de seize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les czars étaient sacrés par le patriarche suivant quelques rites de Constantinople, à cela près que le patriarche de Russie était assis sur la même estrade avec le souverain, & affectait toujours une égalité qui choquait le pouvoir suprême.

Alexis se maria comme son père, & choisit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épousa une des deux filles du boïard *Miloslauski* en 1647, & ensuite une *Nariskin* en 1671. Son favori *Morosou* épousa l'autre. On ne peut donner à ce *Morosou* un titre plus convenable que celui de visir, puisqu'il était despotique dans l'empire, & que sa puissance excita des révoltes parmi les strélitz & le peuple, comme il est arrivé souvent à Constantinople. *Alexis Michaelovitz fils de Michel.*

Le règne d'*Alexis* fut troublé par des séditions sanglantes, par des guerres intestines & étrangères. Un chef des cosaques du Tanaïs, nommé *Stenko-Rasin*, voulut se faire roi d'Astracan; il inspira long-temps la terreur; mais enfin vaincu & pris, il finit par le dernier supplice, comme tous ses semblables pour lesquels il n'y a jamais que le trône ou l'échafaud. Environ douze mille de ses partisans furent pendus, dit-on, sur le grand chemin d'Astracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les supplices; & de ces supplices affreux naissaient la servitude & la fureur secrète de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut

heureuse, & terminée par une paix qui lui assura la possession de Smolensko, Kiovie & de l'Ukraine: mais il fut malheureux avec les Suédois, & les bornes de l'empire étaient toujours très-resserrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient sur la Pologne & menaçaient les pays du czar, voisins de la Tartarie crimée l'ancienne Chersonèse taurique. Ils prirent en 1671 la ville importante de Kaminieck, & tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les cosaques de l'Ukraine, qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne savaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne ou à la Russie. Le sultan *Mahomet IV*, vainqueur des Polonais, & qui venait de leur imposer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un ottoman & d'un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu'il possédait en Ukraine, & fut refusé avec la même fierté. On ne savait point alors déguiser l'orgueil par les dehors de la bienséance. Le sultan dans sa lettre ne traitait le souverain des Russies que de *hospodar chrétien*, & s'intitulait *très-glorieuse majesté*, *roi de tout l'univers.* Le czar répondit *qu'il n'était pas fait pour se soumettre à un chien de mahométan*, *& que son cimeterre valait bien le sabre du grand-seigneur.*

Alexis alors forma un dessein qui semblait annoncer l'influence que la Russie devait avoir un jour dans l'Europe chrétienne. Il envoya des ambassadeurs au pape & à presque tous les grands souverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte ottomane. Ses ambassadeurs ne réussirent dans Rome qu'à ne point baiser les pieds du pape, & n'obtinrent ailleurs que des

vœux

vœux impuissans ; les querelles des princes chrétiens, & les intérêts qui naissent de ces querelles mêmes, les mettant toujours hors d'état de se réunir contre l'ennemi de la chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de subjuguer la Pologne, qui refusait de payer le tribut. Le czar *Alexis* la secourut du côté de la Crimée, & le général de la couronne *Jean Sobieski* lava la honte de son pays dans le sang des Turcs, à la célébre bataille de Choczin qui lui fraya le chemin au trône. *Alexis* disputa ce trône & proposa d'unir ses vastes Etats à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie; mais plus son offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très-digne, dit-on, de ce nouveau royaume par la manière dont il gouvernait les siens. C'est lui qui le premier fit rédiger un code de lois quoiqu'imparfait; il introduisit des manufactures de toile & de soie, qui à la vérité ne se soutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déserts vers le Volga & la Kama de familles lithuaniennes, polonaises & tartares, prises dans ses guerres. Tous les prisonniers auparavant étaient esclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage; *Alexis* en fit des cultivateurs : il mit autant qu'il put la discipline dans ses armées; enfin il était digne d'être le père de *Pierre le grand*; mais il n'eut le temps de perfectionner rien de ce qu'il entreprit, une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-six ans, au commencement de 1677 selon notre calendrier, qui avance toujours de onze jours sur celui des Russes. 1674.

Fœdor Alexiovitz.

Après *Alexis* fils de *Michel*, tout retomba dans la confusion. Il laissait de son premier mariage deux princes & six princesses. L'aîné *Fœdor* monta sur le

trône âgé de quinze ans, prince d'un tempérament faible & valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faibleſſe de ſon corps. *Alexis* ſon père l'avait fait reconnaître pour ſon ſucceſſeur un an auparavant. C'eſt ainſi qu'en uſèrent les rois de France depuis *Hugues-Capet* juſqu'à *Louis le jeune*, & tant d'autres ſouverains.

Le ſecond des fils d'*Alexis* était *Ivan* ou *Jean*, encore plus maltraité par la nature que ſon frère *Fœdor;* preſque privé de la vue & de la parole, ainſi que de ſanté, & attaqué ſouvent de convulſions. Des ſix filles nées de ce premier mariage, la ſeule célèbre en Europe fut la princeſſe *Sophie*, diſtinguée par les talens de ſon eſprit, mais malheureuſement plus connue encore par le mal qu'elle voulut faire à *Pierre le grand*.

Alexis, de ſon ſecond mariage avec une autre de ſes ſujettes fille du boïard *Nariskin*, laiſſa *Pierre* & la princeſſe *Nathalie*. *Pierre* né le trente mai 1672, & ſuivant le nouveau ſtyle dix juin, avait à peine quatre ans & demi quand il perdit ſon père. On n'aimait pas les enfans d'un ſecond lit, & on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'eſprit de la famille de *Romano* fut toujours de policer l'Etat; tel fut encore le caractère de *Fœdor.* Nous avons déjà remarqué, en parlant de Moſcou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir pluſieurs maiſons de pierre. Il agrandit cette capitale; on lui doit quelques réglemens de police générale. Mais en voulant réformer les boïards, il les indiſpoſa tous. D'ailleurs, il n'était ni aſſez inſtruit, ni aſſez actif, ni aſſez déterminé pour oſer concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la

Crimée, qui continuait toujours avec des succès balancés, ne permettait pas à un prince d'une santé faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épousa, comme ses autres prédécesseurs, une de ses sujettes, originaire des frontières de Pologne, & l'ayant perdue au bout d'une année, il prit pour seconde femme en 1682 *Marthe Mateona*, fille du secrétaire *Apraxin.* Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, & ne laissa point d'enfans. Comme les czars se mariaient sans avoir égard à la naissance, ils pouvaient aussi choisir (du moins alors) un successeur sans égard à la primogéniture. Il semblait que le rang de femme & d'héritier du souverain dût être uniquement le prix du mérite; & en cela l'usage de cet empire était bien supérieur aux coutumes des Etats les plus civilisés.

Fœdor avant d'expirer, voyant que son frère *Ivan*, Avril 1682. trop disgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Russies son second frère *Pierre*, qui n'était âgé que de dix ans, & qui fesait déjà concevoir de grandes espérances.

Si la coutume d'élever les sujettes au rang de czarine était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure: les filles des czars se mariaient alors rarement; la plupart passaient leur vie dans un monastère.

La princesse *Sophie*, la troisième des filles du premier lit du czar *Alexis*, princesse d'un esprit aussi supérieur que dangereux, ayant vu qu'il restait à son frère *Fœdor* peu de temps à vivre, ne prit point le parti du couvent; & se trouvant entre ses deux autres frères qui ne pouvaient gouverner, l'un par son incapacité, l'autre par son enfance, elle conçut le dessein

de ſe mettre à la tête de l'empire : elle voulut, dans les derniers temps de la vie du czar *Fœdor*, renouveler le rôle que joua autrefois *Pulcherie* avec l'empereur *Théodoſe* ſon frère.

CHAPITRE IV.

IVAN ET PIERRE.

Horrible ſédition de la milice des ſtrélitz.

A peine *Fœdor* fut-il expiré (*q*) que la nomination d'un prince de dix ans au trône, l'excluſion de l'aîné & les intrigues de la princeſſe *Sophie* leur ſœur excitèrent dans le corps des ſtrélitz une des plus ſanglantes révoltes. Les janiſſaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais ſi barbares. D'abord deux jours après les obſèques du czar *Fœdor*, ils courent en armes au krémelin ; c'eſt, comme on ſait, le palais des czars à Moſcou : ils commencent par ſe plaindre de neuf de leurs colonels qui ne les avaient pas aſſez exactement payés. Le miniſtère eſt obligé de caſſer les colonels, & de donner aux ſtrélitz l'argent qu'ils demandent. Ces ſoldats ne ſont pas contens ; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, & les condamnent, à la pluralité des voix, au ſupplice qu'on appelle des *batogues :* voici comme on inflige ce ſupplice.

(*q*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moſcou & de Péterſbourg.

. On dépouille nu le patient ; on le couche fur le ventre, & deux bourreaux le frappent fur le dos avec des baguettes jufqu'à ce que le juge dife : *C'eft affez.* Les colonels ainfi traités par leurs foldats furent encore obligés de les remercier, felon l'ufage oriental des criminels qui, après avoir été punis, baifent la main de leurs juges ; ils ajoutèrent à leurs remercîmens une fomme d'argent, ce qui n'était pas d'ufage.

Tandis que les ftrélitz commençaient ainfi à fe faire craindre, la princeffe *Sophie*, qui les animait fous main pour les conduire de crime en crime, convoquait chez elle une affemblée des princeffes du fang, des généraux d'armée, des boïards, du patriarche, des évêques & même des principaux marchands : elle leur repréfentait que le prince *Ivan* par fon droit d'aîneffe & par fon mérite devait avoir l'empire, dont elle efpérait en fecret tenir les rênes. Au fortir de l'affemblée elle fait promettre aux ftrélitz une augmentation de paye & des préfens. Ses émiffaires excitent furtout la foldatefque contre la famille des *Nariskins*, & principalement contre les deux *Nariskins* frères de la jeune czarine douairière, mère de *Pierre I.* On perfuade aux ftrélitz qu'un de ces frères nommé *Jean* a pris la robe du czar, qu'il s'eft mis fur le trône, & qu'il a voulu étouffer le prince *Ivan* ; on ajoute qu'un malheureux médecin hollandais nommé *Daniel Vangad* a empoifonné le czar *Fœdor*. Enfin *Sophie* fait remettre entre leurs mains une lifte de quarante feigneurs qu'elle appelle leurs ennemis & ceux de l'Etat, & qu'ils doivent maffacrer. Rien ne reffemble plus aux profcriptions de *Sylla* & des triumvirs de Rome. *Chriftiern II* les avait renouvelées en Danemarck

& en Suède. On voit par-là que ces horreurs ſont de tout pays dans les temps de trouble & d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les knès *Dolgorouki* & *Maſſeu :* (*r*) les ſtrélitz les reçoivent ſur la pointe de leurs piques, les dépouillent & les traînent ſur la grande place ; auſſitôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du czar *Pierre*, *Athanaſe Nariskin*, frère de la jeune czarine ; ils le maſſacrent de la même manière ; ils forcent les portes d'une égliſe voiſine où trois proſcrits s'étaient réfugiés ; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent & les aſſaſſinent à coups de couteau.

Leur fureur était ſi aveugle que voyant paſſer un jeune ſeigneur de la maiſon de *Soltikof* qu'ils aimaient, & qui n'était point ſur la liſte des proſcrits, quelques-uns d'eux ayant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuèrent ſur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ces temps-là, c'eſt qu'ayant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune *Soltikof* à ſon père pour l'enterrer, & le père malheureux, loin d'oſer ſe plaindre, leur donna des récompenſes pour lui avoir rapporté le corps ſanglant de ſon fils. Sa femme, ſes filles & l'épouſe du mort lui reprochèrent ſa faibleſſe. *Attendons le temps de la vengeance*, leur dit le vieillard. Quelques ſtrélitz entendirent ces paroles ; ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le père par les cheveux & l'égorgent à la porte de ſa maiſon.

D'autres ſtrélitz vont chercher par-tout le médecin hollandais *Vangad ;* ils rencontrent ſon fils, ils lui

(*r*) On *Matheoff*, c'eſt *Mathieu* dans notre langue.

demandent où eſt ſon père ; le jeune homme en tremblant répond qu'il l'ignore, & ſur cette réponſe il eſt égorgé. Ils trouvent un autre médecin allemand : „ Tu es médecin, lui diſent-ils; ſi tu n'as pas empoi- „ ſonné notre maître *Fœdor*, tu en as empoiſonné „ d'autres; tu mérites bien la mort: „ & ils le tuent.

Enfin ils trouvent le hollandais qu'ils cherchaient; il s'était déguiſé en mendiant; ils le traînent devant le palais ; les princeſſes qui aimaient ce bon homme, & qui avaient confiance en lui, demandent ſa grâce aux ſtrélitz, en les aſſurant qu'il eſt un fort bon médecin, & qu'il a très-bien traité leur frère *Fœdor*. Les ſtrélitz répondent que non-ſeulement il mérite la mort comme médecin, mais auſſi comme ſorcier, & qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud ſéché & une peau de ſerpent. Ils ajoutent qu'il leur faut abſolument livrer le jeune *Ivan Nariskin* qu'ils cherchent en vain depuis deux jours, qu'il eſt ſurement caché dans le palais, qu'ils y mettront le feu ſi on ne leur donne leur victime. La ſœur d'*Ivan Nariskin*, les autres princeſſes épouvantées vont dans la retraite où *Jean Nariskin* eſt caché ; le patriarche le confeſſe, lui donne le viatique & l'extrême-onction, après quoi il prend une image de la Vierge qui paſſait pour miraculeuſe ; il mène par la main le jeune homme, & s'avance aux ſtrélitz en leur montrant l'image de la Vierge. Les princeſſes en larmes entourent *Nariskin*, ſe mettent à genoux devant les ſoldats, les conjurent au nom de la Vierge d'accorder la vie à leur parent ; mais les ſoldats l'arrachent des mains des princeſſes, ils le traînent au bas des eſcaliers avec *Vangad :* alors ils forment entr'eux une eſpèce de tribunal ; ils

appliquent à la queſtion *Nariskin* & le médecin. Un d'entr'eux, qui ſavait écrire, dreſſe un procès-verbal ; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en pièces ; c'eſt un ſupplice uſité à la Chine & en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le ſupplice des dix mille morceaux. Après avoir ainſi traité *Nariskin* & *Vangad*, ils expoſent leurs têtes, leurs pieds & leurs mains ſur les pointes de fer d'une baluſtrade.

Pendant qu'ils aſſouviſſaient leur fureur aux yeux des princeſſes, d'autres maſſacraient tous ceux qui leur étaient odieux ou ſuſpects à *Sophie*.

Juin 1682. Cette exécution horrible finit par proclamer ſouverains les deux princes *Ivan* & *Pierre*, en leur aſſociant leur ſœur *Sophie* en qualité de co-régente. Alors elle approuva tous leurs crimes & les récompenſa, confiſqua les biens des proſcrits & les donna aux aſſaſſins ; elle leur permit même d'élever un monument, ſur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient maſſacrés comme traîtres à la patrie ; elle leur donna enfin des lettres-patentes par leſquelles elle les remerciait de leur zèle & de leur fidélité.

CHAPITRE V.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle ſingulière de religion. Conſpiration.

VOILA par quels degrés la princeſſe *Sophie* (s) monta en effet ſur le trône de Ruſſie ſans être déclarée czarine, & voilà les premiers exemples qu'eut *Pierre I* devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une ſouveraine; ſon buſte ſur les monnaies, la ſignature pour toutes les expéditions, la première place au conſeil & ſurtout la puiſſance ſuprême. Elle avait beaucoup d'eſprit, feſait même des vers dans ſa langue, écrivait & parlait bien: une figure agréable relevait encore tant de talens, ſon ambition ſeule les ternit.

Elle maria ſon frère *Ivan* ſuivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune *Soltikof*, de la maiſon de ce même *Soltikof* que les ſtrélitz avaient aſſaſſiné, fut choiſie au milieu de la Sibérie où ſon père commandait dans une fortereſſe, pour être préſentée au czar *Ivan* à Moſcou. Sa beauté l'emporta ſur les brigues de toutes ſes rivales. *Ivan* l'épouſa en 1684. Il ſemble à chaque mariage d'un czar qu'on liſe l'hiſtoire d'*Aſſuérus* ou celle du ſecond *Théodoſe*.

(s) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Péterſbourg.

Au milieu des fêtes de ce mariage les ſtrélitz excitèrent un nouveau ſoulèvement, & qui le croirait? c'était pour la religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que ſoldats, ils ne ſeraient pas devenus controverſiſtes : mais ils étaient bourgeois de Moſcou. Du fond des Indes juſqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque ſe trouve ou ſe met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une ſecte; & c'eſt ce qu'on a vu dans tous les temps, ſurtout depuis que la fureur du dogme eſt devenue l'ame des audacieux & le joug des imbécilles.

On avait déjà eſſuyé quelques ſéditions en Ruſſie, dans les temps où l'on diſputait ſi la bénédiction devait ſe donner avec trois doigts ou avec deux. Un certain *Abakum*, archiprêtre, avait dogmatiſé à Moſcou ſur le SAINT-ESPRIT, qui ſelon l'évangile doit illuminer tout fidelle; ſur l'égalité des premiers chrétiens, ſur ces paroles de JESUS: *Il n'y aura ni premier ni dernier.* Pluſieurs citoyens, pluſieurs ſtrélitz embraſſèrent les opinions d'*Abakum*: le parti ſe fortifia: un certain *Raſpop* en fut le chef. Les ſectaires enfin entrèrent dans la cathédrale, où le patriarche & ſon clergé officiaient: ils le chaſſèrent lui & les ſiens à coups de pierres, & ſe mirent dévotement à leur place pour recevoir le SAINT-ESPRIT. Ils appelaient le patriarche *loup raviſſeur dans le bercail*, titre que toutes les communions ſe ſont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princeſſe *Sophie* & les deux czars de ces déſordres; on fit dire aux autres ſtrélitz qui ſoutenaient la bonne cauſe, que les czars & l'Egliſe étaient en danger. Le parti des ſtrélitz & bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des *Abakumiſtes*;

16 juillet 1682. N. ſt.

mais le carnage fut fufpendu dès qu'on parla de convoquer un concile. Auffitôt un concile s'affemble dans une falle du palais : cette convocation n'était pas difficile ; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le patriarche & un évêque difputèrent contre *Rafpop*, & au fecond fyllogifme on fe jeta des pierres au vifage. Le concile finit par couper le cou à *Rafpop* & à quelques-uns de fes fidelles difciples, qui furent exécutés fur les feuls ordres des trois fouverains *Sophie*, *Ivan* & *Pierre*.

Dans ce temps de trouble il y avait un knès *Chovanskoi*, qui ayant contribué à l'élévation de la princeffe *Sophie*, voulait pour prix de fes fervices partager le gouvernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion & des *rafpopites* perfécutés ; il fouleva encore une partie des ftrélitz & du peuple au nom de DIEU : la confpiration fut plus férieufe que l'enthoufiafme de *Rafpop*. Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu'un fimple fanatique. *Chovanskoi* ne prétendait pas moins que l'empire ; & pour n'avoir déformais rien à craindre, il réfolut de maffacrer & les deux czars & *Sophie*, & les autres princeffes, & tout ce qui était attaché à la famille czarienne. Les czars & les princeffes furent obligés de fe retirer au monaftère de la Trinité, à douze lieues de Mofcou. C'était à la fois un couvent, un palais & une fortereffe, comme Mont-Caffin, Corbie, Fulde, Kempten & tant d'autres chez les chrétiens du rite latin. Ce monaftère de la Trinité appartient aux moines bafiliens ; il eft entouré de larges foffés & de remparts de brique garnis d'une artillerie nombreufe. Les moines poffédaient quatre lieues de pays à la ronde.

La famille czarienne y était en fureté, plus encore par la force que par la fainteté du lieu. De là *Sophie* négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin &
1682. lui fit trancher la tête, ainfi qu'à un de fes fils & à trente-fept ftrélitz qui l'accompagnaient.

Le corps des ftrélitz, à cette nouvelle s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité; il menace de tout exterminer: la famille czarienne fe fortifie; les boïards arment leurs vaffaux; tous les gentilshommes accourent; une guerre civile fanglante commençait. Le patriarche apaifa un peu les ftrélitz : les troupes qui venaient contr'eux de tous côtés les intimidèrent: ils pafferent enfin de la fureur à la crainte, & de la crainte à la plus aveugle foumiffion; changement ordinaire à la multitude. Trois mille fept cents des leurs, fuivis de leurs femmes & de leurs enfans, fe mirent une corde au cou, & marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendres. Ces malheureux fe rendirent devant le monaftère, portant deux à deux un billot & une hache; ils fe profternèrent à terre & attendirent leur fupplice; on leur pardonna. Ils s'en retournèrent à Mofcou en béniffant leurs maîtres, & prêts fans le favoir à renouveler tous leurs attentats à la première occafion.

Après ces convulfions l'Etat reprit un extérieur tranquille; *Sophie* eut toujours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à fon incapacité & tenant *Pierre* en tutelle. Pour augmenter fa puiffance, elle la partagea avec le prince *Bafile Gallitzin*, qu'elle fit généraliffime, adminiftrateur de l'Etat & garde des fceaux, homme fupérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans

cette cour orageuse, poli, magnifique, n'ayant que de grands desseins, plus instruit qu'aucun russe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, possédant même la langue latine presque totalement ignorée en Russie : homme d'un esprit actif, laborieux, d'un génie au-dessus de son siècle, & capable de changer la Russie s'il en avait eu le temps & le pouvoir comme il en avait la volonté. C'est l'éloge que fait de lui *la Neuville*, envoyé pour lors de la Pologne en Russie; & les éloges des étrangers sont moins suspects.

Ce ministre contint la milice des strélitz en distribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Casan, en Sibérie. C'est sous son administration que la Pologne, long-temps rivale de la Russie, céda en 1686 toutes ses prétentions sur les grandes provinces de Smolensko & de l'Ukraine. C'est lui qui le premier fit envoyer en 1687 une ambassade en France, pays qui était depuis vingt ans dans toute la gloire par les conquêtes & les nouveaux établissemens de *Louis XIV*, par sa magnificence & surtout par la perfection des arts, sans lesquels on n'a que de la grandeur & point de gloire véritable. La France n'avait eu encore aucune correspondance avec la Russie, ou ne la connaissait pas; & l'académie des inscriptions célébra par une médaille cette ambassade, comme si elle fût venue des Indes : mais malgré la médaille l'ambassadeur *Dolgorouki* échoua ; il essuya même de violens dégoûts par la conduite de ses domestiques : on eût mieux fait de tolérer leurs fautes ; mais la cour de *Louis XIV* ne pouvait prévoir alors que la Russie & la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'Etat était alors tranquille au-dedans, toujours resserré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne sa nouvelle alliée, continuellement en alarmes vers la Tartarie Crimée, & en mésintelligence avec la Chine pour les frontières.

Ce qui était le plus intolérable pour cet empire, & ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encore à une administration vigoureuse & régulière, c'est que le kan des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de soixante mille roubles, comme la Turquie en avait imposé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée est cette même Chersonèse taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs & plus encore par leurs fables; contrée fertile & toujours barbare, nommée *Crimée* du titre des premiers kans qui s'appelaient *crim* avant les conquêtes
1687. des enfans de *Gengis*. C'est pour s'affranchir & se
1688. venger de la honte d'un tel tribut que le premier ministre *Gallitzin* alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuse. Ces armées ne ressemblaient en rien à celles que le gouvernement entretient aujourd'hui; point de discipline, pas même de régiment bien armé, point d'habits uniformes, rien de régulier; une milice à la vérité endurcie au travail & à la disette, mais une profusion de bagages qu'on ne voit pas même dans nos camps où règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions & des vivres dans des pays dévastés & dans des déserts, nuisit aux entreprises sur la Crimée. On se trouva dans de vastes solitudes sur la rivière de Samare sans magasins. *Gallitzin* fit dans ces déserts ce qu'on n'a point, je pense, fait ailleurs: il employa

trente mille hommes à bâtir fur la Samare une ville qui pût fervir d'entrepôt pour la campagne prochaine; elle fut commencée dès cette année, & achevée en trois mois l'année fuivante, toute de bois à la vérité, avec deux maifons de briques & des remparts de gazon, mais munie d'artillerie & en état de défenfe.

C'eft tout ce qui fe fit de fingulier dans cette expédition ruineufe. Cependant *Sophie* régnait: *Ivan* n'avait que le nom de czar, & *Pierre* âgé de dix-fept ans avait déjà le courage de l'être. L'envoyé de Pologne, *la Neuville*, réfident alors à Mofcou, & témoin oculaire de ce qui fe paffa, prétend que *Sophie* & *Gallitzin* engagèrent le nouveau chef des ftrélitz à leur facrifier leur jeune czar: il paraît au moins que fix cents de ces ftrélitz devaient s'emparer de fa perfonne. Les mémoires fecrets que la cour de Ruffie m'a confiés affurent que le parti était près de tuer *Pierre I:* le coup allait être porté, & la Ruffie était privée à jamais de la nouvelle exiftence qu'elle a reçue depuis. Le czar fut encore obligé de fe fauver au couvent de la Trinité, refuge ordinaire de la cour menacée de la foldatefque. Là il convoque les boïards de fon parti, affemble une milice, fait parler aux capitaines des ftrélitz, appelle à lui quelques allemands établis dans Mofcou depuis long-temps, tous attachés à fa perfonne, parce qu'il favorifait déjà les étrangers. *Sophie* & *Ivan* reftés dans Mofcou conjurent le corps des ftrélitz de leur demeurer fidelles; mais la caufe de *Pierre*, qui fe plaint d'un attentat médité contre fa perfonne & contre fa mère, l'emporte fur celle d'une princeffe & d'un czar dont le feul afpect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une

févérité à laquelle le pays était alors auffi accoutumé qu'aux attentats: quelques-uns furent décapités, après avoir éprouvé le fupplice du knout ou des batoques. Le chef des ftrélitz périt de cette manière : on coupa la langue à d'autres qu'on foupçonnait. Le prince *Gallitzin*, qui avait un de fes parens auprès du czar *Pierre*, obtint la vie ; mais dépouillé de tous fes biens qui étaient immenfes, il fut relégué fur le chemin d'Archangel. *La Neuville*, préfent à toute cette cataftrophe, dit qu'on prononça la fentence à *Gallitzin* en ces termes : *Il t'eft ordonné par le très-clément czar de te rendre à Karga ville fous le pôle, & d'y refter le refte de tes jours. La bonté extrême de fa majefté t'accorde trois fous par jour.*

Il n'y a point de ville fous le pôle. Karga eft au foixante & deuxième degré de latitude, fix degrés & demi feulement plus au nord que Mofcou. Celui qui aurait prononcé cette fentence eût été mauvais géographe : on prétend que *la Neuville* a été trompé par un rapport infidelle.

1689. Enfin la princeffe *Sophie* fut reconduite dans fon monaftère de Mofcou, après avoir régné long-temps: ce changement était un affez grand fupplice.

De ce moment *Pierre* régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir fon nom dans les actes publics ; il mena une vie privée, & mourut en 1696.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

PIERRE LE GRAND avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices & à tous les travaux; son esprit était juste, ce qui est le fond de tous les vrais talens; & cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre & à tout faire. Il s'en fallait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie: l'intérêt de la princesse *Sophie* avait été surtout de le laisser dans l'ignorance, & de l'abandonner aux excès que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume & son rang ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, & il avait épousé, comme tous les autres czars, une de ses sujettes, fille du colonel *Lapuchin;* mais étant jeune, & n'ayant eu pendant quelque temps d'autre prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers, attirés à Moscou par le ministre *Gallitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur: cependant, malgré les mauvais exemples, & même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'art militaire & au gouvernement:

En juin 1689.

on devait déjà reconnaître en lui le germe d'un grand-homme.

On s'attendait encore moins qu'un prince qui était saisi d'un effroi machinal ; qui allait jusqu'à la sueur froide & à des convulsions, quand il fallait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par dompter la nature en se jetant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément ; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le fesait rougir. Il apprit de lui-même, & presque sans maîtres, assez d'allemand & de hollandais pour s'expliquer & pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands & les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis ; puisque les uns exerçaient déjà dans Moscou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans son empire, & les autres excellaient dans la marine qu'il regardait comme l'art le plus nécessaire.

Telles étaient ses dispositions malgré les penchans de sa jeunesse. Cependant il avait toujours des factions à craindre, l'humeur turbulente des strélitz à réprimer, & une guerre presque continuelle contre les Tartares de la Crimée à soutenir. Cette guerre avait fini en 1689 par une trève qui ne dura que peu de temps.

Dans cet intervalle *Pierre* se fortifia dans le dessein d'appeler les arts dans sa patrie.

Son père *Alexis* avait eu déjà les mêmes vues ; mais ni la fortune ni le temps ne le secondèrent : il transmit son génie à son fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avait fait venir de Hollande à grands frais

le (*t*) conſtructeur *Bothler* patron de vaiſſeau, avec des charpentiers & des matelots, qui bâtirent ſur le Volga une grande frégate & un yacht : ils deſcendirent le fleuve juſqu'à Aſtracan : on devait les employer avec des navires qu'on allait conſtruire pour trafiquer avantageuſement avec la Perſe par la mer Caſpienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de *Stenko-Raſin.* Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens qu'il eût dû conſerver pour ſon intérêt, il maſſacra le capitaine ; le reſte de l'équipage ſe ſauva en Perſe, & de là gagna les terres de la compagnie hollandaiſe des Indes. Un maître charpentier bon conſtructeur reſta dans la Ruſſie & y fut long-temps ignoré.

Un jour *Pierre* ſe promenant à Iſmaël-of, une des maiſons de plaiſance de ſon aïeul, aperçut parmi quelques raretés une petite chaloupe anglaiſe qu'on avait abſolument abandonnée : il demanda à l'allemand *Timmerman*, ſon maître de mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement conſtruit que ceux qu'il avait vus ſur la Moska? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles & à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l'épreuve; mais il fallait le radouber, le ragréer : on retrouva ce même conſtructeur *Brant;* il était retiré à Moſcou : il mit en état la chaloupe & la fit voguer ſur la rivière d'Yauza qui baigne les faubourgs de la ville.

Pierre fit tranſporter ſa chaloupe ſur un grand lac dans le voiſinage du monaſtère de la Trinité; il fit bâtir par *Brant* deux frégates & trois yachts, & en fut lui-même le pilote. Enfin long-temps après, en 1694, il alla

(*t*) Mémoires de Pétersbourg & de Moſcou.

à Archangel, & ayant fait construire un petit vaisseau dans ce port par ce même *Brant*, il s'embarqua sur la mer Glaciale qu'aucun souverain ne vit jamais avant lui: il était escorté d'un vaisseau de guerre hollandais commandé par le capitaine *Jolson*, & suivi de tous les navires marchands abordés à Archangel. Déjà il apprenait la manœuvre, & malgré l'empressement des courtisans à imiter leur maître, il était le seul qui l'apprît.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées & disciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers essais de marine sur un lac avant son voyage d'Archangel semblèrent seulement des amusemens de l'enfance d'un homme de génie; & ses premières tentatives pour former des troupes ne parurent aussi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie*; & si l'on eût soupçonné ce jeu d'être sérieux, il eût pu lui être funeste.

Il donna sa confiance à un étranger; c'est ce célèbre *le Fort*, d'une noble & ancienne famille de Piémont transplantée depuis près de deux siècles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui seul a rendu considérable cette ville autrefois connue uniquement par la controverse.

Son génie, qui le portait à de plus grandes choses, le fit quitter la maison paternelle dès l'âge de quatorze ans; il servit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marseille; de là il passa en Hollande, servit quelque temps volontaire, & fut blessé au siége de Grave sur la Meuse, ville assez forte que le prince d'Orange depuis roi d'Angleterre reprit sur *Louis XIV* en 1674. Cherchant ensuite son avancement par-tout

où l'espérance le guidait, il s'embarqua en 1675 avec un colonel allemand nommé *Verstin*, qui s'était fait donner par le czar *Alexis*, père de *Pierre*, une commission de lever quelques soldats dans les Pays-Bas, & de les amener au port d'Archangel. Mais quand on y arriva, après avoir essuyé tous les périls de la mer, le czar *Alexis* n'était plus; le gouvernement avait changé; la Russie était troublée; le gouverneur d'Archangel laissa long-temps *Verstin*, *le Fort* & toute sa troupe dans la plus grande misère, & les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie: chacun se sauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Moscou, & se présenta au résident de Danemarck nommé *de Horn*, qui le fit son secrétaire; il y apprit la langue russe; quelque temps après il trouva le moyen d'être présenté au czar *Pierre*. L'aîné *Ivan* n'était pas ce qu'il lui fallait; *Pierre* le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine *le Fort* avait-il servi; il n'était point savant; il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir; sa conformité avec le czar était de devoir tout à son génie: il savait d'ailleurs le hollandais & l'allemand que *Pierre* apprenait, comme les langues de deux nations qui pouvaient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à *Pierre;* il s'attacha à lui; les plaisirs commencèrent sa faveur, & les talens la confirmèrent: il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse & barbare des strélitz. Il en avait coûté la vie au grand sultan ou padisha *Osman*, pour avoir voulu réformer les janissaires. *Pierre*, tout jeune qu'il était, s'y prit

avec plus d'adreffe qu'*Ofman*. Il forma d'abord dans fa maifon de campagne Préobazinsky une compagnie de cinquante de fes plus jeunes domeftiques; quelques enfans de boïards furent choifis pour en être officiers: mais pour apprendre à ces boïards une fubordination qu'ils ne connaiffaient pas, il les fit paffer par tous les grades, & lui-même en donna l'exemple, fervant d'abord comme tambour, enfuite foldat, fergent & lieutenant dans la compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile: les Ruffes avaient toujours fait la guerre comme nous la fefions du temps du gouvernement féodal, lorfque des feigneurs fans expérience menaient au combat des vaffaux fans difcipline & mal armes; méthode barbare, fuffifante contre des armées pareilles, impuiffante contre des troupes régulières.

Cette compagnie, formée par le feul *Pierre*, fut bientôt nombreufe, & devint depuis le régiment des gardes préobazinsky. Une autre compagnie formée fur ce modèle devint l'autre régiment des gardes femenousky.

Il y avait déjà un régiment de cinq mille hommes fur lequel on pouvait compter, formé par le général *Gordon* écoffais, & compofé prefque tout entier d'étrangers. *Le Fort*, qui avait porté les armes peu de temps, mais qui était capable de tout, fe chargea de lever un régiment de douze mille hommes, & il en vint à bout; cinq colonels furent établis fous lui; il fe vit tout d'un coup général de cette petite armée, levée en effet contre les ftrélitz, autant que contre les ennemis de l'Etat.

Ce qu'on doit remarquer, (*u*) & ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'édit de Nantes & ſes ſuites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'eſt que le tiers de cette armée, appelée régiment, fut compoſé de français réfugiés. *Le Fort* exerça ſa nouvelle troupe, comme s'il n'eût jamais eu d'autre profeſſion.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'uſage commençait à s'introduire en temps de paix. On conſtruiſit un fort, qu'une partie de ſes nouvelles troupes devait défendre, & que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp & les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat, (*x*) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des ſoldats de tués & beaucoup de bleſſés. *Le Fort*, qui commandait l'attaque, reçut une bleſſure conſidérable. Ces jeux ſanglans devaient aguerrir les troupes; cependant il fallut de longs travaux, & même de longs malheurs pour en venir à bout. Le czar mêla ces fêtes guerrières aux ſoins qu'il ſe donnait pour la marine; & comme il avait fait *le Fort* général de terre ſans qu'il eût encore commandé, il le fit amiral ſans qu'il eût jamais conduit un vaiſſeau: mais il le voyait digne de l'un & de l'autre. Il eſt vrai que cet amiral était ſans flotte, & que ce général n'avait d'armée que ſon régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des boïards, qui amenaient à l'armée les milices de leurs payſans: c'était le véritable

(*u*) Manuſcrits du général *le Fort*.

(*x*) *Ibidem*.

gouvernement des Francs, des Huns, des Goths & des Vandales, peuples vainqueurs de l'empire romain dans sa décadence, & qui eussent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'amiral *le Fort* n'eut pas tout-à-fait un vain titre; il fit construire par des hollandais & des vénitiens des barques longues, & même deux vaisseaux d'environ trente pièces de canon à l'embouchure de la Véronise qui se jette dans le Tanaïs; ces vaisseaux pouvaient descendre le fleuve, & tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples se renouvelaient tous les jours. Le czar avait à choisir en 1689 entre la Turquie, la Suède & la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, & quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE VII.

Congrès & traité avec les Chinois. (*y*)

On doit d'abord se représenter quelles étaient les limites de l'empire chinois & de l'empire russe. Quand on est sorti de la Sibérie proprement dite, & qu'on a laissé loin au midi cent hordes de tartares, calmouks blancs, calmouks noirs, monguls mahométans, monguls nommés idolâtres, on avance vers le cent trentième

(*y*) Tiré des mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Pétersbourg & des lettres rapportées dans l'histoire de la Chine compilée par du *Halde*.

degré de longitude, & au cinquante-deuxième de latitude sur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve est une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve qui coule, l'espace de cinq cents lieues, dans la Sibérie & dans la Tartarie chinoise, va se perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On assure qu'à son embouchure dans cette mer on pêche quelquefois un poisson monstrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, & dont la mâchoire est d'un ivoire plus dur & plus parfait. On prétend que cet ivoire fesait autrefois un objet de commerce, qu'on le transportait par la Sibérie, & que c'est la raison pour laquelle on en trouve encore plusieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'est cet ivoire fossile dont nous avons déjà parlé; mais on prétend qu'autrefois il y eut des éléphans en Sibérie, que des tartares vainqueurs des Indes amenèrent dans la Sibérie plusieurs de ces animaux dont les os se sont conservés dans la terre.

Ce fleuve d'Amour est nommé le fleuve Noir par les Tartares mantchoux, & le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était (2) dans ces pays si long-temps inconnus que la Chine & la Russie se disputaient les limites de leurs empires. La Russie possédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hostilités entre les Chinois & les Russes au sujet de ces forts: enfin les deux Etats entendirent mieux leurs intérêts; l'empereur

(2) Memoires des jésuites *Pereira* & *Gerbillon*.

Cam-hi préféra la paix & le commerce à une guerre inutile. Il envoya sept ambassadeurs à Nipchou, l'un de ces établissemens. Ces ambassadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur escorte. C'était-là le faste asiatique ; mais ce qui est très-remarquable, c'est qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'empire d'une ambassade vers une autre puissance : ce qui est encore unique, c'est que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois subjugués par les Tartares, qui les attaquèrent & qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt subjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes sans aucun traité. Ainsi cette nation si renommée pour la morale ne connaissait point ce que nous appelons *droit des gens*, c'est-à-dire ces règles incertaines de la guerre & de la paix, ces droits des ministres publics, ces formules de traités, les obligations qui en résultent, les disputes sur la préséance & le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Russes au milieu des déserts ? Deux jésuites, l'un portugais nommé *Pereira*, l'autre français nommé *Gerbillon*, partis de Pékin avec les ambassadeurs chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, & furent les véritables médiateurs. Ils traitèrent en latin avec un allemand de l'ambassade russe, qui savait cette langue. Le chef de l'ambassade russe était *Gollovin* gouverneur de Sibérie; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, & par-là donna une noble idée de son empire à ceux qui s'étaient crus les seuls puissans sur la terre. Les deux

jésuites réglèrent les limites des deux dominations ; elles furent posées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites ; on jura une paix éternelle ; & après quelques contestations les Russes & les Chinois la jurèrent (*aa*) au nom du même Dieu en ces termes : *Si quelqu'un a jamais la pensée secrète de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.*

Cette formule, commune à des chinois & à des chrétiens, peut faire connaître deux choses importantes ; la première que le gouvernement chinois n'est ni athée ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires ; la seconde que tous les peuples qui cultivent leur raison reconnaissent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raison mal instruite. Le traité fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambassadeurs russes signèrent les premiers la copie qui leur demeura ; & les Chinois signèrent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de couronne à couronne. On observa un autre usage des nations asiatiques & des premiers âges du monde connu ; le traité fut gravé sur deux gros marbres qui furent posés pour servir de bornes aux deux empires. Trois ans après, le czar envoya le danois *Ilbrand Ide*

(*aa*) 1689, 8 septembre n. st. Mémoires de la Chine ; les colonnes ne furent point élevées, si l'on en croit l'auteur de la nouvelle histoire de Russie.

en ambaſſade à la Chine, & le commerce établi a ſubſiſté depuis avec avantage juſqu'à une rupture entre la Ruſſie & la Chine en 1722 ; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

CHAPITRE VIII.

EXPEDITION VERS LES PALUS-MEOTIDES. CONQUÊTE D'AZOPH.

Le czar envoie des jeunes gens s'inſtruire dans les pays étrangers.

IL ne fut pas ſi aiſé d'avoir la paix avec les Turcs: le temps même paraiſſait venu de s'élever ſur leurs ruines. Veniſe, accablée par eux, commençait à ſe relever. Le même *Moroſini*, qui avait rendu Candie aux Turcs, leur prenait le Péloponèſe ; & cette conquête lui mérita le ſurnom de *péloponéſiaque*, honneur qui rappelait le temps de la république romaine. L'empereur d'Allemagne *Léopold* avait quelques ſuccès contre l'empire turc en Hongrie ; & les Polonais repouſſaient au moins les courſes des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonſtances pour aguerrir ſes troupes, & pour ſe donner, s'il pouvait, l'empire de la mer Noire. Le général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Azoph avec ſon grand régiment de

cinq mille hommes; le général *le Fort* avec le sien de douze mille, un corps de strélitz commandé par *Sheremeto* & *Shein*, originaires de Prusse, un corps de cosaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition. 1694.

Cette grande armée s'avance sous les ordres du maréchal *Sheremeto* (*bb*) au commencement de l'été 1695 vers Azoph, à l'embouchure du Tanaïs, & à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant long-temps apprendre avant de commander. Pendant la marche on prit d'assaut deux tours que les Turcs avaient bâties sur les deux bords du fleuve.

L'entreprise était difficile; la place assez bien fortifiée était défendue par une garnison nombreuse. Des barques longues, semblables aux saïques turques, construites par des vénitiens, & deux petits vaisseaux de guerre hollandais, sortis de la Véronise, ne furent pas assez tôt prêts, & ne purent entrer dans la mer d'Azoph. Tout commencement éprouve toujours des obstacles. Les Russes n'avaient point encore fait de siége réguliér. Cet essai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé *Jacob*, natif de Dantzick, dirigeait l'artillerie sous le commandement du général *Shein* ; car on n'avait guère que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs comme pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des batoques par son général *Shein* prussien. Le commandement alors semblait affermi par ces rigueurs. Les Russes s'y

(*bb*) *Sheremetow* ou *Sheremetof*, ou suivant une autre orthographe *Czeremetoff*.

foumettaient, malgré leur penchant pour les féditions, & après ces châtimens ils fervaient comme à l'ordinaire. Le dantzickois penfait autrement ; il voulut fe venger ; il encloua le canon, fe jeta dans Azoph, embraffa la religion mufulmane, & défendit la place avec fuccès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Ruffie eft préférable aux anciennes cruautés, & retient mieux dans le devoir les hommes qui, avec une éducation heureufe, ont pris des fentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors néceffaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'impératrice *Elifabeth* a achevé par la clémence l'ouvrage que fon père commença par les lois. Cette indulgence a été même pouffée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'hiftoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant fon règne perfonne ne ferait puni de mort, & a tenu fa promeffe. Elle eft la première fouveraine qui ait ainfi refpecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics ; leurs châtimens font devenus utiles à l'Etat : inftitution non moins fage qu'humaine. Par-tout ailleurs on ne fait que tuer un criminel avec appareil, fans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impreffion peut-être fur des méchans, pour la plupart fainéans, que la crainte d'un châtiment & d'un travail pénible qui renaiffent tous les jours.

Pour revenir au fiége d'Azoph, foutenu déformais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un affaut, & après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le fiége.

La conſtance dans toute entrepriſe formait le caractère de *Pierre*. Il conduiſit une armée plus conſidérable encore devant Azoph au printemps de 1696. Le czar *Ivan* ſon frère venait de mourir. Quoique ſon autorité n'eût pas été gênée par *Ivan*, qui n'avait que le nom de czar, elle l'avait toujours été un peu par les bienſéances. Les dépenſes de la maiſon d'*Ivan* retournaient par ſa mort à l'entretien de l'armée ; c'était un ſecours pour un Etat qui n'avait pas alors d'auſſi grands revenus qu'aujourd'hui. *Pierre* écrivit à l'empereur *Léopold*, aux Etats-Généraux, à l'électeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à ſa ſolde des calmouks dont la cavalerie eſt très-utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le ſuccès le plus flatteur pour le czar fut celui de ſa petite flotte, qui fut enfin complète & bien gouvernée. Elle battit les ſaïques turques envoyées de Conſtantinople, & en prit quelques-unes. Le ſiége fut pouſſé régulièrement par tranchées, non pas tout-à-fait ſelon notre méthode ; les tranchées étaient trois fois plus profondes, & les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les aſſiégés rendirent la place le 28e 1696.
juillet n. ſt. ſans aucun honneur de la guerre, ſans emporter ni armes ni munitions, & ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux aſſiégeans.

Le czar voulut d'abord, en fortifiant Azoph, en le couvrant par des forts, en creuſant un port capable de contenir les plus gros vaiſſeaux, ſe rendre maître du détroit de Caffa, de ce Boſphore cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de *Mithridate*. Il laiſſa

trente-deux faïques armées devant Azoph, (*cc*) & prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaiffeaux de foixante pièces de canon, & de quarante & un, portant depuis trente jufqu'à cinquante pièces d'artillerie. Il exigea que les plus grands feigneurs, les plus riches négocians contribuaffent à cet armement : & croyant que les biens des eccléfiaftiques devaient fervir à la caufe commune, il obligea le patriarche, les évêques, les archimandrites à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il fefait pour l'honneur de fa patrie & pour l'avantage de la chrétienté. On fit faire par les Cofaques des bateaux légers auxquels ils font accoutumés, & qui peuvent côtoyer aifément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être alarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté fur les Palus-Méotides. Le projet était de chaffer pour jamais les Tartares & les Turcs de la Crimée, & d'établir enfuite un grand commerce aifé & libre avec la Perfe par la Géorgie. C'eft le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, & dans cette Cherfonèfe taurique que le czar femblait devoir foumettre.

Vainqueur des Turcs & des Tartares, il voulut accoutumer fon peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Mofcou fon armée fous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice & de tout ce qui put embellir cette fête. Les foldats qui avaient combattu fur les faïques vénitiennes contre les Turcs, & qui formaient une troupe féparée, marchèrent les premiers. Le maréchal *Sheremeto*, les généraux *Gordon*

(*cc*) Mémoires de *le Fort*.

&

& *Shein*, l'amiral *le Fort*, les autres officiers-généraux précédèrent dans cette pompe le souverain, qui disait n'avoir point encore de rang dans l'armée, & qui, par cet exemple, voulait faire sentir à toute la noblesse qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe semblait tenir en quelque chose des anciens Romains ; il leur ressembla surtout en ce que les triomphateurs exposaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, & les livraient quelquefois à la mort : les esclaves faits dans cette expédition suivaient l'armée ; & ce *Jacob* qui l'avait trahi était mené dans un chariot sur lequel on avait dressé une potence, à laquelle il fut ensuite attaché après avoir souffert le supplice de la roue.

On frappa alors la première médaille en Russie. La légende russe est remarquable : *Pierre I, empereur de Moscovie, toujours auguste.* Sur le revers est Azoph avec ces mots, *vainqueur par les flammes & les eaux.*

Pierre était affligé dans ce succès de ne voir ses vaisseaux & ses galères de la mer d'Azoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encore autant d'envie d'avoir un port sur la mer Baltique que sur le Pont-Euxin.

Il envoya au mois de mars 1697 soixante jeunes russes du régiment de *le Fort* en Italie, la plupart à Venise, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine & la construction des galères ; il en fit partir quarante autres (*dd*) pour s'instruire en Hollande de la fabrique & de la manœuvre des grands vaisseaux : d'autres furent envoyés en Allemagne,

(*dd*) Manuscrits du général *le Fort.*

pour ſervir dans les armées de terre, & pour ſe former à la diſcipline allemande. Enfin il réſolut de s'éloigner quelques années de ſes Etats, dans le deſſein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait réſiſter au violent déſir de s'inſtruire par ſes yeux, & même par ſes mains, de la marine & des arts qu'il voulait établir dans ſa patrie. Il ſe propoſa de voyager inconnu en Danemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne. à Veniſe & à Rome. Il n'y eut que la France & l'Eſpagne qui n'entraſſent point dans ſon plan; l'Eſpagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés; & la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faſte, & que la hauteur de *Louis XIV*, qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la ſimplicité avec laquelle il comptait faire ſes voyages. De plus, il était lié avec la plupart de toutes les puiſſances chez leſquelles il allait, excepté avec la France & avec Rome. Il ſe ſouvenait encore avec quelque dépit du peu d'égard que *Louis XIV* avait eu pour l'ambaſſade de 1687, qui n'eut pas autant de ſuccès que de célébrité; & enfin il prenait déjà le parti d'*Auguſte* électeur de Saxe, à qui le prince de *Conti* diſputait la couronne de Pologne.

CHAPITRE IX.

Voyages de Pierre le grand.

LE deſſein étant pris de voir tant d'Etats & tant de cours, en ſimple particulier, il ſe mit lui-même à la ſuite de trois ambaſſadeurs, comme il s'était mis à la ſuite de ſes généraux à ſon entrée triomphante dans Moſcou.

(*ee*) Les trois ambaſſadeurs étaient le général *le Fort*, le boïard *Alexis Gollovin*, commiſſaire général des guerres & gouverneur de la Sibérie, le même qui avait ſigné le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine ſur les frontières de cet empire, & *Vonitſin*, diak ou ſecrétaire d'Etat, long-temps employé dans les cours étrangères. Quatre premiers ſecrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambaſſadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, tous du régiment préobazinsky, compoſaient la ſuite principale de cette ambaſſade ; il y avait en tout deux cents perſonnes : & le czar, ſe réſervant pour tous domeſtiques un valet de chambre, un homme de livrée & un nain, ſe confondait dans la foule. C'était une choſe inouïe dans l'hiſtoire du monde qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ſes royaumes pour mieux régner. Sa victoire ſur les Turcs & les Tartares, l'éclat de ſon entrée triomphante à Moſcou, les nombreuſes

(*ee*) Mémoires de Péterſbourg & Mémoires de *le Fort*.

troupes étrangères affectionnées à fon fervice, la mort d'*Ivan* fon frère, la clôture de la princeffe *Sophie*, & plus encore le refpect général pour fa perfonne, devaient lui répondre de la tranquillité de fes Etats pendant fon abfence. Il confia la régence au boïard *Strechnef* & au knès *Romadonoski*, lefquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres boïards.

Les troupes formées par le général *Gordon* reftèrent à Mofcou pour affurer la tranquillité de la capitale. Les ftrélitz, qui pouvaient la troubler, furent diftribués fur les frontières de la Crimée, pour conferver la conquête d'Azoph, & pour réprimer les incurfions des Tartares. Ayant ainfi pourvu à tout, il fe livrait à fon ardeur de voyager & de s'inftruire.

Ce voyage ayant été l'occafion ou le prétexte de la fanglante guerre qui traverfa fi long-temps le czar dans tous fes grands projets, & enfin les feconda; qui détrôna le roi de Pologne *Augufte*, donna la couronne à *Staniflas*, & la lui ôta; qui fit du roi de Suède *Charles XII* le premier des conquérans pendant neuf années, & le plus malheureux des rois pendant neuf autres; il eft néceffaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de repréfenter ici en quelle fituation était alors l'Europe.

Le fultan *Muftapha II* régnait en Turquie. Sa faible adminiftration ne fefait de grands efforts, ni contre l'empereur d'Allemagne *Léopold*, dont les armes étaient heureufes en Hongrie, ni contre le czar qui venait de lui enlever Azoph & qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Venife qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèfe.

Jean Sobiesky roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Choczin, & par la délivrance de Vienne, était mort le 17 juin 1696; & cette couronne était déjà disputée par *Auguste* électeur de Saxe qui l'emporta, & par *Armand* prince de *Conti*, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

La Suède venait de perdre, & regrettait peu *Charles XI*, premier souverain véritablement absolu dans ce pays, père d'un roi qui le fut davantage, & avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissait sur le trône *Charles XII* son fils âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du czar; il pouvait s'agrandir sur le golfe de Finlande & vers la Livonie. Ce n'était pas assez d'inquiéter les Turcs sur la mer Noire; des établissemens sur les Palus-Méotides & vers la mer Caspienne ne suffisaient pas à ses projets de marine, de commerce & de puissance; la gloire même, que tout réformateur désire ardemment, n'était ni en Perse ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éternise les grands talens en tout genre. Enfin *Pierre* ne voulait introduire dans ses Etats ni les mœurs turques, ni les persanes, mais les nôtres. Avril 1697.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie & avec la France, ayant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre & la Hollande contre le seul *Louis XIV*, était prête à conclure la paix, & les plénipotentiaires étaient déjà assemblés au château de Rysvick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonstances que *Pierre* & son ambassade prirent leur route au mois d'avril 1697 par la grande Novogorod. De là on voyagea par

l'Estonie & par la Livonie, provinces autrefois contestées entre les Russes, les Suédois & les Polonais, & acquises enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la situation de Riga sa capitale, pouvaient tenter le czar; il eut du moins la curiosité de voir les fortifications des citadelles. Le comte d'*Alberg*, gouverneur de Riga, en prit de l'ombrage; il lui refusa cette satisfaction, & parut témoigner peu d'égard pour l'ambassade. Cette conduite ne servit pas à refroidir dans le cœur du czar le désir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Prusse brandebourgeoise, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales; la Prusse polonaise avait été comprise dans la Sarmatie d'Europe; la brandebourgeoise était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'électeur, qui se fit donner depuis le titre de roi, étalait une magnificence nouvelle & ruineuse. Il se piqua de recevoir l'ambassade dans sa ville de Kœnigsberg avec un faste royal. On se fit de part & d'autre les présens les plus magnifiques. Le contraste de la parure française, que la cour de Berlin affectait, avec les longues robes asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles & de pierreries, leurs cimeterres pendans à la ceinture, fit un effet singulier. Le czar était vêtu à l'allemande. Un prince de Géorgie qui était avec lui, vêtu à la mode des Persans, étalait une autre sorte de magnificence: c'est le même qui fut pris à la journée de Nerva, & qui est mort en Suède.

Pierre méprisait tout ce faste; il eût été à désirer qu'il eût également méprisé ces plaisirs de table dans

lefquels l'Allemagne mettait alors fa gloire. (*ff*) Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, auffi dangereux pour la fanté que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre fon favori *le Fort;* mais il témoigna autant de regret de cet emportement paffager qu'*Alexandre* en eut du meurtre de *Clitus.* Il demanda pardon à *le Fort* : il difait qu'il voulait réformer fa nation, & qu'il ne pouvait pas encore fe réformer lui-même. Le général *le Fort* dans fon manufcrit loue encore plus le fond du caractère du czar qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'ambaffade paffe par la Poméranie, par Berlin; une partie prend fa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que fon grand commerce rendait déjà puiffante, mais non pas auffi opulente & auffi fociable qu'elle l'eft devenue depuis. On tourne vers Minden; on paffe la Veftphalie, & enfin on arrive par Clèves dans Amfterdam.

Le czar fe rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambaffade; il logea d'abord dans la maifon de la compagnie des Indes, mais bientôt il choifit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on conftruifait alors beaucoup plus de vaiffeaux encore qu'aujourd'hui. Ce village eft auffi grand, auffi peuplé, auffi riche & plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieufe à conftruire un vaiffeau, & à le munir de tous fes

(*ff*) Mémoires manufcrits de *le Fort*.

agrès, & cette quantité incroyable de magaſins & de machines qui rendent le travail plus facile & plus ſûr. Le czar commença par acheter une barque à laquelle il fit de ſes mains un mât briſé ; enſuite il travailla à toutes les parties de la conſtruction d'un vaiſſeau, menant la même vie que les artiſans de Sardam, s'habillant, ſe nourriſſant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuſe borde le village, & dans leſquels on ſcie le ſapin & le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il ſe fit inſcrire dans le nombre des charpentiers ſous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appelait communément *maître Pierre*. (*Peterbas*) & les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un ſouverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familièrement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas & la hache, on lui confirma la nouvelle de la ſciſſion de la Pologne, & de la double nomination de l'électeur *Auguſte* & du prince de *Conti*. Le charpentier de Sardam promit auſſitôt trente mille hommes au roi *Auguſte*. Il donnait de ſon attelier des ordres à ſon armée d'Ukraine aſſemblée contre les Turcs.

Juillet 1696. Ses troupes, commandées par le général *Shein* & par le prince *Dolgorouki*, venaient de remporter une victoire auprès d'Azoph ſur les Tartares, & même ſur un corps de janiſſaires que le ſultan *Muſtapha* leur avait envoyé. Pour lui il perſiſtait à s'inſtruire dans plus d'un art ; il allait de Sardam à Amſterdam travailler chez le célèbre anatomiſte *Ruyſch* ; il feſait des opérations de chirurgie, qui, en un beſoin, pouvaient le rendre utile à ſes officiers ou à lui-même.

Il s'instruisait de la physique naturelle dans la maison du bourgmestre *Vitsen*, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme, & par l'emploi de ses richesses immenses qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, & frétant des vaisseaux à ses dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne suspendit ses travaux que pour aller voir sans cérémonie, à Utrecht & à la Haye, *Guillaume* roi d'Angleterre & stathouder des Provinces-Unies. Le général *le Fort* était seul en tiers avec les deux monarques. Il assista ensuite à la cérémonie de l'entrée de ses ambassadeurs & à leur audience; ils présentèrent en son nom aux députés des Etats six cents des plus belles martres zibelines; & les Etats, outre le présent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or & d'une médaille, leur donnèrent trois carrosses magnifiques. Ils reçurent les premières visites de tous les ambassadeurs plénipotentiaires qui étaient au congrès de Ryswick, excepté des Français à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non-seulement parce que le czar prenait le parti du roi *Auguste* contre le prince de *Conti*, mais parce que le roi *Guillaume*, dont il cultivait l'amitié, ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amsterdam il y reprit ses premières occupations, & acheva de ses mains un vaisseau de soixante pièces de canon qu'il avait commencé, & qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port sur les mers de l'Océan. Non-seulement il fesait engager à son service des réfugiés français, des

fuiffes, des allemands, mais il fefait partir des artifans de toute efpèce pour Mofcou, & n'envoyait que ceux qu'il avait vu travailler lui-même. Il eft très-peu de métiers & d'arts qu'il n'approfondît dans les détails : il fe plaifait furtout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au hafard toutes les pofitions des villes & des fleuves de fes Etats peu connus. On a confervé la carte fur laquelle il traça la communication de la mer Cafpienne & de la mer Noire, qu'il avait déjà projetée, & dont il avait chargé un ingénieur allemand nommé *Brakel*. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan & de la Méditerranée exécutée en France ; mais l'idée d'unir la mer d'Azoph & la Cafpienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établiffemens dans ce pays lui paraiffaient d'autant plus convenables que fes fuccès lui donnaient de nouvelles efpérances.

11 août 1697. Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares affez près d'Azoph, & même quelques mois après elles prirent la ville d'Or ou Orkapi, que nous nommons Précop. Ce fuccès fervit à le faire refpecter davantage de ceux qui blâmaient un fouverain d'avoir quitté fes Etats pour exercer des métiers dans Amfterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne fouffraient pas des travaux du philofophe voyageur & artifan.

Il continua dans Amfterdam fes occupations ordinaires de conftructeur de vaiffeaux, d'ingénieur, de géographe, de phyficien pratique, jufqu'au milieu de janvier 1698, & alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la fuite de fa propre ambaffade.

Le roi *Guillaume* lui envoya fon yacht & deux

vaiſſeaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était preſcrite dans Amſterdam, & dans Sardam. Il ſe logea près du grand chantier à Deptford, & ne s'occupa guère qu'à s'inſtruire. Les conſtructeurs hollandais ne lui avaient enſeigné que leur méthode & leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre ; les vaiſſeaux s'y bâtiſſaient ſuivant des proportions mathématiques. Il ſe perfectionna dans cette ſcience, & bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla ſelon la méthode angloiſe à la conſtruction d'un vaiſſeau, qui ſe trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie, déjà perfectionné à Londres, attira ſon attention ; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine & ingénieur *Perri*, qui le ſuivit de Londres en Ruſſie, dit que depuis la fonderie des canons juſqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'obſervât & auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver ſon amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artiſans il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé ſi aiſément à Amſterdam, des mathématiciens. *Ferguſſon* écoſſais, bon géomètre, ſe mit à ſon ſervice : c'eſt lui qui a établi l'arithmétique en Ruſſie dans les bureaux des finances, où l'on ne ſe ſervait auparavant que de la méthode tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui ſuppléait à l'écriture, mais embarraſſante & fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir ſi on s'eſt trompé. Nous n'avons connu les chiffres indiens dont nous nous ſervons que par les Arabes au

neuvième siècle ; l'empire de Russie ne les a reçus que mille ans après : c'est le sort de tous les arts ; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnèrent *Fergusson*, & ce fut le commencement de l'école de marine que *Pierre* établit depuis. Il observait & calculait les éclipses avec *Fergusson*. L'ingénieur *Perri*, quoique très-mécontent de n'avoir pas été assez récompensé, avoue que *Pierre* s'était instruit dans l'astronomie : il connaissait bien les mouvemens des corps célestes, & même les lois de la gravitation qui les dirige. Cette force si démontrée, & avant le grand *Newton* si inconnue, par laquelle toutes les planètes pèsent les unes sur les autres, & qui les retient dans leurs orbites, était déjà familière à un souverain de la Russie, tandis qu'ailleurs on se repaissait de tourbillons chimériques, & que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile.

Perri partit de son côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluses. Le plan du czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caspienne & la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négocians anglais, à la tête desquels se mit le marquis de *Carmarthen* amiral, lui donnèrent quinze mille livres sterling pour obtenir la permission de débiter du tabac en Russie. Le patriarche, par une sévérité mal entendue, avait proscrit cet objet de commerce; l'Eglise russe défendait le tabac comme un péché. *Pierre* mieux instruit, & qui parmi tous les changemens projetés méditait la réforme de l'Eglise, introduisit ce commerce dans ses Etats.

Avant que *Pierre* quittât l'Angleterre, le roi *Guillaume* lui fit donner le ſpectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne ſe doutait pas alors que le czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, & qu'il remporterait des victoires ſur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit préſent du vaiſſeau ſur lequel il avait coutume de paſſer en Hollande, nommé le *royal tranſport*, auſſi bien conſtruit que magnifique. *Pierre* retourna ſur ce vaiſſeau en Hollande à la fin de mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines de vaiſſeau de guerre, vingt-cinq patrons de vaiſſeau nommés auſſi capitaines, quarante lieutenans, trente chirurgiens, deux cents cinquante canonniers, & plus de trois cents artiſans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre paſſa de Hollande à Archangel ſur le *royal tranſport*, & de là fut répandue dans les endroits où leurs ſervices étaient néceſſaires. Ceux qui furent engagés à Amſterdam prirent la route de Nerva qui appartenait à la Suède.

Pendant qu'il feſait ainſi tranſporter les arts d'Angleterre & de Hollande dans ſon pays, les officiers qu'il avait envoyés à Rome & en Italie engageaient auſſi quelques artiſtes. Son général *Sheremeto*, qui était à la tête de ſon ambaſſade en Italie, allait de Rome à Naples, à Veniſe, à Malthe; & le czar paſſa à Vienne avec les autres ambaſſadeurs. Il avait à voir la diſcipline guerrière des Allemands après les flottes anglaiſes & les atteliers de Hollande. La politique avait encore autant de part au voyage que l'inſtruction. L'empereur était l'allié néceſſaire du czar contre les Turcs. *Pierre* vit *Léopold* incognito. Les deux monarques

s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans ſon ſéjour à Vienne que l'ancienne fête de l'*hôte* & de l'*hôteſſe*, que *Léopold* renouvela pour lui, & qui n'avait point été en uſage pendant ſon règne. Cette fête, qui ſe nomme *Wurtchafft*, ſe célèbre de cette manière. L'empereur eſt l'hôtelier, l'impératrice l'hôtelière, le roi des Romains, les archiducs, les archiducheſſes ſont d'ordinaire les aides, & reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays : ceux qui ſont appelés à la fête tirent au ſort des billets. Sur chacun eſt écrit le nom de la nation & de la condition qu'on doit repréſenter. L'un a un billet de mandarin chinois, l'autre de mirza tartare, de ſatrape perſan, ou de ſénateur romain ; une princeſſe tire un billet de jardinière ou de laitière ; un prince eſt payſan ou ſoldat. On forme des danſes convenables à tous ces caractères. L'hôte, l'hôteſſe & ſa famille ſervent à table. Telle eſt l'ancienne inſtitution : (*gg*) mais dans cette occaſion le roi des Romains *Joſeph* & la comteſſe de *Traun* repréſentèrent les anciens Egyptiens ; l'archiduc *Charles* & la comteſſe de *Vaiſtein* figuraient les Flamands du temps de *Charles-Quint*. L'archiducheſſe *Marie-Eliſabeth* & le comte de *Traun* étaient en tartares ; l'archiducheſſe *Joſéphine* avec le comte de *Vorkla* étaient à la perſane ; l'archiducheſſe *Marianne* & le prince *Maximilien* de Hanovre en payſans de la Nord-Hollande. *Pierre* s'habilla en payſan de Friſe, & on ne lui adreſſa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du

(*gg*) Manuſcrits de Peterſbourg & de *le Fort*.

grand czar de Ruſſie. Ce ſont de très-petites particularités ; mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était prêt à partir de Vienne pour aller achever de s'inſtruire à Veniſe, lorſqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ſes Etats.

CHAPITRE X.

CONJURATION PUNIE.

Milice des ſtrélitz abolie. Changemens dans les uſages, dans les mœurs, dans l'Etat & dans l'Egliſe.

IL avait pourvu à tout en partant, & même aux moyens de réprimer une rébellion. Ce qu'il feſait de grand & d'utile pour ſon pays fut la cauſe même de cette révolte.

De vieux boïards à qui les anciennes coutumes étaient chères, des prêtres à qui les nouvelles paraiſſaient des ſacriléges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la princeſſe *Sophie* ſe réveilla. Une de ſes ſœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même monaſtère, ne ſervit pas peu à exciter les eſprits : on repréſentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinſſent inſtruire la nation. (*hh*) Enfin qui le croirait ? la permiſſion que le czar avait donnée de vendre du tabac dans ſon empire, malgré

(*hh*) Manuſcrits de *le Fort*.

le clergé, fut un des grands motifs des séditieux. La superstition, qui dans toute la terre est un fléau si funeste & si cher aux peuples, passa du peuple russe aux strélitz répandus sur les frontières de la Lithuanie: ils s'assemblèrent, ils marchèrent vers Moscou, dans le dessein de mettre *Sophie* sur le trône, & de fermer le retour à un czar qui avait violé les usages en osant s'instruire chez les étrangers. Le corps commandé par *Shein* & par *Gordon*, mieux discipliné qu'eux, les battit à quinze lieues de Moscou : mais cette supériorité d'un général étranger sur l'ancienne milice, dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscou étaient enrôlés, irrita encore la nation.

Septembre 1698. Pour étouffer ces troubles, le czar part secrétement de Vienne, passe par la Pologne, voit incognito le roi *Auguste*, avec lequel il prend déjà des mesures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Moscou, & surprend tout le monde par sa présence : il récompense les troupes qui ont vaincu les strélitz : les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut aussi. Leurs chefs, plusieurs officiers & quelques prêtres furent condamnés à la mort; (*ii*) quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, & on fit périr dans d'autres supplices deux mille strélitz; (*kk*) leurs corps restèrent deux jours exposés sur les grands chemins, & surtout autour du monastère où résidaient les princesses *Sophie* & *Eudoxe*. On érigea des colonnes de pierre où le

(*ii*) Mémoires du capitaine & ingénieur *Perri* employé en Russie par *Pierre le grand*. Manuscrits de *le Fort*.

(*kk*) Manuscrits de *le Fort*.

crime

crime & le châtiment furent gravés. Un très-grand nombre qui avaient leurs femmes & leurs enfans à Moſcou furent diſperſés avec leur famille dans la Sibérie, dans le royaume d'Aſtracan, dans le pays d'Azoph : par-là du moins leur punition fut utile à l'Etat ; ils ſervirent à défricher & à peupler des terres qui manquaient d'habitans & de culture.

Peut-être ſi le czar n'avait pas eu beſoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des ſtrélitz qu'il fit exécuter, & qui furent perdus pour lui & pour l'Etat ; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, ſurtout dans un pays où la population demandait tous les ſoins d'un légiſlateur : il crut devoir étonner & ſubjuguer pour jamais l'eſprit de la nation par l'appareil & par la multitude des ſupplices. Le corps entier des ſtrélitz, qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'aurait oſé ſeulement diminuer, fut caſſé à perpétuité, & leur nom aboli. Ce grand changement ſe fit ſans la moindre réſiſtance, parce qu'il avait été préparé. Le ſultan des Turcs *Oſman*, comme on l'a déjà remarqué, fut dépoſé dans le même ſiècle & égorgé, pour avoir laiſſé ſeulement ſoupçonner aux janiſſaires qu'il voulait diminuer leur nombre. *Pierre* eut plus de bonheur, ayant mieux pris ſes meſures. Il ne reſta de toute cette grande milice des ſtrélitz que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, & qui cependant, conſervant encore leur ancien eſprit, ſe révoltèrent dans Aſtracan en 1705, mais furent bientôt réprimés.

Autant *Pierre* avait déployé de ſévérité dans cette affaire d'Etat, autant il montra d'humanité quand il perdit quelque temps après ſon favori *le Fort*, qui 12 mars 1699. N. ſt.

mourut d'une mort prématurée à l'âge de quarante-fix ans. Il l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on en fait aux grands fouverains. Il affifta lui-même au convoi une pique à la main, marchant après les capitaines au rang de lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du général, enfeignant à la fois à fa nobleffe à refpecter le mérite & les grades militaires.

On connut après la mort de *le Fort* que les changemens préparés dans l'Etat ne venaient pas de lui, mais du czar. Il s'était confirmé dans fes projets par les converfations avec *le Fort*, mais il les avait tous conçus, & il les exécuta fans lui.

Dès qu'il eut détruit les ftrélitz, il établit des régimens réguliers fur le modèle allemand; ils eurent des habits courts & uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêtus auparavant: l'exercice fut plus régulier.

Les gardes préobazinsky étaient déjà formés : ce nom leur venait de cette première compagnie de cinquante hommes que le czar jeune encore avait exercée dans la retraite de Préobazinsky, du temps que fa fœur *Sophie* gouvernait l'Etat; & l'autre régiment des gardes était auffi établi.

Comme il avait paffé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de fes boïards & de fes knès commençaffent par être foldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres fur fa flotte à Véronife & vers Azoph, & il fallut qu'ils fiffent l'apprentiffage de matelot. On n'ofait refufer un maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais & les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à conftruire des éclufes, à établir des chantiers où l'on pût carener

les vaiſſeaux à ſec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs & du Volga, abandonné par l'allemand *Brakel*. Dès-lors les réformes dans ſon conſeil d'Etat, dans les finances, dans l'Egliſe, dans la ſociété même furent commencées.

Les finances étaient à peu près adminiſtrées comme en Turquie. Chaque boïard payait pour ſes terres une ſomme convenue qu'il levait ſur ſes payſans ſerfs; le czar établit pour ſes receveurs des bourgeois, des bourgmeſtres qui n'étaient pas aſſez puiſſans pour s'arroger le droit de ne payer au tréſor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle adminiſtration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine; il fallut eſſayer de plus d'une méthode avant de ſe fixer.

La réforme dans l'Egliſe, qu'on croit par-tout difficile & dangereuſe, ne le fut point pour lui. Les patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du trône, ainſi que les ſtrélitz; *Nicon* avec audace, *Joachim*, un des ſucceſſeurs de *Nicon*, avec ſoupleſſe. Les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives & à la mort, droit contraire à l'eſprit de la religion & au gouvernement: cette uſurpation ancienne leur fut ôtée. Le patriarche *Adrien* étant mort à la fin du ſiècle, *Pierre* déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entièrement abolie; les grands biens affectés au patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient beſoin. Si le czar ne ſe fit pas chef de l'Egliſe ruſſe, comme les rois de la Grande-Bretagne le ſont de l'Egliſe anglicane, il en fut en effet le maître abſolu, parce que les ſynodes n'oſaient ni déſobéir à

un ſouverain deſpotique, ni diſputer contre un prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jeter les yeux ſur le préambule de l'édit de ſes réglemens eccléſiaſtiques donné en 1721, pour voir qu'il agiſſait en légiſlateur & en maître. *Nous nous croirions coupable d'ingratitude envers le Très-Haut ſi, après avoir réformé l'ordre militaire & le civil, nous négligions l'ordre ſpirituel &c. A ces cauſes, ſuivant l'exemple des plus anciens rois dont la piété eſt célèbre, nous avons pris ſur nous le ſoin de donner de bons réglemens au clergé.* Il eſt vrai qu'il établit un ſynode pour faire exécuter ſes lois eccléſiaſtiques; mais les membres du ſynode devaient commencer leur miniſtère par un ſerment dont lui-même avait écrit & ſigné la formule : ce ſerment était celui de l'obéiſſance : en voici les termes : *Je jure d'être fidelle & obéiſſant ſerviteur & ſujet à mon naturel & véritable ſouverain, aux auguſtes ſucceſſeurs qu'il lui plaira de nommer, en vertu du pouvoir inconteſtable qu'il en a. Je reconnais qu'il eſt le juge ſuprême de ce collége ſpirituel; je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends & que j'explique ce ſerment dans toute la force & le ſens que les paroles préſentent à ceux qui le liſent ou qui l'écoutent.* Ce ſerment eſt encore plus fort que celui de ſuprématie en Angleterre. Le monarque ruſſe n'était pas à la vérité un des pères du ſynode, mais il dictait leurs lois; il ne touchait point à l'encenſoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ſes Etats, qui avaient beſoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature & au bien public. L'ancien uſage de l'Egliſe ruſſe eſt que les

prêtres féculiers fe marient au moins une fois ; ils y font même obligés : & autrefois quand ils avaient perdu leur femme, ils ceffaient d'être prêtres: mais une multitude de jeunes gens & de jeunes filles, qui font vœu dans un cloître d'être inutiles & de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereufe; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'eft-à-dire dans un âge où cette tentation ne prend prefque jamais, & il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce réglement a été aboli depuis lui, lorfqu'on a cru devoir plus de condefcendance aux monaftères : mais pour la dignité de patriarche elle n'a jamais été rétablie, les grands revenus du patriarchat ayant été employés au payement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures ; un prêtre écrivit que *Pierre* était l'antechrift, parce qu'il ne voulait point de patriarche : & l'art de l'imprimerie, que le czar encourageait, fervit à faire imprimer contre lui des libelles: mais auffi un autre prêtre répondit que ce prince ne pouvait être l'antechrift, parce que le nombre de 666 ne fe trouvait pas dans fon nom, & qu'il n'avait point le figne de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. *Pierre* en effet donna bien plus à fon Eglife qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu à peu le clergé plus régulier & plus favant. Il a fondé à Mofcou trois colléges, où l'on apprend les langues, & où ceux qui fe deftinaient à la prêtrife étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus néceffaires était l'abolition ou du moins l'adouciffement de quatre grands carêmes ; ancien affujettiffement de l'Eglife grecque,

auſſi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, & ſurtout pour les ſoldats, que le fut l'ancienne ſuperſtition des Juifs de ne point combattre le jour du ſabbat. Auſſi le czar diſpenſa-t-il au moins ſes troupes & ſes ouvriers de ces carêmes, dans leſquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'uſage de s'enivrer. Il les diſpenſa même de l'abſtinence les jours maigres; les aumôniers de vaiſſeau & de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, & le donnèrent ſans répugnance.

Le calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la terre par les chefs de la religion; non-ſeulement à cauſe des fêtes, mais parce qu'anciennement l'aſtronomie n'était guère connue que des prêtres. L'année commençait au premier de ſeptembre chez les Ruſſes; il ordonna que déſormais l'année commencerait au premier de janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700 à l'ouverture du ſiècle, qu'il fit célébrer par un jubilé & par de grandes ſolemnités. La populace admirait comment le czar avait pu changer le cours du ſoleil. Quelques obſtinés, perſuadés que DIEU avait créé le monde en ſeptembre, continuèrent leur ancien ſtyle: mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries & bientôt dans tout l'empire. *Pierre* n'adoptait pas le calendrier grégorien que les mathématiciens anglais rejetaient, & qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquième ſiècle, temps auquel on avait connu l'uſage des lettres, on écrivait ſur des rouleaux, ſoit d'écorce, ſoit de parchemin, & enſuite ſur du papier. Le czar fut obligé de donner un édit par

lequel il était ordonné de n'écrire que felon notre ufage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages fe fefaient auparavant comme dans la Turquie & dans la Perfe, où l'on ne voit celle qu'on époufe que lorfque le contrat eft figné, & qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet ufage eft bon chez des peuples où la polygamie eft établie, & où les femmes font renfermées ; il eft mauvais pour les pays où l'on eft réduit à une femme, & où le divorce eft rare.

Le czar voulut accoutumer fa nation aux mœurs & aux coutumes des nations chez lefquelles il avait voyagé, & dont il avait tiré tous les maîtres qui inftruifaient alors la fienne.

Il était utile que les Ruffes ne fuffent point vêtus d'une autre manière que ceux qui leur enfeignaient les arts ; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, & trop entretenue par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie, qui tenait alors du polonais, du tartare & de l'ancien hongrois, était, comme on l'a dit, très-noble ; mais l'habit des bourgeois & du bas peuple reffemblait à ces jaquettes pliffées vers la ceinture, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations ; ce vêtement demandait moins de façon & moins d'art : on laiffait croître fa barbe par la même raifon. Le czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations, & la coutume de fe rafer à fa cour : mais le peuple fut plus difficile ; on fut obligé d'impofer une taxe fur les habits longs & fur les barbes. On fufpendait aux portes de la ville des

modèles de justaucorps : on coupait les robes & les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gaiement, & cette gaieté même prévint les séditions.

L'attention de tous les législateurs fut toujours de rendre les hommes sociables ; mais pour l'être, ce n'est pas assez d'être rassemblés dans une ville, il faut se communiquer avec politesse : cette communication adoucit par-tout les amertumes de la vie. Le czar introduisit les *assemblées*, en italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces assemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des réglemens pour ces petites fêtes de société. Ainsi jusqu'à la civilité de ses sujets, tout fut son ouvrage & celui du temps.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *esclave*, dont les Russes se servaient quand ils voulaient parler aux czars, & quand ils présentaient des requêtes ; il ordonna qu'on se servît du mot de *raad* qui signifie *sujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéissance, & devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établissement ou un changement nouveau. Il porta l'attention jusqu'à faire placer sur le chemin de Moscou à Véronise des poteaux peints qui servaient de colonnes milliaires de verste en verste, c'est-à-dire à la distance de sept cents cinquante pas, & fit construire des espèces de caravanserails de vingt verstes en vingt verstes.

En étendant ainsi ses soins sur le peuple, sur les marchands, sur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans sa cour, haïssant le faste dans

ſa perſonne, & le croyant néceſſaire aux autres. Il inſtitua l'ordre de St André (*ll*) à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe ſont remplies. *Gollovin*, ſucceſſeur de *le Fort* dans la dignité de grand-amiral, fut le premier chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompenſe. C'eſt un avertiſſement qu'on porte ſur ſoi d'être reſpecté par le peuple ; cette marque d'honneur ne coûte rien à un ſouverain, & flatte l'amour-propre d'un ſujet ſans le rendre puiſſant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudiſſement de la plus ſaine partie de la nation, & les plaintes des partiſans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raiſonnables.

Pendant que *Pierre* commençait cette création dans l'intérieur de ſes Etats, une trève avantageuſe avec l'empire turc le mettait en liberté d'étendre ſes frontières d'un autre côté. *Muſtapha II*, vaincu par le prince *Eugène* à la bataille de Zenta en 1697, ayant perdu la Morée conquiſe par les Vénitiens, & n'ayant pu défendre Azoph, fut obligé de faire la paix avec tous ſes vainqueurs ; elle fut conclue à Carlovitz entre Petervaradin & Salankemen, lieux devenus célèbres par ſes défaites. Témiſvar fut la borne des poſſeſſions allemandes & des domaines ottomans. Kaminieck fut rendu aux Polonais ; la Morée & quelques villes de la Dalmatie priſes par les Vénitiens leur reſtèrent pour quelque temps ; & *Pierre I* demeura maître

26 janvier 1699.

(*ll*) 10 ſeptembre 1698. On ſuit toujours le nouveau ſtyle.

d'Azoph & de quelques forts conftruits dans les environs. Il n'était guère poffible au czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces auparavant divifées, & maintenant réunies, feraient tombées fur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établiffemens fur la mer Cafpienne ne comportaient pas une flotte guerrière : il tourna donc fes deffeins vers la mer Baltique, fans abandonner la marine du Tanaïs & du Volga.

CHAPITRE XI.

Guerre contre la Suède. Bataille de Nerva.

1700. IL s'ouvrait alors une grande fcène vers les frontières de la Suède. Une des principales caufes de toutes les révolutions qui arrivèrent de l'Ingrie jufqu'à Drefde, & qui défolèrent tant d'Etats pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir fuprême dans *Charles XI*, roi de Suède, père de *Charles XII*. On ne peut trop répéter ce fait; il importe à tous les trônes & à tous les peuples. Prefque toute la Livonie avec l'Eftonie entière avait été abandonnée par la Pologne au roi de Suède *Charles XI*, qui fuccéda à *Charles X*, précifément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée, comme c'eft l'ufage, fous la réferve de tous fes priviléges. *Charles XI* les refpecta peu. *Jean Reginold Patkul*, gentilhomme livonien, vint à Stockholm en 1692, à la tête de fix députés de la province, porter aux pieds du trône des plaintes refpectueufes

& fortes: (*mm*) pour toute réponſe on mit les ſix députés en priſon, & on condamna *Patkul* à perdre *l'honneur & la vie :* il ne perdit ni l'un ni l'autre ; il s'évada, & reſta quelque temps dans le pays de Vaud en Suiſſe. Lorſque depuis, il apprit qu'*Auguſte*, électeur de Saxe, avait promis, à ſon avénement au trône de Pologne, de recouvrer les provinces arrachées au royaume, il courut à Dreſde repréſenter la facilité de reprendre la Livonie, & de ſe venger ſur un roi de dix-ſept ans des conquêtes de ſes ancêtres. 1700.

Dans le même temps le czar *Pierre* penſait à ſe ſaiſir de l'Ingrie & de la Carélie. Les Ruſſes avaient autrefois poſſédé ces provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans le temps des faux *Démétrius :* ils les avaient conſervées par des traités. Une nouvelle guerre & de nouveaux traités pouvaient les donner à la Ruſſie. *Patkul* alla de Dreſde à Moſcou ; & animant deux monarques à ſa propre vengeance, il cimenta leur union, & hâta leurs préparatifs pour ſaiſir tout ce qui eſt à l'orient & au midi de la Finlande.

Préciſément dans le même temps, le nouveau roi de Danemarck *Fréderic IV* ſe liguait avec le czar & le roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui ſemblait devoir ſuccomber. *Patkul* eut la ſatisfaction d'aſſiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, & de preſſer le ſiége en qualité de général-major.

(*mm*) *Norberg*, chapelain & confeſſeur de *Charles XII*, dit, dans ſon hiſtoire, *qu'il eut l'inſolence de ſe plaindre des vexations, & qu'on le condamna à perdre l'honneur & la vie.* C'eſt parler en prêtre du deſpotiſme. Il eût dû ſavoir qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait ſon devoir.

Septembre. 1700. Le czar fit marcher environ ſoixante mille hommes vers l'Ingrie. Il eſt vrai que dans cette grande armée il n'y avait guère que douze mille ſoldats bien aguerris qu'il avait diſciplinés lui-même, tels que ſes deux régimens des gardes & quelques autres ; le reſte était des milices mal armées ; il y avait quelques coſaques & des tartares circaſſiens : mais il traînait après lui cent quarante-cinq pièces de canon. Il mit le ſiége devant Nerva, petite ville en Ingrie qui a un port commode ; & il était très-vraiſemblable que la place ſerait bientôt emportée.

Toute l'Europe ſait comment *Charles XII*, n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ſes ennemis l'un après l'autre, deſcendit dans le Danemarck, finit la guerre de Danemarck en moins de ſix ſemaines, envoya du ſecours à Riga, en fit lever le ſiége, & marcha aux Ruſſes devant Nerva au milieu des glaces au mois de novembre.

18 novemb. Le czar, comptant ſur la priſe de la ville, était allé à Novogorod, amenant avec lui ſon favori *Menzikoff*, alors lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment préobazinsky, devenu depuis feld-maréchal & prince, homme dont la ſingulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étendue.

Pierre laiſſa ſon armée & ſes inſtructions pour le ſiége au prince de *Croi*, originaire de Flandre, qui depuis peu était paſſé à (*nn*) ſon ſervice. Le prince *Dolgorouki* fut le commiſſaire de l'armée. La jalouſie entre ces deux chefs, & l'abſence du czar, furent en partie cauſe de la défaite inouïe de Nerva. *Charles XII*

(*nn*) Voyez l'hiſtoire de *Charles XII*.

ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ſes troupes, 1700.
au mois d'octobre, s'avance au nord à Revel, défait dans ces quartiers un corps avancé des Ruſſes. Il marche & en bat encore un autre. Les fuyards retournent au camp devant Nerva, & y portent l'épouvante. Cependant on était déjà au mois de novembre. Nerva, quoique mal aſſiégée, était prête de ſe rendre. Le jeune roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, & ne pouvait oppoſer que dix pièces d'artillerie à cent quarante-cinq canons, dont les retranchemens des Ruſſes étaient bordés. Toutes les relations de ce temps-là, tous les hiſtoriens ſans exception, font monter l'armée ruſſe devant Nerva à quatre-vingts mille combattans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir diſent ſoixante, d'autres quarante mille; quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que *Charles* n'en avait pas neuf mille, & que cette journée eſt une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont ſouvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer, avec ſa petite 30 novemb.
troupe, cette armée ſi ſupérieure; & profitant d'un vent violent & d'une groſſe neige que ce vent portait contre les Ruſſes, il fondit dans leurs retranchemens à l'aide de quelques pièces de canon avantageuſement poſtées. Les Ruſſes n'eurent pas le temps de ſe reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au viſage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, & n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre.

Le duc de *Croi* voulut donner des ordres, & le prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les officiers

1700. ruſſes ſe ſoulèvent contre les officiers allemands; ils maſſacrent le ſecrétaire du duc, le colonel *Lyon* & pluſieurs autres. Chacun quitte ſon poſte; le tumulte, la confuſion, la terreur panique ſe répand dans toute l'armée. Les troupes ſuédoiſes n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent ſe jeter dans la rivière de Nerva, & une foule de ſoldats y fut noyée; les autres abandonnaient leurs armes & ſe mettaient à genoux devant les Suédois. Le duc de *Croi*, le général *Allard*, les officiers allemands, qui craignaient plus les Ruſſes ſoulevés contre eux que les Suédois, vinrent ſe rendre au comte *Steinbock*; le roi de Suède, maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ſes pieds, jetant les armes, défilant devant lui nue tête. Le knès *Dolgorouki* & tous les autres généraux moſcovites ſe rendent à lui comme les généraux allemands; & ce ne fut qu'après s'être rendus qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les priſonniers ſe trouva le fils du roi de Géorgie qui fut envoyé à Stockholm; on l'appelait *Mittelleski*, *Czarovitz*, fils du czar: ce qui eſt une nouvelle preuve que ce titre de czar ou tzar ne tirait point ſon origine des céſars romains.

Du côté de *Charles XII* il n'y eut guère que douze cents ſoldats de tués dans cette bataille. Le journal du czar, qu'on m'a envoyé de Pétersbourg, dit qu'en comptant les ſoldats qui périrent au ſiége de Nerva & dans la bataille, & qui ſe noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que ſix mille hommes. L'indiſcipline & la terreur firent donc tout dans cette journée. Les priſonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux

que les vainqueurs ; & si on en croit *Norberg*, (*oo*) 1700.
le comte *Piper*, qui fut depuis prisonnier des Russes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des prisonniers avait excédé huit fois celui de l'armée suédoise. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait soixante-douze mille prisonniers. On voit par-là combien il est rare d'être instruit des détails. Ce qui est incontestable & singulier, c'est que le roi de Suède permit à la moitié des soldats russes de s'en retourner désarmés, & à l'autre moitié de repasser la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au czar des troupes, qui, étant enfin disciplinées, devinrent redoutables. (*pp*)

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles XII* les eut, magasins immenses, bateaux de transport chargés de provisions, postes évacués ou pris, tout le pays à la discrétion des Suédois ; voilà quel fut le fruit de la victoire. Nerva délivrée, les débris des Russes ne se montrant pas, toute la contrée ouverte jusqu'à Pleskou, le czar parut sans ressource pour soutenir la guerre ; & le roi de Suède, vainqueur en moins d'une année des monarques de Danemarck, de Pologne & de Russie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'osent encore prétendre à la réputation. Mais *Pierre*, qui dans son caractère avait une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets.

(*oo*) Page 439, tom. 1er, édition *in*-4°. à la Haye.

(*pp*) Le chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Nerva le grand-turc écrivit aussitôt une lettre de félicitation au roi de Suède en ces termes : *Le sultan bassa par la grâce de Dieu au roi Charles XII &c.* La lettre est datée de l'ère de la création du monde.

1700 Un évêque de Ruſſie compoſa une prière (*qq*) à *St Nicolas*, au ſujet de cette défaite; on la récita dans la Ruſſie. Cette pièce, qui fait voir l'eſprit du temps & de quelle ignorance *Pierre* a tiré ſon pays, diſait que les enragés & épouvantables Suédois étaient des ſorciers: on s'y plaignait d'avoir été abandonné par *St Nicolas*. Les évêques ruſſes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles pièces: & ſans faire tort à *St Nicolas*, on s'aperçut bientôt que c'était à *Pierre* qu'il fallait s'adreſſer.

CHAPITRE XII.

Reſſources après la bataille de Nerva; ce déſaſtre entièrement réparé. Conquête de Pierre auprès de Nerva même. Ses travaux dans ſon empire. La perſonne qui fut depuis impératrice, priſe dans le ſac d'une ville. Succès de Pierre; ſon triomphe à Moſcou. (*rr*)

LE czar ayant quitté ſon armée devant Nerva ſur la fin de novembre 1700, pour ſe concerter avec le roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa conſtance était auſſi inébranlable que la valeur de *Charles XII* était intrépide & opiniâtre. Il différa ſes

(*qq*) Elle eſt imprimée dans la plupart des Journaux & des pièces de ce temps-là, & ſe trouve dans l'hiſtoire de *Charles XII* roi de Suède.

(*rr*) Tiré tout entier, ainſi que les ſuivans, du journal de *Pierre le grand* envoyé de Pétersbourg.

conférences

conférences avec *Auguſte* pour apporter un prompt remède au déſordre des affaires. Les troupes diſperſées ſe rendirent à la grande Novogorod, & de là à Pleskou ſur le lac Peipus. 1701.

C'était beaucoup de ſe tenir ſur la défenſive après un ſi rude échec : Je ſais bien, diſait-il, que les Suédois ſeront long-temps ſupérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre, après avoir pourvu aux premiers beſoins, après avoir ordonné par-tout des levées, court à Moſcou faire fondre du canon. Il avait perdu tout le ſien devant Nerva ; on manquait de bronze : il prend les cloches des égliſes & des monaſtères. Ce trait ne marquait pas de ſuperſtition, mais auſſi il ne marquait pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches cent gros canons, cent quarante-trois pièces de campagne depuis trois juſqu'à ſix livres de balle, des mortiers, des obus ; il les envoie à Pleskou. Dans d'autres pays un chef ordonne, & on exécute ; mais alors il fallait que le czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le roi de Danemarck, qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied, & trois de cavalerie ; engagement que ce roi n'oſa remplir.

A peine ce traité eſt-il ſigné qu'il revole vers le théâtre de la guerre ; il va trouver le roi *Auguſte* à Birzen ſur les frontières de Courlande & de Lithuanie. Il fallait fortifier ce prince dans la réſolution de ſoutenir la guerre contre *Charles XII;* il fallait engager la diète polonaiſe dans cette guerre. On ſait aſſez qu'un roi de Pologne n'eſt que le chef d'une république. Le czar avait l'avantage d'être toujours obéi ; mais un 27 février.

1701. roi de Pologne, un roi d'Angleterre, & aujourd'hui un roi de Suède, négocient toujours avec leurs sujets. *Patkul* & les polonais partisans de leur roi assistèrent à ces conférences. *Pierre* promit des subsides & vingt mille soldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la diète voulût s'unir à son roi & l'aider à recouvrer cette province : mais les propositions du czar firent moins d'effet sur la diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de se voir gênés par les Saxons & par les Russes, & ils redoutaient encore plus *Charles XII*. Ainsi le plus nombreux parti conclut à ne point servir son roi, & à ne point combattre.

Les partisans du roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire ; & enfin de ce qu'*Auguste* avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en résulta dans ce royaume une guerre civile.

Pierre n'avait donc dans le roi *Auguste* qu'un allié peu puissant, & dans les troupes saxonnes qu'un faible secours. La crainte qu'inspirait par-tout *Charles XII* réduisait *Pierre* à ne se soutenir que par ses propres forces.

1 mars. Ayant couru de Moscou en Courlande pour s'aboucher avec *Auguste*, il revole de Courlande à Moscou pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna où les Saxons étaient retranchés.

Juillet. Cette terreur commune augmenta, quand *Charles* passant la Duna, malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut remporté une victoire complète ; quand, sans attendre un moment,

il eut foumis la Courlande, qu'on le vit avancer 1701.
en Lithuanie, & que la faction polonaife, ennemie d'*Augufte*, fut encouragée par le vainqueur.

Pierre n'en fuivit pas moins tous fes deffeins. Le général *Patkul*, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, & qui avait paffé à fon fervice, lui fourniffait des officiers allemands, difciplinait fes troupes & lui tenait lieu du général *le Fort;* il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le czar fourniffait des relais à tous les officiers, & même aux foldats allemands ou livoniens, ou polonais, qui venaient fervir dans fes armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur fubfiftance.

Aux confins de la Livonie & de l'Eftonie, & à l'occident de la province de Novogorod, eft le grand lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika, & duquel fort au feptentrion la rivière de Naiova, qui baigne les murs de cette ville de Nerva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célèbre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long, tantôt douze, tantôt quinze de large : il était néceffaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaiffeaux fuédois d'infulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer fur leurs côtes, mais furtout pour former des matelots. *Pierre*, pendant toute l'année 1701, fit conftruire fur ce lac cent demi-galères qui portaient environ cinquante hommes chacune ; d'autres barques furent armées en guerre fur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, & fit manœuvrer fes nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés en 1697 fur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait fouvent

1701. ces ouvrages pour aller à Moſcou, & dans ſes autres provinces, affermir toutes les innovations commencées & en faire de nouvelles.

Les princes qui ont employé le loiſir de la paix à conſtruire des ouvrages publics, ſe ſont fait un nom : mais que *Pierre*, après l'infortune de Nerva, s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Caſpienne & le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702 qu'il commença à creuſer ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga : mais ce ſecond projet était encore fort éloigné, puiſque *Pierre* était bien loin d'avoir Riga en ſa puiſſance.

Charles dévaſtait la Pologne, & *Pierre* ſeſait venir de Pologne & de Saxe à Moſcou des bergers & des brebis pour avoir des laines, avec leſquelles on pût fabriquer de bons draps ; il établiſſait des manufactures de linge, des papeteries : on ſeſait venir par ſes ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs ; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ſes Etats & à les défendre.

Charles pourſuivait le cours de ſes victoires, & laiſſait vers les Etats du czar aſſez de troupes pour conſerver, à ce qu'il croyait, toutes les poſſeſſions de la Suède. Le deſſein était déjà pris de détrôner le roi *Auguſte*, & de pourſuivre enſuite le czar juſqu'à Moſcou avec ſes armes victorieuſes.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Ruſſes & les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours

ſupérieurs, & dans les rencontres même où ils avaient l'avantage, les Ruſſes s'aguerriſſaient. Enfin, un an après la bataille de Nerva, le czar avait déjà des troupes ſi bien diſciplinées qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de *Charles*.

Pierre était à Pleskou, & de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un ruſſe qui les défit. Son général *Sheremetoff* enleva près de Derpt, ſur les frontières de la Livonie, pluſieurs quartiers au général ſuédois *Slipenbak*, par une manœuvre habile, & enſuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux ſuédois au nombre de quatre, & c'était beaucoup alors. 1702. 11 janvier.

Les lacs de Peipus & de Ladoga furent quelque temps après des théâtres de batailles navales; les Suédois y avaient le même avantage que ſur terre, celui de la diſcipline & d'un long uſage; cependant les Ruſſes combattirent quelquefois avec ſuccès ſur leurs demi-galères; & dans un combat général ſur le lac Peipus, le feld-maréchal *Sheremetoff* prit une frégate ſuédoiſe. Mai.

C'était par ce lac Peipus que le czar tenait continuellement la Livonie & l'Eſtonie en alarme: ſes galères y débarquaient ſouvent pluſieurs régimens; on ſe rembarquait quand le ſuccès n'était pas favorable, & s'il l'était, on pourſuivait ſes avantages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux par-tout ailleurs. Juin & juillet.

Les Ruſſes dans toutes ces actions étaient toujours ſupérieurs en nombre: c'eſt ce qui fit que *Charles XII*, qui combattait ſi heureuſement ailleurs, ne s'inquiéta

1702. jamais des fuccès du czar; mais il dut confidérer que ce grand nombre s'aguerriffait tous les jours, & qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Juillet. Pendant qu'on fe bat fur terre & fur mer vers la Livonie, l'Ingrie & l'Eftonie, le czar apprend qu'une flotte fuédoife eft deftinée pour aller ruiner Archangel; il y marche : on eft étonné d'entendre qu'il eft fur les bords de la mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Mofcou. Il met tout en état de défenfe, prévient la defcente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, pofe la première pierre, retourne à Mofcou, & de là vers le théâtre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les Ruffes avançaient en Ingrie & en Livonie. Le maréchal *Sheremetoff* va à la rencontre des Suédois, commandés par *Slipenbak;* il lui livre bataille auprès de la petite rivière d'Embac & la gagne : il prend feize drapeaux & vingt canons. *Norberg* met ce combat au premier décembre 1701, & le journal de *Pierre le grand* le place au dix-neuf juillet 1702.

août. Il avance, il met tout à contribution; il prend la petite ville de Marienbourg fur les confins de la Livonie & de l'Ingrie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom; mais celle-ci, quoiqu'elle n'exifte plus, eft cependant plus célèbre que toutes les autres par l'aventure de l'impératrice *Catherine.*

Cette petite ville s'étant rendue à difcrétion, les Suédois, foit par inadvertance, foit à deffein, mirent le feu aux magafins. Les Ruffes irrités détruifirent la ville, & emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune livonienne,

élevée chez le miniſtre luthérien du lieu nommé 1702.
Gluk ; elle fut du nombre des captifs ; c'eſt celle-là même qui devint depuis la ſouveraine de ceux qui l'avaient priſe, & qui a gouverné les Ruſſes ſous le nom d'impératrice *Catherine.*

On avait vu auparavant des citoyens ſur le trône; rien n'était plus commun en Ruſſie, & dans tous les royaumes de l'Aſie, que les mariages des ſouverains avec leurs ſujettes : mais qu'une étrangère priſe dans les ruines d'une ville ſaccagée ſoit devenue la ſouveraine abſolue de l'empire où elle fut amenée captive, c'eſt ce que la fortune & le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La ſuite de ce ſuccès ne ſe démentit point en Ingrie ; la flotte des demi-galères ruſſes ſur le lac Ladoga contraignit celle des Suédois de ſe retirer à Vibourg à une extrémité de ce grand lac : de là ils purent voir à l'autre bout le ſiége de la forteresse de Notebourg, que le czar fit entreprendre par le général *Sheremetoff.* C'était une entrepriſe bien plus importante qu'on ne penſait; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet conſtant des deſſeins de *Pierre.*

Notebourg était une place très-forte, bâtie dans une île du lac Ladoga, & qui dominant ſur ce lac rendait ſon poſſeſſeur maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer; elle fut battue nuit & jour depuis le dix-huit ſeptembre juſqu'au douze octobre. Enfin les Ruſſes montèrent à l'aſſaut par trois brèches. La garniſon ſuédoiſe était réduite à cent ſoldats en état de ſe défendre ; & ce qui eſt bien étonnant, ils ſe défendirent & ils obtinrent ſur la brèche même

1702. une capitulation honorable; encore le colonel *Slipenbak*, qui commandait dans la place, ne voulut ſe rendre
16 octobre. qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux officiers ſuédois du poſte le plus voiſin pour examiner les brèches, & pour rendre compte au roi ſon maître, que quatre-vingt-trois combattans qui reſtaient alors, & cent cinquante-ſix bleſſés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière que quand il était impoſſible de combattre plus long-temps & de conſerver la place. Ce trait ſeul fait voir à quels ennemis le czar avait à faire, & de quelle néceſſité avaient été pour lui ſes efforts & ſa diſcipline militaire.

Il diſtribua des médailles d'or aux officiers & récompenſa tous les ſoldats; mais auſſi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un aſſaut: leurs camarades leur crachèrent au viſage, & enſuite les arquebuſèrent pour joindre la honte au ſupplice.

Notebourg fut réparé; ſon nom fut changé en celui de *Shluſſelbourg*, *ville de la clef*, parce que cette place eſt la clef de l'Ingrie & de la Finlande. Le premier gouverneur fut ce même *Menzikoff* qui était devenu un très-bon officier, & qui s'étant ſignalé mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite ſans naiſſance.

17 décembre. Après cette campagne de 1702, le czar voulut que *Sheremetoff*, & tous les officiers qui s'étaient diſtingués, entraſſent en triomphe dans Moſcou. Tous les priſonniers faits dans cette campagne marchèrent à la ſuite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux & les étendards des Suédois, avec le pavillon de la frégate priſe ſur le lac Peipus. *Pierre* travailla lui-même

aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entreprifes qu'elle célébrait.

Ces folemnités devaient infpirer l'émulation, fans quoi elles euffent été vaines. *Charles* les dédaignait, & depuis le jour de Nerva il méprifait fes ennemis, & leurs efforts & leurs triomphes.

CHAPITRE XIII.

REFORME A MOSCOU.

Nouveaux fuccès. Fondation de Pétersbourg. Pierre prend Nerva, &c.

LE peu de féjour que le czar fit à Mofcou, au commencement de l'hiver 1703, fut employé à faire exécuter tous fes nouveaux réglemens, & à perfectionner le civil ainfi que le militaire ; fes divertiffemens même furent confacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduifait parmi fes fujets. C'eft dans cette vue qu'il fit inviter tous les boïards & les dames aux noces d'un de fes bouffons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On fervit un repas tel qu'on le fefait au feizième fiècle. (*ss*) Une ancienne fuperftition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux : cette coutume fut févèrement obfervée le jour de la fête. Les Ruffes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau-de-vie ; il ne 1703.

(*ss*) Tiré du journal de *Pierre le grand*.

1703. permit pas ce jour-là d'autre boiſſon : on ſe plaignit en vain, il répondait en raillant : „ Vos ancêtres en uſaient „ ainſi, les uſages anciens ſont toujours les meilleurs. „ Cette plaiſanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préféraient toujours le temps paſſé au préſent, ou du moins à décréditer leurs murmures : & il y a encore des nations qui auraient beſoin d'un tel exemple.

Un établiſſement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères ruſſes & latins, dont tous les inſtrumens avaient été tirés de Hollande, & où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions ruſſes de quelques livres ſur la morale & les arts. *Ferguſſon* établit des écoles de géométrie, d'aſtronomie, de navigation.

Une fondation non moins néceſſaire fut celle d'un vaſte hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantiſe & qui perpétuent la miſère, mais tel que le czar en avait vu dans Amſterdam, où l'on fait travailler les vieillards & les enfans, & où quiconque eſt renfermé devient utile.

Il établit pluſieurs manufactures ; & dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naiſſance dans Moſcou, il courut à Véroniſe, & il y fit commencer deux vaiſſeaux de quatre-vingts pièces de canon, avec de longues caiſſes exactement fermées ſous les varangues, pour élever le vaiſſeau & le faire paſſer ſans riſque au-deſſus des barres & des bancs de ſable qu'on rencontre près d'Azoph ; induſtrie à peu près ſemblable à celle dont on ſe ſert en Hollande pour franchir le Pampus.

30 mars. Ayant préparé ſes entrepriſes contre les Turcs il revole contre les Suédois ; il va voir les vaiſſeaux qu'il

fesait construire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga & celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y respirait la guerre, tandis qu'il fesait fleurir à Moscou les arts de la paix: une source d'eaux minérales, découverte depuis dans Olonitz, augmenta sa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shlusselbourg. 1703.

Nous avons déjà dit qu'il avait voulu passer par tous les grades militaires: il était lieutenant des bombardiers sous le prince *Menzikoff*, avant que ce favori eût été fait gouverneur de Shlusselbourg. Il prit alors la place de capitaine & servit sous le maréchal *Sheremetoff*.

Il y avait une forteresse importante près du lac Ladoga, nommée Nianz ou Nya, près de la Néva. Il était nécessaire de s'en rendre maître, pour s'assurer ses conquêtes & pour favoriser ses desseins. Il fallut l'assiéger par terre & empêcher que les secours ne vinssent par eau. Le czar se chargea lui-même de conduire des barques chargées de soldats & d'écarter les convois des Suédois. *Sheremetoff* conduisit les tranchées; 12 mai. la citadelle se rendit. Deux vaisseaux suédois abordèrent trop tard pour la secourir; le czar les attaqua avec ses barques & s'en rendit maître. Son journal porte que pour récompense de ce service *le capitaine des bombardiers fut créé chevalier de l'ordre de St André, par l'amiral Gollovin, premier chevalier de l'ordre.*

Après la prise du fort de Nya, il résolut enfin de bâtir sa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva sur le golfe de Finlande.

Les affaires du roi *Auguste* étaient ruinées; les victoires consécutives des Suédois en Pologne avaient enhardi le parti contraire, & ses amis même l'avaient forcé de

1703. renvoyer au czar environ vingt mille ruſſes dont ſon armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce ſacrifice ôter aux mécontens le prétexte de ſe joindre au roi de Suède : mais on ne déſarme ſes ennemis que par la force, & on les enhardit par la faibleſſe. Ces vingt mille hommes, que *Patkul* avait diſciplinés, ſervirent utilement dans la Livonie & dans l'Ingrie pendant qu'*Auguſte* perdait ſes Etats. Ce renfort, & ſurtout la poſſeſſion de Nya, mirent le czar en état de fonder ſa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain déſert & marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un ſeul chemin, qu'il jeta (*u*) les premiers fondemens de Pétersbourg au ſoixantième degré de latitude, & au quarante-quatrième & demi de longitude. Les débris de quelques baſtions de Nianz furent les premières pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des îles qui eſt aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établiſſement dans un marais où les grands vaiſſeaux ne pouvaient aborder ; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville ſe former, & enfin la petite île de Cronſlot, qui eſt devant la ville, devenir en 1704 une fortereſſe imprenable, ſous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages, qui ſemblaient demander un temps de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre ; & des ouvriers de toute eſpèce venaient de Moſcou, d'Aſtracan, de Caſan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle.

(*u*) 1703, 27 mai, jour de la pentecôte, fondation de Pétersbourg.

La difficulté du terrain qu'il fallut raffermir & élever, l'éloignement des fecours, les obftacles imprévus qui renaiffaient à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur; il eut une ville en cinq mois de temps. Ce n'était qu'un affemblage de cabanes avec deux maifons de briques, entourées de remparts, & c'était tout ce qu'il fallait alors; la conftance & le temps ont fait le refte. Il n'y avait encore que cinq mois que Pétersbourg était fondée, lorfqu'un vaiffeau hollandais y vint trafiquer; le patron reçut des gratifications, & les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Péterfbourg. 1703. Novembre.

Pierre, en dirigeant cette colonie, la mettait en fureté tous les jours par la prife des poftes voifins. Un colonel fuédois, nommé *Croniort*, s'était pofté fur la rivière Seftra, & menaçait la ville naiffante. *Pierre* court à lui avec fes deux régimens des gardes, le défait & lui fait repaffer la rivière. Ayant ainfi mis fa ville en fureté, il va à Olonitz commander la conftruction de plufieurs petits vaiffeaux, & retourne à Pétersbourg fur une frégate qu'il a fait conftruire avec fix bâtimens de tranfport, en attendant qu'on achève les autres. 9 juillet. Septembre.

Dans ce temps-là même il tend toujours la main au roi de Pologne; il lui envoie douze mille hommes d'infanterie, & un fubfide de trois cents mille roubles, qui font plus de quinze cents mille francs de notre monnaie. Nous avons déjà remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenfes pour fes flottes, pour fes armées, pour tous Novembre.

1703. ses nouveaux établissemens, devaient l'épuiser. Il avait fortifié presque à la fois Novogorod, Pleskou, Kiovie, Smolensko, Azoph, Archangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encore de quoi secourir son allié d'hommes & d'argent. Le hollandais *Corneille le Bruyn*, qui voyageait vers ce temps-là en Russie, & avec qui *Pierre* s'entretint, comme il fesait avec tous les étrangers, rapporte que le czar lui dit qu'il avait encore trois cents mille roubles de reste dans ses coffres, après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Pétersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronslot, en fait un modèle en bois, & laisse à
Novembre. *Menzikoff* le soin de faire exécuter l'ouvrage sur son modèle. De là il va passer l'hiver à Moscou pour y établir insensiblement tous les changemens qu'il fait dans les lois, dans les mœurs, dans les usages. Il règle ses finances, & y met un nouvel ordre; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Azoph, dans un port qu'il établissait sur les Palus-Méotides sous le fort de Taganrok.

1704. La Porte alarmée lui envoya un ambassadeur pour
Janvier. se plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il était le maître dans ses Etats, comme le grand-seigneur dans les siens, & que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Russie respectable sur le Pont-Euxin.

30 mars. Retourné à Pétersbourg, il trouve sa nouvelle citadelle de Cronslot fondée dans la mer, & achevée; il la garnit d'artillerie. Il fallait, pour s'affermir dans

l'Ingrie, & pour réparer entièrement la difgrace effuyée devant Nerva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce fiége, une petite flotte de brigantins fuédois paraît fur le lac Peipus, pour s'oppofer à fes deffeins. Les demi-galères ruffes vont à fa rencontre, l'attaquent & la prennent toute entière ; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on affiège Nerva par terre & par mer, & ce qui eft plus fingulier, on affiège en même temps la ville de Derpt en Eftonie. 1704. Avril.

Qui croirait qu'il y eût une univerfité dans Derpt ? *Guftave - Adolphe* l'avait fondée, & elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'eft connu que par l'époque de ces deux fiéges. *Pierre* va inceffamment de l'un à l'autre preffer les attaques & diriger toutes les opérations. Le général fuédois *Slipenbak* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cents hommes.

Les affiégés attendaient le moment où il allait jeter du fecours dans la place. *Pierre* imagina une rufe de guerre dont on ne fe fert pas affez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie, & à un de cavalerie, des uniformes, des étendards, des drapeaux fuédois. Ces prétendus fuédois attaquent les tranchées. Les Ruffes feignent de fuir ; la garnifon trompée par l'apparence fait une fortie : alors les faux attaquans & les attaqués fe réuniffent, ils fondent fur la garnifon dont la moitié eft tuée, & l'autre moitié rentre dans la ville. *Slipenbak* arrive bientôt en effet pour la fecourir, & il eft entièrement battu. Enfin Derpt eft contrainte de capituler au moment que *Pierre* allait donner un affaut général. 27 juin. 23 juillet.

Un affez grand échec que le czar reçoit en même

1704. temps fur le chemin de fa nouvelle ville de Pétersbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâtir fa ville, ni de preffer le fiége de Nerva. Il avait, comme on l'a vu, envoyé des troupes & de l'argent au roi *Augufte* qu'on détrônait; ces deux fecours furent également inutiles. Les Ruffes, joints aux Lithuaniens du parti d'*Augufte*,
31 juillet. furent abfolument défaits en Courlande, par le général fuédois *Levenhaupt*. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie & l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du czar, & lui faire perdre tout le fruit de fes grandes entreprifes. *Pierre* minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, & *Charles* ne s'y oppofait pas affez : il cherchait une gloire moins utile & plus brillante.

Dès le 12 juillet 1704, un fimple colonel fuédois, à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau roi par la nobleffe polonaife dans le champ d'élection, nommé *Kolo*, près de Varfovie. Un cardinal primat du royaume, & plufieurs évêques, fe foumettaient aux volontés d'un prince luthérien, malgré toutes les menaces & les excommunications du pape : tout cédait à la force. Perfonne n'ignore comment fut faite l'élection de *Staniflas Leczinsky*, & comment *Charles XII* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le roi détrôné; il redoubla fes fecours à mefure qu'il fut plus malheureux; & pendant que fon ennemi fefait des rois, il battait les généraux fuédois en détail dans l'Eftonie, dans l'Ingrie, courait au fiége de Nerva, & fefait donner des affauts. Il y avait trois baftions fameux, du moins par leurs noms, on les appelait *la victoire*, *l'honneur*

&

& *la gloire*. Le czar les emporta tous trois l'épée à la main. Les assiégeans entrent dans la ville, la pillent & y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois & les Russes. 1704.

Pierre donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ses nouveaux sujets ; il court de tous côtés pour arrêter le pillage & le massacre, arrache des femmes des mains de ses soldats, & ayant tué deux de ces emportés qui n'obéissaient pas à ses ordres, il entre à l'hôtel de ville, où les citoyens se réfugiaient en foule ; là posant son épée sanglante sur la table : ,, Ce n'est pas du sang des habitans, dit-il, que cette ,, épée est teinte, mais du sang de mes soldats que ,, j'ai versé pour vous sauver la vie. ,, 20 août.

N. B. Les chapitres précédens & tous les suivans sont tirés du journal de *Pierre le grand*, & des memoires envoyes de Petersbourg, confrontes avec tous les autres memoires.

CHAPITRE XIV.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre le grand, tandis que Charles XII triomphe ailleurs. Elévation de Menzikoff. Pétersbourg en sureté. Desseins toujours exécutés malgré les victoires de Charles.

MAITRE de toute l'Ingrie, *Pierre* en conféra le gouvernement à *Menzikoff*, & lui donna le titre de prince & le rang de général-major. L'orgueil & le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtissier devînt général, gouverneur & prince : mais *Pierre* avait déjà accoutumé ses sujets à ne se

1704. pas étonner de voir donner tout aux talens, & rien à la feule nobleffe. *Menzikoff*, tiré de fon premier état dans fon enfance, par un hafard heureux qui le plaça dans la maifon du czar, avait appris plufieurs langues, s'était formé aux affaires & aux armes, & ayant fu d'abord fe rendre agréable à fon maître, il fut fe rendre néceffaire. Il hâtait les travaux de Pétersbourg; on y bâtiffait déjà plufieurs maifons de briques & de pierres, un arfenal, des magafins: on achevait les fortifications; les palais ne font venus qu'après.

19 août. *Pierre* était à peine établi dans Nerva, qu'il offrit de nouveaux fecours au roi de Pologne détrôné: il promit encore des troupes, outre les douze mille hommes qu'il avait déjà envoyés, & en effet il fit partir pour les frontières de la Lithuanie le général *Repnin* avec fix mille hommes de cavalerie & fix mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue fa colonie de Pétersbourg un feul moment; la ville fe bâtiffait, la marine s'augmentait; des vaiffeaux, des frégates fe
Octobre. conftruifaient dans les chantiers d'Olonitz; il alla les faire achever, & les conduifit à Pétersbourg.

Tous fes retours à Mofcou étaient marqués par
3e décemb. des entrées triomphantes: c'eft ainfi qu'il y revint cette année, & il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau fon premier vaiffeau de quatre-vingts pièces de canon, dont il avait donné les dimenfions l'année précédente fur la Véronife.

1705. Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il
Mai. courut à l'armée qu'il avait envoyée fur les frontières de la Lithuanie au fecours d'*Augufte*: mais pendant qu'il aidait ainfi fon allié, une flotte fuédoife s'avançait pour détruire Pétersbourg & Cronflot à peine

bâtis ; elle était composée de vingt-deux vaisseaux 1705.
de cinquante-quatre à soixante-quatre pièces de canon, de six frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de transport firent leur descente dans la petite île de Kotin. Un colonel russe, nommé *Tolboguin*, ayant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquaient sur le rivage, le fit lever tout à coup, & le feu fut si vif & si bien ménagé, que les Suédois 17 juin.
renversés furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, & de laisser trois cents prisonniers.

Cependant leur flotte restait toujours dans ces parages, & menaçait Pétersbourg. Ils firent encore une descente, & furent repoussés de même; des troupes de terre avançaient de Vibourg, sous le général suédois *Meidel ;* elles marchaient du côté de Shlusselbourg ; c'était la plus grande entreprise qu'eût encore fait *Charles XII*, sur les Etats que *Pierre* avait conquis ou créés ; les Suédois furent repoussés par-tout, & Péters- 25 juin.
bourg resta tranquille.

Pierre, de son côté, avançait vers la Courlande, & voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII* achevait de soumettre la Pologne au nouveau roi qu'il lui avait donné. Le czar était encore à Vilna en Lithuanie, & son maréchal *Sheremetoff* s'approchait de Mittau, capitale de la Courlande ; mais il y trouva le général *Levenhaupt*, déjà célèbre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appelé Gémavershof, ou Gémavers.

Dans ces affaires où l'expérience & la discipline 28 juillet.

1705. prévalent, les Suédois, quoique inférieurs en nombre, avaient toujours l'avantage : les Ruſſes furent entièrement défaits, toute leur artillerie priſe. *Pierre*, après trois batailles ainſi perdues à Gémavers, à Jacobſtadt, à Nerva, réparait toujours ſes pertes, & en tirait même avantage.

14 ſeptemb. Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers : il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, aſſiège la citadelle, & y entre par capitulation.

Les troupes ruſſes avaient alors la réputation de ſignaler leurs ſuccès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. *Pierre* avait à la priſe de Nerva tellement changé cet uſage, que les ſoldats ruſſes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les grands ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux, & dépouillés de leurs ornemens, refuſèrent d'en prendre poſſeſſion, & exigèrent auparavant qu'on fît venir un colonel ſuédois reconnaître l'état des lieux ; il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce déſordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'empire que le czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui fit encore plus de tort que cette bataille même. Un reſte d'anciens ſtrélitz, en garniſon dans Aſtracan, s'enhardit ſur cette fauſſe nouvelle à ſe révolter ; ils tuèrent le gouverneur de la ville, & le czar fut obligé d'y envoyer le maréchal *Sheremetoff* avec des troupes pour les ſoumettre & les punir.

Tout conſpirait contre lui ; la fortune & la valeur de *Charles XII*, les malheurs d'*Auguſte*, la neutralité

forcée du Danemarck, les révoltes des anciens ſtrélitz, les murmures d'un peuple qui ne ſentait alors que la gêne de la réforme & non l'utilité, les mécontentemens des grands aſſujettis à la diſcipline militaire, l'épuiſement des finances ; rien ne découragea *Pierre* un ſeul moment ; il étouffa la révolte ; & ayant mis en ſureté l'Ingrie, s'étant aſſuré de la citadelle de Mittau, malgré *Levenhaupt*, vainqueur, qui n'avait pas aſſez de troupes pour s'oppoſer à lui, il eut alors la liberté de traverſer la Samogitie & la Lithuanie. 1705.

Il partageait avec *Charles XII* la gloire de dominer en Pologne ; il s'avança juſqu'à Tykoczin ; ce fut là qu'il vit pour la ſeconde fois le roi *Auguſte* ; il le conſola de ſes infortunes, lui promit de le venger, lui fit préſent de quelques drapeaux pris par *Menzikoff* ſur des partis de troupes de ſon rival : ils allèrent enſuite à Grodno, capitale de la Lithuanie, & y reſtèrent juſqu'au 15 décembre. *Pierre* en partant lui laiſſa de l'argent & une armée, &, ſelon ſa coutume, alla paſſer quelque temps de l'hiver à Moſcou, pour y faire fleurir les arts & les lois, après avoir fait une campagne très-difficile. 30 décembre.

CHAPITRE XV.

Tandis que Pierre se soutient dans ses conquêtes, & police ses Etats, son ennemi Charles XII gagne des batailles, domine dans la Pologne & dans la Saxe. Auguste malgré une victoire des Russes reçoit la loi de Charles XII. Il renonce à la couronne; il livre Patkul ambassadeur du czar; meurtre de Patkul condamné à la roue.

1706. PIERRE à peine était à Moscou, qu'il apprit que *Charles XII*, par-tout victorieux, s'avançait du côté de Grodno pour combattre son armée ; le roi *Auguste* avait été obligé de fuir de Grodno, & se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons russes; il affaiblissait ainsi l'armée de son protecteur, & la décourageait par sa retraite; le czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, & son armée dispersée.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre *Schullembourg*, qui était la dernière ressource d'*Auguste*, & qui s'acquit depuis tant de gloire par la défense de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille saxons & six mille russes tirés des troupes que le czar avait confiées à ce malheureux prince. *Schullembourg* avait une juste espérance de soutenir la fortune d'*Auguste;* il voyait *Charles XII* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait

qu'environ dix mille suédois sous le général *Renschild*, qui pussent arrêter sa marche ; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontières de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt, sur les frontières de Pologne, il trouva le maréchal *Renschild* qui venait lui livrer bataille. 1706.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit dans l'histoire de *Charles XII*, je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée saxonne un régiment français, qui, ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hochstet, avait été forcé de servir dans les troupes saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie ; ils ajoutent que ces français, frappés de la gloire de 6 fevrier.
Charles XII, & mécontens du service de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, & demandèrent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut-là le commencement & le signal d'une déroute entière ; il ne se sauva pas trois bataillons russes, & encore tous les soldats qui échappèrent étaient blessés ; tout le reste fut tué sans qu'on fît quartier à personne. Le chapelain *Norberg* prétend que le mot des Suédois, dans cette bataille, était, *au nom de Dieu*, & que celui des Russes était, *massacrez tout :* mais ce furent les Suédois qui massacrèrent tout au nom de DIEU. Le czar même assure, dans un de ses manifestes, (*uu*) que beaucoup de prisonniers russes, cosaques, calmouks furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières

(*uu*) Manifeste du czar en Ukraine, 1709.

1706. des deux armées avaient accoutumé les généraux à ces cruautés : il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les temps barbares. Le roi *Staniſlas* m'a fait l'honneur de me dire que dans un de ces combats qu'on livrait ſi ſouvent en Pologne, un officier ruſſe, qui avait été ſon ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, ſe mettre ſous ſa protection, & que le général ſuédois *Steinbock* le tua d'un coup de piſtolet entre ſes bras.

Voilà quatre batailles perdues par les Ruſſes contre les Suédois, ſans compter les autres victoires de *Charles XII* en Pologne. Les troupes du czar, qui étaient dans Grodno, couraient riſque d'eſſuyer une plus grande diſgrace, & d'être enveloppées de tous côtés ; il fut heureuſement les raſſembler & même les augmenter ; il fallait à la fois pourvoir à la ſureté de cette armée, & à celle de ſes conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher ſon armée ſous le prince *Menzikoff* vers l'Orient, & de là au Midi juſqu'à Kiovie.

Août. Tandis qu'elle marchait, il ſe rend à Shluſſelbourg, à Nerva, à ſa colonie de Pétersbourg, met tout en ſureté ; & des bords de la mer Baltique, il court à ceux du Boryſthène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toujours à rendre inutiles les
Octobre. victoires de *Charles XII* qu'il n'avait pu empêcher, préparant même déjà une conquête nouvelle ; c'était celle de Vibourg, capitale de la Carélie, ſur le golfe de Finlande. Il alla l'aſſiéger : mais cette fois elle réſiſta à ſes armes : les ſecours vinrent à propos, & il leva le ſiége. Son rival *Charles XII* ne feſait réellement aucune conquête en gagnant des batailles : il pourſuivait alors le roi *Auguſte* en Saxe, toujours plus

occupé d'humilier ce prince, & de l'accabler du poids 1706.
de ſa puiſſance & de ſa gloire, que du ſoin de reprendre l'Ingrie ſur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée.

Il répandit la terreur dans la haute Pologne, en Siléſie, en Saxe. Toute la famille du roi *Auguſte*, ſa mère, ſa femme, ſon fils, les principales familles du pays ſe retiraient dans le cœur de l'Empire. *Auguſte* implorait la paix; il aimait mieux ſe mettre à la diſcrétion de ſon vainqueur que dans les bras de ſon protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, & qui le couvrait de confuſion: ce traité était ſecret; il fallait le cacher aux généraux du czar, avec leſquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles XII* donnait des lois dans Leipſick, & régnait dans tout ſon électorat. Déjà était ſigné par ſes plénipotentiaires le fatal traité par 14 ſeptemb.
lequel il renonçait à la couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de roi de ce pays, reconnaiſſait *Staniſlas*, renonçait à l'alliance du czar ſon bienfaiteur, & pour comble d'humiliation, s'engageait à remettre à *Charles XII* l'ambaſſadeur du czar, *Jean Reginold Patkul*, général des troupes ruſſes, qui combattait pour ſa défenſe. Il avait fait, quelque temps auparavant, arrêter *Patkul* contre le droit des gens ſur de faux ſoupçons; & contre ce même droit des gens il le livrait à ſon ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non-ſeulement il y perdait ſa couronne & ſa gloire, mais il riſquait même ſa liberté, puiſqu'il était alors entre les mains du prince *Menzikoff* en Poſnanie, & que le peu de ſaxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur ſolde de l'argent des Ruſſes.

1706. Le prince *Menzikoff* avait en tête dans ces quartiers une armée suédoise, renforcée des polonais du parti du nouveau roi *Stanislas*, commandée par le général *Maderfeld* ; & ignorant qu'*Auguste* traitait avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. *Auguste* n'osa
19 octobre. refuser ; la bataille se donna auprès de Kalish, dans le palatinat même du roi *Stanislas;* ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnèrent contre les Suédois : le prince *Menzikoff* en eut la gloire : on tua aux ennemis quatre mille hommes, on leur en prit deux mille cinq cents quatre-vingt-dix-huit.

Il est difficile de comprendre comment *Auguste* put après cette victoire ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit; mais *Charles* était en Saxe, & y était tout-puissant; son nom imprimait tellement la terreur, on comptait si peu sur des succès soutenus de la part des Russes, le parti polonais contre le roi *Auguste* était si fort, & enfin *Auguste* était si mal conseillé qu'il signa ce traité funeste. Il ne s'en tint pas là ; il écrivit à son envoyé *Finkstein* une lettre plus triste que le traité même, par laquelle il demandait pardon de sa victoire, *protestant que la bataille s'était donnée malgré lui ; que les russes & les polonais de son parti l'y avaient obligé, qu'il avait fait dans ce dessein des mouvemens pour abandonner Menzikoff, que Maderfeld aurait pu le battre s'il avait profité de l'occasion ; qu'il rendrait tous les prisonniers suédois ou qu'il romprait avec les Russes; & qu'enfin il donnerait au roi de Suède toutes les satisfactions convenables* pour avoir osé battre ses troupes.

Tout cela est unique, inconcevable, & pourtant de la plus exacte vérité. Quand on songe qu'avec cette faiblesse *Auguste* était un des plus braves princes de

l'Europe, on voit bien que c'eſt le courage d'eſprit 1706.
qui fait perdre ou conſerver les Etats, qui les élève ou qui les abaiſſe.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du roi de Pologne électeur de Saxe, & l'abus que *Charles XII* fesait de ſon bonheur ; le premier fut une lettre de félicitation que *Charles* força *Auguſte* d'écrire au nouveau roi *Staniſlas;* le ſecond fut horrible ; ce même *Auguſte* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet ambaſſadeur, ce général du czar. L'Europe ſait aſſez que ce miniſtre fut depuis roué vif à Caſimir au mois de ſeptembre 1707. Le chapelain *Norberg* avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'eſt point de juriſconſulte en Europe, il n'eſt pas même d'eſclave qui ne ſente toute l'horreur de cette injuſtice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir repréſenté reſpectueuſement les droits de ſa patrie à la tête de ſix gentilshommes livoniens, députés de tout l'Etat : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de ſervir ſon pays ſelon les lois, cette ſentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de ſe choiſir une patrie. Devenu ambaſſadeur d'un des plus grands monarques du monde, ſa perſonne était ſacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature & celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la terniſſent.

CHAPITRE XVI.

On veut faire un troisième roi en Pologne. Charles XII part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du czar. Succès de Charles qui s'avance enfin vers la Russie.

1707. CHARLES XII jouissait de ses succès dans Altranstad près de Leipsick. Les princes protestans de l'Empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages & lui demander sa protection. Presque toutes les puissances lui envoyaient des ambassadeurs. L'empereur *Joseph I* déférait à toutes ses volontés. *Pierre* alors voyant que le roi *Auguste* avait renoncé à sa protection & au trône, & qu'une partie de la Pologne reconnaissait *Stanislas*, écouta les propositions que lui fit *Yolkova* d'élire un troisième roi.

Janvier. On proposa plusieurs palatins dans une diète à Lublin : on mit sur les rangs le prince *Ragotski;* c'était ce même prince *Ragotski* long-temps retenu en prison dans sa jeunesse par l'empereur *Léopold*, & qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée très-loin, & il s'en fallut peu qu'on ne vît trois rois de Pologne à la fois. Le prince *Ragotski* n'ayant pu réussir, *Pierre* voulut donner le trône au grand-général de la république *Siniawski*, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers-parti, ne voulant reconnaître ni *Auguste* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours. *Buzenval* envoyé de France en Saxe s'entremit pour réconcilier le czar & le roi de Suède. On penſait alors, à la cour de France, que *Charles* n'ayant plus à combattre ni les Ruſſes ni les Polonais, pourrait tourner ſes armes contre l'empereur *Joſeph*, dont il était mécontent, & auquel il impoſait des lois dures pendant ſon ſéjour en Saxe; mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le czar dans Moſcou. C'eſt alors que *Pierre* dit : ,, Mon frère *Charles* veut ,, faire l'*Alexandre*, mais il ne trouvera pas en moi ,, un *Darius*. ,, 1707.

Cependant les Ruſſes étaient encore en Pologne, & même à Varſovie, tandis que le roi donné aux Polonais par *Charles XII* était à peine reconnu d'eux, & que *Charles* enrichiſſait ſon armée des dépouilles des Saxons.

Enfin il partit de ſon quartier d'Altranſtad à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il ſemblait que ſon ennemi ne dût jamais réſiſter, puiſqu'il l'avait entièrement défait avec huit mille à Nerva. 22 août.

Ce fut en paſſant ſous les murs de Dreſde qu'il alla faire au roi *Auguſte* cette étrange viſite, *qui doit cauſer de l'admiration à la poſtérité*, à ce que dit *Norberg :* elle peut au moins cauſer quelque étonnement. C'était beaucoup riſquer que de ſe mettre entre les mains d'un prince auquel il avait ôté un royaume. Il repaſſa par la Siléſie & rentra en Pologne. 27 août.

Ce pays était entièrement dévaſté par la guerre, ruiné par les factions & en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Maſovie & choiſiſſait le chemin

1707. le moins praticable. Les habitans réfugiés dans des marais voulurent au moins lui faire acheter le passage. Six mille paysans lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc & armé de deux carabines, harangua *Charles;* & comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il disait, on prit le parti de le tuer aux yeux du prince au milieu de sa harangue. Les paysans désespérés se retirèrent & s'armèrent. On saisit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de se pendre les uns les autres, & le dernier était forcé de se passer lui-même la corde au cou & d'être son propre bourreau. On réduisit en cendres toutes leurs habitations. C'est le chapelain *Norberg* qui atteste ce fait dont il fut témoin : on ne peut ni le récuser ni s'empêcher de frémir.

1708. *Charles* arrive à quelques lieues de Grodno en
6 fevrier. Lithuanie; on lui dit que le czar est en personne dans cette ville avec quelques troupes ; il prend avec lui sans délibérer huit cents gardes seulement & court à Grodno. Un officier allemand nommé *Mulfels*, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas en voyant *Charles XII* qu'il ne soit suivi de son armée ; il lui livre le passage au lieu de le disputer; l'alarme se répand dans la ville ; chacun croit que l'armée suédoise est entrée : le peu de russes qui veulent résister sont taillés en pièces par la garde suédoise ; tous les officiers confirment au czar qu'une armée victorieuse se rend maîtresse de tous les postes de la ville. *Pierre* se retire au-delà des remparts, & *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le czar vient de sortir.

Dans cette confusion, quelques jésuites, dont on avait pris la maison pour loger le roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, se rendent la nuit auprès du czar, & lui apprennent cette fois la vérité. Aussitôt *Pierre* rentre dans la ville, force la garde suédoise : on combat dans les rues, dans les places : mais déjà l'armée du roi arrivait. Le czar fut enfin obligé de céder, & de laisser la ville au pouvoir du vainqueur qui fesait trembler la Pologne. 1708.

Charles avait augmenté ses troupes en Livonie & en Finlande, & tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de *Pierre*, comme du côté de la Lithuanie pour ses anciens Etats & pour Moscou même. Il fallait donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses, que la pauvreté & la famine avaient répandues de Varsovie à Minski. *Pierre* posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivières, garnit les postes importans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son ennemi, & courut ensuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg. Avril.

Charles en dominant chez les Polonais ne leur prenait rien; mais *Pierre* en fesant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgo qu'il détruisit, & en fesant un grand butin sur ses ennemis, se donnait des avantages utiles. 21 mai.

Charles, long-temps retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles, s'avança enfin sur la petite rivière de Bérézine à quelques lieues du Borysthène.

1708. Rien ne put réſiſter à ſon activité ; il jeta un pont à la vue des Ruſſes ; il battit le détachement qui gardait ce paſſage, & arriva à Hollofin ſur la rivière de Vabis. C'était là que le czar avait poſté un corps conſidérable qui devait arrêter l'impétuoſité de *Charles*. La petite rivière de Vabis (xx) n'eſt qu'un ruiſſeau dans les ſécheresſes ; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, groſſi par les pluies. Au-delà était un marais, & derrière ce marais les Ruſſes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large foſſé, & couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie & onze d'infanterie étaient avantageuſement diſpoſés dans ces lignes. Le paſſage de la rivière paraiſſait impoſſible.

Les Suédois, ſelon l'uſage de la guerre, préparèrent des pontons pour paſſer, & établirent des batteries de canons pour favoriſer la marche ; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fuſſent prêts ; ſon impatience de combattre ne ſouffrait jamais le moindre retardement. Le maréchal de *Shwerin*, qui a long-temps ſervi ſous lui, m'a confirmé pluſieurs fois qu'un jour d'action il diſait à ſes généraux, occupés du détail de ſes diſpoſitions : *Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles* ? & il s'avançait alors le premier à la tête de ſes drabans : c'eſt ce qu'il fit ſurtout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la rivière ſuivi de ſon régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuoſité du flot ; mais on avait de l'eau juſqu'aux épaules, & on ne pouvait ſe ſervir de ſes armes. Pour peu que l'artillerie du

(xx) En ruſſe *Bibitſch*.

parapet

parapet eût été bien servie, & que les bataillons eussent tiré à propos, il ne ferait pas échappé un seul suédois. 1708.

Le roi, après avoir traversé la rivière, passa encore le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obstacles à la vue des Russes, on se mit en bataille; on attaqua sept fois leurs retranchemens, & les Russes ne cédèrent qu'à la septième. On ne leur prit que douze pièces de campagne & vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des historiens suédois. 25 juillet.

Il était donc visible que le czar avait réussi à former des troupes aguerries; & cette victoire d'Hollosin, en comblant *Charles XII* de gloire, pouvait lui faire sentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays si éloignés : on ne pouvait marcher qu'en corps séparés, de bois en bois, de marais en marais, & à chaque pas il fallait combattre : mais les Suédois, accoutumés à tout renverser devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE XVII.

Charles XII passe le Borysthène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ses mesures. Une de ses armées est défaite par Pierre le grand : ses munitions sont perdues. Il s'avance dans des déserts. Aventures en Ukraine.

1708. ENFIN *Charles* arriva sur la rive du Borysthène, à une petite ville nommée Mohilo. (*yy*) C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirigerait sa route à l'orient vers Moscou, ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ses ennemis, ses amis s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, *Pierre* le suivait depuis Smolensko avec une forte armée; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine: cette étrange résolution lui fut inspirée par *Mazeppa*, hetman des Cosaques; c'était un vieillard de soixante & dix ans, qui, n'ayant point d'enfans, semblait ne devoir penser qu'à finir tranquillement sa vie : la reconnaissance devait encore l'attacher au czar, auquel il devait sa place; mais soit qu'il eût en effet à se plaindre de ce prince, soit que la gloire de *Charles XII* l'eût ébloui, soit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi son bienfaiteur, & s'était donné en secret au roi de Suède, se flattant de faire avec lui révolter toute sa nation.

* *Charles* ne douta pas de triompher de tout l'empire

(*yy*) En russe *Mogilew*.

russe, quand ses troupes victorieuses seraient secondées d'un peuple si belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer : à ce puissant secours devait se joindre une armée de seize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le général *Levenhaupt*, conduisant après une quantité prodigieuse de provisions de guerre & de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas si le czar était à portée de tomber sur cette armée, & de la priver d'un secours si nécessaire. Il ne s'informait pas si *Mazeppa* était en état de tenir toutes ses promesses, si ce cosaque avait assez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conseil que d'elle-même, & s'il restait enfin assez de ressources à son armée dans un malheur; & en cas que *Mazeppa* fût sans fidélité ou sans pouvoir, il comptait sur sa valeur & sur sa fortune. L'armée suédoise avança donc au-delà du Borysthène vers la Desna; & c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, & des corps de russes voltigeans dans ces quartiers rendaient la marche dangereuse. 1708.

Menzikoff, à la tête de quelques régimens de cavalerie & de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en désordre, tua beaucoup de suédois, perdit encore plus des siens, mais ne se rebuta pas. *Charles*, qui accourut sur le champ de bataille, ne repoussa les Russes que difficilement, en risquant long-temps sa vie, & en combattant contre plusieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point, les vivres commençaient à manquer; les soldats suédois voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs 11 septemb.

1708. fatigues & leur disette, ne se décourageaient pas, mais en l'admirant ils le blâmaient & murmuraient.

L'ordre envoyé par le roi à *Levenhaupt*, de marcher avec son armée & d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, & ce temps était long dans une telle circonstance. *Levenhaupt* marchait enfin : *Pierre* le laissa passer le Borysthène ; & quand cette armée fut engagée entre ce fleuve & les petites rivières qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, & l'attaqua avec ses corps rassemblés qui se suivaient presque en échelons. La bataille se donna entre le Borysthène & la Sossa (22).

Le prince *Menzikoff* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre *Charles XII ;* le général *Bauer* le suivait, & *Pierre* conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattans ; & on le crut long-temps sur la foi de leur relation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que *Pierre* n'avait que vingt mille hommes dans cette journée ; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif. *Levenhaupt* se retira dans un bois, &

(22) En russe *Soeza*.

conferva fon bagage ; le lendemain il fallut chaffer les Suédois de ce bois ; le combat fut plus meurtrier & plus heureux : c'eft-là que le czar, voyant fes troupes en défordre, s'écria qu'on tirât fur les fuyards & fur lui-même, s'il fe retirait. Les Suédois furent repouffés, mais ne furent point mis en déroute. 1708. 7 octobre.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva ; on fondit fur les Suédois pour la troifième fois : ils fe retirèrent vers un bourg nommé Profpock ; on les y attaqua encore ; ils marchèrent vers la Defna, & on les y pourfuivit. Jamais ils ne furent entièrement rompus, mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-fept canons, quarante-quatre drapeaux : le czar fit prifonniers cinquante-fix officiers, & près de neuf cents foldats ; tout ce grand convoi qu'on amenait à *Charles* demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le czar défit en perfonne, dans une bataille rangée, ceux qui s'étaient fignalés par tant de victoires fur fes troupes : il remerciait DIEU de ce fuccès, quand il apprit que fon général *Apraxin* venait de remporter un avantage en Ingrie à 17 feptemb. quelques lieues de Nerva ; avantage à la vérité moins confidérable que la victoire de Lefnau ; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait fes efpérances & le courage de fon armée.

Charles XII apprit toutes ces funeftes nouvelles, lorfqu'il était prêt de paffer la Defna dans l'Ukraine. *Mazeppa* vint enfin le trouver : il devait lui amener trente mille hommes & des provifions immenfes, mais il n'arriva qu'avec deux régimens, & plutôt en fugitif qui demandait du fecours, qu'en prince qui venait en donner. Ce cofaque avait marché en effet avec quinze

1708. à feize mille des fiens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans fa marche, & que le czar leur aurait une éternelle obligation d'un fi grand fervice.

A quelques milles de la Defna, il leur déclara enfin fon projet; mais ces braves gens en eurent horreur; ils ne voulurent point trahir un monarque dont ils n'avaient point à fe plaindre, pour un fuédois qui venait à main armée dans leur pays, qui, après l'avoir quitté, ne pourrait plus les défendre, & qui les laifferait à la difcrétion des Ruffes irrités, & des Polonais autrefois leurs maîtres & toujours leurs ennemis : ils retournèrent chez eux, & donnèrent avis au czar de la défection de leur chef; il ne refta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens dont les officiers étaient à fes gages.

Il était encore maître de quelques places dans l'Ukraine, & furtout de Bathurin, lieu de fa réfidence, regardée comme la capitale des Cofaques : elle eft fituée près des forêts fur la rivière Defna, mais fort loin du champ de bataille où *Pierre* avait vaincu *Levenhaupt*. Il y avait toujours quelques régimens ruffes dans ces quartiers. Le prince *Menzikoff* fut détaché de l'armée du czar; il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les paffages, il ne les connaiffait pas même; il avait négligé de s'emparer du pofte important de Starodoub qui mène droit à Bathurin, à travers fept ou huit lieues de forêts que la Defna traverfe. Son ennemi avait toujours fur lui
4 novemb. l'avantage de connaître le pays. *Menzikoff* paffa aifément avec le prince *Gallitzin*; on fe préfenta devant

Bathurin, elle fut prise presque sans résistance, saccagée & réduite en cendres : un magasin destiné pour le roi de Suède, & les trésors de *Mazeppa* furent enlevés ; les Cosaques élurent un autre hetman, nommé *Skoropasky*, que le czar agréa : il voulut qu'un appareil imposant fît sentir au peuple l'énormité de la trahison ; l'archevêque de Kiovie & deux autres excommunièrent publiquement *Mazeppa* ; il fut pendu en effigie, & quelques-uns de ses complices moururent par le supplice de la roue. 1708. 22 novemb.

Cependant *Charles XII*, à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-sept mille suédois, ayant encore reçu les débris de l'armée de *Levenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, & toujours séduit par l'espérance de faire déclarer toute l'Ukraine, passa la Desna loin de Bathurin & près du Borysthène, malgré les troupes du czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes suivaient son arrière-garde, & les autres, répandues au-delà de la rivière, s'opposaient à son passage.

Il marchait, mais par des déserts, & ne trouvait que des villages ruinés & brûlés. Le froid se fit sentir dès le mois de décembre avec une rigueur si excessive que, dans une de ses marches, près de deux mille hommes tombèrent morts à ses yeux : les troupes du czar souffraient moins, parce qu'elles avaient plus de secours ; celles de *Charles*, manquant presque de vêtemens, étaient plus exposées à l'âpreté de la saison.

Dans cet état déplorable, le comte *Piper*, chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conseils à son maître, le conjura de rester, de passer au moins le temps le plus rigoureux de l'hiver dans une petite

1708. ville de l'Ukraine, nommée Romna, où il pourrait ſe fortifier, & faire quelques proviſions par le ſecours de *Mazeppa*. *Charles* répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le conjura de repaſſer la Deſna & le Boryſthène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ſes troupes des quartiers dont elles avaient beſoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était abſolument néceſſaire, de ſoutenir le roi qu'il avait fait nommer, & de contenir le parti d'*Auguſte* qui commençait à lever la tête. *Charles* repliqua que ce ſerait fuir devant le czar, que la ſaiſon deviendrait plus favorable, qu'il fallait ſubjuguer l'Ukraine & marcher à Moſcou. (*a*)

09. Janvier. Les armées ruſſes & ſuédoiſes furent quelques ſemaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de janvier 1709; mais dès que le ſoldat put ſe ſervir de ſes armes, *Charles* attaqua tous les petits poſtes qui ſe trouvèrent ſur ſon paſſage. Il fallait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'eſt-à-dire pour aller ravir à vingt lieues à la ronde la ſubſiſtance des payſans. *Pierre* ſans ſe hâter veillait ſur ſes marches, & le laiſſait ſe conſumer.

Il eſt impoſſible au lecteur de ſuivre la marche des Suédois dans ces contrées; pluſieurs rivières qu'ils paſſèrent ne ſe trouvent point dans les cartes: il ne faut pas croire que les géographes connaiſſent ces pays comme nous connaiſſons l'Italie, la France & l'Allemagne; la géographie eſt encore de tous les arts celui qui a le plus beſoin d'être perfectionné, & l'ambition a juſqu'ici pris plus de ſoin de dévaſter la terre que de la décrire.

(*a*) Avoué par le chapelain *Norberg*. Tom. II, pag. 263.

Contentons-nous de ſavoir que *Charles* enfin traverſa toute l'Ukraine au mois de février, brûlant par-tout des villages, & en trouvant que les Ruſſes avaient brûlés. Il s'avança au ſud-eſt juſqu'aux déſerts arides bordés par les montagnes qui ſéparent les Tartares Nogaïs des Coſaques du Tanaïs : c'eſt à l'orient de ces montagnes que ſont les autels d'*Alexandre*. Il ſe trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Ruſſie ; & quand il fut là, il fallut retourner ſur ſes pas pour ſubſiſter : les habitans ſe cachaient dans des tanières avec leurs beſtiaux ; ils diſputaient quelquefois leur nourriture aux ſoldats qui venaient l'enlever ; les payſans dont on put ſe ſaiſir furent mis à mort ; ce ſont-là, dit-on, les droits de la guerre. Je dois tranſcrire ici quelques lignes du chapelain *Norberg*. (*b*) *Pour faire voir*, dit-il, *combien le roi aimait la juſtice, nous inſérerons un billet de ſa main au colonel Hielmen :* » *Monſieur le colonel, je ſuis bien aiſe qu'on ait attrapé* » *les payſans qui ont enlevé un ſuédois; quand on les aura* » *convaincus de leur crime, on les punira ſuivant l'exigence* » *du cas, en les feſant mourir.* CHARLES, & plus bas » *Budis.* » Tels ſont les ſentimens de juſtice & d'humanité du confeſſeur d'un roi; mais ſi les payſans de l'Ukraine avaient pu faire pendre des payſans d'Oſtrogothie enrégimentés, qui ſe croyaient en droit de venir de ſi loin leur ravir la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans, les confeſſeurs & les chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pu bénir leur juſtice ? 1709.

(*b*) Tom. II, pag. 279.

1709. *Mazeppa* négociait depuis long-temps avec les Zaporaviens, qui habitent vers les deux rives du Boryſthène, & dont une partie habite les îles de ce fleuve. (*c*) C'eſt cette partie qui compoſe ce peuple, ſans femmes & ſans familles, ſubſiſtant de rapines, entaſſant leurs proviſions dans leurs îles pendant l'hiver, & les allant vendre au printemps dans la petite ville de Pultava ; les autres habitent des bourgs à droite & à gauche du fleuve. Tous enſemble choiſiſſent un hetman particulier, & cet hetman eſt ſubordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver *Mazeppa ;* ces deux barbares s'abouchèrent, feſant porter chacun devant eux une queue de cheval & une maſſue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet hetman des Zaporaviens & ſon peuple, je ne crois pas indigne de l'hiſtoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas ſervi avec quelque vaiſſelle d'argent à l'hetman zaporavien & à ſes principaux officiers : quand ces chefs furent ivres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table ſur l'évangile qu'ils fourniraient des hommes & des vivres à *Charles XII ;* après quoi ils emportèrent la vaiſſelle & tous les meubles. Le maître-d'hôtel de la maiſon courut après eux, & leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'évangile ſur lequel ils avaient juré ; les domeſtiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaiſſelle : les Zaporaviens s'attroupèrent ; ils vinrent en corps ſe plaindre à *Mazeppa* de l'affront inouï qu'on feſait à de ſi braves gens, & demandèrent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel pour le punir ſelon les lois ; il leur fut

(*c*) Voyez le chapitre I, pag. 41.

abandonné; & les Zaporaviens ſelon les lois ſe jetèrent 1709.
les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pouſſe un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles XII;* il en compoſa un régiment de deux mille hommes : le reſte marcha par troupes ſéparées contre les coſaques & les calmouks du czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de proviſions, & pouvait ſervir à *Charles* d'une place d'armes; elle eſt ſituée ſur la rivière de Vorskla, aſſez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au nord; le côté de l'orient eſt un vaſte déſert; celui de l'occident eſt plus fertile & plus peuplé. La Vorskla va ſe perdre à quinze grandes lieues au-deſſous dans le Boryſthène. On peut aller de Pultava au ſeptentrion gagner le chemin de Moſcou par les défilés qui ſervent de paſſage aux Tartares; cette route eſt difficile; les précautions du czar l'avaient rendue preſque impraticable: mais rien ne paraiſſait impoſſible à *Charles;* & il comptait toujours prendre le chemin de Moſcou après s'être emparé de Pultava : il mit donc le ſiége devant cette ville au commencement de mai.

CHAPITRE XVIII.

Bataille de Pultava.

1709. C'ETAIT-LA que *Pierre* l'attendait: il avait difpofé fes corps d'armée à portée de fe joindre, & de marcher tous enfemble aux affiégeans; il avait vifité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie où coule la Defna, devenue célèbre par fa victoire, & où cette rivière eft déjà profonde; le pays de Bolcho dans lequel l'Occa prend fa fource; les déferts & les montagnes qui conduifent aux Palus-Méotides: il était enfin auprès d'Azoph, & là il fefait nettoyer le port, conftruire des vaiffeaux, fortifier la citadelle de Taganrok, mettant ainfi à profit pour l'avantage de fes Etats le temps qui s'écoula entre les batailles de Defna & de Pultava.

Dès qu'il fait que cette ville eft affiégée, il raffemble fes quartiers. Sa cavalerie, fes dragons, fon infanterie, cofaques, calmouks s'avancent de vingt endroits; rien ne manque à fon armée, ni gros canon, ni pièces de campagne, ni munitions de toute efpèce, ni vivres, ni médicamens; c'était encore une fupériorité qu'il s'était donnée fur fon rival.

Le quinze juin 1709, il arrive devant Pultava avec une armée d'environ foixante mille combattans; la rivière Vorskla était entre lui & *Charles*. Les affiégeans au nord-oueft, les Ruffes au fud-eft.

3 juillet. *Pierre* remonte la rivière au-deffus de la ville, établit fes ponts, fait paffer fon armée & tire un long

retranchement, qu'on commence & qu'on achève en une ſeule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. *Charles* put juger alors ſi celui qu'il mépriſait, & qu'il comptait détrôner à Moſcou, entendait l'art de la guerre. Cette diſpoſition faite, *Pierre* poſta ſa cavalerie entre deux bois, & la couvrit de pluſieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les meſures ainſi priſes, il va reconnaître le camp des aſſiégeans pour en former l'attaque. 1709. 6 juillet.

Cette bataille allait décider du deſtin de la Ruſſie, de la Pologne, de la Suède & des deux monarques ſur qui l'Europe avait les yeux. On ne ſavait chez la plupart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux princes ni quelle était leur ſituation : mais après avoir vu partir de Saxe *Charles XII* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir ſu qu'il pourſuivait par-tout ſon ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler, & qu'ayant donné des lois en Danemarck, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter dans le krémelin de Moſcou les conditions de la paix & faire un czar, après avoir fait un roi de Pologne. J'ai vu des lettres de pluſieurs miniſtres, qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale.

Le riſque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie & de Ruſſie ceſſaient alors d'être dévaſtées; la Pologne reprenait avec ſa tranquillité ſon roi légitime, déjà réconcilié avec le czar ſon bienfaiteur.

La Suède enfin épuiſée d'hommes & d'argent pouvait trouver des motifs de conſolation : mais ſi le czar

1709. périssait, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, & le plus vaste empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré.

Quelques corps suédois & russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. *Charles* 27 juin. dans une de ces rencontres avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied ; il essuya des opérations douloureuses, qu'il soutint avec son courage ordinaire, & fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que *Pierre* devait l'attaquer ; ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchemens ; il sortit des siens en se fesant porter sur un brancard. Le journal de *Pierre le grand* avoue que les Suédois attaquèrent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canons qui protégeaient sa cavalerie, que malgré sa résistance & malgré un feu continuel ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie suédoise, maîtresse de deux redoutes, crut la bataille gagnée & cria victoire. Le chapelain *Norberg*, qui était loin du champ de bataille au bagage, (où il devait être) prétend que c'est une calomnie ; mais que les Suédois aient crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, & les Russes résistèrent par-tout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre & promptitude.

La bataille devint générale. *Pierre* fesait dans son armée la fonction de général-major ; le général *Bauer* commandait la droite, *Menzikoff* la gauche, *Sheremetoff*

le centre. L'action dura deux heures. *Charles* le pistolet à la main allait de rang en rang sur son brancard porté par ses drabans; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient & mit le brancard en pièces. *Charles* se fit alors porter sur des piques; car il est difficile, quoi qu'en dise *Norberg*, que dans une action aussi vive on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. *Pierre* reçut plusieurs coups dans ses habits & dans son chapeau; ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin après deux heures de combat les Suédois furent par-tout enfoncés; la confusion se mit parmi eux, & *Charles XII* fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant méprisé. On mit à cheval dans sa suite ce même héros qui n'avait pu y monter pendant la bataille; la nécessité lui rendit un peu de force; il courut en souffrant d'extrêmes douleurs, devenues encore plus cuisantes par celle d'être vaincu sans ressource. Les Russes comptèrent neuf mille deux cents vingt-quatre suédois morts sur le champ de bataille : ils firent pendant l'action deux à trois mille prisonniers, surtout dans la cavalerie. 1709.

Charles XII précipitait sa fuite avec environ quatorze mille combattans, très-peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions & de poudre. Il marcha vers le Borysthène au midi entre les rivières de Vorskla & de Sol, (*d*) dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Borysthène en cet endroit sont de grands déserts qui conduisent aux frontières de la Turquie. *Norberg* assure que les vainqueurs n'osèrent poursuivre *Charles*; cependant il avoue que le prince *Menzikoff* se présenta

(*d*) Ou Psol.

1709. fur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie & un train d'artillerie confidérable quand le roi paffait le Boryfthène.

12 juillet. Quatorze mille fuédois fe rendirent prifonniers de guerre à ces dix mille ruffes; *Levenhaupt*, qui les commandait, figna cette fatale capitulation, par laquelle il livrait au czar les zaporaviens qui ayant combattu pour fon roi fe trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux prifonniers faits dans la bataille, & par la capitulation, furent le comte *Piper* premier miniftre, avec deux fecrétaires d'Etat & deux du cabinet; le feld-maréchal *Renfchild*, les généraux *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Rofen*, *Stakelber*, *Creuts*, *Hamilton*; trois aides-de-camp généraux, l'auditeur-général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'état-major, cinq colonels, parmi lefquels était un prince de *Wirtemberg*; feize mille neuf cents quarante-deux foldats ou bas-officiers: enfin, en y comprenant les domeftiques du roi & d'autres perfonnes fuivant l'armée, il y en eut dix-huit mille fept cents quarante-fix au pouvoir du vainqueur; ce qui joint aux neuf mille deux cents vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, & à près de deux mille hommes qui pafsèrent le Boryfthène à la fuite du roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-fept mille combattans fous fes ordres dans cette journée mémorable. (*e*)

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille

(*e*) On a imprimé à Amfterdam en 1730 les mémoires de *Pierre le grand* par le prétendu boïard *Ivan Neftefuranoy*. Il eft dit dans ces mémoires que le roi de Suède, avant de paffer le Boryfthène, envoya un officier-général offrir la paix au czar. Les quatre tomes de ces mémoires font un tiffu de fauffetés & d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

combattans

combattans; *Levenhaupt* en avait amené plus de seize mille de Livonie; rien ne restait de toute cette armée florissante; & d'une nombreuse artillerie perdue dans ses marches, enterrée dans des marais, il n'avait conservé que dix-huit canons de fonte, deux obus & douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le siége de Pultava, & qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable : aussi l'accuse-t-on d'avoir montré depuis son départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Russes que cinquante-deux officiers & douze cents quatre-vingt-treize soldats; c'est une preuve que leur disposition était meilleure que celle de *Charles*, & que leur feu fut infiniment supérieur. 1709.

Un ministre envoyé à la cour du czar prétend, dans ses mémoires, que *Pierre*, ayant appris le dessein de *Charles XII* de se retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette résolution désespérée, & de se remettre plutôt entre ses mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les princes chrétiens. Il lui donnait sa parole d'honneur de ne point le retenir prisonnier, & de terminer leurs différends par une paix raisonnable. La lettre fut portée par un exprès jusqu'à la rivière de Bug, qui sépare les déserts de l'Ukraine des Etats du grand-seigneur. Il arriva lorsque *Charles* était déjà en Turquie, & rapporta la lettre à son maître. Le ministre ajoute qu'il tient ce (*f*) fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'est pas sans vraisemblance,

(*f*) Ce fait se trouve aussi dans une lettre imprimée au-devant des *Anecdotes de Russie*.

1709. mais elle ne ſe trouve ni dans le journal de *Pierre le grand*, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui eſt le plus important dans cette bataille, c'eſt que de toutes celles qui ont jamais enſanglanté la terre, c'eſt la ſeule qui, au lieu de ne produire que la deſtruction, ait ſervi au bonheur du genre-humain, puiſqu'elle a donné au czar la liberté de policer une grande partie du monde.

Il s'eſt donné en Europe plus de deux cents batailles rangées, depuis le commencement de ce ſiècle juſqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus ſignalées & les plus ſanglantes n'ont eu d'autres ſuites que la réduction de quelques petites provinces, cédées enſuite par des traités & repriſes par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont ſouvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des ſuccès faibles & paſſagers : on a fait les plus petites choſes avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple dans nos nations modernes d'aucune guerre qui ait compenſé par un peu de bien le mal qu'elle a fait; mais il a réſulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaſte empire de la terre.

CHAPITRE XIX.

Suites de la victoire de Pultava. Charles XII réfugié chez les Turcs. Auguste détrôné par lui rentre dans ses Etats. Conquêtes de Pierre le grand.

CEPENDANT on presentait au vainqueur tous les principaux prisonniers ; le czar leur fit rendre leurs épées & les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit : „ Je bois à la santé de „ mes maîtres dans l'art de la guerre : „ mais la plupart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes & tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois : le czar en avait proposé un avant le siége de Pultava ; *Charles* le refusa, & ses Suédois furent en tout les victimes de son indomptable fierté. 1709.

C'est cette fierté, toujours hors de saison, qui causa toutes les aventures de ce prince en Turquie, & toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* que d'un roi sage : car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand-visir selon l'usage, & il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les ministres de la Porte successivement : il ne savait s'accommoder ni au temps ni aux lieux. (*g*)

(*g*) *La Motraye* dans le récit de ses voyages rapporte une lettre de *Charles XII* au grand-visir, mais cette lettre est fausse, comme la plupart des recits de ce voyageur mercenaire ; & *Norberg* lui-même avoue que le roi de Suède ne voulut jamais ecrire au grand-visir.

1709. Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les efprits & dans les affaires en Pologne, en Saxe, en Suède, en Siléfie. *Charles*, quand il donnait des lois, avait exigé de l'empereur d'Allemagne, *Jofeph I*, qu'on dépouillât les catholiques de cent cinq églifes, en faveur des Siléfiens de la confeffion d'Augsbourg; les catholiques reprirent prefque tous les temples luthériens, dès qu'ils furent informés de la difgrace de *Charles*. Les Saxons ne fongèrent qu'à fe venger des extorfions d'un vainqueur qui leur avait coûté, difaient-ils, vingt-trois
8 août. millions d'écus. Leur électeur roi de Pologne protefta fur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, & étant rentré dans les bonnes grâces du czar, il s'empreffa de remonter fur le trône de Pologne. La Suède conflernée crut long-temps fon roi mort, & le fénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

Pierre prit incontinent celui de profiter de fa victoire : il fait partir le maréchal *Sheremetoff* avec une armée pour la Livonie, fur les frontières de laquelle ce général s'était fignalé tant de fois. Le prince *Menzikoff* fut envoyé en diligence avec une nombreufe cavalerie pour feconder le peu de troupes laiffées en Pologne, pour encourager toute la nobleffe du parti d'*Augufte*, pour chaffer le compétiteur que l'on ne regardait plus que comme un rebelle, & pour diffiper quelques troupes fuédoifes qui reftaient encore fous le général fuédois *Craffau*.

Pierre part bientôt lui-même, paffe par la Kiovie, par les palatinats de Chelm & de la haute Volhinie, arrive à Lublin, fe concerte avec le général de la
18 feptemb. Lithuanie; il voit enfuite les troupes de la couronne,

qui prêtent ferment de fidélité au roi *Auguste*; de là il se rend à Varsovie, & jouit à Thorn du plus beau de tous les triomphes, celui de recevoir les remercîmens d'un roi auquel il rendait ses Etats. C'est là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les rois de Danemarck, de Pologne & de Prusse. Il s'agissait déjà de reprendre toutes les conquêtes de *Gustave-Adolphe*. *Pierre* fesait revivre les anciennes prétentions des czars sur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie & sur une partie de la Finlande; le Danemarck revendiquait la Scanie, le roi de Prusse la Poméranie. 1709. 7 octobre.

La valeur infortunée de *Charles* ébranlait ainsi tous les édifices que la valeur heureuse de *Gustave-Adolphe* avait élevés. La noblesse polonaise venait en foule confirmer ses fermens à son roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné; presque tous reconnaissaient *Pierre* pour leur protecteur.

Aux armes du czar, à ces traités, à cette révolution subite, *Stanislas* n'eut à opposer que sa résignation: il répandit un écrit qu'on appelle *Universal*, dans lequel il dit qu'il est prêt à renoncer à la couronne si la république l'exige.

Pierre, après avoir tout concerté avec le roi de Pologne, & ayant ratifié le traité avec le Danemarck, partit incontinent pour achever sa négociation avec le roi de Prusse. Il n'était pas encore en usage chez les souverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs ambassadeurs: ce fut *Pierre* qui introduisit cette coutume nouvelle & peu suivie. L'électeur de Brandebourg, premier roi de Prusse, alla conférer avec le czar à Marienverder, petite ville située dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les chevaliers

1709. teutoniques, & enclavée dans la lisière de la Prusse devenue royaume. Ce royaume était petit & pauvre, mais son nouveau roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus fastueuse: c'est dans cet éclat qu'il avait déjà reçu *Pierre* à son premier passage, quand ce prince quitta son empire pour aller s'instruire chez
20 octobre. les étrangers. Il reçut le vainqueur de *Charles XII* avec encore plus de magnificence. *Pierre* ne conclut d'abord avec le roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suède.

Nul instant n'était perdu. *Pierre*, après avoir achevé rapidement les négociations qui par-tout ailleurs sont
21 novemb. si longues, va joindre son armée devant Riga, la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, forme ensuite un blocus; & sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Pétersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte,
3 décembre. pose de ses mains la quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, & part ensuite pour Moscou. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale; il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

1710. L'année 1710 commença par cette solemnité
1 janvier. nécessaire alors à ses peuples, auxquels elle inspirait des sentimens de grandeur, & agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait; on vit passer, sous sept arcs magnifiques, l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendards, le brancard de leur roi, les soldats, les officiers, les généraux, les ministres

prisonniers tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, de cent pièces de canon, & des acclamations d'un peuple innombrable qui se fesaient entendre quand les canons se taisaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les généraux à la tête, & *Pierre* à son rang de général-major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'Etat, & au dernier une troupe choisie de jeunes enfans de boïards vêtus à la romaine, qui présentaient des lauriers au monarque victorieux. 1710.

A cette fête publique succéda une cérémonie non moins satisfesante. Il était arrivé en 1708 une aventure d'autant plus désagréable que *Pierre* était alors malheureux; *Matéof*, son ambassadeur à Londres auprès de la reine *Anne*, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de justice au nom de quelques marchands anglais, & conduit chez un juge de paix pour la sureté de leurs créances. Les marchands anglais prétendaient que les lois du commerce devaient l'emporter sur les priviléges des ministres: l'ambassadeur du czar, & tous les ministres publics qui se joignirent à lui, disaient que leur personne doit être toujours inviolable. Le czar demanda fortement justice par ses lettres à la reine *Anne;* mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les lois d'Angleterre permettaient aux marchands de poursuivre leurs débiteurs, & qu'aucune loi n'exemptait les ministres publics de cette poursuite. Le meurtre de *Patkul*, ambassadeur du czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles XII*, enhardissait le peuple d'Angleterre à ne pas respecter un caractère si cruellement profané: les autres ministres qui étaient alors

1710. à Londres, furent obligés de répondre pour celui du czar; & enfin tout ce que put faire la reine en sa faveur, ce fut d'engager le parlement à passer un acte par lequel dorénavant il ne serait plus permis de faire arrêter un ambassadeur pour ses dettes : mais, après la bataille de Pultava, il fallut faire une satisfaction plus authentique. La reine lui fit des excuses publiques

16 février. par une ambassade solemnelle. M. de *Widvorth*, choisi pour cette cérémonie, commença sa harangue par ces mots : *Très-haut & très-puissant empereur*. Il lui dit qu'on avait mis en prison ceux qui avaient osé arrêter son ambassadeur, & qu'on les avait déclarés infames; il n'en était rien, mais il suffisait de le dire; & le titre d'empereur, que la reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait assez la considération qu'il avait en Europe. On lui donnait déjà communément ce titre en Hollande, & non-seulement ceux qui l'avaient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, & qui s'intéressaient davantage à sa gloire, mais tous les principaux de l'Etat l'appelaient à l'envi du nom d'empereur, & célébraient sa victoire par des fêtes en présence du ministre de Suède.

Cette considération universelle qu'il s'était donnée par sa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing est d'abord assiégée; c'est une ville anséatique de la Prusse royale en Pologne; les Suédois y avaient encore une garnison. Les

11 mars. Russes montent à l'assaut, entrent dans la ville, & la garnison se rend prisonnière de guerre : cette place était un des grands magasins de *Charles XII*; on y trouva cent quatre vingt-trois canons de bronze, & cent cinquante-sept mortiers. Aussitôt *Pierre* se hâte

d'aller de Mofcou à Pétersbourg : à peine arrivé, il s'embarque fous fa nouvelle fortereffe de Cronflot, côtoie les côtes de la Carélie, & malgré une violente tempête, il amène fa flotte devant Vibourg, la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que fes troupes de terre approchent fur des marais glacés : la ville eft inveftie, & le blocus de la capitale de la Livonie eft refferré. Vibourg fe rend bientôt après la brèche faite, & une garnifon compofée d'environ quatre mille hommes capitule, mais fans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre ; elle fut faite prifonnière malgré la capitulation. *Pierre* fe plaignait de plufieurs infractions de la part des Suédois ; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient fatisfait à fes plaintes ; il fallut, fur cette affaire, demander les ordres du roi de Suède toujours inflexible, & ces foldats, que *Charles* aurait pu délivrer, reftèrent captifs. C'eft ainfi que le prince d'Orange, roi d'Angleterre *Guillaume III*, avait arrêté en 1695 le maréchal de *Boufflers* malgré la capitulation de Namur. Il y a plufieurs exemples de ces violations, & il ferait à fouhaiter qu'il n'y en eût point.

1710. 2 avril. 23 juin.

Après la prife de cette capitale, le fiége de Riga devint bientôt un fiége régulier, pouffé avec vivacité : il fallait rompre les glaces dans la rivière de Duna qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion qui défolait depuis quelque temps ces climats, fe mit dans l'armée affiégeante, & lui enleva neuf mille hommes : cependant le fiége ne fut point ralenti ; il fut long, & la garnifon obtint les honneurs de la guerre ; mais on ftipula dans la capitulation que tous les officiers & foldats livoniens refteraient au fervice de la Ruffie comme

15 juillet.

1710. citoyens d'un pays qui en avait été démembré, & que les ancêtres de *Charles XII* avaient usurpé; les priviléges dont son père avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, & tous les officiers entrèrent au service du czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du livonien *Patkul* son ambassadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes priviléges. La garnison était composée d'environ cinq mille hommes. Peu de temps après, la citadelle de Pennamunde fut prise; on trouva tant dans la ville que dans ce fort plus de huit cents bouches à feu.

Il manquait, pour être entièrement maître de la Carélie, la forte ville de Kexholm sur le lac Ladoga, située dans une île & qu'on regardait comme impre-
19 septemb. nable; elle fut bombardée quelque temps après &
23 septemb. bientôt rendue. L'île d'Oesel, dans la mer qui borde le nord de la Livonie, fut soumise avec la même rapidité.

Du côté de l'Estonie, province de la Livonie vers le Septentrion & sur le golfe de Finlande, sont les villes de Pernau & de Revel; si on en était maître, la
25 août. conquête de la Livonie était achevée. Pernau se rendit
10 septemb. après un siége de peu de jours, & Revel se soumit sans qu'on tirât contre la ville un seul coup de canon; mais les assiégés trouvèrent le moyen d'échapper au vainqueur dans le temps même qu'ils se rendaient prisonniers de guerre : quelques vaisseaux de Suède abordèrent à la rade pendant la nuit; la garnison s'embarqua, ainsi que la plupart des bourgeois; & les assiégeans en entrant dans la ville furent étonnés de la trouver déserte. Quand *Charles XII* remportait la victoire de Nerva, il ne s'attendait pas que ses

troupes auraient un jour besoin de pareilles ruses de guerre. 1710.

En Pologne *Stanislas*, voyant son parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui restait à *Charles XII; Auguste* régnait, & il était difficile de décider si *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner que *Pierre* à le rétablir.

Les Etats du roi de Suède étaient encore plus malheureux que lui; cette maladie contagieuse, qui avait ravagé toute la Livonie, passa en Suède, & enleva trente mille personnes dans la seule ville de Stockholm; elle y ravagea les provinces déjà trop dénuées d'habitans, car pendant dix années de suite la plupart étaient sortis du pays pour aller périr à la suite de leur maître.

Sa mauvaise fortune le poursuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre de onze mille combattans; le czar, le roi de Danemarck, celui de Prusse, l'électeur de Hanovre, le duc de Holstein, s'unirent tous ensemble pour rendre cette armée inutile, & pour forcer le général *Crassau*, qui la commandait, à la neutralité. La régence de Stockholm ne recevant point de nouvelles de son roi, se crut trop heureuse, au milieu de la contagion qui dévastait la ville, de signer cette neutralité qui semblait du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de ses provinces. L'empereur d'Allemagne favorisa ce traité singulier: on stipula que l'armée suédoise qui était en Poméranie n'en pourrait sortir pour aller défendre ailleurs son monarque: il fut même résolu dans l'empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point

1710. d'exemple ; c'eſt que l'empereur, qui était alors en guerre contre la France, eſpérait faire entrer l'armée ſuédoiſe à ſon ſervice. Toute cette négociation fut conduite pendant que *Pierre* s'emparait de la Livonie, de l'Eſtonie & de la Carélie.

Charles XII, qui pendant tout ce temps-là feſait jouer de Bender à la Porte ottomane tous les reſſorts poſſibles pour engager le divan à déclarer la guerre au czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funeſtes coups que lui portait ſa mauvaiſe fortune : il ne put ſoutenir que ſon ſénat de Stockholm eût lié les mains à ſon armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il enverrait une de ſes bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une deſcente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Eſpagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre combattaient encore pour la ſucceſſion du roi d'Eſpagne *Charles II*, & tout le Nord était armé contre *Charles XII*. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût expoſé aux ravages. Cette querelle arriva lorſque *Pierre* était au plus haut point de ſa gloire, & préciſément parce qu'il y était.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne du Pruth.

LE fultan *Achmet III* déclara la guerre à *Pierre I*; 1710.
mais ce n'était pas pour le roi de Suède; c'était, comme on le croit bien, pour fes feuls intérêts. Le kan des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voifin devenu fi puiffant. La Porte avait pris ombrage de fes vaiffeaux fur les Palus-Méotides & fur la mer Noire, de la ville d'Azoph fortifiée, & du port de Taganrok déjà célèbre, enfin de tant de grands fuccès, & de l'ambition que les fuccès augmentent toujours.

Il n'eft ni vraifemblable, ni vrai que la Porte ottomane ait fait la guerre au czar vers les Palus-Méotides, parce qu'un vaiffeau fuédois avait pris fur la mer Baltique une barque dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un miniftre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que cette lettre contenait un plan de la conquête de l'empire turc, que la lettre fut portée à *Charles XII* en Turquie, que *Charles* l'envoya au divan, & que fur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte affez avec elle fon caractère de fable. Le kan des Tartares, plus inquiet encore que le divan de Conftantinople du voifinage d'Azoph, fut celui qui par fes inftances obtint qu'on entrerait en campagne. (*a*)

(*a*) Ce que rapporte *Norberg* fur les prétentions du grand-feigneur n'eft ni moins faux ni moins puérile : il dit que le fultan *Achmet* envoya au czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir

1710. La Livonie n'était point encore toute entière au pouvoir du czar, quand *Achmet III* prit dès le mois d'août la réſolution de ſe déclarer. Il pouvait à peine ſavoir la reddition de Riga. La propoſition de rendre en argent les effets perdus par le roi de Suède à Pultava, ferait de toutes les idées la plus ridicule, ſi celle de démolir Pétersbourg ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romaneſque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du divan eût été plus romaneſque encore, s'il eût fait de telles demandes.

Novembre. Le kan des Tartares, qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans ſa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puiſqu'Azoph eſt frontière de la petite Tartarie. *Charles* & le kan de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandiſſement du czar; mais ce kan ne commandait point les armées du grand-ſeigneur; il était comme les princes feudataires d'Allemagne, qui ont ſervi l'Empire avec leurs propres troupes, ſubordonnées au général de l'empereur allemand.

29 novemb. La première démarche du divan fut de faire arrêter dans les rues de Conſtantinople l'ambaſſadeur du czar *Tolſtoy*, & trente de ſes domeſtiques, & de l'enfermer au château des ſept Tours. Cet uſage barbare, dont des ſauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs

commencé la guerre. Ces conditions étaient, ſelon le confeſſeur de *Charles XII*, de renoncer à ſon alliance avec le roi *Auguſte*, de retablir *Staniſlas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce prince argent comptant ce qu'il lui avait pris à Pultava, & de démolir Petersbourg. Cette pièce fut forgée par un nommé *Brazey*, auteur famelique d'une feuille intitulee *Mémoires ſatiriques, hiſtoriques & amuſans*. *Norberg* puiſa dans cette ſource. Il parait que ce confeſſeur n'etait pas le confident de *Charles XII*.

ont toujours des miniſtres étrangers, réſidant continuellement chez eux, & qu'ils n'envoient jamais d'ambaſſadeurs ordinaires. Ils regardent les ambaſſadeurs des princes chrétiens comme des conſuls de marchands; & n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les chrétiens que pour les juifs, ils ne daignent obſerver avec eux le droit des gens que quand ils y ſont forcés; du moins juſqu'à préſent ils ont perſiſté dans cet orgueil féroce. 1710.

Le célèbre viſir *Achmet Couprougli*, qui prit Candie ſous *Mahomet IV*, avait traité le fils d'un ambaſſadeur de France avec outrage, & ayant pouſſé la brutalité juſqu'à le frapper l'avait envoyé en priſon, ſans que *Louis XIV*, tout fier qu'il était, s'en fût autrement reſſenti qu'en envoyant un autre miniſtre à la Porte. Les princes chrétiens très-délicats entr'eux ſur le point d'honneur, & qui l'ont même fait entrer dans le droit public, ſemblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais ſouverain ne fut plus offenſé dans la perſonne de ſes miniſtres que le czar de Ruſſie. Il vit dans l'eſpace de peu d'années ſon ambaſſadeur à Londres mis en priſon pour dettes; ſon plénipotentiaire en Pologne & en Saxe roué vif ſur un ordre du roi de Suède; ſon miniſtre à la Porte ottomane ſaiſi & mis en priſon dans Conſtantinople comme un malfaiteur.

La reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vu, ſatisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la perſonne de *Patkul* fut lavé dans le ſang des Suédois à la bataille de Pultava; mais la fortune laiſſa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

Le czar fut obligé de quitter le théâtre de la guerre 1711.

1711. Janvier. en Occident pour aller combattre fur les frontières de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la Moldavie (*b*) dix régimens qui étaient en Pologne ; il ordonne au maréchal *Sheremetoff* de partir de la Livonie avec fon corps d'armée, & laiffant le prince *Menzikoff* à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Mofcou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir.

18 janvier. Un fénat de régence eft établi ; fes régimens des gardes fe mettent en marche ; il ordonne à la jeune nobleffe de venir apprendre fous lui le métier de la guerre ; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers fubalternes. L'amiral *Apraxin* va dans Azoph commander fur terre & fur mer. Toutes ces mefures étant prifes, il ordonne dans Mofcou qu'on reconnaiffe une nouvelle czarine ; c'était cette même perfonne faite prifonnière de guerre dans Marienbourg en 1702. *Pierre* avait répudié l'an 1696 *Eudoxia Lapoukin* (*c*) fon époufe, dont il avait deux enfans. Les lois de fon Eglife permettent le divorce ; & fi elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune prifonnière de Marienbourg, à qui on avait donné le nom de *Catherine*, était au-deffus de fon fexe & de fon malheur. Elle fe rendit fi agréable par fon caractère que le czar voulut l'avoir auprès de lui ; elle l'accompagna dans fes courfes & dans fes travaux pénibles, partageant fes fatigues, adouciffant fes peines par la gaieté de fon efprit & par fa complaifance ; ne connaiffant point cet appareil de luxe & de

(*b*) Il eft bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie & la Moldavie.

(*c*) Ou *Lapouchin*.

mollefle

molleſſe dont les femmes ſe ſont fait ailleurs des besoins réels. Ce qui rendit ſa faveur plus ſingulière, c'eſt qu'elle ne fut ni enviée, ni traverſée, & que perſonne n'en fut la victime. Elle calma ſouvent la colère du czar, & le rendit plus grand encore en le rendant plus clément. Enfin elle lui devint ſi néceſſaire qu'il l'épouſa ſecrétement en 1707. Il en avait déjà deux filles, & il en eut l'année ſuivante une princeſſe qui épouſa depuis le duc de Holſtein. Le mariage ſecret de *Pierre* & de *Catherine* fut déclaré le jour même que le czar (*d*) partit avec elle pour aller éprouver ſa fortune contre l'empire ottoman. Toutes les diſpoſitions promettaient un heureux ſuccès. L'hetman des Coſaques devait contenir les Tartares, qui déjà ravageaient l'Ukraine dès le mois de février; l'armée ruſſe avançait vers le Nieſter; un autre corps de troupes, ſous le prince *Gallitzin*, marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables; car *Gallitzin* ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de tartares joints à quelques coſaques & à quelques polonais du parti de *Staniſlas*, & même de ſuédois, il les défit entièrement, & leur tua cinq mille hommes. Ces tartares avaient déjà fait dix mille eſclaves dans le plat pays. C'eſt de temps immémorial la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils ſurprennent. Les captifs furent tous délivrés, & leurs raviſſeurs paſſés au fil de l'épée. Toute l'armée, ſi elle eût été raſſemblée, devait monter à ſoixante mille hommes. Elle dut être encore augmentée par les troupes du roi de

1711.

17 mars.

(*d*) Journal de *Pierre le Grand*.

1711. Pologne. Ce prince, qui devait tout au czar, vint le trouver le 3 juin à Jaroſlau ſur la rivière de Sane, & lui promit de nombreux ſecours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux rois : mais la diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'*Auguſte* avait promis : elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le ſort du czar d'avoir dans le roi *Auguſte* un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes eſpérances dans la Moldavie & dans la Valachie, & il fut trompé de même.

La Moldavie & la Valachie devaient ſecouer le joug des Turcs. Ces pays ſont ceux des anciens Daces, qui, mêlés aux Gépides, inquiétèrent long-temps l'empire romain : *Trajan* les ſoumit ; le premier *Conſtantin* les rendit chrétiens. La Dacie fut une province de l'empire d'Orient ; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'Occident, en ſervant ſous les *Odoacres* & ſous les *Théodorics*.

Ces contrées reſtèrent depuis annexées à l'empire grec ; & quand les Turcs eurent pris Conſtantinople, elles furent gouvernées & opprimées par des princes particuliers. Enfin elles ont été entièrement ſoumiſes par le padiſha ou empereur turc, qui en donne l'inveſtiture. Le hoſpodar ou vaivode que la Porte choiſit pour gouverner ces provinces, eſt toujours un chrétien grec. Les Turcs ont par ce choix fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la perſécution. Le prince que la Porte nomme eſt tributaire, ou plutôt fermier : elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, & qui fait le plus de préſens au viſir, ainſi qu'elle confère

le patriarchat grec de Conſtantinople. C'eſt quelque-fois un dragoman, c'eſt-à-dire un interprète du divan, qui obtient cette place. Rarement la Moldavie & la Valachie ſont réunies ſous un même vaivode; la Porte partage ces deux provinces, pour en être plus ſûre. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On feſait deſcendre ce vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un kan tartare; & du nom de *Timurkan* venait, diſait-on, la famille de *Kantemir*. 1711.

Baſſaraba Brancovan avait été inveſti de la Valachie. Ce *Baſſaraba* ne trouva point de généalogiſte qui le fît deſcendre d'un conquérant tartare. *Cantemir* crut que le temps était venu de ſe ſouſtraire à la domination des Turcs, & de ſe rendre indépendant par la protection du czar. Il fit préciſément avec *Pierre* ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles*. Il engagea même d'abord le hoſpodar de Valachie *Baſſaraba* à entrer dans la conſpiration dont il eſpérait recueillir tout le fruit. Son plan était de ſe rendre maître des deux provinces. L'évêque de Jéruſalem, qui était alors en Valachie, fut l'ame de ce complot. *Cantemir* promit au czar des troupes & des vivres, comme *Mazeppa* en avait promis au roi de Suède, & ne tint pas mieux ſa parole.

Le général *Sheremetoff* s'avança juſqu'à Yaſſi capitale de la Moldavie, pour voir & pour ſoutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver & en fut reçu en prince; mais il n'agit en prince qu'en publiant un manifeſte contre l'empire turc. Le hoſpodar de Valachie, qui démêla bientôt ſes vues ambitieuſes, abandonna ſon parti, & rentra dans ſon devoir.

1711. L'évêque de Jérufalem, craignant juftement pour fa tête, s'enfuit & fe cacha; les peuples de la Valachie & de la Moldavie demeurèrent fidelles à la Porte ottomane, & ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée ruffe les allèrent porter à l'armée turque.

Déjà le vifir *Baltagi Mehemet* avait paffé le Danube à la tête de cent mille hommes, & marchait vers Yaffi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hiérafe, qui tombe dans le Danube, & qui eft à peu près la frontière de la Moldavie & de la Beffarabie. Il envoya alors le comte *Poniatowski*, gentilhomme polonais attaché à la fortune du roi de Suède, prier ce prince de venir lui rendre vifite, & voir fon armée. *Charles* ne put s'y réfoudre; il exigeait que le grand-vifir lui fît fa première vifite dans fon afile près de Bender: fa fierté l'emporta fur fes intérêts. Quand *Poniatowski* revint au camp des Turcs, & qu'il excufa les refus de *Charles XII*: *Je m'attendais bien*, dit le vifir au kan des Tartares, *que ce fier païen en uferait ainfi*. Cette fierté réciproque, qui aliène toujours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du roi de Suède: il dut d'ailleurs s'apercevoir bientôt que les Turcs n'agiffaient que pour eux & non pas pour lui.

Tandis que l'armée ottomane paffait le Danube, le czar avançait par les frontières de la Pologne, paffait le Boryfthène pour aller dégager le maréchal *Sheremetoff* qui, étant au midi de Yaffi fur les bords du Pruth, était menacé de fe voir bientôt environné de cent mille turcs & d'une armée de tartares. *Pierre*, avant de paffer le Boryfthène, avait craint d'expofer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible; mais *Catherine* regarda cette attention du czar comme

un outrage à sa tendresse & à son courage; elle fit tant d'instances que le czar ne put se passer d'elle; l'armée la voyait avec joie à cheval à la tête des troupes; elle se servait rarement de voiture. Il fallut marcher au-delà du Borysthène par quelques déserts, traverser le Bog, & ensuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Niester; après quoi l'on trouvait encore un autre désert avant d'arriver à Yassi sur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gaieté, envoyait des secours aux officiers malades, & étendait ses soins sur les soldats. 1711.

On arriva enfin à Yassi où l'on devait établir des magasins. Le hospodar de Valachie *Bassaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, & feignant d'être dans ceux du czar, lui proposa la paix, quoique le grand-visir ne l'en eût point chargé : on sentit le piége ; on se borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne; les provisions que *Cantemir* avait promises, & qu'il espérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver; la situation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contre-temps; des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent & les infectèrent : l'eau manquait souvent dans la marche sous un soleil brûlant & dans des déserts arides ; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux. 4 juillet.

Pierre dans cette marche se trouvait, par une fatalité singulière, à portée de *Charles XII;* car Bender n'est éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où l'armée russe campait auprès de Yassi. Des partis de cosaques pénétrèrent jusqu'à la retraite de *Charles*;

1711. mais les tartares de Crimée, qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le roi de Suède à couvert d'une furprife. Il attendait avec impatience & fans crainte dans fon camp l'événement de la guerre.

Pierre fe hâta de marcher fur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magafins. Le point décifif était d'empêcher les Turcs, poftés au-deffous fur la rive gauche, de paffer ce fleuve, & de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie & de la Valachie; il envoya le général *Janus* avec l'avant-garde pour s'oppofer à ce paffage des Turcs: mais ce général n'arriva que dans le temps même qu'ils paffaient fur leurs pontons; il fe retira, & fon infanterie fut pourfuivie jufqu'à ce que le czar vînt lui-même le dégager.

L'armée du grand-vifir s'avança donc bientôt vers celle du czar le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes: celle des Turcs, renforcée des Tartares, était, dit-on, de près de deux cents cinquante mille hommes; celle des Ruffes n'était alors que d'environ trente-fept mille combattans. Un corps affez confidérable, fous le général *Renne*, était au-delà des montagnes de la Moldavie fur la rivière de Sireth; & les Turcs coupèrent la communication.

Le czar commençait à manquer de vivres, & à peine fes troupes campées non loin du fleuve pouvaient-elles avoir de l'eau; elles étaient expofées à une nombreufe artillerie, placée par le grand-vifir fur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait fans ceffe fur les Ruffes. Il paraît par ce récit très-détaillé & très-fidelle que le vifir *Baltagi Mehemet*, loin d'être un imbécille, comme les Suédois l'ont repréfenté,

s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Paſſer le Pruth à la vue d'un ennemi, le contraindre à reculer & le pourſuivre, couper tout d'un coup la communication entre l'armée du czar & un corps de ſa cavalerie, enfermer cette armée ſans lui laiſſer de retraite, lui ôter l'eau & les vivres, la tenir ſous des batteries de canon qui la menacent d'une rive oppoſée ; tout cela n'était pas d'un homme ſans activité & ſans prévoyance. 1711.

Pierre alors ſe trouva dans une plus mauvaiſe poſition que *Charles XII* à Pultava ; enfermé comme lui par une armée ſupérieure, éprouvant plus que lui la diſette, & s'étant fié comme lui aux promeſſes d'un prince trop peu puiſſant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, & tenta d'aller choiſir un camp avantageux en retournant vers Yaſſi.

Il décampa dans la nuit ; mais à peine eſt-il en marche que les Turcs tombent ſur ſon arrière-garde au point du jour. Le régiment des gardes préobazinsky arrêta long-temps leur impétuoſité. On ſe forma, on fit des retranchemens avec les chariots & le bagage. Le même jour toute l'armée turque attaqua encore les Ruſſes. Une preuve qu'ils pouvaient ſe défendre, quoi qu'on en ait dit, c'eſt qu'ils ſe défendirent très-long-temps, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, & qu'ils ne furent point entamés. 20 juillet. 21 juillet.

Il y avait dans l'armée ottomane deux officiers du roi de Suède, l'un le comte *Poniatowski*, l'autre le comte de *Sparre*, avec quelques coſaques du parti de *Charles XII*. Mes mémoires diſent que ces généraux conſeillèrent au grand-viſir de ne point combattre, de couper l'eau & les vivres aux ennemis, & de les forcer

1711. à ſe rendre priſonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le grand-viſir à détruire avec le ſabre une armée fatiguée & languiſſante, qui périſſait déjà par la diſette. La première idée paraît plus circonſpecte, la ſeconde plus conforme au caractère des généraux élevés par *Charles XII*.

Le fait eſt que le grand-viſir tomba ſur l'arrière-garde au point du jour. Cette arrière-garde était en déſordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cents hommes; on ſe forma avec célérité. Un général allemand nommé *Allard* eut la gloire de faire des diſpoſitions ſi rapides & ſi bonnes, que les Ruſſes réſiſtèrent pendant trois heures à l'armée ottomane ſans perdre de terrain.

La diſcipline à laquelle le czar avait accoutumé ſes troupes le paya bien de ſes peines. On avait vu à Nerva ſoixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indiſciplinés; & ici l'on voit une arrière-garde d'environ huit mille ruſſes ſoutenir les efforts de cent cinquante mille turcs, leur tuer ſept mille hommes, & les forcer à retourner en arrière.

Après ce rude combat les deux armées ſe retranchèrent pendant la nuit; mais l'armée ruſſe reſtait toujours enfermée, privée de proviſions & d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, & ne pouvait approcher du fleuve; car ſi tôt que quelques ſoldats haſardaient d'aller puiſer de l'eau, un corps de turcs poſtés à la rive oppoſée feſait pleuvoir ſur eux le plomb & le fer d'une artillerie nombreuſe chargée à cartouche. L'armée turque, qui avait attaqué les


Camp des Turcs
Chemin de Gurguli à Yassi
Camp du Czar
Riviere du Pruth remontant vers Yassi
Camp des Tartares

Ruſſes, continuait toujours de ſon côté à la foudroyer 1711.
par ſon canon.

Il était probable qu'enfin les Ruſſes allaient être perdus ſans reſſource par leur poſition, par l'inégalité du nombre & par la diſette. Les eſcarmouches continuaient toujours ; la cavalerie du czar, preſque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun ſecours, à moins qu'elle ne combattît à pied ; la ſituation paraiſſait déſeſpérée. Il ne faut que jeter les yeux ſur la carte exacte du camp du czar & de l'armée ottomane, que l'on a miſe à la fin du volume, pour voir qu'il n'y eut jamais de poſition plus dangereuſe, que la retraite était impoſſible, qu'il fallait remporter une victoire complète, ou périr juſqu'au dernier, ou être eſclave des Turcs. (3)

Toutes les relations, tous les mémoires du temps conviennent unanimement que le czar, incertain s'il tenterait le lendemain le ſort d'une nouvelle bataille, s'il expoſerait ſa femme, ſon armée, ſon empire, & le fruit de tant de travaux à une perte qui ſemblait inévitable, ſe retira dans ſa tente, accablé de douleur & agité de convulſions dont il était quelquefois attaqué, & que ſes chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que perſonne fût témoin de ſon état, il défendit qu'on entrât dans ſa tente. Il

(3) L'auteur de la nouvelle hiſtoire de Ruſſie prétend que le czar envoya un courrier à Moſcou, pour recommander aux ſénateurs de continuer de gouverner s'ils apprenaient qu'il eût été fait priſonnier, leur defendre d'executer ceux de ſes ordres donnés pendant ſa captivité, qui leur paraitraient contraires à l'interêt de l'empire, & leur ordonner de choiſir un autre maître s'ils croyaient cette élection néceſſaire au ſalut de l'Etat : cependant le czarovitz *Alexis* vivait alors & était en âge de gouverner ; mais il n'eſt queſtion de cet ordre ni dans le journal de *Pierre I*, ni dans aucun recueil authentique.

1711. vit alors quel était son bonheur d'avoir permis à sa femme de le suivre. *Catherine* entra malgré la défense.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, exposée comme un autre au feu de l'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle persuada son époux de tenter la voie de la négociation.

C'est la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux souverains ou à leurs représentans, de ne les aborder qu'avec des présens. *Catherine* rassembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence & tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux pelisses de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramassa fut destiné pour le kiaia. Elle choisit elle-même un officier intelligent qui devait avec deux valets porter les présens au grand-visir, & ensuite faire conduire au kiaia en sureté le présent qui lui était réservé. Cet officier fut chargé d'une lettre du maréchal *Sheremetoff* à *Mehemet Baltagi*. Les mémoires de *Pierre* conviennent de la lettre; ils ne disent rien des détails dans lesquels entra *Catherine;* mais tout est assez confirmé par la déclaration de *Pierre* lui-même, donnée en 1723, quand il fit couronner *Catherine* impératrice. *Elle nous a été*, dit-il, *d'un très-grand secours dans tous les dangers, & particulièrement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes.* Si le czar en effet n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim ou par le fer, le service rendu par *Catherine* était aussi grand que les bienfaits dont son époux l'avait comblée. Le journal manuscrit (*e*) de *Pierre le grand* dit que le jour même du

(*e*) Page 177 du journal de *Pierre le grand*.

grand combat du 20 juillet il y avait trente & un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, & fix mille fix cents quatre-vingt-douze de cavalerie, prefque tous démontés ; il aurait donc perdu feize mille deux cents quarante-fix combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires affurent que la perte des Turcs fut beaucoup plus confidérable que la fienne, & qu'attaquant en foule & fans ordre, aucun des coups tirés fur eux ne porta à faux. S'il eft ainfi, la journée du Pruth du 20 au 21 juillet fut une des plus meurtrières qu'on ait vue depuis plufieurs fiècles. 1711.

Il faut ou foupçonner *Pierre le grand* de s'être trompé, lorfqu'en couronnant l'impératrice, il lui témoigne fa reconnaiffance *d'avoir fauvé fon armée réduite à vingt-deux mille combattans;* ou accufer de faux fon journal, dans lequel il eft dit que le jour de cette bataille fon armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait fur le Sireth, *montait à trente & un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, & à fix mille fix cents quatre-vingt-douze de cavalerie.* Suivant ce calcul la bataille aurait été plus terrible que tous les hiftoriens & tous *les mémoires pour & contre ne l'ont rapporté jufqu'ici.* Il y a certainement ici quelque malentendu ; & cela eft très-ordinaire dans les récits de campagnes lorfqu'on entre dans les détails. Le plus fûr eft de s'en tenir toujours à l'événement principal, à la victoire & à la défaite : on fait rarement avec précifion ce que l'une & l'autre ont coûté.

A quelque petit nombre que l'armée ruffe fût réduite, on fe flattait qu'une réfiftance fi intrépide & fi opiniâtre en impoferait au grand-vifir ; qu'on

1711. obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte ottomane ; que ce traité, en rendant le visir agréable à son maître, ne ferait pas trop humiliant pour l'empire de Russie. Le grand mérite de *Catherine* fut, ce semble, d'avoir vu cette possibilité dans un moment où les généraux ne paraissaient voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans son histoire de *Charles XII*, rapporte une lettre du czar au grand-visir dans laquelle il s'exprime en ces mots : *Si contre mon attente j'ai le malheur d'avoir déplu à sa hautesse, je suis prêt à réparer les sujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble général, d'empêcher qu'il ne soit répandu plus de sang, & je vous supplie de faire cesser dans le moment le feu excessif de votre artillerie. Recevez l'otage que je viens de vous envoyer.*

Cette lettre porte tous les caractères de fausseté, ainsi que la plupart des pièces rapportées au hasard par *Norberg* : elle est datée du 11 juillet, nouveau style ; & on n'écrivit à *Baltagi Mehemet* que le 21, nouveau style. Ce ne fut point le czar qui écrivit, ce fut le maréchal *Sheremetoff* : on ne se servit point dans cette lettre de ces expressions, *le czar a eu le malheur de déplaire à sa hautesse;* ces termes ne conviennent qu'à un sujet qui demande pardon à son maître ; il n'est point question d'otage ; on n'en envoya point ; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremetoff* dans sa lettre fesait seulement souvenir le visir de quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les ministres d'Angleterre & de Hollande, lorsque le divan demandait la cession de la citadelle

& du port de Tangarok, qui étaient les vrais ſujets de la guerre. 1711.

Il ſe paſſa quelques heures avant qu'on eût une réponſe du grand-viſir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un ſecond courrier avec un duplicata, & on tint conſeil de guerre en préſence de *Catherine*. Dix officiers-généraux ſignèrent le réſultat que voici : 21 juillet.

„ Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions „ qu'on lui offre, & s'il demande que nous poſions „ les armes, & que nous nous rendions à diſcrétion, „ tous les généraux & les miniſtres ſont unanimement „ d'avis de ſe faire jour au travers des ennemis. „

En conſéquence de cette réſolution, on entoura le bagage de retranchemens, & on s'avança juſqu'à cent pas de l'armée turque, lorſque enfin le grand-viſir fit publier une ſuſpenſion d'armes.

Tout le parti ſuédois a traité dans ſes mémoires ce viſir de lâche & d'infame, qui s'était laiſſé corrompre. C'eſt ainſi que tant d'écrivains ont accuſé le comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du duc de *Marlborough*, pour engager le roi de Suède à continuer la guerre contre le czar, & qu'on a imputé à un miniſtre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité de Séville. De telles accuſations ne doivent être avancées que ſur des preuves évidentes. Il eſt très-rare que des premiers miniſtres s'abaiſſent à de ſi honteuſes lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, & par les regiſtres qui en font foi. Un miniſtre eſt toujours un homme en ſpectacle à l'Europe ; ſon

1711. honneur eſt la baſe de ſon crédit; il eſt toujours aſſez riche pour n'avoir pas beſoin d'être un traître.

La place de vice-roi de l'empire ottoman eſt ſi belle, les profits en ſont ſi immenſes en temps de guerre, l'abondance & la magnificence régnaient à un ſi haut point dans les tentes de *Baltagi Mehemet*, la ſimplicité & ſurtout la diſette étaient ſi grandes dans l'armée du czar, que c'était bien plutôt au grand-viſir à donner qu'à recevoir. Une légère attention de la part d'une femme qui envoyait des peliſſes & quelques bagues, comme il eſt d'uſage dans toutes les cours, ou plutôt dans toutes les portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche & ouverte de *Baltagi Mehemet* ſemble confondre les accuſations dont on a ſouillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le vice-chancelier *Schaffirof* alla dans ſa tente avec un grand appareil; tout ſe paſſa publiquement & ne pouvait ſe paſſer autrement. La négociation même fut entamée en préſence d'un homme attaché au roi de Suède, & domeſtique du comte *Poniatowski*, officier de *Charles XII*, lequel ſervit d'abord d'interprète; & les articles furent rédigés publiquement par le premier ſecrétaire du viſiriat, nommé *Hummer Effendi*. Le comte *Poniatowski* y était préſent lui-même. Le préſent qu'on feſait au kiaia fut offert publiquement & en cérémonie; tout ſe paſſa ſelon l'uſage des Orientaux; on ſe fit des préſens réciproques: rien ne reſſemble moins à une trahiſon. Ce qui détermina le viſir à conclure, c'eſt que dans ce temps-là même le corps d'armée commandé par le général *Renne*, ſur la rivière de Sireth en Moldavie, avait paſſé trois rivières, & était alors vers le Danube, où *Renne* venait de

prendre la ville & le château de Brahila, défendus 1711.
par une garnifon nombreufe commandée par un bacha. Le czar avait un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne. Il eft de plus très-vraifemblable que le vifir ne fut pas inftruit de la difette que fouffraient les Ruffes. Le compte des vivres & des munitions n'eft pas communiqué à fon ennemi; on fe vante au contraire devant lui d'être dans l'abondance, dans le temps qu'on fouffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs & les Ruffes; la différence des vêtemens, de la religion & du langage ne le permet pas. Ils ne connaiffent point comme nous la défertion: auffi le grand-vifir ne favait pas au jufte dans quel état déplorable était l'armée de *Pierre*.

Baltagi qui n'aimait pas la guerre, & qui cependant l'avait bien faite, crut que fon expédition était affez heureufe s'il remettait aux mains du grand-feigneur les villes & les ports pour lefquels il combattait; s'il renvoyait des bords du Danube en Ruffie l'armée victorieufe du général *Renne*, & s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le bofphore Cimmérien, la mer Noire à un prince entreprenant; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au rifque d'une nouvelle bataille, qu'après tout, le défefpoir pouvait gagner contre la force: il avait vu fes janiffaires repouffés la veille, & il y avait bien plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand. Telles furent fes raifons: ni les officiers de *Charles* qui étaient dans fon armée, ni le kan des Tartares ne les approuvèrent. L'intérêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages fur les frontières

1711. de Ruſſie & de Pologne ; l'intérêt de *Charles XII* était de ſe venger du czar : mais le général, le premier miniſtre de l'empire ottoman, n'était animé ni par la vengeance particulière d'un prince chrétien, ni par l'amour du butin qui conduiſait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une ſuſpenſion d'armes, les Ruſſes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés comme le voyageur *la Motraye* le rapporte, & comme *Norberg* le copie d'après lui. Le viſir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, & c'eſt ſur quoi *Poniatowski* inſiſtait ; mais il était au fond convenable à l'empire turc que la Pologne reſtât déſunie & impuiſſante ; ainſi cet article ſe réduiſit à retirer les troupes ruſſes des frontières. Le kan des Tartares demandait un tribut de quarante mille ſequins : ce point fut long-temps débattu, & ne paſſa point.

Le viſir demanda long-temps qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le roi de Suède s'était fait livrer *Patkul*. *Cantemir* ſe trouvait préciſément dans le même cas où avait été *Mazeppa*. Le czar avait fait à *Mazeppa* ſon procès criminel, & l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en uſèrent point ainſi ; ils ne connaiſſent ni les procès par contumace, ni les ſentences publiques. Ces condamnations affichées & les exécutions en effigie ſont d'autant moins en uſage chez eux que leur loi leur défend les repréſentations humaines, de quelque genre qu'elles puiſſent être. Ils inſiſtèrent en vain ſur l'extradition de *Cantemir*. *Pierre* écrivit ces propres paroles au vice-chancelier *Schaffirof*.

» J'abandonnerai

„ J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain 1711.
„ qui s'étend jusqu'à Cursk ; il me restera l'espérance
„ de le recouvrer : mais la perte de ma foi est irré-
„ parable, je ne peux la violer. Nous n'avons de
„ propre que l'honneur ; y renoncer, c'est cesser d'être
„ monarque. „

Enfin le traité fut conclu & signé près du village nommé Falksen sur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu'Azoph & son territoire seraient rendus avec les munitions & l'artillerie dont il était pourvu avant que le czar l'eût pris en 1696, que le port de Taganrok sur la mer de Zabache serait démoli, ainsi que celui de Samara sur la rivière de ce nom, & d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le roi de Suède, & cet article même fesait assez voir combien le visir était mécontent de lui. Il fut stipulé que ce prince ne serait point inquiété par le czar, s'il retournait dans ses Etats, & que d'ailleurs le czar & lui pouvaient faire la paix s'ils en avaient envie.

Il est bien évident par la rédaction singulière de cet article que *Baltagi Mehemet* se souvenait des hauteurs de *Charles XII*. Qui sait même si ces hauteurs n'avaient pas incliné *Mehemet* du côté de la paix ? la perte du czar était la grandeur de *Charles*, & il n'est pas dans le cœur humain de rendre puissans ceux qui nous méprisent. Enfin ce prince qui n'avait pas voulu venir à l'armée du visir, quand il avait besoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage qui lui ôtait toutes ses espérances, allait être consommé. Le visir n'alla point à sa rencontre, & se contenta de lui envoyer deux bachas ; il ne vint au-devant de *Charles* qu'à quelque distance de sa tente.

Histoire de Russie. P

1711. La converſation ne ſe paſſa, comme on ſait, qu'en reproches. Pluſieurs hiſtoriens ont cru que la réponſe du viſir au roi, quand ce prince lui reprocha d'avoir pu prendre le czar priſonnier, & de ne l'avoir pas fait, était la réponſe d'un imbécille. *Si j'avais pris le czar*, dit-il, *qui aurait gouverné ſon empire?* Il eſt aiſé pourtant de comprendre que c'était la réponſe d'un homme piqué; & ces mots qu'il ajouta, *il ne faut pas que tous les rois ſortent de chez eux*, montrent aſſez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de ſon voyage que celui de déchirer la robe du grand-viſir avec l'éperon de ſes bottes. Le viſir, qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas apercevoir, & en cela il était très-ſupérieur à *Charles*. Si quelque choſe put faire ſentir à ce monarque, dans ſa vie brillante & tumultueuſe, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'eſt qu'à Pultava un pâtiſſier avait fait mettre bas les armes à toute ſon armée, & qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du ſort du czar & du ſien; car ce viſir *Baltagi Mehemet* avait été fendeur de bois dans le ſérail, comme ſon nom le ſignifie; & loin d'en rougir, il s'en faiſait honneur; tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres.

Le ſultan & tout Conſtantinople furent d'abord très-contens de la conduite du viſir: on fit des réjouiſſances publiques une ſemaine entière; le kiaia de *Mehemet*, qui porta le traité au divan, fut élevé incontinent à la dignité de boujouk imraoùr, grand-écuyer; ce n'eſt pas ainſi qu'on traite ceux dont on croit être mal ſervi.

Il paraît que *Norberg* connaiſſait peu le gouvernement

ottoman, puiſqu'il dit *que le grand-ſeigneur ménageait ſon viſir, & que Baltagi Mehemet était à craindre.* Les janiſſaires ont été ſouvent dangereux aux ſultans ; mais il n'y a pas un exemple d'un ſeul viſir qui n'ait été aiſément ſacrifié ſur un ordre de ſon maître, & *Mehemet* n'était pas en état de ſe ſoutenir par lui-même. C'eſt de plus ſe contredire que d'aſſurer dans la même page que les janiſſaires étaient irrités contre *Mehemet*, & que le ſultan craignait ſon pouvoir. 1711.

Le roi de Suède fut réduit à la reſſource de cabaler à la cour ottomane. On vit un roi qui avait fait des rois s'occuper à faire préſenter au ſultan des mémoires & des placets qu'on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un ſujet qui veut décrier un miniſtre auprès de ſon maître. C'eſt ainſi qu'il ſe conduiſit contre le viſir *Mehemet* & contre tous ſes ſucceſſeurs : tantôt on s'adreſſait à la ſultane *Validé* par une juive ; tantôt on employait un eunuque : il y eut enfin un homme, qui ſe mêlant parmi les gardes du grand-ſeigneur, contrefit l'inſenſé, afin d'attirer ſes regards, & de pouvoir lui donner un mémoire du roi. De toutes ces manœuvres *Charles* ne recueillit d'abord que la mortification de ſe voir retrancher ſon thaïm, c'eſt-à-dire la ſubſiſtance que la généroſité de la Porte lui fourniſſait par jour, & qui ſe montait à quinze cents livres monnaie de France. Le grand-viſir au lieu de thaïm lui dépêcha un ordre, en forme de conſeil, de ſortir de la Turquie.

Charles s'obſtina plus que jamais à reſter, s'imaginant toujours qu'il rentrerait en Pologne & dans l'empire ruſſe avec une armée ottomane. Perſonne n'ignore quelle fut enfin en 1714 l'iſſue de ſon audace

1711. inflexible; comment il se battit contre une armée de janissaires, de spahis & de tartares, avec ses secrétaires, ses valets de chambre, ses gens de cuisine & d'écurie; qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreuse hospitalité; qu'il retourna ensuite déguisé en courrier dans ses Etats, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que s'il y a eu de la raison dans sa conduite, cette raison n'était pas faite comme celle des autres hommes.

CHAPITRE II.

Suite de l'affaire du Pruth.

IL est utile de rappeler ici un fait déjà raconté dans l'histoire de *Charles XII*. Il arriva, pendant la suspension d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux tartares surprirent deux officiers italiens de l'armée du czar, & vinrent les vendre à un officier des janissaires; le visir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux tartares. Comment accorder cette délicatesse si sévère avec la violation du droit des gens dans la personne de l'ambassadeur *Tolstoy*, que le même grand-visir avait fait arrêter dans les rues de Constantinople? il y a toujours une raison des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi Mehemet* était piqué contre le kan des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix; & il voulut lui faire sentir qu'il était le maître.

Le czar après la paix signée se retira par Yassi jusque sur la frontière, suivi d'un corps de huit mille turcs,

que le vifir envoya non-feulement pour obferver la marche de l'armée ruffe, mais pour empêcher que les tartares vagabonds ne l'inquiétaffent. 1711.

Pierre accomplit d'abord le traité, en fefant démolir la fortereffe de Samara & de Kamienska ; mais la reddition d'Azoph & la démolition de Taganrok fouffrirent plus de difficultés : il fallait, aux termes du traité, diftinguer l'artillerie & les munitions d'Azoph qui appartenaient aux Turcs, de celles que le czar y avait mifes depuis qu'il avait conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, & la Porte en fut juftement irritée. Le fultan était impatient de recevoir les clefs d'Azoph ; le vifir les promettait ; le gouverneur différait toujours. *Baltagi Mehemet* en perdit les bonnes grâces de fon maître & fa place ; le kan des Tartares & fes autres ennemis prévalurent contre lui : il fut enveloppé dans la difgrace de plufieurs bachas ; mais le grand-feigneur, qui connaiffait fa fidélité, ne lui ôta ni fon bien ni fa vie ; il fut envoyé à Mytilène où il commanda. Cette fimple dépofition, cette confervation de fa fortune, & furtout ce commandement dans Mytilène démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce vifir avait été corrompu par l'argent du czar. Novembre.

Norberg dit que le boftangi bachi qui vint lui redemander le bul de l'empire, & lui fignifier fon arrêt, le déclara *traître & défobéiffant à fon maître, vendu aux ennemis à prix d'argent, & coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du roi de Suède.* Premièrement ces fortes de déclarations ne font point du tout en ufage en Turquie : les ordres du fultan font donnés en fecret & exécutés en filence. Secondement fi le vifir avait été

1711. déclaré *traître*, *rebelle & corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort dans un pays où ils ne font jamais pardonnés. Enfin s'il avait été puni pour n'avoir pas affez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il eft clair que ce prince aurait eu en effet à la Porte ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres miniftres ; ils devaient en ce cas implorer fa faveur & prévenir fes volontés : mais au contraire *Juffuf Bacha*, aga des janiffaires, qui fuccéda à *Mehemet Baltagi* dans le vifiriat, penfa hautement comme fon prédéceffeur fur la conduite de ce prince ; loin de le fervir, il ne fongea qu'à fe défaire d'un hôte dangereux ; & quand *Poniatowski*, le confident & le compagnon de *Charles XII*, vint complimenter ce vifir fur fa nouvelle dignité, il lui dit : *Païen, je t'avertis qu'à la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jeter dans la mer une pierre au cou.*

Ce compliment que le comte *Poniatowski* rapporte lui-même dans des mémoires qu'il fit à ma réquifition, ne laiffe aucun doute fur le peu d'influence que *Charles XII* avait à la Porte. Tout ce que *Norberg* a rapporté des affaires de Turquie paraît d'un homme paffionné & mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'efprit de parti, & parmi les menfonges politiques, tout ce qu'il avance fans preuve touchant la prétendue corruption d'un grand-vifir, c'eft-à-dire, d'un homme qui difpofait de plus de foixante millions par an, fans rendre compte. J'ai encore entre les mains la lettre que le comte *Poniatowski* écrivit au roi *Staniflas* immédiatement après la paix du Pruth : il reproche à *Baltagi Mehemet* fon éloignement pour le roi de Suède, fon peu de goût pour la guerre, fa

facilité ; mais il se garde bien de l'accuser de corruption ; il savait trop ce que c'est que la place d'un grand-visir pour penser que le czar pût mettre un prix à la trahison du vice-roi de l'empire ottoman. 1711.

Schaffirof & *Sheremetoff* demeurés en otage à Constantinople ne furent point traités comme ils l'auraient été, s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, & d'avoir trompé le sultan de concert avec le visir ; ils demeurèrent en liberté dans la ville, escortés de deux compagnies de janissaires.

L'ambassadeur *Tolstoy* étant sorti des sept tours immédiatement après la paix du Pruth, les ministres d'Angleterre & de Hollande s'entremirent auprès du nouveau visir pour l'exécution des articles.

Azoph venait enfin d'être rendu aux Turcs ; on démolissait les forteresses stipulées dans le traité. Quoique la Porte ottomane n'entre guère dans les différends des princes chrétiens, cependant elle était flattée alors de se voir arbitre entre la Russie, la Pologne & le roi de Suède : elle voulait que le czar retirât ses troupes de la Pologne, & délivrât la Turquie d'un voisinage si dangereux ; elle souhaitait que *Charles* retournât dans ses Etats, afin que les princes chrétiens fussent continuellement divisés : mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares désiraient toujours la guerre, comme les artisans veulent exercer leurs professions lucratives. Les janissaires la souhaitaient, mais plus par haine contre les chrétiens, par fierté, par amour pour la licence que par d'autres motifs. Cependant les négociations des ministres anglais & hollandais prévalurent contre le parti opposé. La paix du Pruth fut confirmée ; mais

1711. on ajouta dans le nouveau traité que le czar retirerait dans trois mois toutes ſes troupes de la Pologne, & que l'empereur turc renverrait inceſſamment *Charles XII.*

On peut juger par ce nouveau traité ſi le roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment ſacrifié par le nouveau viſir *Juſſuf Bacha* ainſi que par *Baltagi Mehemet.* Ses hiſtoriens n'ont eu d'autre reſſource pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuſer *Juſſuf* d'avoir été corrompu, ainſi que ſon prédéceſſeur. De pareilles imputations tant de fois renouvelées ſans preuve ſont bien plutôt les cris d'une cabale impuiſſante que les témoignages de l'hiſtoire. L'eſprit de parti obligé d'avouer les faits en altère les circonſtances & les motifs; & malheureuſement c'eſt ainſi que toutes les hiſtoires contemporaines parviennent falſifiées à la poſtérité, qui ne peut plus guère démêler la vérité du menſonge.

CHAPITRE III.

Mariage du czarovitz & déclaration ſolemnelle du mariage de Pierre avec Catherine qui reconnait ſon frère.

CETTE malheureuſe campagne du Pruth fut plus funeſte au czar que ne l'avait été la bataille de Nerva: car après Nerva il avait ſu tirer parti de ſa défaite même, réparer toutes ſes pertes, & enlever l'Ingrie à *Charles XII*; mais après avoir perdu, par le traité de Falkſen avec le ſultan, ſes ports & ſes forteresſes ſur

les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire fur la mer Noire. Il lui reftait un champ affez vafte pour fes entreprifes ; il avait à perfectionner tous fes établiffemens en Ruffie, fes conquêtes fur la Suède à pourfuivre, le roi *Augufte* à raffermir en Pologne, & fes alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré fa fanté ; il fallut qu'il allât aux eaux de Carlsbad en Bohème ; mais pendant qu'il prenait les eaux, il fefait attaquer la Poméranie, Stralfund était bloqué, & cinq petites villes étaient prifes. 1711.

La Poméranie eft la province d'Allemagne la plus feptentrionale, bornée à l'Orient par la Pruffe & la Pologne, à l'Occident par le Brandebourg, au Midi par le Meklembourg, & au Nord par la mer Baltique : elle eut prefque de fiècle en fiècle différens maîtres. *Guftave-Adolphe* s'en empara dans la fameufe guerre de trente ans, & enfin elle fut cédée folemnellement aux Suédois par le traité de Vefphalie, à la réferve de l'évêché de Camin & de quelques petites places fituées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement appartenir à l'électeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les ducs de Poméranie. La race de ces ducs s'était éteinte en 1637 ; par conféquent, fuivant les lois de l'Empire, la maifon de Brandebourg avait un droit évident fur cette province ; mais la néceffité, la première des lois, l'emporta dans le traité d'Ofnabruck fur les pactes de famille, & depuis ce temps la Poméranie prefque toute entière avait été le prix de la valeur fuédoife.

Le projet du czar était de dépouiller la couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle poffédait en Allemagne ; il fallait, pour remplir ce deffein, s'unir

1711. avec les électeurs de Brandebourg & d'Hanovre, & avec le Danemarck. *Pierre* écrivit tous les articles du traité qu'il projetait avec ces puissances, & tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

25 octobre. Pendant ce temps-là même il maria dans Torgau son fils *Alexis* avec la princesse de *Volfenbuttel*, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI*; mariage qui fut depuis si funeste, & qui coûta la vie aux deux époux.

Le czarovitz était né du premier mariage de *Pierre* avec *Eudoxie Lapoukin*, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils *Alexis Petrovitz*, né le 1er mars 1690, était dans sa vingt-deuxième année. Ce prince n'était pas encore connu en Europe. Un ministre, dont on a imprimé des mémoires sur la cour de Russie, dit dans une lettre écrite à son maître, datée du 25 août 1711, » que ce prince était grand & bien fait, qu'il ressem- » blait beaucoup à son père, qu'il avait le cœur » bon, qu'il était plein de piété, qu'il avait lu cinq » fois l'écriture sainte, qu'il se plaisait fort à la lecture » des anciennes histoires grecques : il lui trouve l'es- » prit étendu & facile; il dit que ce prince sait les » mathématiques, qu'il entend bien la guerre, la » navigation, la science de l'hydraulique, qu'il sait » l'allemand, qu'il apprend le français; mais que son » père n'a jamais voulu qu'il fît ce qu'on appelle » ses exercices. »

Voilà un portrait bien différent de celui que le czar lui-même fit quelque temps après de ce fils infortuné : nous verrons avec quelle douleur son père lui reprocha

tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce 1711.
ministre admire en lui.

C'est à la postérité à décider entre un étranger qui peut juger légérement ou flatter le caractère d'*Alexis*, & un père qui a cru devoir sacrifier les sentimens de la nature au bien de son empire. Si le ministre n'a pas mieux connu l'esprit d'*Alexis* que sa figure, son témoignage a peu de poids : il dit que ce prince était grand & bien fait ; les mémoires que j'ai reçus de Pétersbourg disent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine sa belle-mère n'assista point à ce mariage ; car quoiqu'elle fût regardée comme czarine, elle n'était point reconnue solemnellement en cette qualité, & le titre d'*altesse* qu'on lui donnait à la cour du czar lui laissait encore un rang trop équivoque, pour qu'elle signât au contrat, & pour que le cérémonial allemand lui accordât une place convenable à sa dignité d'épouse du czar *Pierre*. Elle était alors à Thorn 1712.
dans la Prusse polonaise. Le czar envoya d'abord les Janvier.
deux nouveaux époux à Volfenbuttel, & reconduisit bientôt la czarine à Pétersbourg avec cette rapidité & cette simplicité d'appareil qu'il mettait dans tous ses voyages.

Ayant fait le mariage de son fils, il déclara plus solemnellement le sien, & le célébra à Pétersbourg. La cérémonie fut aussi auguste qu'on peut la rendre 19 février.
dans un pays nouvellement créé, dans un temps où les finances étaient dérangées par la guerre soutenue contre les Turcs, & par celle qu'on fesait encore au roi de Suède. Le czar ordonna seul la fête, & y travailla lui-même selon sa coutume. Ainsi *Catherine* fut

1712. reconnue publiquement czarine, pour prix d'avoir ſauvé ſon époux & ſon armée.

Les acclamations avec leſquelles ce mariage fut reçu dans Pétersbourg étaient ſincères : mais les applaudiſſemens des ſujets aux actions d'un prince abſolu ſont toujours ſuſpects : ils furent confirmés par tous les eſprits ſages de l'Europe, qui virent avec plaiſir, preſque dans le même temps, d'un côté l'héritier de cette vaſte monarchie n'ayant de gloire que celle de ſa naiſſance, marié à une princeſſe ; & de l'autre un conquérant, un légiſlateur partageant publiquement ſon lit & ſon trône avec une inconnue, captive à Marienbourg, & qui n'avait que du mérite. L'approbation même eſt devenue plus générale, à meſure que les eſprits ſe ſont plus éclairés par cette ſaine philoſophie qui a fait tant de progrès depuis quarante ans, philoſophie ſublime & circonſpecte, qui apprend à ne donner que des reſpects extérieurs à toute eſpèce de grandeur & de puiſſance, & à réſerver les reſpects véritables pour les talens & pour les ſervices.

Je dois fidellement rapporter ce que je trouve, concernant ce mariage, dans les dépêches du comte de *Baſſevitz*, conſeiller aulique à Vienne, & longtemps miniſtre de Holſtein à la cour de Ruſſie. C'était un homme de mérite, plein de droiture & de candeur, & qui a laiſſé en Allemagne une mémoire précieuſe. Voici ce qu'il dit dans ſes lettres : „ La „ czarine avait été non-ſeulement néceſſaire à la „ gloire de *Pierre*, mais elle l'était à la conſervation „ de ſa vie. Ce prince était malheureuſement ſujet à „ des convulſions douloureuſes, qu'on croyait être

„ l'effet d'un poifon qu'on lui avait donné dans 1712.
„ fa jeuneffe. *Catherine* feule avait trouvé le fecret „ d'apaifer fes douleurs par des foins pénibles & des „ attentions recherchées dont elle feule était capable, „ & fe donnait toute entière à la confervation d'une „ fanté auffi précieufe à l'Etat qu'à elle-même. Ainfi „ le czar ne pouvant vivre fans elle la fit compagne „ de fon lit & de fon trône. „ Je me borne à rapporter fes propres paroles.

La fortune, qui dans cette partie du monde avait produit tant de fcènes extraordinaires à nos yeux, & qui avait élevé l'impératrice *Catherine*, de l'abaiffement & de la calamité, au plus haut degré d'élévation, la fervit encore fingulièrement quelques années après la folemnité de fon mariage.

Voici ce que je trouve dans le manufcrit curieux d'un homme qui était alors au fervice du czar, & qui parle comme témoin.

„ Un envoyé du roi *Augufte* à la cour du czar, „ retournant à Drefde par la Courlande, entendit dans „ un cabaret un homme qui paraiffait dans la mifère, „ & à qui on fefait l'accueil infultant que cet état „ n'infpire que trop aux hommes. Cet inconnu piqué „ dit qu'on ne le traiterait pas ainfi s'il pouvait par„ venir à être préfenté au czar, & que peut-être il „ aurait dans fa cour de plus puiffantes protections „ qu'on ne penfait.

„ L'envoyé du roi *Augufte*, qui entendit ce difcours, „ eut la curiofité d'interroger cet homme, & fur „ quelques réponfes vagues qu'il en reçut, l'ayant „ confidéré plus attentivement, il crut démêler dans „ fes traits quelques reffemblances avec l'impératrice.

1712. „ Il ne put s'empêcher, quand il fut à Drefde, „ d'en écrire à un de fes amis à Pétersbourg. La „ lettre tomba dans les mains du czar, qui envoya „ ordre au prince *Repnin*, gouverneur de Riga, de „ tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé „ dans la lettre. Le prince *Repnin* fit partir un homme „ de confiance pour Mittau en Courlande; on décou- „ vrit l'homme; il s'appelait *Charles Scavronski*; il „ était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort „ dans les guerres de Pologne, & qui avait laiffé „ deux enfans au berceau, un garçon & une fille. „ L'un & l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on „ peut recevoir de la nature dans l'abandon général „ de toutes chofes. *Scavronski*, féparé de fa fœur dès „ la plus tendre enfance, favait feulement qu'elle „ avait été prife dans Marienbourg en 1704, & „ la croyait encore auprès du prince *Menzikoff*, où il „ penfait qu'elle avait fait quelque fortune.

„ Le prince *Repnin*, fuivant les ordres exprès de fon „ maître, fit conduire à Riga *Scavronski*, fous prétexte „ de quelque délit dont on l'accufait; on fit contre „ lui une efpèce d'information, & on l'envoya fous „ bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien „ traiter fur la route.

„ Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena „ chez un maître-d'hôtel du czar, nommé *Shepleff*. „ Ce maître-d'hôtel, inftruit du rôle qu'il devait „ jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières fur „ fon état, & lui dit enfin que l'accufation qu'on „ avait intentée contre lui à Riga était très-grave, „ mais qu'il obtiendrait juftice, qu'il devait préfenter „ une requête à fa majefté, qu'on drefferait cette

» requête en son nom, & qu'on ferait en sorte qu'il 1712.
» pût la lui donner lui-même.

» Le lendemain le czar alla dîner chez *Shepleff;* » on lui présenta *Scavronski :* ce prince lui fit beaucoup de questions, & demeura convaincu, par la » naïveté de ses réponses, qu'il était le propre frère » de la czarine. Tous deux avaient été dans leur » enfance en Livonie. Toutes les réponses que fit » *Scavronski* aux questions du czar se trouvaient » conformes à ce que sa femme lui avait dit de sa » naissance & des premiers malheurs de sa vie.

» Le czar ne doutant plus de la vérité, proposa le » lendemain à sa femme d'aller dîner avec lui chez » ce même *Shepleff :* il fit venir au sortir de table ce » même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint » vêtu des mêmes habits qu'il avait portés dans le » voyage; le czar ne voulut point qu'il parût dans un » autre état que celui auquel sa mauvaise fortune » l'avait accoutumé. »

Il l'interrogea encore devant sa femme. Le manuscrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots: *Cet homme est ton frère : allons, Charles, baise la main de l'impératrice, & embrasse ta sœur.*

L'auteur de la relation ajoute que l'impératrice tomba en défaillance, & que lorsqu'elle eut repris ses sens, le czar lui dit : *Il n'y a là rien que de simple; ce gentilhomme est mon beau-frère; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose, s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me semble qu'un tel discours montre autant de grandeur que de simplicité, & que cette grandeur est très-peu commune. L'auteur dit que *Scavronski* resta

1712. long-temps chez *Shepleff*, qu'on lui affigna une penfion confidérable, & qu'il vécut très-retiré. Il ne pouffe pas plus loin le récit de cette aventure, qui fervit feulement à découvrir la naiffance de *Catherine:* mais on fait d'ailleurs que ce gentilhomme fut créé comte, qu'il époufa une fille de qualité, & qu'il eut deux filles mariées à des premiers feigneurs de Ruffie. Je laiffe au peu de perfonnes qui peuvent être inftruites de ces détails, à démêler ce qui eft vrai dans cette aventure, & ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manufcrit ne paraît pas avoir raconté ces faits dans la vue de débiter du merveilleux à fes lecteurs, puifque fon mémoire n'était point deftiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il fe peut qu'il fe trompe fur quelques circonftances, mais le fond paraît très-vrai; car fi ce gentilhomme avait fu qu'il était frère d'une perfonne fi puiffante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour fe faire reconnaître. Cette reconnaiffance, toute fingulière qu'elle paraît, n'eft pas fi extraordinaire que l'élévation de *Catherine:* l'une & l'autre font une preuve frappante de la deftinée, & peuvent fervir à nous faire fufpendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité, moins oppofés peut-être à l'ordre commun des chofes que toute l'hiftoire de cette impératrice.

Les fêtes que *Pierre* donna pour le mariage de fon fils & le fien ne furent pas des divertiffemens paffagers qui épuifent le tréfor, & dont le fouvenir refte à peine. Il acheva la fonderie des canons & les bâtimens de l'amirauté; les grands chemins furent perfectionnés; de nouveaux vaiffeaux furent conftruits;

il

il creusa des canaux ; la bourse & les magasins furent 1712.
achevés, & le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans sa vigueur. Il ordonna que le sénat de Moscou fût transporté à Pétersbourg ; ce qui s'exécuta au mois d'avril 1712. Par-là cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'empire. Plusieurs prisonniers suédois furent employés aux embellissemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite.

CHAPITRE IV.

PRISE DE STETIN.

Descente en Finlande. Evénemens de 1712.

PIERRE se voyant heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre *Charles XII*, dans ses négociations avec tous les princes qui voulaient chasser les Suédois du continent, & les renfermer pour jamais dans la presqu'île de la Scandinavie, portait toutes ses vues sur les côtes occidentales du nord de l'Europe, & oubliait les Palus-Méotides & la mer Noire. Les clefs d'Azoph, long-temps refusées au bacha qui devait entrer dans cette place au nom du grand-seigneur, avaient été enfin rendues ; & malgré tous les soins de *Charles XII*, malgré toutes les intrigues de ses partisans à la cour ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie & la Turquie étaient en paix.

1712. *Charles XII* restait toujours obstinément à Bender, & fesait dépendre sa fortune & ses espérances du caprice d'un grand-visir, tandis que le czar menaçait toutes ses provinces, armait contre lui le Danemarck & l'Hanovre, était prêt à faire déclarer la Prusse, & réveillait la Pologne & la Saxe.

La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans sa conduite avec la Porte dont il dépendait, il la déployait contre ses ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, & le czar, & les rois de Pologne, de Danemarck & de Prusse, & l'électeur d'Hanovre, devenu bientôt après roi d'Angleterre, & l'empereur d'Allemagne, qu'il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L'empereur s'en vengeait en l'abandonnant à sa mauvaise fortune, & en ne donnant aucune protection aux Etats que la Suède possédait encore en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stetin au premier roi de Prusse *Fréderic*, électeur de Brandebourg, qui avait des droits très-légitimes sur cette partie de la Poméranie : mais il ne regardait pas alors la Prusse comme une puissance prépondérante: ni *Charles*, ni personne, ne pouvait prévoir que le petit royaume de Prusse presque désert & l'électorat de Brandebourg deviendraient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement; & résolu de rompre plutôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer & sur terre. Ses Etats étaient presque épuisés d'hommes & d'argent, cependant on obéit : le sénat de Stockholm équipa une flotte de treize vaisseaux de

ligne ; on arma des milices ; chaque habitant devint foldat. Le courage & la fierté de *Charles XII* femblèrent animer tous fes fujets, prefque auffi malheureux que leur maître. 1712.

Il eft difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encore un parti en Pologne, qui, aidé des Tartares de Crimée, pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le roi *Staniflas* fur le trône ; fon efpérance d'engager la Porte ottomane à foutenir ce parti, & de prouver au divan qu'il devait envoyer deux cents mille hommes à fon fecours, fous prétexte que le czar défendait en Pologne fon allié *Augufte*, était une efpérance chimérique.

Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues ; & les Ruffes, les Danois, les Saxons étaient en Poméranie. *Pierre* mena fon époufe à cette expédition. Déjà le roi de Danemarck s'était emparé de Stade, ville maritime du duché de Brème ; les armées ruffe, faxone & danoife étaient devant Stralfund. Septembre.

Ce fut alors que le roi *Staniflas*, voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impoffibilité de remonter fur le trône de Pologne, & tout en confufion par l'abfence obftinée de *Charles XII*, affembla les généraux fuédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, feule & dernière reffource de la Suède dans ces provinces. Octobre.

Il leur propofa un accommodement avec le roi *Augufte*, & offrit d'en être la victime. Il leur parla en français : voici les propres paroles dont il fe fervit,

1712. & qu'il leur laissa par un écrit que signèrent neuf officiers-généraux, entre lesquels il se trouvait un *Patkul*, cousin-germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII* avait fait expirer sur la roue.

„J'ai servi jusqu'ici d'instrument à la gloire des „ armes de la Suède ; je ne prétends pas être le „ sujet funeste de leur perte. Je me déclare de sacri- „ fier ma couronne (*f*) & mes propres intérêts à la „ conservation de la personne sacrée du roi, ne „ voyant pas humainement d'autre moyen pour le „ retirer de l'endroit où il se trouve. „

Ayant fait cette déclaration, il se disposa à partir pour la Turquie, dans l'espérance de fléchir l'opiniâtreté de son bienfaiteur, & de le toucher par ce sacrifice. Sa mauvaise fortune le fit arriver en Bessarabie, précisément dans le temps même que *Charles*, après avoir promis au sultan de quitter son asile, & ayant reçu l'argent & l'escorte nécessaire pour son retour, mais s'étant obstiné à rester, & à braver les Turcs & les Tartares, soutint contre une armée entière, aidé de ses seuls domestiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs, pouvant aisément le tuer, se contentèrent de le prendre prisonnier. *Stanislas*, arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui-même ; ainsi deux rois chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce temps où toute l'Europe était troublée, & où la France achevait contre une partie de l'Europe

(*f*) On a cru devoir laisser la déclaration du roi *Stanislas* telle qu'il la donna, mot pour mot : il y a des fautes de langue, *je me déclare de sacrifier* n'est pas français ; mais la pièce en est plus authentique, & n'en est pas moins respectable.

une guerre non moins funeste, pour mettre sur le trône d'Espagne le petit-fils de *Louis XIV*, l'Angleterre donna la paix à la France, & la victoire que le maréchal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, sauva cet Etat de ses autres ennemis. La France était depuis un siècle l'alliée de la Suède ; il importait que son alliée ne fût pas privée de ses possessions en Allemagne. *Charles* trop éloigné ne savait pas même encore à Bender ce qui se passait en France. 1712.

La régence de Stockholm hasarda de demander de l'argent à la France épuisée, dans un temps où *Louis XIV* n'avait pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un comte de *Sparre* chargé de cette négociation qui ne devait pas réussir. *Sparre* vint à Versailles, & représenta au marquis de *Torcy* l'impuissance où l'on était de payer la petite armée suédoise qui restait à *Charles XII* en Poméranie, qu'elle était prête à se dissiper faute de paye, que le seul allié de la France allait perdre des provinces dont la conservation était nécessaire à la balance générale ; qu'à la vérité *Charles XII* dans ses victoires avait trop négligé le roi de France, mais que la générosité de *Louis XIV* était aussi grande que les malheurs de *Charles*. Le ministre français fit voir au suédois l'impuissance où l'on était de secourir son maître, & *Sparre* désespérait du succès.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* désespérait d'obtenir. Il y avait à Paris un banquier nommé *Samuel Bernard* qui avait fait une fortune prodigieuse, tant par les remises de la cour dans les pays étrangers que par d'autres entreprises; c'était un homme enivré d'une espèce de gloire rarement attachée à sa profession,

1712. qui aimait passionnément toutes les choses d'éclat, & qui savait que tôt ou tard le ministère de France rendait avec avantage ce qu'on hasardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui, il le flatta, & au sortir de table le banquier fit délivrer au comte de *Sparre* six cents mille livres; après quoi il alla chez le ministre marquis de *Torcy*, & lui dit: ›› J'ai donné en votre nom deux ›› cents mille écus à la Suède; vous me les ferez rendre ›› quand vous pourrez. ››

9 décembre. Le comte de *Steinbock*, général de l'armée de *Charles*, n'attendait pas un tel secours; il voyait ses troupes sur le point de se mutiner; & n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant enfin d'être enveloppé par trois armées de russes, de danois, de saxons, il demanda une armistice, jugeant que *Stanislas* allait abdiquer, qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII*, qu'il fallait au moins gagner du temps, & sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un courrier à Bender pour représenter au roi l'état déplorable de ses finances, de ses affaires & de ses troupes, & pour l'instruire qu'il se voyait forcé à cette armistice qu'il serait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courrier était parti, & *Stanislas* ne l'était pas encore quand *Steinbock* reçut ces deux cents mille écus du banquier de Paris; c'était alors un trésor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours avec lequel on remédie à tout, il encouragea son armée; il eut des munitions, des recrues; il se vit à la tête de douze mille hommes, & renonçant à toute suspension d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre.

C'était ce même *Steinbock* qui en 1710, après la

défaite de Pultava, avait vengé la Suède sur les Danois, 1712.
dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie : il avait marché contre eux avec de simples milices qui n'avaient que des cordes pour bandoulières, & avait remporté une victoire complète. Il était, comme tous les autres généraux de *Charles XII*, actif & intrépide; mais sa valeur était souillée par la férocité. C'est lui qui après un combat contre les Russes, ayant ordonné qu'on tuât tous les prisonniers, aperçut un officier polonais du parti du czar, qui se jetait à l'étrier de *Stanislas*, & que ce prince tenait embrassé pour lui sauver la vie ; *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre les bras du prince, comme il est rapporté dans la vie de *Charles XII:* & le roi *Stanislas* a dit à l'auteur qu'il aurait cassé la tête à *Steinbock*, s'il n'avait été retenu par son respect & par sa reconnaissance pour le roi de Suède.

Le général *Steinbock* marcha donc dans le chemin de Vismar, aux Russes, aux Saxons & aux Danois réunis. Il se trouva vis-à-vis l'armée danoise & saxonne qui précédait les Russes éloignés de trois lieues. Le czar envoie trois courriers coup sur coup au roi de Danemarck pour le prier de l'attendre, & pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois sans être supérieur en forces. Le roi de Danemarck ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait sûre : il s'avança contre les Suédois, & les attaqua près d'un endroit nommé Gadebesck. On vit encore à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois & les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, & tombaient morts percés de coups.

1712. *Steinbock* remporta la victoire avant que les Ruffes puffent arriver à portée du champ de bataille; il reçut quelques jours après la réponfe du roi fon maître qui condamnait toute idée d'armiftice; il difait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteufe qu'en cas qu'elle fut réparée, & que fort ou faible il fallait vaincre ou périr. *Steinbock* avait déjà prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut femblable à celle qui avait confolé un moment le roi *Augufte*, quand dans le cours de fes infortunes il gagna la bataille de Calish contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Calish ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Augufte*, & celle de Gadebesck recula feulement la perte de *Steinbock* & de fon armée.

Le roi de Suède, en apprenant la victoire de *Steinbock*, crut fes affaires rétablies : il fe flatta même de faire déclarer l'empire ottoman, qui menaçait encore le czar d'une nouvelle guerre ; & dans cette efpérance il ordonna à fon général *Steinbock* de fe porter en Pologne, croyant toujours, au moindre fuccès, que le temps de Nerva, & ceux où il fefait des lois, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confondues par l'affaire de Bender, & par fa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebesck fut d'aller réduire en cendres pendant la nuit la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans & de manufacturiers ; ville fans défenfe, qui n'ayant point pris les armes, ne devait point être facrifiée : elle fut entièrement détruite ; plufieurs habitans expirèrent dans les flammes; d'autres échappés nus à l'incendie, vieillards, femmes, enfans, expirerent de froid & de fatigues aux portes

de Hambourg. (*g*) Tel a été fouvent le fort de plu- 1712.
fieurs milliers d'hommes pour les querelles de deux hommes. *Steinbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Ruffes, les Danois, les Saxons le pourfuivirent fi vivement après fa victoire, qu'il fut obligé de demander un afile dans Tonninge, forterefle du Holftein, pour lui & pour fon armée.

Le pays de Holftein était alors un des plus dévaftés du Nord, & fon fouverain un des plus malheureux princes. C'était le propre neveu de *Charles XII;* c'était pour fon père, beau-frère de ce monarque, que *Charles* avait porté fes armes jufque dans Copenhague avant la bataille de Nerva; c'était pour lui qu'il avait fait le traité de Travendal, par lequel les ducs de Holftein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays eft en partie le berceau des Cimbres & de ces anciens Normands qui conquirent la Neuftrie en France, l'Angleterre entière, Naples & Sicile. On ne peut être aujourd'hui moins en état de faire des conquêtes que l'eft cette partie de l'ancienne Cherfonèfe Cimbrique : deux petits duchés la compofent; Slefvick appartenant au roi de Danemarck & au duc en commun; Gottorp au duc de Holftein feul. Slefvick eft une principauté fouveraine; Holftein eft membre de l'empire d'Allemagne qu'on appelle empire romain.

Le roi de Danemarck & le duc de Holftein-Gottorp étaient de la même maifon; mais le duc, neveu de *Charles XII* & fon héritier préfomptif, était né l'ennemi du roi de Danemarck qui accablait fon enfance. Un

(*g*) Le chapelain confeffeur *Norberg* dit froidement dans fon hiftoire que le general *Steinbock* ne mit le feu à la ville que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter les meubles.

1712. frère de son père, évêque de Lubec, administrateur des Etats de cet infortuné pupille, se voyait entre l'armée suédoise qu'il n'osait secourir, & l'armée russe, danoise & saxonne qui menaçaient. Il fallait pourtant tâcher de sauver les troupes de *Charles XII*, sans choquer le roi de Danemarck devenu maître du pays, dont il épuisait toute la substance.

L'évêque administrateur du Holstein était entièrement gouverné par ce fameux baron de *Gortz*, (*h*) le plus délié & le plus entreprenant des hommes, d'un esprit vaste & fécond en ressources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, aussi insinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets; sachant plaire, sachant persuader, & entraînant les esprits par la chaleur de son génie, après les avoir gagnés par la douceur de ses paroles. Il eut depuis sur *Charles XII* le même ascendant qui lui soumettait l'évêque administrateur du Holstein, & l'on sait qu'il paya de sa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible & le plus opiniâtre souverain qui jamais ait été sur le trône.

1713. 21 janvier. *Gortz* (*i*) s'aboucha secrétement à Usum avec *Steinbock*, & lui promit qu'il lui livrerait la forteresse de Tonninge, sans compromettre l'évêque administrateur son maître; & dans le même temps il fit assurer le roi de Danemarck qu'on ne la livrerait pas. C'est ainsi que presque toutes les négociations se conduisent; les affaires d'Etat étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des ministres consistant

(*h*) Nous prononçons *Guerts*.

(*i*) Mémoires secrets de *Bassevitz*.

uniquement dans le ſuccès, & l'honneur des particuliers dans l'obſervation de leurs paroles. 1713.

Steinbock ſe préſenta devant Tonninge; le commandant de la ville refuſe de lui ouvrir les portes : ainſi on met le roi de Danemarck hors d'état de ſe plaindre de l'évêque adminiſtrateur ; mais *Gortz* fait donner un ordre, au nom du duc mineur, de laiſſer entrer l'armée ſuédoiſe dans Tonninge. Le ſecrétaire du cabinet nommé *Stamke* ſigne le nom du duc de Holſtein : par-là *Gortz* ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encore le droit de donner ſes ordres : il ſert à la fois le roi de Suède, auprès duquel il voulait ſe faire valoir, & l'évêque adminiſtrateur ſon maître, qui paraît ne pas conſentir à l'admiſſion de l'armée ſuédoiſe. Le commandant de Tonninge aiſément gagné livra la ville aux Suédois, & *Gortz* ſe juſtifia comme il put auprès du roi de Danemarck, en proteſtant que tout avait été fait malgré lui.

L'armée ſuédoiſe, (*k*) retirée en partie dans la ville, & en partie ſous ſon canon, ne fut pas pour cela ſauvée : le général *Steinbock* fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ ſeize mille s'étaient rendus après Pultava.

Il fut ſtipulé que *Steinbock*, ſes officiers & ſoldats pourraient être rançonnés ou échangés ; on fixa la rançon de *Steinbock* à huit mille écus d'Empire ; c'eſt une bien petite ſomme, cependant on ne put la trouver, & *Steinbock* reſta captif à Copenhague juſqu'à ſa mort.

(*k*) Mémoires de *Steinbock*.

1713. Les Etats de Holſtein demeurèrent à la diſcrétion d'un vainqueur irrité. Le jeune duc fut l'objet de la vengeance du roi de Danemarck, pour prix de l'abus que *Gortz* avait fait de ſon nom; les malheurs de *Charles XII* retombaient ſur toute ſa famille.

Gortz voyant ſes projets évanouis, toujours occupé de jouer un grand rôle dans cette confuſion, revint à l'idée qu'il avait eue d'établir une neutralité dans les Etats de Suède en Allemagne.

Le roi de Danemarck était près d'entrer dans Tonninge. *George* électeur de Hanovre voulait avoir les duchés de Brème & de Verden avec la ville de Stade. Le nouveau roi de Pruſſe *Frédéric-Guillaume* jetait la vue ſur Stetin. *Pierre I* ſe diſpoſait à ſe rendre maître de la Finlande. Tous les Etats de *Charles XII*, hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager: comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité? *Gortz* négocia en même temps avec tous les princes qui avaient intérêt à ce partage: il courait jour & nuit d'une province à une autre; il engagea le gouverneur de Brème & de Verden à remettre ces deux duchés à l'électeur de Hanovre en ſéqueſtre, afin que les Danois ne les priſſent pas pour eux: il fit tant qu'il obtint du roi de Pruſſe qu'il ſe chargerait conjointement avec le Holſtein du ſéqueſtre de Stetin & de Viſmar; moyennant quoi le roi de Danemarck laiſſerait le Holſtein en paix, & n'entrerait pas dans Tonninge. C'était aſſurément un étrange ſervice à rendre à *Charles XII* que de mettre ſes places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais: mais *Gortz* en leur remettant ces villes comme en otage, les forçait à la neutralité, du moins pour

quelque temps ; il espérait qu'ensuite il pourrait faire déclarer l'Hanovre & le Brandebourg en faveur de la Suède : il fesait entrer dans ses vues le roi de Pologne, dont les Etats ruinés avaient besoin de la paix : enfin il voulait se rendre nécessaire à tous les princes. Il disposait du bien de *Charles XII* comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, & d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même ; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite qu'un plein-pouvoir d'un évêque de Lubec, qui n'était nullement autorisé lui-même par *Charles XII*. 1713.

Tel a été ce *Gortz* que jusqu'ici on n'a pas assez connu. On a vu des premiers ministres de grands Etats, comme un *Oxenstiern*, un *Richelieu*, un *Albéroni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe ; mais que le conseiller privé d'un évêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, sans être avoué de personne, c'était une chose inouïe.

Il réussit d'abord : il fit un traité avec le roi de Prusse, par lequel ce monarque s'engageait, en gardant Stetin en séquestre, à conserver à *Charles XII* le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Gortz* fit proposer au gouverneur de la Poméranie (*Mayerfeld*) de rendre la place de Stetin au roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le suédois, gouverneur de Stetin, pourrait être aussi facile que l'avait été le holstenois, gouverneur de Tonninge : mais les officiers de *Charles XII* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu'on n'entrerait dans Stetin que sur son corps & sur des ruines. Il informa son maître de cette étrange proposition. Le courrier Juin.

1713. trouva *Charles XII* captif à Démirtash, après son aventure de Bender. On ne savait alors si *Charles* ne resterait pas prisonnier des Turcs toute sa vie, si on ne le réléguerait pas dans quelque île de l'Archipel ou de l'Asie. *Charles* de sa prison manda à *Mayerfeld* ce qu'il avait mandé à *Steinbock*, qu'il fallait mourir plutôt que de plier sous ses ennemis, & lui ordonna d'être aussi inflexible qu'il l'était lui-même.

Gortz voyant que le gouverneur de Stetin dérangeait ses mesures, & ne voulait entendre parler ni de neutralité, ni de séquestre, se mit dans la tête non-seulement de faire séquestrer cette ville de Stetin, mais encore Stralsund; & il trouva le secret de faire avec le roi de Pologne, électeur de Saxe, le même traité pour Stralsund qu'il avait fait avec l'électeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuissance des Suédois de garder ces places sans argent & sans armée, pendant que le roi était captif en Turquie; & il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le Nord, au moyen de ces séquestres. Le Danemarck lui-même se prêtait enfin aux négociations de *Gortz*: il gagna absolument l'esprit du prince *Menzikoff*, général & favori du czar: il lui persuada qu'on pourrait céder le Holstein à son maître; il flatta le czar de l'idée de percer un canal du Holstein dans la mer Baltique, entreprise si conforme au goût de ce fondateur, & surtout d'obtenir une puissance nouvelle, en voulant bien être un des princes de l'empire d'Allemagne, & en acquérant aux diètes de Ratisbonne un droit de suffrage qui serait toujours soutenu par le droit des armes.

On ne peut ni se plier en plus de manières, ni

prendre plus de formes différentes, ni jouer plus de 1713.
rôles que fit ce négociateur volontaire : il alla jusqu'à engager le prince *Menzikoff* à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait sauver, à la bombarder, afin de forcer le commandant *Mayerfeld* à la remettre en séquestre; & il osait ainsi outrager le roi de Suède, auquel il voulait plaire, & à qui en effet il ne plut que trop dans la suite pour son malheur.

Quand le roi de Prusse vit qu'une armée russe bombardait Stetin, il craignit que cette ville ne fût perdue pour lui, & ne restât à la Russie. C'était où *Gortz* l'attendait. Le prince *Menzikoff* manquait d'argent, il lui fit prêter 400000 écus par le roi de Prusse; il fit parler ensuite au gouverneur de la place: *Lequel aimez-vous mieux*, lui dit-on, *ou de voir Stetin en cendres sous la domination de la Russie, ou de la confier au roi de Prusse qui la rendra au roi votre maître ?* Le commandant se laissa enfin persuader; il se rendit; *Menzikoff* entra dans la place, & moyennant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du roi de Prusse, qui pour la forme y laissa entrer deux bataillons de Holstein, & qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès-lors le second roi de Prusse, successeur d'un roi faible & prodigue, jeta les fondemens de la grandeur où son pays parvint dans la suite par la discipline militaire & par l'économie.

Le baron de *Gortz*, qui fit mouvoir tant de ressorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnassent à la province de Holstein, ni qu'ils renonçassent à s'emparer de Tonninge : il manqua ce qui paraissait être son premier but, mais il réussit à tout le reste, &

1713. furtout à devenir un perfonnage important dans le Nord, ce qui était en effet fa vue principale.

Septembre. Déjà l'électeur d'Hanovre s'était affuré de Brème & de Verden dont *Charles XII* était dépouillé; les Saxons étaient devant fa ville de Vifmar; Stetin était entre les mains du roi de Pruffe; les Ruffes allaient affiéger Stralfund avec les Saxons, & ceux-ci étaient déjà dans l'île de Rugen; le czar au milieu de tant de négociations était defcendu en Finlande, pendant qu'on difputait ailleurs fur la neutralité & fur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralfund, abandonnant le refte à fes alliés, & au prince *Menzikoff*, il s'était embarqué dans le mois de mai fur la mer Baltique; & montant un vaiffeau de cinquante canons qu'il avait fait conftruire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, fuivi de quatre-vingt-douze galères & de cent-dix demi-galères, qui portaient feize mille combattans.

22 mai. La defcente fe fit à Elfinford, qui eft dans la partie la plus méridionale de cette froide & ftérile contrée, par le foixante & unième degré.

Cette defcente réuffit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on defcendit par un autre: on mit les troupes à terre, & l'on prit la ville. Le czar s'empara de Borgo, d'Abo, & fut maître de toute la côte. Il ne paraiffait pas que les Suédois euffent déformais aucune reffource; car c'était dans ce temps-là même que l'armée fuédoife, commandée par *Steinbock*, fe rendait prifonnière de guerre.

Tous ces défaftres de *Charles XII* furent fuivis, comme nous l'avons vu, de la perte de Brème, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie; & enfin

enfin le roi *Stanislas* & *Charles* lui-même étaient prisonniers en Turquie; cependant il n'était pas encore détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée ottomane, de remettre *Stanislas* sur le trône, & de faire trembler tous ses ennemis.

CHAPITRE V.

SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de Charles XII dans ses Etats.

PIERRE suivant le cours de ses conquêtes perfectionnait l'établissement de sa marine, fesait venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ses alliés attachés à sa fortune & à sa personne, quoiqu'ils eussent tous des intérêts divers & des vues opposées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède sur les golfes de Finlande & de Bothnie. 1714.

L'un de ses généraux de terre, le prince *Gallitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elsinford, où le czar avait débarqué, jusqu'au milieu des terres vers le bourg de Tavastus: c'était un poste qui couvrait la Bothnie. Quelques régimens suédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il fallut livrer une bataille; les Russes la gagnèrent entièrement; ils dissipèrent toute l'armée 13 mars. suédoise, & pénétrèrent jusqu'à Vasa: de sorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingts lieues de pays.

Il restait aux Suédois une armée navale avec

1714. laquelle ils tenaient la mer. *Pierre* ambitionnait depuis long-temps de signaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, & avait rassemblé une flotte de seize vaisseaux de ligne, cent quatre-vingts galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'île d'Aland, & les autres îles de la mer Baltique non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte suédoise. Cette flotte était plus forte en grands vaisseaux que la sienne, mais inférieure en galères, plus propre à combattre en pleine mer qu'au travers des rochers. C'était une supériorité que le czar ne devait qu'à son génie. Il servait dans sa flotte en qualité de contre-amiral, & recevait les ordres de l'amiral *Apraxin*. *Pierre* voulait s'emparer de l'île d'Aland, qui n'est éloignée de la Suède que de douze lieues. Il fallait passer à la vue de la flotte des Suédois: ce dessein hardi fut exécuté; les galères s'ouvrirent le passage sous le canon ennemi qui ne plongeait pas assez. On entra dans Aland; & comme cette côte est hérissée d'écueils presque toute entière, le czar fit transporter à bras quatre-vingts petites galères par une langue de terre, & on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de Hango, où étaient ses gros vaisseaux. *Erenschild*, contre-amiral des Suédois, crut qu'il allait prendre aisément, ou couler à fond ces quatre-vingts galères; il avança de ce côté pour les reconnaître: mais il fut reçu avec un feu si vif qu'il vit tomber presque tous ses soldats & tous ses matelots. On lui prit les galères & les prames qu'il avait amenées, & le vaisseau qu'il montait; il se sauvait dans une chaloupe, mais il y fut blessé: enfin obligé de se rendre, on l'amena sur la galère où le czar manœuvrait lui-même.

8 août.

Le reste de la flotte suédoise regagna la Suède. On fut 1714.
consterné dans Stockholm, & on ne s'y croyait pas en sureté.

Pendant ce temps-là même le colonel *Schouvalow Neushlof* attaquait la seule forteresse qui restait à prendre sur les côtes occidentales de la Finlande, & la soumettait au czar, malgré la plus opiniâtre résistance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuse de la vie de *Pierre*. Maître de la Finlande dont il laissa le gouvernement au prince *Gallitzin*, vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, & plus respecté que jamais de ses alliés, il retourna dans Pétersbourg, quand la saison devenue 15 septemb.
très-orageuse ne lui permit plus de rester sur les mers de Finlande & de Bothnie. Son bonheur voulut encore qu'en arrivant dans sa nouvelle capitale, la czarine accoucha d'une princesse, mais qui mourut un an après. Il institua l'ordre de Ste Catherine en l'honneur de son épouse, & célébra la naissance de sa fille par une entrée triomphale. C'était de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ses peuples, celle qui leur était devenue la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronflot neuf galères suédoises, sept prames remplies de prisonniers, & le vaisseau du contre-amiral *Erenschild*.

Le vaisseau amiral de Russie était chargé de tous les canons, des drapeaux & des étendards pris dans la conquête de la Finlande. On apporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe, que le czar avait dessiné selon sa coutume, fut décoré des emblèmes de toutes ses victoires : les vainqueurs passèrent sous cet arc

1714. triomphal ; l'amiral *Apraxin* marchait à leur tête, enfuite le czar en qualité de contre-amiral, & tous les autres officiers felon leur rang : on les préfenta tous au vice-roi *Romadonoski*, qui dans ces cérémonies repréfentait le maître de l'empire. Ce vice-czar diftribua à tous les officiers des médailles d'or ; tous les foldats & les matelots en eurent d'argent. Les fuédois prifonniers pafsèrent fous l'arc de triomphe, & l'amiral *Erenfchild* fuivait immédiatement le czar fon vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le vice-czar était, l'amiral *Apraxin* lui préfenta le contre-amiral *Pierre*, qui demanda à être vice-amiral pour prix de fes fervices : on alla aux voix, & l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les affiftans, & qui infpirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie & celui de la gloire, le czar prononça ce difcours, qui mérite de paffer à la dernière poftérité.

„ Mes frères, eft-il quelqu'un de vous qui eût penfé, „ il y a vingt ans, qu'il combattrait avec moi fur la „ mer Baltique, dans des vaiffeaux conftruits par „ vous-mêmes, & que nous ferions établis dans ces „ contrées conquifes par nos fatigues & par notre „ courage ?..... On place l'ancien fiége des fciences „ dans la Grèce ; elles s'établirent enfuite dans l'Italie, „ d'où elles fe répandirent dans toutes les parties de „ l'Europe : c'eft à préfent notre tour, fi vous voulez „ feconder mes deffeins, en joignant l'étude à l'obéif- „ fance. Les arts circulent dans le monde, comme le „ fang dans le corps humain ; & peut-être ils établi- „ ront leur empire parmi nous pour retourner dans

» la Grèce leur ancienne patrie. J'ose espérer que 1714.
» nous ferons un jour rougir les nations les plus
» civilisées, par nos travaux & par notre solide
» gloire. »

C'est-là le précis véritable de ce discours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions : mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente est d'avoir été prononcée par un monarque victorieux, fondateur & législateur de son empire.

Les vieux boïards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens usages que d'admiration pour la gloire de leur maître; mais les jeunes en furent touchés jusqu'aux larmes.

Ces temps furent encore signalés par l'arrivée des ambassadeurs russes qui revinrent de Constantinople, avec la confirmation de la paix avec les Turcs. Un ambassadeur de Perse était arrivé quelque temps 15 décemb.
auparavant de la part de *Cha-Ussin ;* il avait amené au czar un éléphant & cinq lions. Il reçut en même temps une ambassade du kan des Usbecks, *Mehemet Bahadir*, qui lui demandait sa protection contre d'autres tartares. Du fond de l'Asie & de l'Europe tout rendait hommage à sa gloire.

La régence de Stockholm, désespérée de l'état déplorable de ses affaires, & de l'absence de son roi qui abandonnait le soin de ses Etats, avait pris enfin la résolution de ne le plus consulter ; & immédiatement après la victoire navale du czar, elle avait demandé un passe-port au vainqueur pour un officier chargé de propositions de paix. Le passe-port fut envoyé ; mais dans ce temps-là même la princesse *Ulrique Eléonore*, sœur de *Charles XII*, reçut la nouvelle que le roi

1714. ſon frère ſe diſpoſait enfin à quitter la Turquie, & à revenir ſe défendre. On n'oſa pas alors envoyer au czar le négociateur qu'on avait nommé en ſecret: on ſupporta la mauvaiſe fortune, & l'on attendit que *Charles XII* ſe préſentât pour la réparer.

En effet *Charles*, après cinq années & quelques mois de ſéjour en Turquie, en partit ſur la fin d'octobre 1714. On ſait qu'il mit dans ſon voyage la même ſingularité qui caractériſait toutes ſes actions. Il arriva à Stralſund le 22 novembre 1714. Dès qu'il y fut, le baron de *Gortz* ſe rendit auprès de lui; il avait été l'inſtrument d'une partie de ſes malheurs; mais il ſe juſtifia avec tant d'adreſſe, & lui fit concevoir de ſi hautes eſpérances, qu'il gagna ſa confiance comme il avait gagné celle de tous les miniſtres & de tous les princes avec leſquels il avait négocié: il lui fit eſpérer qu'il détacherait les alliés du czar, & qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Gortz* eut ſur l'eſprit de *Charles* beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le comte *Piper*.

La première choſe que fit *Charles*, en arrivant à Stralſund, fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stockholm. Le peu qu'ils avaient fut livré; on ne ſavait rien refuſer à un prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait auſſi durement que les ſimples ſoldats, & qui expoſait comme eux ſa vie. Ses malheurs, ſa captivité, ſon retour touchaient ſes ſujets & les étrangers: on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le ſecourir. Sa gloire était d'un genre tout oppoſé à celle de *Pierre*; elle ne conſiſtait ni dans l'établiſſement des arts, ni

dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce; elle ne s'étendait pas au-delà de sa personne: son mérite était une valeur au-dessus du courage ordinaire; il défendait ses Etats avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide; & c'en était assez pour que les nations fussent frappées de respect pour lui. Il avait plus de partisans que d'alliés. 1714.

CHAPITRE VI.

ETAT DE L'EUROPE AU RETOUR DE CHARLES XII.

Siége de Stralsund, &c.

LORSQUE *Charles XII* revint enfin dans ses Etats à la fin de 1714, il trouva l'Europe chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. La reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France; *Louis XIV* assurait l'Espagne à son petit-fils, & forçait l'empereur d'Allemagne *Charles VI* & les Hollandais à souscrire à une paix nécessaire: ainsi toutes les affaires du midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du Nord étaient encore plus changées; *Pierre* en était devenu l'arbitre. L'électeur d'Hanovre, appelé au royaume d'Angleterre, voulait agrandir ses terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines allemands que par les conquêtes du grand *Gustave*. Le roi de Danemarck prétendait

1714. reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait appartenu autrefois aux Danois. Le roi de Pruſſe, héritier des ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté, la maiſon de *Holſtein* opprimée par le roi de Danemarck, & le duc de Meklembourg en guerre preſque ouverte avec ſes ſujets, imploraient la protection de *Pierre I.* Le roi de Pologne, électeur de Saxe, déſirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainſi de l'Elbe juſqu'à la mer Baltique *Pierre* était l'appui de tous les princes, comme *Charles* en avait été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, & on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir aſſez de vaiſſeaux de guerre & d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puiſſance maritime du czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait ſur ſon courage; & *Gortz*, devenu tout d'un coup ſon premier miniſtre, lui perſuada qu'il pourrait ſubvenir aux frais avec une monnaie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingt-ſeize fois autant que ſa valeur naturelle; ce qui eſt un prodige dans l'hiſtoire des gouvernemens. Mais dès le mois d'avril 1715, les vaiſſeaux de *Pierre* prirent les premiers armateurs ſuédois qui ſe mirent en mer; & une armée ruſſe marcha en Poméranie.

Les Pruſſiens, les Danois & les Saxons ſe joignirent devant Stralſund. *Charles XII* vit qu'il n'était revenu de ſa priſon de Demirtash & de Demirtoca vers la mer Noire, que pour être aſſiégé ſur le rivage de la mer Baltique.

On a déjà vu dans ſon hiſtoire avec quelle valeur fière & tranquille il brava dans Stralſund tous ſes

ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien ſon caractère. Preſque tous ſes principaux officiers ayant été tués ou bleſſés dans le ſiége, le colonel baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles & de fatigues, s'étant jeté ſur un banc pour prendre une heure de repos, fut appelé pour monter la garde ſur le rempart; il s'y traîna en maudiſſant l'opiniâtreté du roi, & tant de fatigues ſi intolérables & ſi inutiles. Le roi qui l'entendit courut à lui, & ſe dépouillant de ſon manteau qu'il étendit devant lui : „ Vous n'en pouvez plus, „ lui dit-il, mon cher *Reichel;* j'ai dormi une heure, „ je ſuis frais, je vais monter la garde pour vous : „ dormez, je vous éveillerai quand il en ſera temps. „ Après ces mots, il l'enveloppa malgré lui, le laiſſa dormir, & alla monter la garde. 1715.

Ce fut pendant ce ſiége de Stralſund que le nouveau roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, acheta du roi de Danemarck la province de Brême & de Verden avec la ville de Stade, que les Danois avaient priſes ſur *Charles XII.* Il en coûta au roi *George* huit cents mille écus d'Allemagne. On trafiquait ainſi des Etats de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralſund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ſes officiers le forcèrent d'en ſortir. Quand il fut en ſureté, ſon général *Duker* rendit ces ruines au roi de Pruſſe. Octobre. Décembre.

Quelque temps après, *Duker* s'étant préſenté devant *Charles XII*, ce prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ſes ennemis. „ J'aimais trop votre gloire, „ lui répondit *Duker*, pour vous faire l'affront de „ tenir dans une ville dont votre majeſté était ſortie. „

1715. Au reste cette place ne demeura que jusqu'en 1721 aux Prussiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce siége de Stralsund *Charles* reçut encore une mortification, qui eût été plus douloureuse si son cœur avait été sensible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier ministre, le comte *Piper*, homme célébre dans l'Europe, toujours fidelle à son prince, (quoi qu'en aient dit tant d'auteurs indiscrets, sur la foi d'un seul mal informé) *Piper*, dis-je, était sa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois, il était resté prisonnier à Moscou; & quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, son état était à plaindre. Les finances du czar n'étaient point alors administrées aussi fidellement qu'elles devaient l'être, & tous ses nouveaux établissemens exigeaient des dépenses auxquelles il avait peine à suffire; il devait une somme d'argent assez considérable aux Hollandais, au sujet de deux de leurs vaisseaux marchands brûlés sur les côtes de la Finlande. Le czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette somme, & voulut engager le comte *Piper* à se charger de cette dette : on le fit venir de Moscou à Pétersbourg ; on lui offrit sa liberté en cas qu'il pût tirer sur la Suède environ soixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette somme sur sa femme à Stockholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, & que le roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en soit, le comte *Piper* fut enfermé dans la forteresse de Shlusselbourg, où il mourut l'année d'après à l'âge de soixante & dix ans. On rendit son corps au roi de Suède, qui lui fit

faire des obsèques magnifiques ; tristes & vains 1715.
dédommagemens de tant de malheurs & d'une fin si déplorable.

Pierre était satisfait d'avoir la Livonie, l'Estonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ses Etats, & d'y avoir ajouté encore presque toute la Finlande, qui servait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de son frère avec le duc de Meklembourg *Charles-Léopold*, au mois d'avril de la même année ; de sorte que tous les princes du Nord étaient ses alliés ou ses créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du roi *Auguste* : une de ses armées, d'environ dix-huit mille hommes, y dissipait sans effort toutes ces confédérations si souvent renaissantes dans cette patrie de la liberté & de l'anarchie. Les Turcs, fidelles enfin aux traités, laissaient à sa puissance & à ses desseins toute leur étendue.

Dans cet état florissant presque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établissemens pour la marine, pour les troupes, le commerce, les lois ; il composa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

Il fondait une académie de marine à Pétersbourg. 8 novemb.
Lange, chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine par la Sibérie. Des ingénieurs levaient des cartes dans tout l'empire ; on bâtissait la maison de plaisance de Pétershoff ; & dans le même temps on élevait des forts sur l'Irtish ; on arrêtait les brigandages des peuples de la Boukarie ; & d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés.

Il semblait que ce fût le comble de la prospérité que dans la même année il lui naquît un fils de sa



1715. femme *Catherine*, & un héritier de ses Etats dans un fils du prince *Alexis* : mais l'enfant que lui donna la czarine fut bientôt enlevé par la mort ; & nous verrons que le sort d'*Alexis* fut trop funeste, pour que la naissance d'un fils de ce prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la czarine interrompirent les voyages qu'elle fesait continuellement avec son époux sur terre & sur mer ; & dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans ses courses nouvelles.

CHAPITRE VII.

PRISE DE VISMAR.

Nouveaux voyages du czar.

VISMAR était alors assiégée par tous les alliés du czar. Cette ville, qui devait naturellement appartenir au duc de Meklembourg, est située sur la mer Baltique, à sept lieues de Lubec, & pourrait lui disputer son grand commerce ; elle était autrefois une des plus considérables villes anséatiques, & les ducs de Meklembourg y exerçaient le droit de protection beaucoup plus que celui de la souveraineté. C'était encore un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Vestphalie. Il fallut enfin se rendre comme Stralsund ; les alliés du czar se hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que ses troupes fussent arrivées : mais *Pierre* étant venu lui-même

devant la place après la capitulation qui avait été 1716.
faite fans lui, fit la garnifon prifonnière de guerre. Il Février.
fut indigné que fes alliés laiffaffent au roi de Danemarck une ville qui devait appartenir au prince auquel il avait donné fa nièce; & ce refroidiffement, dont le miniftre *Gortz* profita bientôt, fut la première fource de la paix qu'il projeta de faire entre le czar & *Charles XII.*

Gortz dès ce moment fit entendre au czar que la Suède était affez abaiffée, qu'il ne fallait pas trop élever le Danemarck & la Pruffe. Le czar entrait dans fes vues: il n'avait jamais fait la guerre qu'en politique, au lieu que *Charles XII* ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-lors il n'agit plus que mollement contre la Suède; & *Charles XII* malheureux par-tout en Allemagne réfolut, par un de ces coups défefpérés que le fuccès feul peut juftifier, d'aller porter la guerre en Norvége.

Le czar cependant voulut faire en Europe un fecond voyage. Il avait fait le premier en homme qui s'était voulu inftruire des arts; il fit le fecond en prince qui cherchait à pénétrer le fecret de toutes les cours. Il mena fa femme à Copenhague, à Lubec, à Schverin, à Neuftadt; il vit le roi de Pruffe dans la petite ville d'Aversberg; de là ils pafférent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brûlée, & qu'on rebâtiffait. Defcendant l'Elbe jufqu'à Stade, ils pafferent par Brème, où le magiftrat donna un feu d'artifice, & une illumination dont le deffin formait
en cent endroits ces mots: *Notre libérateur vient nous* 17 décemb
voir. Enfin il revit Amfterdam & cette petite chaumière de Sardam où il avait appris l'art de la conftruction

1716. des vaiſſeaux, il y avait environ dix-huit années : il trouva cette chaumière changée en une maiſon agréable & commode qui ſubſiſte encore, & qu'on nomme la *maiſon du prince.*

On peut juger avec quelle idolâtrie il fut reçu par un peuple de commerçans & de gens de mer, dont il avait été le compagnon ; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce & la marine, & qui avait appris chez eux à gagner des batailles navales : ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu empereur.

1717. Il paraît dans la vie, dans les voyages, dans les actions de *Pierre le grand*, comme dans celles de *Charles XII*, que tout eſt éloigné de nos mœurs peut-être un peu trop efféminées ; & c'eſt par cela même que l'hiſtoire de ces deux hommes célèbres excite tant notre curioſité.

L'épouſe du czar était demeurée à Schverin malade, fort avancée dans ſa nouvelle groſſeſſe ; cependant dès qu'elle put ſe mettre en route, elle voulut aller trouver le czar en Hollande : les douleurs la ſurprirent à

14 janvier. Veſel, où elle accoucha d'un prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'eſt pas dans nos uſages qu'une femme malade voyage immédiatement après ſes couches : la czarine au bout de dix jours arriva dans Amſterdam : elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le czar avait travaillé de ſes mains. Tous deux allèrent ſans appareil, ſans ſuite, avec deux domeſtiques, dîner chez un riche charpentier de vaiſſeaux de Sardam, nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenait de

France où *Pierre* voulait aller. La czarine & lui écoutèrent avec plaisir l'aventure de ce jeune homme, que je ne rapporterais pas, si elle ne fesait connaître des mœurs entièrement opposées aux nôtres. 1717.

Ce fils du charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par son père pour y apprendre le français, & son père avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que simple que tous les citoyens de Sardam portent, & qu'il fît à Paris une dépense plus convenable à sa fortune qu'à son éducation; connaissant assez son fils pour croire que ce changement ne corromprait pas sa frugalité & la bonté de son caractère.

Kalf signifie *veau* dans toutes les langues du Nord; le voyageur prit à Paris le nom de du *Veau:* il vécut avec quelque magnificence; il fit des liaisons. Rien n'est plus commun à Paris que de prodiguer les titres de marquis & de comte à ceux qui n'ont pas même une terre seigneuriale, & qui sont à peine gentilshommes. Ce ridicule a toujours été toléré par le gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, & la noblesse plus abaissée, on fût désormais à l'abri des guerres civiles autrefois si fréquentes. Le titre de haut & puissant seigneur a été pris par des anoblis, par des roturiers qui avaient acheté chèrement des offices. Enfin les noms de marquis, de comte, sans marquisat & sans comté, comme de chevalier sans ordre, & d'abbé sans abbaye, sont sans aucune conséquence dans la nation.

Les amis & les domestiques de *Kalf* l'appelèrent toujours le comte du *Veau;* il soupa chez les princesses, & joua chez la duchesse de *Berri:* peu d'étrangers

1717. furent plus fêtés. Un jeune marquis, qui avait été de tous fes plaifirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, & tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maifon du comte de *Kalf*. Il trouva un attelier de conftructeurs de vaiffeaux, & le jeune *Kalf* habillé en matelot hollandais, la hache à la main, conduifant les ouvrages de fon père. *Kalf* reçut fon hôte avec toute fa fimplicité antique qu'il avait reprife, & dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur fage peut pardonner cette petite digreffion, qui n'eft que la condamnation des vanités & l'éloge des mœurs.

Le czar refta trois mois en Hollande. Il fe paffa pendant fon féjour des chofes plus férieufes que l'aventure de *Kalf*. La Haye, depuis la paix de Nimègue, de Ryfvick & d'Utrecht, avait confervé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe : cette petite ville ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, était principalement habité par des miniftres de toutes les cours & par des voyageurs qui venaient s'inftruire à cette école. On jetait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le czar, informé des commencemens de ces orages, prolongea fon féjour dans les Pays-Bas, pour être plus à portée de voir ce qui fe tramait à la fois au Midi & au Nord, & pour fe préparer au parti qu'il devait prendre.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

SUITE DES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

Conſpiration de Gortz. Réception de Pierre en France.

IL voyait combien ſes alliés étaient jaloux de ſa puiſſance, & qu'on a ſouvent plus de peine avec ſes amis qu'avec ſes ennemis. 1717.

Le Meklembourg était un des principaux ſujets de ces diviſions preſque toujours inévitables entre des princes voiſins qui partagent des conquêtes. *Pierre* n'avait point voulu que les Danois priſſent Viſmar pour eux, encore moins qu'ils démoliſſent les fortifications; cependant ils avaient fait l'un & l'autre.

Le duc de Meklembourg, mari de ſa nièce, & qu'il traitait comme ſon gendre, était ouvertement protégé par lui contre la nobleſſe du pays; & le roi d'Angleterre protégeait la nobleſſe. Enfin il commençait à être très-mécontent du roi de Pologne, ou plutôt de ſon premier miniſtre le comte *Flemming*, qui voulait ſecouer le joug de la dépendance, impoſé par les bienſaits & par la force.

Les cours d'Angleterre, de Pologne, de Danemarck, de Holſtein, de Meklembourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues & de cabales.

A la fin de 1716 & au commencement de 1717,

1717. *Gortz*, qui, comme le disent les mémoires de *Bassevitz*, était las de n'avoir que le titre de conseiller de Holstein, & de n'être qu'un plénipotentiaire secret de *Charles XII*, avait fait naître la plupart de ces intrigues, & il résolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son dessein était de rapprocher *Charles XII* du czar, non-seulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Stanislas* sur le trône de Pologne, & d'ôter au roi d'Angleterre *George I* Brème & Verden, & même le trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de *Charles*.

Il se trouvait dans le même temps un ministre de son caractère, dont le projet était de bouleverser l'Angleterre & la France: c'était le cardinal *Albéroni*, plus maître alors en Espagne que *Gortz* ne l'était en Suède, homme aussi audacieux & aussi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puissant, parce qu'il était à la tête d'un royaume plus riche, & qu'il ne payait pas ses créatures en monnaies de cuivre.

Gortz, des bords de la mer Baltique, se lia bientôt avec la cour de Madrid. *Albéroni* & lui furent également d'intelligence avec tous les anglais errans qui tenaient pour la maison *Stuart*. *Gortz* courut dans tous les Etats où il pouvait trouver des ennemis du roi *George*, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, & enfin à Paris sur la fin de l'année 1716. Le cardinal *Albéroni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres: c'était l'expression d'*Albéroni*.

Gortz voulait que *Charles* cédât beaucoup à *Pierre* pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, & qu'il

pût en liberté faire une descente en Ecosse, tandis que 1717.
les partisans des *Stuarts* se déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était nécessaire d'ôter au roi régnant d'Angleterre son plus grand appui, & cet appui était le régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un roi d'Angleterre contre le petit-fils de *Louis XIV*, que cette même France avait mis sur le trône d'Espagne au prix de ses trésors & de son sang, malgré tant d'ennemis conjurés : mais tout était sorti alors de sa route naturelle; & les intérêts du régent n'étaient pas les intérêts du royaume. *Albéroni* ménagea dès-lors une conspiration en France contre ce même régent. Les fondemens de toute cette vaste entreprise furent jetés presque aussitôt que le plan en eut été formé. *Gortz* fut le premier dans ce secret, & devait alors aller déguisé en Italie pour s'aboucher avec le prétendant auprès de Rome, & de là revoler à la Haye, y voir le czar, & terminer tout auprès du roi de Suède.

Celui qui écrit cette histoire est très-instruit de ce qu'il avance, puisque *Gortz* lui proposa de l'accompagner dans ses voyages, & que, tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues.

Gortz était revenu en Hollande à la fin de 1716, muni des lettres de change d'*Albéroni* & du plein-pouvoir de *Charles*. Il est très-certain que le parti du prétendant devait éclater, tandis que *Charles* descendrait de la Norvége dans le nord d'Ecosse. Ce prince, qui n'avait pu conserver ses Etats dans le continent, allait envahir & bouleverser ceux d'un autre, & de la

1717. prifon de Demirtash en Turquie, & des cendres de Stralfund, on eût pu le voir couronner le fils de *Jacques II* à Londres, comme il avait couronné *Stanislas* à Varfovie.

Le czar, qui favait une partie des entreprifes de *Gortz*, en attendait le développement, fans entrer dans aucun de fes plans, & fans les connaître tous; il aimait le grand & l'extraordinaire autant que *Charles XII*, *Gortz* & *Albéroni*; mais il l'aimait en fondateur d'un Etat, en légiflateur, en vrai politique; & peut-être *Albéroni*, *Gortz* & *Charles* même étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes aventures, que des hommes profonds qui priffent des mefures juftes : peut-être après tout, leurs mauvais fuccès les ont-ils fait accufer de témérité.

Quand *Gortz* fut à la Haye, le czar ne le vit point; il aurait donné trop d'ombrage aux Etats-Généraux, fes amis, attachés au roi d'Angleterre. Ses miniftres ne virent *Gortz* qu'en fecret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout & de donner des efpérances, fans prendre aucun engagement, & fans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'apercevaient bien à fon inaction, pendant qu'il eût pu defcendre en Scanie avec fa flotte & celle de Danemarck, à fon refroidiffement envers fes alliés, aux plaintes qui échappaient à leurs cours, & enfin à fon voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait pas à éclater.

Au mois de janvier 1717, un paquet-bot fuédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvége, les lettres furent prifes. On trouva dans celles de *Gortz* & de quelques

ministres de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramait. La cour de Danemarck communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Aussitôt on fait arrêter à Londres le ministre suédois *Gyllembourg ;* on saisit ses papiers, & on y trouve une partie de sa correspondance avec les *jacobites.* 1717.

Le roi *George* écrit incontinent en Hollande ; il requiert que, suivant les traités qui lient l'Angleterre & les Etats-Généraux à leur sureté commune, le baron de *Gortz* soit arrêté. Ce ministre, qui se fesait par-tout des créatures, fut averti de l'ordre ; il part incontinent : il était déjà dans Arnheim sur les frontières, lorsque, les officiers & les gardes qui couraient après lui ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ses papiers saisis, sa personne traitée durement ; le secrétaire *Stamke*, celui-là même qui avait contrefait le seing du duc de Holstein dans l'affaire de Tonninge, plus maltraité encore. Enfin le comte de *Gyllembourg*, envoyé de Suède en Angleterre, & le baron de *Gortz* avec des lettres de ministre plénipotentiaire de *Charles XII*, furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les ministres des souverains crièrent à la violation du droit des gens. Février.

Ce droit qui est plus souvent réclamé que bien connu, & dont jamais l'étendue & les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les temps des atteintes. On a chassé plusieurs ministres des cours où ils résidaient ; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes ; mais jamais encore on n'avait interrogé des ministres étrangers comme des sujets du pays. La cour de Londres & les Etats passèrent par-dessus toutes les

1717. règles, à la vue du péril qui menaçait la maison d'Hanovre : mais enfin ce danger étant découvert cessait d'être danger, du moins dans la conjoncture présente.

Il faut que l'historien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes & les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par sa cour, pour essayer de faire entendre que le roi de Suède n'était pas entré très-avant dans le complot.

L'affront fait à ses ministres affermit en lui la résolution de tout tenter pour détrôner le roi d'Angleterre. Cependant il fallut qu'une fois en sa vie il usât de dissimulation, qu'il désavouât ses ministres auprès du régent de France qui lui donnait un subside, & auprès des Etats-Généraux qu'il voulait ménager : il fit moins de satisfaction au roi *George*. *Gortz* & *Gyllembourg* ses ministres furent retenus près de six mois, & ce long outrage confirma en lui tous ses desseins de vengeance.

Pierre, au milieu de tant d'alarmes & de tant de jalousies, ne se commettant en rien, attendant tout du temps, & ayant mis un assez bon ordre dans ses vastes Etats, pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, résolut enfin d'aller en France : il n'entendait pas la langue du pays, & par-là perdait le plus grand fruit de son voyage ; mais il pensait qu'il y avait beaucoup à voir, & il voulut apprendre de près en quels termes était le régent de France avec l'Angleterre, & si ce prince était affermi.

Pierre le grand fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le maréchal de *Tessé* avec

un grand nombre de ſeigneurs, un eſcadron des gardes, & les carroſſes du roi à ſa rencontre. Il avait fait, ſelon ſa coutume, une ſi grande diligence qu'il était déjà à Gournay lorſque les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna ſur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au louvre où le grand appartement était préparé pour lui, & d'autres pour toute ſa ſuite, pour les princes *Kourakin* & *Dolgorouki*, pour le vice-chancelier baron *Schaffirof*, pour l'ambaſſadeur *Tolſtoy*, le même qui avait eſſuyé tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette cour devait être magnifiquement logée & ſervie; mais *Pierre* étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, & non pour eſſuyer de vaines cérémonies qui gênaient ſa ſimplicité, & qui conſumaient un temps précieux, alla ſe loger le ſoir même à l'autre bout de la ville au palais ou hôtel de *Leſdiguière*, appartenant au maréchal de *Villeroi*, où il fut traité & défrayé comme au louvre. Le lendemain, le régent de France vint le ſaluer à cet hôtel : le ſurlendemain on lui amena le roi encore enfant, conduit par le maréchal de *Villeroi* ſon gouverneur, de qui le père avait été gouverneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au czar la gêne de rendre la viſite immédiatement après l'avoir reçue ; il y eut deux jours d'intervalle; il reçut les reſpects du corps-de-ville, & alla le ſoir voir le roi : la maiſon du roi était ſous les armes : on mena ce jeune prince juſqu'au carroſſe du czar. *Pierre*, étonné & inquiété de la foule qui ſe preſſait autour de ce monarque enfant, le prit & le porta quelque temps dans ſes bras.

1717.

8 mai.

Des miniſtres plus raffinés que judicieux ont écrit

1717. que le maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au roi de France la main & le pas, l'empereur de Ruffie fe fervit de ce ftratagème pour déranger ce cérémonial par un air d'affection & de fenfibilité : c'eft une idée abfolument fauffe : la politeffe françaife & ce qu'on devait à *Pierre le grand* ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial confiftait à faire pour un grand monarque & pour un grand-homme tout ce qu'il eût défiré lui-même, s'il avait fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des empereurs *Charles IV*, *Sigifmond* & *Charles V* en France aient eu une célébrité comparable à celle du féjour qu'y fit *Pierre le grand* : ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, & n'y parurent pas dans un temps où les arts perfectionnés puffent faire de leur voyage une époque mémorable : mais quand *Pierre le grand* alla dîner chez le duc d'*Antin* dans le palais de Petitbourg, à trois lieues de Paris, & qu'à la fin du repas il vit fon portrait qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la falle, il fentit que les Français favaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte fi digne.

Il fut encore plus furpris lorfqu'allant voir frapper des médailles dans cette longue gallerie du louvre, où tous les artiftes du roi font honorablement logés, une médaille qu'on frappait étant tombée, & le czar s'empreffant de la ramaffer, il fe vit gravé fur cette médaille, avec une Renommée fur le revers, pofant un pied fur le globe, & ces mots de *Virgile* fi convenables à *Pierre le grand*, VIRES ACQUIRIT EUNDO : allufion également fine & noble, & également convenable à fes voyages &

à sa gloire; on présenta de ces médailles d'or à lui 1717.
& à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artistes? on mettait à ses pieds tous les chefs-d'œuvre, & on le suppliait de daigner les recevoir. Allait-il voir les hautes-lices des gobelins, les tapis de la savonnerie, les atteliers des sculpteurs, des peintres, des orfèvres du roi, des fabricateurs d'instrumens de mathématique? tout ce qui semblait mériter son approbation lui était offert de la part du roi.

Pierre était mécanicien, artiste, géomètre. Il alla à l'académie des sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même; il corrigea de sa main plusieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avait de ses Etats, & surtout dans celles de la mer Caspienne. Enfin il daigna être un des membres de cette académie, & entretint depuis une correspondance suivie d'expériences & de découvertes avec ceux dont il voulait bien être le simple confrère. Il faut remonter aux *Pythagores* & aux *Anacharsis* pour trouver de tels voyageurs, & ils n'avaient pas quitté un empire pour s'instruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici sous les yeux du lecteur ce transport dont il fut saisi en voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu:* peu frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, il ne le fut que de l'image d'un ministre qui s'était rendu célèbre dans l'Europe, en l'agitant, & qui avait rendu à la France sa gloire perdue après la mort de *Henri IV.* On sait qu'il embrassa cette statue, & qu'il s'écria: *Grand-homme, je t'aurais donné la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi à gouverner l'autre.* Enfin, avant

1717. de partir, il voulut voir cette célèbre Mme de *Maintenon*, qu'il savait être veuve en effet de *Louis XIV*, & qui touchait à sa fin. Cette espèce de conformité entre le mariage de *Louis XIV* & le sien excitait vivement sa curiosité: mais il y avait entre le roi de France & lui cette différence, qu'il avait épousé publiquement une héroïne, & que *Louis XIV* n'avait eu en secret qu'une femme aimable. La czarine n'était pas de ce voyage: *Pierre* avait trop craint les embarras du cérémonial, & la curiosité d'une cour peu faite pour sentir le mérite d'une femme qui, des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de son époux sur mer & sur terre.

CHAPITRE IX.

RETOUR DU CZAR DANS SES ETATS.

Sa politique, ses occupations.

LA démarche que la sorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mausolée du cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

Quelques docteurs de sorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'Eglise grecque avec l'Eglise latine. Ceux qui connaissent l'antiquité savent assez que le christianisme est venu en Occident par les Grecs d'Asie, que c'est en Orient qu'il est né, que les premiers pères, les premiers conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout est de l'Orient; qu'il n'y a pas

même un seul terme de dignité & d'office qui ne soit grec, & qui n'atteste encore aujourd'hui la source dont tout nous est venu. L'empire romain ayant été divisé, il était impossible qu'il n'y eût tôt ou tard deux religions, comme deux empires, & qu'on ne vît entre les chrétiens d'Orient & d'Occident le même schisme qu'entre les Osmanlis & les Persans. 1717.

C'est ce schisme que quelques docteurs de l'université de Paris crurent éteindre tout d'un coup, en donnant un mémoire à *Pierre le grand*. Le pape *Léon IX* & ses successeurs n'avaient pu en venir à bout avec des légats, des conciles, & même de l'argent. Ces docteurs auraient dû savoir que *Pierre le grand*, qui gouvernait son Eglise, n'était pas homme à reconnaître le pape; en vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'Eglise gallicane, dont le czar ne se souciait guère; en vain ils dirent que les papes doivent être soumis aux conciles, & que le jugement d'un pape n'est point une règle de foi: ils ne réussirent qu'à déplaire beaucoup à la cour de Rome par leur écrit, sans plaire à l'empereur de Russie ni à l'Eglise russe.

Il y avait dans ce plan de réunion des objets de politique qu'ils n'entendaient pas, & des points de controverse qu'ils disaient entendre, & que chaque partie explique comme il lui plaît. Il s'agissait du Saint-Esprit qui procède du Père & du Fils selon les Latins, & qui procède aujourd'hui du Père par le Fils selon les Grecs, après n'avoir long-temps procédé que du Père: ils citaient *St Epiphane*, qui dit *que le Saint-Esprit n'est pas frère du Fils, ni petit-fils du Père.*

Mais le czar en partant de Paris avait d'autres affaires qu'à vérifier des passages de *St Epiphane*. Il

1717. reçut avec bonté le mémoire des docteurs. Ils écrivirent à quelques évêques russes, qui firent une réponse polie ; mais le plus grand nombre fut indigné de la proposition.

Ce fut pour dissiper les craintes de cette réunion qu'il institua quelque temps après la fête comique du conclave, lorsqu'il eut chassé les jésuites de ses Etats en 1718.

Il y avait à sa cour un vieux fou nommé *Sotof*, qui lui avait appris à écrire, & qui s'imaginait avoir mérité par ce service les plus importantes dignités. *Pierre*, qui adoucissait quelquefois les chagrins du gouvernement par des plaisanteries convenables à un peuple non encore entièrement réformé par lui, promit à son maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde ; il le créa knès papa avec deux mille roubles d'appointement, & lui assigna une maison à Pétersbourg dans le quartier des Tartares ; des bouffons l'installèrent en cérémonie ; il fut harangué par quatre bègues ; il créa des cardinaux & marcha en procession à leur tête. Tout ce sacré collége était ivre d'eau-de-vie. Après la mort de ce *Sotof*, un officier nommé *Buturlin* fut créé pape. Moscou & Pétersbourg ont vu trois fois renouveler cette cérémonie, dont le ridicule semblait être sans conséquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur aversion pour une Eglise qui prétendait un pouvoir suprême, & dont le chef avait anathématisé tant de rois. Le czar vengeait en riant vingt empereurs d'Allemagne, dix rois de France & une foule de souverains. C'est-là tout le fruit que la sorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les Eglises grecque & latine.

Le voyage du czar en France fut plus utile par 1717.
fon union avec ce royaume commerçant, & peuplé d'hommes induftrieux, que par la prétendue réunion de deux Eglifes rivales, dont l'une maintiendra toujours fon antique indépendance, & l'autre fa nouvelle fupériorité.

Pierre ramena à fa fuite plufieurs artifans français, ainfi qu'il en avait amené d'Angleterre ; car toutes les nations chez lefquelles il voyagea, fe firent un honneur de le feconder dans fon deffein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, & de concourir à cette efpèce de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, & le remit entre les mains de fes miniftres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être figné par l'ambaffadeur de France *Châteauneuf* que le quinze août 1717 à la Haye. Ce traité ne concernait pas feulement le commerce, il regardait la paix du Nord. Le roi de France, l'électeur de Brandebourg acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était affez faire fentir au roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, & c'était combler les efpérances de *Gortz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir *Pierre* & *Charles*, pour fufciter à *George* de nouveaux ennemis, & pour prêter la main au cardinal *Albéroni* d'un bout de l'Europe à l'autre. Le baron de *Gortz* vit alors publiquement à la Haye les miniftres du czar ; il leur déclara qu'il avait un plein-pouvoir de conclure la paix de la Suède.

Le czar laiffait *Gortz* préparer toutes leurs batteries fans y toucher, prêt à faire la paix avec le roi de Suède, mais auffi à continuer la guerre ; toujours lié

1717. avec le Danemarck, la Pologne, la Pruſſe, & même en apparence avec l'électeur d'Hanovre.

Il paraît évidemment qu'il n'avait d'autre deſſein arrêté que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ſes nouveaux établiſſemens. Il ſavait que les négociations, les intérêts des princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés éprouvent preſque tous les ans des viciſſitudes, & que ſouvent il ne reſte aucune trace de tant d'efforts de politique. Une ſeule manufacture bien établie fait quelquefois plus de bien à un Etat que vingt traités.

Pierre ayant rejoint ſa femme, qui l'attendait en Hollande, continua ſes voyages avec elle. Ils traverſèrent enſemble la Veſtphalie, & arrivèrent à Berlin ſans aucun appareil. Le nouveau roi de Pruſſe n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial & de la magnificence que le monarque de Ruſſie. C'était un ſpectacle inſtructif pour l'étiquette de Vienne & d'Eſpagne, pour le *punctilio* d'Italie & pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un roi qui ne ſe ſervait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en ſimple ſoldat, & qui s'était interdit toutes les délicateſſes de la table & toutes les commodités de la vie.

Le czar & la czarine menaient une vie auſſi ſimple & auſſi dure, & ſi *Charles XII* s'était trouvé avec eux, on eût vu enſemble quatre têtes couronnées accompagnées de moins de faſte qu'un évêque allemand ou qu'un cardinal de Rome. Jamais le luxe & la molleſſe n'ont été combattus par de ſi nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attirerait

parmi nous de la confidération, & ferait regardé comme un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en fa vie, par curiofité, la cinquième partie des voyages que fit *Pierre* pour le bien de fes Etats. De Berlin il va à Dantzick avec fa femme ; il protège à Mittau la ducheffe de Courlande fa nièce, devenue veuve : il vifite toutes fes conquêtes, donne de nouveaux réglemens dans Pétersbourg, va dans Mofcou, y fait rebâtir des maifons de particuliers tombées en ruine : de là il fe tranfporte à Czarifin fur le Volga pour arrêter les incurfions des Tartares de Cuban : il conftruit des lignes du Volga au Tanaïs, & fait élever des forts de diftance en diftance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce temps-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a compofé : une chambre de juftice eft établie pour examiner la conduite de fes miniftres, & pour remettre de l'ordre dans les finances ; il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres ; le prince *Menzikoff* même fut un de ceux qui eurent befoin de fa clémence : mais un jugement plus févère, qu'il fe crut obligé de rendre contre fon propre fils, remplit d'amertume une vie fi glorieufe. 1717.

CHAPITRE X.

Condamnation du prince Alexis Petrovitz.

PIERRE LE GRAND avait en 1689, à l'âge de dix-fept ans, époufé *Eudoxie Théodore* ou *Theodorouna Lapoukin.* Elevée dans tous les préjugés de fon pays, & incapable de fe mettre au-deffus d'eux comme fon

1717. époux, les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un empire & former des hommes, vinrent de sa femme ; elle était dominée par la superstition, si souvent attachée à son sexe. Toutes les nouveautés utiles lui semblaient des sacriléges, & tous les étrangers dont le czar se servait pour exécuter ses grands desseins, lui paraissaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux & les partisans des anciens usages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes si graves. Enfin le czar fut obligé de la répudier en 1696, & de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on lui fit prendre le voile sous le nom d'*Hélène*.

Le fils qu'elle lui avait donné en 1690 naquit malheureusement avec le caractère de sa mère, & ce caractère se fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires disent qu'elle fut confiée à des superstitieux qui lui gâtèrent l'esprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impressions en lui donnant des précepteurs étrangers ; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né sans ouverture d'esprit ; il parlait & écrivait bien l'allemand ; il dessinait ; il apprit un peu de mathématique : mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés assurent que la lecture des livres ecclésiastiques fut ce qui le perdit. Le jeune *Alexis* crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que fesait son père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, & il se laissa gouverner par ces prêtres.

Ils lui persuadaient que toute la nation avait les entreprises de *Pierre* en horreur, que les fréquentes maladies du czar ne lui promettaient pas une longue vie ;

vie; que son fils ne pouvait espérer de plaire à la nation qu'en marquant son aversion pour les nouveautés. Ces murmures & ces conseils ne formaient pas une faction ouverte, une conspiration; mais tout semblait y tendre, & les esprits étaient échauffés. 1717.

Le mariage de *Pierre* avec *Catherine* en 1707 & les enfans qu'il eut d'elle achevèrent d'aigrir l'esprit du jeune prince. *Pierre* tenta tous les moyens de le ramener; il le mit même à la tête de la régence pendant une année; il le fit voyager; il le maria en 1711, à la fin de la campagne du Pruth, avec la princesse de *Volfenbuttel*, ainsi que nous l'avons rapporté. Ce mariage fut très-malheureux. *Alexis*, âgé de vingt-deux ans, se livra à toutes les débauches de la jeunesse, & à toute la grossièreté des anciennes mœurs, qui lui étaient si chères. Ces déréglemens l'abrutirent. Sa femme méprisée, maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin, & mourut enfin de douleur en 1715 le premier de novembre.

Elle laissait au prince *Alexis* un fils, dont elle venait d'accoucher, & ce fils devait être un jour l'héritier de l'empire suivant l'ordre naturel. *Pierre* sentait avec douleur qu'après lui tous ses travaux seraient détruits par son propre sang. Il écrivit à son fils, après la mort de la princesse, une lettre également pathétique & menaçante; elle finissait par ces mots: *J'attendrai encore un peu de temps pour voir si vous voulez vous corriger; sinon, sachez que je vous priverai de la succession, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider; ne vous reposez pas sur le titre de mon fils unique: car si je n'épargne pas ma propre vie*

1717. *pour ma patrie & pour le salut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner? Je préférerai de les transmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.*

Cette lettre est d'un père, mais encore plus d'un législateur; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la succession n'était point invariablement établi en Russie, comme dans d'autres royaumes, par ces lois fondamentales qui ôtent aux pères le droit de déshériter leurs fils; & le czar croyait surtout avoir la prérogative de disposer d'un empire qu'il avait fondé.

Dans ce temps-là même l'impératrice *Catherine* accoucha d'un prince, qui mourut depuis en 1719. Soit que cette nouvelle abattît le courage d'*Alexis*, soit imprudence, soit mauvais conseil, il écrivit à son père qu'il renonçait à la couronne & à toute espérance de régner. *Je prends* DIEU *à témoin*, dit-il, *& je jure sur mon ame que je ne prétendrai jamais à la succession. Je mets mes enfans entre vos mains, & je ne demande que mon entretien pendant ma vie.*

Son père lui écrivit une seconde fois: »Je remarque, » dit-il, que vous ne parlez dans votre lettre que de » la succession, comme si j'avais besoin de votre consen- » tement. Je vous ai remontré quelle douleur votre » conduite m'a causée pendant tant d'années, & vous » ne m'en parlez pas. Les exhortations paternelles ne » vous touchent point. Je me suis déterminé à vous » écrire encore pour la dernière fois. Si vous méprisez » mes avis de mon vivant, quel cas en ferez-vous après » ma mort? Quand vous auriez présentement la » volonté d'être fidelle à vos promesses; ces grandes » barbes pourront vous tourner à leur fantaisie, & vous

„ forceront à les violer....... Ces gens-là ne s'appuient 1717.
„ que ſur vous. Vous n'avez aucune reconnaiſſance
„ pour celui qui vous a donné la vie. L'aſſiſtez-vous
„ dans ſes travaux depuis que vous êtes parvenu à
„ un âge mûr? ne blâmez-vous pas, ne déteſtez-vous
„ pas tout ce que je puis faire pour le bien de mes
„ peuples? J'ai ſujet de croire que ſi vous me ſurvivez,
„ vous détruirez mon ouvrage. Corrigez-vous, rendez-
„ vous digne de la ſucceſſion, ou faites-vous moine.
„ Répondez, ſoit par écrit, ſoit de vive voix, ſinon
„ j'agirai avec vous comme avec un malfaiteur. „

Cette lettre était dure; il était aiſé au prince de répondre qu'il changerait de conduite; mais il ſe contenta de répondre en quatre lignes à ſon père qu'il voulait ſe faire moine.

Cette réſolution ne paraiſſait pas naturelle; & il paraît étrange que le czar voulût voyager en laiſſant dans ſes Etats un fils ſi mécontent & ſi obſtiné: mais auſſi ce voyage même prouve que le czar ne voyait pas de conſpiration à craindre de la part de ſon fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne & pour la France; le prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, & lui confirma par les plus grands ſermens qu'il voulait ſe retirer dans un cloître. Le czar lui donna ſix mois pour ſe conſulter, & partit avec ſon épouſe.

A peine fut-il à Copenhague qu'il apprit (ce qu'il pouvait préſumer) qu'*Alexis* ne voyait que des mécontens qui flattaient ſes chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choiſir du couvent ou du trône, & que s'il voulait un jour lui ſuccéder, il fallait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

1717. Les confidens du prince lui persuadaient qu'il serait dangereux pour lui de se trouver loin de tout conseil, entre un père irrité & une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver son père à Copenhague ; mais il prit le chemin de Vienne, & alla se mettre entre les mains de l'empereur *Charles VI* son beau-frère, comptant y demeurer jusqu'à la mort du czar.

C'était à peu près la même aventure que celle de *Louis XI*, lorsque, étant encore dauphin, il quitta la cour du roi *Charles VII* son père, & se retira chez le duc de Bourgogne. Le dauphin était bien plus coupable que le czarovitz, puisqu'il s'était marié malgré son père, qu'il avait levé des troupes, qu'il se retirait chez un prince naturellement ennemi de *Charles VII*, & qu'il ne revint jamais à sa cour, quelque instance que son père pût lui faire.

Alexis au contraire ne s'était marié que par ordre du czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne se retirait point chez un prince ennemi, & retourna aux pieds de son père sur la première lettre qu'il reçut de lui. Car dès que *Pierre* sut que son fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tirol & ensuite à Naples, qui appartenait alors à l'empereur *Charles VI*, il dépêcha le capitaine aux gardes *Romanzoff* & le conseiller privé *Tolstoy*, chargés d'une lettre écrite de sa main, datée de Spa du 21 juillet, n. st. 1717. Ils trouvèrent le prince à Naples dans le château St Elme, & lui remirent la lettre : elle était conçue en ces termes :

.... » Je vous écris pour la dernière » fois, pour vous dire que vous ayez à exécuter ma » volonté, que *Tolstoy* & *Romanzoff* vous annonceront

» de ma part. Si vous m'obéiſſez, je vous aſſure, & je 1717.
» promets à DIEU que je ne vous punirai pas, & que
» ſi vous revenez, je vous aimerai plus que jamais;
» mais que ſi vous ne le faites pas, je vous donne,
» comme père, en vertu du pouvoir que j'ai reçu de
» DIEU, ma malédiction éternelle; & comme votre
» ſouverain, je vous aſſure que je trouverai bien les
» moyens de vous punir; en quoi j'eſpère que DIEU
» m'aſſiſtera, & qu'il prendra ma juſte cauſe en
» main.

» Au reſte ſouvenez-vous que je ne vous ai violenté
» en rien. Avais-je beſoin de vous laiſſer le libre choix
» du parti que vous voudriez prendre? Si j'avais
» voulu vous forcer, n'avais-je pas en main la puiſ-
» ſance? Je n'avais qu'à commander, & j'aurais été
» obéi. »

Le vice-roi de Naples perſuada aiſément *Alexis* de retourner auprès de ſon père. C'était une preuve inconteſtable que l'empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune prince aucun engagement dont le czar eût à ſe plaindre. *Alexis* avait voyagé avec ſa maîtreſſe *Afroſine*; il revint avec elle.

On pouvait le conſidérer comme un jeune homme mal conſeillé qui était allé à Vienne & à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette ſeule faute, commune à tant de jeunes gens, elle était bien pardonnable. Son père prenait DIEU à témoin que non-ſeulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. *Alexis* partit ſur cette aſſurance; mais par l'inſtruction des deux envoyés qui le ramenèrent, & par la lettre même du czar, il paraît que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient

1718. confeillé, & qu'il exécutât fon ferment de renoncer à la fucceffion.

Il femblait difficile de concilier cette exhédération avec l'autre ferment que le czar avait fait dans fa lettre d'aimer fon fils plus que jamais. Peut-être que le père, combattu entre l'amour paternel & la raifon du fouverain, fe bornait à aimer fon fils retiré dans un cloître ; peut-être efpérait-il encore le ramener à fon devoir, & le rendre digne de cette fucceffion même, en lui fefant fentir la perte d'une couronne. Dans des conjonctures fi rares, fi difficiles, fi douloureufes, il eft aifé de croire que ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le prince arrive le 13 février 1718, n. ft. à Mofcou, où le czar était alors. Il fe jette le jour même aux genoux de fon père ; il a un très-long entretien avec lui : le bruit fe répand auffitôt dans la ville que le père & le fils font réconciliés, que tout eft oublié ; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régimens des gardes à la pointe du jour ; on fait fonner la groffe cloche de Mofcou. Les boïards, les confeillers privés font mandés dans le château ; les évêques, les archimandrites & deux religieux de S[t] Bafile, profeffeurs en théologie, s'affemblent dans l'églife cathédrale. *Alexis* eft conduit fans épée & comme prifonnier dans le château devant fon père. Il fe profterne en fa préfence, & lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue fes fautes, fe déclare indigne de lui fuccéder, & pour toute grâce lui demande la vie.

Le czar, après l'avoir relevé, le conduifit dans un cabinet, où il lui fit plufieurs queftions. Il lui déclara

que s'il célait quelque chofe touchant fon évafion, il y allait de fa tête. Enfuite on ramena le prince dans la falle où le confeil était affemblé; là on lut publiquement la déclaration du czar déjà dreffée. 1718.

Le père dans cette pièce reproche à fon fils tout ce que nous avons détaillé, fon peu d'application à s'inftruire, fes liaifons avec les partifans des anciennes mœurs, fa mauvaife conduite avec fa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale en s'attachant à une fille de la plus baffe extraction, du vivant de fon époufe.* Il eft vrai que *Pierre* avait répudié fa femme en faveur d'une captive; mais cette captive était d'un mérite fupérieur, & il était juftement mécontent de fa femme qui était fa fujette. *Alexis* au contraire avait négligé fa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que fa beauté. Jufque-là on ne voit que des fautes de jeune homme qu'un père doit reprendre, & qu'il peut pardonner.

Il lui reproche enfuite d'être allé à Vienne fe mettre fous la protection de l'empereur. Il dit qu'*Alexis a calomnié fon père*, en fefant entendre à l'empereur *Charles VI* qu'il était perfécuté, qu'on le forçait à renoncer à fon héritage; qu'enfin il a prié l'empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'empereur aurait pu faire la guerre au czar pour un tel fujet, & comment il eût pu interpofer autre chofe que des bons offices entre le père irrité & le fils défobéiffant. Auffi *Charles VI* s'était contenté de donner une retraite au prince, & on l'avait renvoyé quand le czar inftruit de fa retraite l'avait redemandé.

1718. *Pierre* ajoute, dans cette pièce terrible, qu'*Alexis* avait perfuadé à l'empereur *qu'il n'était pas en fureté de fa vie* s'il revenait en Ruffie. C'était en quelque façon juftifier les plaintes d'*Alexis*, que de le faire condamner à mort après fon retour, & furtout après avoir promis de lui pardonner: mais nous verrons pourquelle caufe le czar fit enfuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande affemblée un fouverain abfolu plaider contre fon fils.

,, Voilà, dit-il, de quelle manière notre fils eft ,, revenu; & quoiqu'il ait mérité la mort par fon éva- ,, fion & par fes calomnies, cependant notre tendreffe ,, paternelle lui pardonne fes crimes: mais confidérant ,, fon indignité & fa conduite déréglée, nous ne ,, pouvons en confcience lui laiffer la fucceffion au ,, trône, prévoyant trop qu'après nous fa conduite ,, dépravée détruirait la gloire de la nation, & ferait ,, perdre tant d'Etats reconquis par nos armes. Nous ,, plaindrions furtout nos fujets, fi nous les rejetions ,, par un tel fucceffeur dans un état beaucoup plus ,, mauvais qu'ils n'ont été.

,, Ainfi par le pouvoir paternel, en vertu duquel, ,, felon les droits de notre empire, chacun même de ,, nos fujets peut déshériter un fils comme il lui plaît, ,, & en vertu de la qualité de prince fouverain, & en ,, confidération du falut de nos Etats, nous privons ,, notredit fils *Alexis* de la fucceffion après nous à ,, notre trône de Ruffie, à caufe de fes crimes & de ,, fon indignité, quand même il ne fubfifterait pas une ,, feule perfonne de notre famille après nous.

,, Et nous conftituons & déclarons fucceffeur audit

» trône après nous notre fecond fils *Pierre*, (*l*) 1718.
» quoique encore jeune, n'ayant pas de fucceffeur
» plus âgé.

» Donnons à notre fufdit fils *Alexis* notre malé-
» diction paternelle, fi jamais, en quelque temps
» que ce foit, il prétend à ladite fucceffion ou la
» recherche.

» Défirons auffi de nos fidelles fujets de l'état ecclé-
» fiaftique & féculier & de tout autre état, & de la
» nation entière, que felon cette conftitution & fuivant
» notre volonté, ils reconnaiffent & confidèrent notre
» dit fils *Pierre*, défigné par nous à la fucceffion pour
» légitime fucceffeur, & qu'en conformité de cette
» préfente conftitution, ils confirment le tout par
» ferment devant le faint autel, fur les faints évangiles,
» en baifant la croix.

» Et tous ceux qui s'oppoferont jamais, en quelque
» temps que ce foit, à notre volonté, & qui dès
» aujourd'hui oferont confidérer notre fils *Alexis* comme
» fucceffeur, ou l'affifter à cet effet, nous les décla-
» rons traîtres envers nous & à la patrie ; & avons
» ordonné que la préfente foit par-tout publiée, afin
» que perfonne n'en prétende caufe d'ignorance. Fait
» à Mofcou le 14 février 1718, n. ft. figné de notre
» main & fcellé de notre fceau. »

Il paraît que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dreffés avec une extrême célérité, puifque le prince *Alexis* était revenu le treize, & que fon exhérédation en faveur du fils de *Catherine* eft du quatorze.

Le prince de fon côté figna qu'il renonçait à la

(*l*) C'eft ce même fils de l'impératrice *Catherine* qui mourut en 1719 le 15 avril.

1718. fucceffion. „ Je reconnais, dit-il, cette exclufion pour „ jufte; je l'ai méritée par mon indignité, & je jure, „ au DIEU tout-puiffant en Trinité, de me foumettre „ en tout à la volonté paternelle &c. „

Ces actes étant fignés, le czar marcha à la cathédrale; on les y lut une feconde fois, & tous les eccléfiaftiques mirent leurs approbations & leurs fignatures au bas d'une autre copie. Jamais prince ne fut déshérité d'une manière fi authentique. Il y a beaucoup d'Etats où un tel acte ne ferait d'aucune valeur; mais en Ruffie, comme chez les anciens Romains, tout père avait le droit de priver fon fils de fa fucceffion; & ce droit était plus fort dans un fouverain que dans un fujet, furtout dans un fouverain tel que *Pierre*.

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avaient animé le prince contre fon père, & confeillé fon évafion, ne tâchaffent d'anéantir une renonciation impofée par la force, & de rendre au fils aîné la couronne transférée au cadet d'un fecond lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile & la deftruction inévitable de tout ce que *Pierre* avait fait de grand & d'utile. Il fallait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Ruffie, & un feul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaître les mal-intentionnés; & le czar menaça encore une fois fon fils de mort, s'il lui cachait quelque chofe. En conféquence le prince fut donc interrogé juridiquement par fon père, & enfuite par des commiffaires.

Une des charges qui fervirent à fa condamnation fut une lettre d'un réfident de l'empereur nommé

Beyer, écrite de Pétersbourg après l'évafion du prince; cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée ruffe, affemblée dans le Meklembourg, que plufieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle czarine *Catherine* & fon fils dans la prifon où était la czarine répudiée, & de mettre *Alexis* fur le trône quand on l'aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une fédition dans cette armée du czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune fuite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés ; un étranger en parlait comme d'une nouvelle : la lettre n'était point adreffée au prince *Alexis*, & il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne. 1718.

Une accufation plus grave fut une minute de fa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux fénateurs & aux archevêques de Ruffie; les termes en étaient forts: *Les mauvais traitemens continuels que j'ai effuyés fans les avoir mérités m'ont obligé de fuir : peu s'en eft fallu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont voulu me traiter de même. Je fuis fous la protection d'un grand prince ; je vous prie de ne me point abandonner à préfent.* Ce mot d'*à préfent*, qui pouvait être regardé comme féditieux, était rayé, & enfuite remis de fa main, & puis rayé encore; ce qui marquait un jeune homme troublé, fe livrant à fon reffentiment & s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres ; elles n'étaient jamais parvenues à leur deftination, & la cour de Vienne les retint ; preuve affez forte que cette cour ne voulait pas fe brouiller avec celle de Ruffie, & foutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta plufieurs témoins au prince ; l'un

1718. d'eux nommé *Afanaffief* foutint qu'il lui avait entendu dire autrefois : *Je dirai quelque chofe aux évêques qui le rediront aux curés, les curés aux paroiffiens, & on me fera régner, fût-ce malgré moi.*

Sa propre maîtreffe *Afrofine* dépofa contre lui. Toutes les accufations n'étaient pas bien précifes; nul projet digéré, nulle intrigue fuivie, nulle confpiration, aucune affociation, encore moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent & dépravé, qui fe plaignait de fon père, qui le fuyait & qui efpérait fa mort; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vafte monarchie de notre hémifphère, & dans fa fituation & dans fa place il n'y avait point de petite faute.

Accufé par fa maîtreffe, il le fut encore au fujet de l'ancienne czarine fa mère & de *Marie* fa fœur. On le chargea d'avoir confulté fa mère fur fon évafion, & d'en avoir parlé à la princeffe *Marie*. Un évêque de Roftou, confident de tous trois, fut arrêté & dépofa que ces deux princeffes, prifonnières dans un couvent, avaient efpéré un changement qui les mettrait en liberté, & avaient par leurs confeils engagé le prince à la fuite. Plus leurs reffentimens étaient naturels, plus ils étaient dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet évêque, & quelle avait été fa conduite.

Alexis nia d'abord plufieurs faits de cette nature, & par cela même il s'expofait à la mort, dont fon père l'avait menacé, en cas qu'il ne fît pas un aveu général & fincère.

Enfin il avoua quelques difcours peu refpectueux qu'on lui imputait contre fon père, & il s'excufa fur la colère & fur l'ivreffe.

Le czar dreſſa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatrième était ainſi conçu : 1718.

Quand vous avez vu par la lettre de Beyer qu'il y avait une révolte à l'armée du Meklembourg, vous en avez eu de la joie ; je crois que vous aviez quelque vue, & que vous vous ſeriez déclaré pour les rebelles, même de mon vivant.

C'était interroger le prince ſur le fond de ſes ſentimens ſecrets. On peut les avouer à un père dont les conſeils les corrigent, & les cacher à un juge qui ne prononce que ſur les faits avérés. Les ſentimens cachés du cœur ne ſont pas l'objet d'un procès criminel. *Alexis* pouvait les nier, les déguiſer aiſément ; il n'était pas obligé d'ouvrir ſon ame ; cependant il répondit par écrit : *Si les rebelles m'avaient appelé de votre vivant, j'y ſerais apparemment allé, ſuppoſé qu'ils euſſent été aſſez forts.*

Il eſt inconcevable qu'il ait fait cette réponſe de lui-même, & il ſerait auſſi extraordinaire, du moins ſuivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné ſur l'aveu d'une idée qu'il aurait pu avoir un jour dans un cas qui n'eſt point arrivé.

A cet étrange aveu de ſes plus ſecrètes penſées, qui ne s'étaient point échappées au-delà du fond de ſon ame, on joignit des preuves qui en plus d'un pays ne ſont pas admiſes au tribunal de la juſtice humaine.

Le prince accablé, hors de ſes ſens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait ſervir à le perdre, avoua enfin que dans la confeſſion il s'était accuſé devant DIEU à l'archiprêtre *Jacques* d'avoir ſouhaité la mort de ſon père, & que le confeſſeur *Jacques* lui avait répondu : *DIEU vous le pardonnera, nous lui en ſouhaitons autant.*

1718. Toutes les preuves qui peuvent ſe tirer de la confeſſion ſont inadmiſſibles par les canons de notre Egliſe ; ce ſont des ſecrets entre DIEU & le pénitent. L'Egliſe grecque ne croit pas, non plus que la latine, que cette correſpondance intime & ſacrée entre un pécheur & la Divinité ſoit du reſſort de la juſtice humaine : mais il s'agiſſait de l'Etat & d'un ſouverain. Le prêtre *Jacques* fut appliqué à la queſtion, & avoua ce que le prince avait révélé. C'était une choſe rare dans ce procès de voir le confeſſeur accuſé par ſon pénitent, & le pénitent par ſa maîtreſſe. On peut encore ajouter à la ſingularité de cette aventure que l'archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accuſations, ayant autrefois, dans les premiers éclats des reſſentimens du czar contre ſon fils, prononcé un ſermon trop favorable au jeune czarovitz, ce prince avoua dans ſes interrogatoires qu'il comptait ſur ce prélat; & ce même archevêque de Rézan fut à la tête des juges eccléſiaſtiques conſultés par le czar ſur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt.

Il y a une remarque eſſentielle à faire dans cet étrange procès très-mal digéré dans la groſſière hiſtoire de *Pierre I* par le prétendu boïard *Neſteſuranoy;* & cette remarque la voici.

Dans les réponſes que fit *Alexis* au premier interrogatoire de ſon père, il avoue que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'empereur, il s'adreſſa au comte de *Schonborn* chambellan ; que ce chambellan lui dit : *L'empereur ne vous abandonnera pas ; & quand il en ſera temps, après la mort de votre père, il vous aidera à monter ſur le trône à main armée. Je lui répondis*, ajoute l'accuſé : *Je ne demande pas cela ; que l'empereur*

m'accorde sa protection, je n'en veux pas davantage. Cette dépofition eft fimple, naturelle, porte un grand caractère de vérité: car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'empereur pour aller tenter de détrôner fon père; & perfonne n'eût ofé faire ni au prince *Eugène*, ni au confeil, ni à l'empereur une propofition fi abfurde. Cette dépofition eft du mois de février; & quatre mois après au 1er juillet, dans le cours & fur la fin de ces procédures, on fait dire au czarovitz dans fes dernières réponfes par écrit: 1718.

„ Ne voulant imiter mon père en rien, je cherchais „ à parvenir à la fucceffion de quelque autre manière „ que ce fût, *excepté de la bonne façon.* Je la voulais „ avoir par une affiftance étrangère; & fi j'y étais par- „ venu, & que l'empereur eût mis en exécution *ce* „ *qu'il m'avait promis*, de me procurer la couronne de „ Ruffie, même à main armée, je n'aurais rien épargné „ pour me mettre en poffeffion de la fucceffion. Par „ exemple, fi l'empereur avait demandé en échange „ des troupes de mon pays pour fon fervice contre „ qui que ce fût de fes ennemis, ou de groffes fommes „ d'argent, j'aurais fait tout ce qu'il aurait voulu, & „ j'aurais donné de grands préfens à fes miniftres & „ à fes généraux. J'aurais entretenu à mes dépens les „ troupes auxiliaires qu'il m'aurait données pour me „ mettre en poffeffion de la couronne de Ruffie; & en „ un mot, rien ne m'aurait coûté pour accomplir en „ cela ma volonté. „

Cette dernière dépofition du prince paraît bien forcée; il femble qu'il faffe des efforts pour fe faire croire coupable: ce qu'il dit eft même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'empereur lui

1718. avait promis de lui *procurer la couronne à main armée :* cela était faux. Le comte de *Schonborn* lui avait fait espérer qu'un jour après la mort du czar l'empereur l'aiderait à soutenir le droit de sa naissance ; mais l'empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agissait pas de se révolter contre son père, mais de lui succéder après sa mort.

Il dit dans ce dernier interrogatoire ce qu'il crut qu'il eût fait s'il avait eu à disputer son héritage ; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant son voyage à Vienne & à Naples. Le voilà donc qui dépose une seconde fois, non pas ce qu'il a fait, & ce qui peut être soumis à la rigueur des lois, mais ce qu'il imagine qu'il eût pu faire un jour, & qui par conséquent ne semble soumis à aucun tribunal ; le voilà qui s'accuse deux fois des pensées secrètes qu'il a pu concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vu auparavant, dans le monde entier, un seul homme jugé & condamné sur les idées inutiles qui lui sont venues dans l'esprit, & qu'il n'a communiquées à personne. Il n'est aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuse d'une pensée criminelle, & l'on prétend même que DIEU ne les punit que quand elles sont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre, à ces considérations si naturelles, qu'*Alexis* avait mis son père en droit de le punir, par sa réticence sur plusieurs complices de son évasion ; sa grâce était attachée à un aveu général, & il ne le fit que quand il n'était plus temps. Enfin après un tel éclat, il ne paraissait pas dans la nature humaine qu'il fût possible qu'*Alexis* pardonnât un jour au frère en

faveur

faveur duquel il était déshérité; & il valait mieux, disait-on, punir un coupable que d'exposer tout l'empire. La rigueur de la justice s'accordait avec la raison d'Etat. 1718.

Il ne faut pas juger des mœurs & des lois d'une nation par celles des autres; le czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort son fils pour sa seule évasion: il s'en explique ainsi dans sa déclaration aux juges & aux évêques.

„ Quoique selon toutes les lois divines & humaines, „ & surtout suivant celles de Russie, qui excluent „ toute jurisdiction entre un père & un enfant parmi „ les particuliers, nous ayons un pouvoir assez abon- „ dant & absolu de juger notre fils, suivant ses crimes, „ selon notre volonté, sans en demander avis à per- „ sonne; cependant, comme on n'est point aussi „ clair-voyant dans ses propres affaires que dans celles „ des autres, & comme les médecins même les plus „ experts ne risquent point de se traiter eux-mêmes, „ & qu'ils en appellent d'autres dans leurs maladies; „ craignant de charger ma conscience de quelque „ péché, je vous expose mon état, & je vous demande „ du remède: car j'appréhende la mort éternelle, si ne „ connaissant peut-être point la qualité de mon mal „ je voulais m'en guérir seul, vu principalement que „ j'ai juré sur les jugemens de DIEU, & que j'ai „ promis par écrit le pardon de mon fils, & je l'ai „ ensuite confirmé de bouche au cas qu'il me dît „ la vérité.

„ Quoique mon fils ait violé sa promesse, toutefois „ pour ne m'écarter en rien de mes obligations, je „ vous prie de penser à cette affaire & de l'examiner

1718. ›› avec la plus grande attention, pour voir ce qu'il a ›› mérité. Ne me flattez point ; n'appréhendez pas ›› que s'il ne mérite qu'une légère punition, & que ›› vous le jugiez ainſi, cela me ſoit déſagréable ; car je ›› vous jure, par le grand DIEU & par ſes jugemens, ›› que vous n'avez abſolument rien à en craindre.

›› N'ayez point d'inquiétude ſur ce que vous devez ›› juger le fils de votre ſouverain : mais ſans avoir égard ›› à la perſonne, rendez juſtice, & ne perdez pas votre ›› ame & la mienne. Enfin, que notre conſcience ne ›› nous reproche rien au jour terrible du jugement, ›› & que notre patrie ne ſoit point léſée. ››

Le czar fit au clergé une déclaration à peu près ſemblable ; ainſi tout ſe paſſa avec la plus grande authenticité, & *Pierre* mit dans toutes ſes démarches une publicité qui montrait la perſuaſion intime de ſa juſtice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un ſi grand empire dura depuis la fin de février juſqu'au cinq juillet, n. ſt. Le prince fut interrogé pluſieurs fois ; il fit les aveux qu'on exigeait : nous avons rapporté ceux qui ſont eſſentiels.

Le premier juillet le clergé donna ſon ſentiment par écrit. Le czar en effet ne lui demandait que ſon ſentiment & non pas une ſentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

›› Cette affaire, diſent les évêques & les archiman- ›› drites, n'eſt point du tout du reſſort de la juriſdiction ›› eccléſiaſtique, & le pouvoir abſolu établi dans ›› l'empire de Ruſſie n'eſt point ſoumis au jugement ›› des ſujets ; mais le ſouverain y a l'autorité d'agir

„ fuivant fon bon plaifir, fans qu'aucun inférieur y „ intervienne. „ 1718.

Après ce préambule on cite le Lévitique, où il eft dit que celui qui aura maudit fon père ou fa mere fera puni de mort; & l'évangile de *St Matthieu* qui rapporte cette loi févère du Lévitique. On finit, après plufieurs autres citations, par ces paroles très-remarquables :

„ Si fa majefté veut punir celui qui eft tombé, „ felon fes actions & fuivant la mefure de fes crimes, „ il a devant lui des exemples de l'ancien teftament ; „ s'il veut faire miféricorde, il a l'exemple de Jesus-„ Christ même, qui reçoit le fils égaré revenant „ à la répentance; qui laiffe libre la femme furprife „ en adultère, laquelle a mérité la lapidation felon „ la loi; qui préfère la miféricorde au facrifice : il a „ l'exemple de *David*, qui veut épargner *Abfalon* fon „ fils & fon perfécuteur ; car il dit à fes capitaines „ qui voulaient l'aller combattre : *Epargnez mon fils* „ *Abfalon :* le père le voulut épargner lui-même, mais „ la juftice divine ne l'épargna point.

„ Le cœur du czar eft entre les mains de Dieu ; „ qu'il choififfe le parti auquel la main de Dieu le „ tournera. „

Ce fentiment fut figné par huit évêques, quatre archimandrites & deux profeffeurs ; &, comme nous l'avons déjà dit, le métropolite de Rézan, avec qui le prince avait été d'intelligence, figna le premier.

Cet avis du clergé fut incontinent préfenté au czar. On voit aifément que le clergé voulait le porter à la clémence, & rien n'eft plus beau peut-être que cette oppofition de la douceur de Jesus-Christ à la

1718. rigueur de la loi judaïque, mise sous les yeux d'un père qui fesait le procès à son fils.

Le jour même on interrogea encore *Alexis* pour la dernière fois ; & il mit par écrit son dernier aveu : c'est dans cette confession qu'il s'accuse ,, d'avoir été ,, bigot dans sa jeunesse, d'avoir fréquenté les prêtres ,, & les moines , d'avoir bu avec eux , d'avoir reçu ,, d'eux les impressions qui lui donnèrent de l'horreur ,, pour les devoirs de son état , & même pour la per- ,, sonne de son père. ,,

S'il fit cet aveu de son propre mouvement , cela prouve qu'il ignorait le conseil de clémence que venait de donner ce même clergé qu'il accusait; & cela prouve encore davantage combien le czar avait changé les mœurs des prêtres de son pays , qui de la grossièreté & de l'ignorance étaient parvenus, en si peu de temps, à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illustres pères de l'Eglise n'auraient désavoué ni la sagesse ni l'éloquence.

C'est dans ces derniers aveux qu'*Alexis* déclare ce qu'on a déjà rapporté, qu'il voulait arriver à la succession *de quelque manière que ce fût* , *excepté de la bonne.*

Il semblait , par cette dernière confession , qu'il craignît de ne s'être pas assez chargé , assez rendu criminel dans les premières , & qu'en se donnant à lui-même les noms de *mauvais caractère* , de *méchant esprit* , en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un soin pénible à justifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet cet arrêt fut porté le 5 juillet. Il se trouvera dans toute son étendue à la fin de cette histoire. On se

contentera d'obſerver ici qu'il commence, comme 1718.
l'avis du clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des ſujets, mais au ſeul ſouverain, dont le pouvoir ne dépend que de DIEU ſeul. Enſuite après avoir expoſe toutes les charges contre le prince, les juges s'expriment ainſi : *Que penſer de ſon deſſein de rebellion, tel qu'il n'y en eut jamais de ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon ſouverain, comme père de la patrie, & père ſelon la nature ?*

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du czar; car aſſurément il y a de plus grandes rebellions dans le monde, & on ne voit point par les actes que jamais le czarovitz eût conçu le deſſein de tuer ſon père. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce prince venait de faire, de s'être confeſſé un jour d'avoir ſouhaité la mort à ſon père & à ſon ſouverain : mais l'aveu ſecret, dans la confeſſion, d'une penſée ſecrète n'eſt pas un double parricide.

Quoi qu'il en ſoit, il fut jugé à mort unanimement, ſans que l'arrêt prononçât le genre du ſupplice. De cent quarante-quatre juges, il n'y en eut pas un ſeul qui imaginât ſeulement une peine moindre que la mort. Un écrit anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là, porte que ſi un tel procès avait été jugé au parlement d'Angleterre, il ne ſe ſerait pas trouvé parmi cent quarante-quatre juges un ſeul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des temps & des lieux. *Manlius* aurait pu être condamné lui-même à mort par les lois d'Angleterre, pour avoir

1718. fait périr son fils, & il fut respecté par les Romains sévères. Les lois ne punissent point en Angleterre l'évasion d'un prince de Galles, qui, comme pair du royaume, est maître d'aller où il veut. Les lois de la Russie ne permettent pas au fils du souverain de sortir du royaume malgré son père. Une pensée criminelle sans aucun effet ne peut être punie ni en Angleterre, ni en France; elle peut l'être en Russie. Une désobéissance longue, formelle & réitérée, n'est parmi nous qu'une mauvaise conduite qu'il faut réprimer; mais c'était un crime capital dans l'héritier d'un vaste empire, dont cette désobéissance même eût produit la ruine. Enfin le czarovitz était coupable envers toute la nation de vouloir la replonger dans les ténèbres dont son père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du czar, qu'il pouvait faire mourir son fils coupable de désobéissance, sans consulter personne; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui représentaient la nation: ainsi ce fut la nation elle-même qui condamna ce prince, & *Pierre* eut tant de confiance dans l'équité de sa conduite, qu'en fesant imprimer & traduire le procès, il se soumit lui-même au jugement de tous les peuples de la terre.

La loi de l'histoire ne nous a permis de rien déguiser, ni de rien affaiblir dans le récit de cette tragique aventure. On ne savait dans l'Europe qui on devait plaindre davantage, ou un jeune prince accusé par son père, & condamné à la mort par ceux qui devaient être un jour ses sujets, ou un père qui se croyait obligé de sacrifier son propre fils au salut de son empire.

On publia dans plufieurs livres que le czar avait fait venir d'Efpagne le procès de dom *Carlos*, condamné à mort par *Philippe II*. Mais il eft faux qu'on eût jamais fait le procès à dom *Carlos*. La conduite de *Pierre I* fut entièrement différente de celle de *Philippe*. L'efpagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raifon il avait fait arrêter fon fils, ni comment ce prince était mort. Il écrivit à ce fujet au pape & à l'impératrice des lettres abfolument contradictoires. Le prince d'Orange, *Guillaume*, accufa publiquement *Philippe* d'avoir facrifié fon fils & fa femme à fa jaloufie, & d'avoir moins été un juge févère qu'un mari jaloux & cruel, un père dénaturé & parricide. *Philippe* fe laiffa accufer, & garda le filence. *Pierre* au contraire ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait fa nation à fon propre fils, s'en remit au jugement du clergé & des grands, & rendit le monde entier juge des uns & des autres & de lui-même. 1718.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'eft que la czarine *Catherine*, haïe du czarovitz, & menacée ouvertement du fort le plus trifte fi jamais ce prince régnait, ne contribua pourtant en rien à fon malheur, & ne fut ni accufée, ni même foupçonnée par aucun miniftre étranger réfidant à cette cour, d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il eft vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grâce pour lui : mais tous les mémoires de ce temps-là, furtout ceux du comte de *Baffevitz*, affurent unanimement qu'elle plaignit fon infortune.

J'ai en main les mémoires d'un miniftre public, où je trouve ces propres mots : „J'étais préfent quand

1718. ,, le czar dit au duc de Holſtein que *Catherine* l'avait ,, prié d'empêcher qu'on ne prononçât au czarovitz ,, ſa condamnation. *Contentez-vous*, me dit-elle, *de lui* ,, *faire prendre le froc, parce que cet opprobre d'un arrêt* ,, *de mort ſignifié réjaillira ſur votre petit-fils.* ,,

Le czar ne ſe rendit point aux prières de ſa femme; il crut qu'il était important que la ſentence fût prononcée publiquement au prince, afin qu'après cet acte ſolemnel, il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquieſcé lui-même, & qui, le rendant mort civilement, le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la couronne.

Cependant après la mort de *Pierre*, ſi un parti puiſſant ſe fût élevé en faveur d'*Alexis*, cette mort civile l'aurait-elle empêché de régner?

L'arrêt fut prononcé au prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulſion à ces mots: *Les lois divines & eccléſiaſtiques, civiles & militaires condamnent à mort ſans miſéricorde ceux dont les attentats contre leur père & leur ſouverain ſont manifeſtes.* Ses convulſions ſe tournèrent, dit-on, en apoplexie; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu ſes ſens, & dans cet intervalle de vie & de mort, il fit prier ſon père de venir le voir. Le czar vint; les larmes coulèrent des yeux du père & du fils infortuné; le condamné demanda pardon, le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiſtrée ſolemnellement au malade agoniſant. Il mourut en préſence de toute la cour, le lendemain de cet arrêt funeſte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, & dépoſé dans un cercueil ouvert. Il y reſta quatre jours expoſé à tous les regards, & enfin il fut inhumé dans l'égliſe de la

citadelle à côté de fon époufe. Le czar & la czarine 1718.
affiftèrent à la cérémonie.

On eft indifpenfablement obligé ici d'imiter, fi on ofe le dire, la conduite du czar, c'eft-à-dire de foumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus fcrupuleufe, & non-feulement ces faits, mais les bruits qui coururent, & ce qui fut imprimé fur ce trifte fujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti*, le plus impartial de tous, & le plus exact, qui s'eft borné à rapporter les pièces originales & authentiques concernant les affaires de l'Europe, femble s'éloigner ici de cette impartialité & de ce difcernement qui fait fon caractère; il s'exprime en ces termes : ›› La czarine, craignant ›› toujours pour fon fils, n'eut point de relâche qu'elle ›› n'eût porté le czar à faire au fils aîné le procès, & ›› à le faire condamner à mort; ce qui eft étrange, ›› c'eft que le czar après lui avoir donné lui-même le ›› knout, qui eft une queftion, lui coupa auffi lui-même ›› la tête. Le corps du czarovitz fut expofé en public, ›› & la tête tellement adaptée au corps, que l'on ne ›› pouvait pas difcerner qu'elle en avait été féparée. ›› Il arriva quelque temps après que le fils de la czarine ›› vint à décéder, à fon grand regret & à celui du ›› czar. Ce dernier, qui avait décollé de fa propre ›› main fon fils aîné, réfléchiffant qu'il n'avait point ›› de fucceffeur, devint de mauvaife humeur. Il fut ›› informé dans ce temps-là que la czarine avait des ›› intrigues fecrètes & illégitimes avec le prince *Menzikoff*. ›› Cela joint aux réflexions que la czarine était la caufe ›› qu'il avait facrifié lui-même fon fils aîné, il médita ›› de faire rafer la czarine, & de l'enfermer dans

1718. ›› un couvent, ainſi qu'il avait fait de ſa première ›› femme, qui y était encore. Le czar avait accoutumé ›› de mettre ſes penſées journalières ſur des tablettes; ›› il y avait mis ſondit deſſein ſur la czarine. Elle ›› avait gagné des pages qui entraient dans la chambre ›› du czar. Un de ceux-ci qui était accoutumé à prendre ›› les tablettes ſous la toilette, pour les faire voir à la ›› czarine, prit celles où il y avait le deſſein du czar. ›› Dès que cette princeſſe l'eut parcouru, elle en fit part ›› à *Menzikoff;* & un jour ou deux après le czar fut ›› pris d'une maladie inconnue & violente, qui le fit ›› mourir. Cette maladie fut attribuée au poiſon, ›› puiſqu'on vit manifeſtement qu'elle était ſi violente ›› & ſubite, qu'elle ne pouvait venir que d'une telle ›› ſource, qu'on dit être aſſez uſitée en Moſcovie. ››

Ces accuſations conſignées dans les mémoires de *Lamberti* ſe répandirent dans toute l'Europe. Il reſte encore un grand nombre d'imprimés & de manuſcrits qui pourraient faire paſſer ces opinions à la dernière poſtérité.

Je crois qu'il eſt de mon devoir de dire ici ce qui eſt parvenu à ma connaiſſance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il rapporte, était à la vérité né en Ruſſie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne réſidait point dans cet empire au temps de la cataſtrophe du czarovitz; il en était abſent depuis pluſieurs années. Je l'ai connu autrefois; il avait vu *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, & où j'ai été ſouvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors.*

Qu'on voie par cet exemple combien il était plus

aisé autrefois à un seul homme d'en flétrir un autre 1718.
dans la mémoire des nations, lorsque avant l'imprimerie les histoires manuscrites, conservées dans peu de mains, n'étaient ni exposées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique universelle, comme elles sont aujourd'hui. Il suffisait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suétone*, & même dans les auteurs des légendes, pour rendre un prince odieux au monde, & pour perpétuer son opprobre de siècle en siècle.

Comment se serait-il pu faire que le czar eût tranché de sa main la tête de son fils, à qui on donna l'extrême-onction en présence de toute la cour? était-il sans tête quand on répandit l'huile sur sa tête même? en quel temps put-on recoudre cette tête à son corps? Le prince ne fut pas laissé seul un moment depuis la lecture de son arrêt jusqu'à sa mort.

Cette anecdote, que son père se servit du fer, détruit celle qu'il se servit du poison. Il est vrai qu'il est très-rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite causée par la lecture d'un arrêt de mort, & surtout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les médecins avouent que la chose est possible.

Si le czar avait empoisonné son fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par-là le fruit de tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de le punir: tous les motifs de la condamnation devenaient suspects, & le czar se condamnait lui-même: s'il eût voulu la mort d'*Alexis*, il eût fait exécuter l'arrêt; n'en était-il pas le maître absolu? Un homme prudent, un monarque sur qui la terre a les yeux, se résout-il à

1718. faire empoifonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la juftice? Veut-on fe noircir dans la poftérité par le titre d'empoifonneur & de parricide, quand on peut fi aifément ne fe donner que celui d'un juge févère?

Il paraît qu'il réfulte de tout ce que j'ai rapporté, que *Pierre* fut plus roi que père, qu'il facrifia fon propre fils aux intérêts d'un fondateur & d'un légiflateur, & à ceux de fa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, fans cette févérité malheureufe. Il eft évident qu'il n'immola point fon fils à une marâtre & à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puifqu'il le menaça fouvent de le déshériter avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, & qui mourut en effet bientôt après. Si *Pierre* avait fait un fi grand éclat, uniquement pour complaire à fa femme, il eût été faible, infenfé & lâche, & certe il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à fes fondations & à fa nation, fi l'on fuivait après lui fes vues. Toutes fes entreprifes ont été perfectionnées felon fes prédictions ; fa nation eft devenue célèbre & refpectée dans l'Europe, dont elle était auparavant féparée ; & fi *Alexis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin quand on confidère cette cataftrophe, les cœurs fenfibles frémiffent, & les févères approuvent.

Ce grand & terrible événement eft encore fi frais dans la mémoire des hommes, on en parle fi fouvent avec étonnement, qu'il eft abfolument néceffaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteur contemporains. Un de ces écrivains faméliques, qui prennent hardiment le titre d'hiftorien, parle ainfi dans fon livre dédié

au comte de *Brukl*, premier miniſtre du roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Ruſſie eſt perſuadée que le czarovitz ne mourut que du poiſon préparé par la main d'une marâtre.* Cette accuſation eſt détruite par l'aveu que fit le czar au duc de Holſtein, que la czarine *Catherine* lui avait conſeillé d'enfermer dans un cloître ſon fils condamné. 1718.

A l'égard du poiſon donné depuis par cette impératrice même à *Pierre* ſon époux, ce conte ſe détruit lui-même par le ſeul récit de l'aventure du page & des tablettes. Un homme s'aviſe-t-il d'écrire ſur ſes tablettes : *Il faut que je me reſſouvienne de faire enfermer ma femme?* Sont-ce-là de ces détails qu'on puiſſe oublier, & dont on ſoit obligé de tenir regiſtre ? Si *Catherine* avait empoiſonné ſon beau-fils & ſon mari, elle eût fait d'autres crimes : non-ſeulement on ne lui a jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connue que par ſa douceur & par ſon indulgence.

Il eſt néceſſaire à préſent de faire voir ce qui fut la première cauſe de la conduite d'*Alexis*, de ſon évaſion, de ſa mort, & de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la religion, ce furent des prêtres & des moines ; & cette ſource de tant de malheurs eſt aſſez indiquée dans quelques aveux d'*Alexis* que nous avons rapportés, & ſurtout dans cette expreſſion du czar *Pierre* dans une lettre à ſon fils : *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie.* (4)

(4) Ces longues barbes pouvaient ſignifier également ceux des ruſſes, qui malgré la loi tyrannique & ridicule du czar n'avaient pas voulu ſe faire raſer : mais il eſt certain que les prêtres entrèrent pour beaucoup dans les diſſentions de la famille du czar.

1718. Voici presque mot à mot comment les mémoires d'un ambassadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles : » Plusieurs ecclésiastiques, dit-il, attachés à leur » ancienne barbarie, & plus encore à leur autorité » qu'ils perdaient à mesure que la nation s'éclairait, » languissaient après le règne d'*Alexis*, qui leur pro- » mettait de les replonger dans cette barbarie si chère. » De ce nombre était *Dozithée*, évêque de Rostou. Il » supposa une révélation de *St Démétrius*. Ce saint lui » était apparu, & l'avait assuré, de la part de DIEU, » que *Pierre* n'avait pas trois mois à vivre; qu'*Eudoxie*, » renfermée dans le couvent de Susdal, & religieuse » sous le nom d'*Hélène*, ainsi que la princesse *Marie*, » sœur du czar, devait monter sur le trône, & régner » conjointement avec son fils *Alexis*. *Eudoxie* & *Marie* » eurent la faiblesse de croire cette imposture ; elles en » furent si persuadées qu'*Hélène* quitta dans son couvent » l'habit de religieuse, reprit le nom d'*Eudoxie*, se fit » traiter de majesté, & fit effacer des prières publiques » le nom de sa rivale *Catherine*; elle ne parut plus que » revêtue des anciens habits de cérémonie que por- » taient les czarines. La trésorière du couvent se » déclara contre cette entreprise. *Eudoxie* répondit » hautement : *Pierre a puni les strélitz, qui avaient outragé* » *sa mère, mon fils Alexis punira quiconque aura insulté* » *la sienne*. Elle fit renfermer la trésorière dans sa cel- » lule. Un officier nommé *Etienne Glebo* fut introduit » dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'instrument de ses » desseins, & l'attacha à elle par ses faveurs. *Glebo* » répand dans la petite ville de Susdal & dans les » environs la prédiction de *Dozithée*. Cependant les » trois mois s'écoulèrent. *Eudoxie* reproche à l'évêque

„ que le czar eſt encore en vie. *Les péchés de mon père* 1718.
„ *en ſont cauſe*, dit *Dozithée*; *il eſt en purgatoire*, *& il* „ *m'en a averti*. Auſſitôt *Eudoxie* fait dire *mille meſſes* „ *des morts*; *Dozithée* l'aſſure qu'elles opèrent; il vient „ au bout d'un mois lui dire que ſon père a déjà la „ tête hors du purgatoire; un mois après le défunt „ n'en a plus que juſqu'à la ceinture: enfin il ne tient „ plus au purgatoire que par les pieds; & quand les „ pieds ſeront dégagés, ce qui eſt le plus difficile, le „ czar *Pierre* mourra infailliblement.

„ La princeſſe *Marie*, perſuadée par *Dozithée*, ſe livra „ à lui, à condition que le père du prophète ſortirait „ inceſſamment du purgatoire, & que la prédiction „ s'accomplirait; & *Glebo* continua ſon commerce „ avec l'ancienne czarine.

„ Ce fut principalement ſur la foi de ces prédictions „ que le czarovitz s'évada, & alla attendre la mort de „ ſon père dans les pays étrangers. Tout cela fut bien- „ tôt découvert. *Dozithée* & *Glebo* furent arrêtés; les „ lettres de la princeſſe *Marie* à *Dozithée* & d'*Hélène* à „ *Glebo* furent lues en plein ſénat. La princeſſe *Marie* „ fut enfermée à Shluſſelbourg; l'ancienne czarine „ transférée dans un autre couvent où elle fut priſon- „ nière. *Dozithée* & *Glebo*, tous les complices de cette „ vaine & ſuperſtitieuſe intrigue furent appliqués à la „ queſtion, ainſi que les confidens de l'évaſion d'*Alexis*. „ Son confeſſeur, ſon gouverneur, ſon maréchal de „ cour moururent tous dans les ſupplices. „

On voit donc à quel prix cher & funeſte *Pierre le grand* acheta le bonheur qu'il procura à ſes peuples; combien d'obſtacles publics & ſecrets il eut à ſurmonter au milieu d'une guerre longue & difficile, des ennemis

1718. au dehors, des rebelles au dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plupart des prêtres obstinément déclarés contre ses entreprises, presque toute la nation irritée long-temps contre sa propre félicité, qui ne lui était pas encore sensible; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il fallait qu'une génération nouvelle, formée par ses soins, embrassât enfin les idées de bonheur & de gloire que n'avaient pu supporter leurs pères. (5)

CHAPITRE XI.

Travaux & établissemens vers l'an 1718 & suivans.

PENDANT cette horrible catastrophe il parut bien que *Pierre* n'était que le père de sa patrie, & qu'il considérait sa nation comme sa famille. Les supplices

(5) Cette histoire a été écrite d'après des mémoires & des pièces originales envoyés de Russie. On voit que le czar a fait condamner son fils par des esclaves dont la bassesse & la barbare hypocrisie est prouvee par le style même de la sentence. Le czarovitz mourut presque subitement le lendemain de sa condamnation. Quelle fut precisement la cause de sa mort? c'est ce qu'il est difficile de savoir. Mais si le czar voulait conserver la vie à son fils, & se contenter de le priver de la succession au trône, quelle platte & abominable comédie que cette condamnation à mort! qu'elle cruauté dans la lecture de cette sentence au malheureux czarovitz! cette conduite du czar qui aurait cause la mort de son fils, serait moins criminelle sans doute que l'assassinat juridique, ou l'empoisonnement d'*Alexis*, mais elle serait plus odieuse & plus meprisable.

On pourrait proposer cette question: Est-il permis à un despote de faire perir son successeur naturel lorsqu'il le croit imbecille? mais cette question n'en peut être une que pour ceux qui regarderaient le despotisme comme un gouvernement legitime.

dont

dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui voulait empêcher l'autre d'être heureuse, étaient des sacrifices faits au public par une nécessité douloureuse. 1718.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation & de la mort de son fils aîné, qu'il procura le plus d'avantages à ses sujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures & les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, & par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers & les peuples que la nature a séparés. Ce ne sont pas là de ces événemens frappans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amusent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéressent la curiosité ordinaire des hommes ; mais ce sont les ressorts véritables de la félicité publique que les yeux philosophiques aiment à considérer.

Il y eut donc un lieutenant-général de la police de tout l'empire, établi à Pétersbourg à la tête d'un tribunal, qui veillait au maintien de l'ordre d'un bout de la Russie à l'autre. Le luxe dans les habits, & les jeux de hasard, plus dangereux que le luxe, furent sévérement défendus. On établit des écoles d'arithmétique déjà ordonnées en 1716 dans toutes les villes de l'empire. Les maisons pour les orphelins & pour les enfans trouvés, déjà commencées, furent achevées, dotées & remplies.

Nous joindrons ici tous les établissemens utiles, auparavant projetés, & finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuse de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre

1718. métier que celui d'importuner ceux qui en ont, & de traîner, aux dépens des autres hommes, une vie misérable & honteuſe; abus trop ſouffert dans d'autres Etats.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maiſons régulières ſuivant leur fortune. Ce fut une excellente police de faire venir ſans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques & chariots qui revenaient à vide des provinces voiſines.

Les poids & les meſures furent fixés & rendus uniformes ainſi que les lois. Cette uniformité tant déſirée, mais ſi inutilement dans des Etats dès long-temps policés, fut établie en Ruſſie ſans difficulté & ſans murmure; & nous penſons que parmi nous cet établiſſement ſalutaire ſerait impraticable. Le prix des denrées néceſſaires fut réglé; ces fanaux que *Louis XIV* établit le premier dans Paris, qui ne ſont pas même encore connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg: les pompes pour les incendies, les barrières dans les rues ſolidement pavées; tout ce qui regarde la ſûreté, la propreté & le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les priviléges donnés à des étrangers, & les réglemens qui empêchaient l'abus de ces priviléges; tout fit prendre à Pétersbourg & à Moſcou une face nouvelle. (6)

(6) Taxer les denrées néceſſaires à la vie, obliger les gens riches de faire bâtir des maiſons dans une capitale nouvelle, contraindre les chariots & les bateaux qui revenaient à vide à ſe charger de materiaux pour Petersbourg, ce ſont autant d'actes de tyrannie qu'on peut excuſer par l'ignorance qui régnait encore en Europe ſur des objets ſi ſimples. La ſuppreſſion de la mendicité eſt un projet chimerique qu'on cherche à réaliſer par des moyens barbares: il eſt contre la juſtice d'empêcher un

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, furtout celle que le czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg; il en était le premier intendant; mille ouvriers y travaillaient fouvent fous fes yeux. Il allait donner fes ordres lui-même à tous les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à fcie; aux directeurs des fabriques de corderies & de voiles, des briqueteries, des ardoifes, des manufactures de toiles; beaucoup d'ouvriers de toute efpèce lui arrivèrent de France : c'était le fruit de fon voyage. 1718.

Il établit un tribunal de commerce dont les membres étaient mi-partie nationaux & étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabricans & pour tous les artiftes. Un français forma une manufacture de très-belles glaces à Pétersbourg, avec les fecours du prince *Menzikoff*. Un autre fit travailler à des tapifferies de haute-lice fur le modèle de celles des Gobelins; & cette manufacture eft encore aujourd'hui très-encouragée. Un troifième fit réuffir les fileries d'or & d'argent, & le czar ordonna qu'il ne ferait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs foit d'argent, foit d'or, afin de n'en point diminuer la maffe dans fes Etats.

Il donna trente mille roubles, c'eft-à-dire cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux

homme de faire l'aumône, & un autre de la demander. Ce font les mauvaifes lois & la mauvaife adminiftration qui multiplient les mendians : & lorfque le nombre en devient trop grand, ce ne font pas ceux qui mendient, mais ceux qui gouvernent qu'il faudrait punir.

Nous ne dirons rien de la manière d'encourager le commerce par des priviléges. Le czar avait fur l'adminiftration les mêmes principes que les gens éclairés de fon fiècle, & c'eft tout ce qu'on peut exiger d'un prince.

1718. & tous les inſtrumens néceſſaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies & des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller ſes troupes de draps faits dans ſon pays : auparavant on tirait ces draps de Berlin & d'autres pays étrangers.

On fit à Moſcou d'auſſi belles toiles qu'en Hollande, & à ſa mort il y avait déjà à Moſcou & à Jaroſlau quatorze fabriques de toiles de lin & de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorſque la ſoie était vendue en Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac Ladoga, ſous un climat glacé, & dans des marais inconnus, il s'éléverait une ville opulente & magnifique, dans laquelle la ſoie de Perſe ſe manufacturerait auſſi-bien que dans Iſpahan. *Pierre* l'entreprit & y réuſſit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais : on découvrit quelques mines d'or & d'argent ; & un conſeil des mines fut établi pour conſtater ſi les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépenſe.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entrepriſes, ce n'était pas aſſez de ſigner des patentes & de nommer des inſpecteurs ; il fallait dans ces commencemens qu'il vît tout par ſes yeux, & qu'il travaillât même de ſes mains, comme on l'avait vu auparavant conſtruire des vaiſſeaux, les appareiller & les conduire. Quand il s'agiſſait de creuſer des canaux dans des terres fangeuſes & preſque impraticables, on le voyait quelquefois ſe mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre & la tranſporter lui-même.

Il fit cette année 1718 le plan du canal & des

éclufes de Ladoga. Il s'agiffait de faire communiquer 1718.
la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandifes à Pétersbourg, fans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop fujet aux tempêtes & fouvent impraticable pour les barques; il nivela lui-même le terrain; on conferve encore les inftrumens dont il fe fervit pour ouvrir la terre & la voiturer; cet exemple fut fuivi de toute fa cour, & hâta un ouvrage qu'on regardait comme impoffible: il a été achevé après fa mort; car aucune de fes entreprifes reconnues poffibles n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronftadt, qu'on met aifément à fec, & dans lequel on carène & on radoube les vaiffeaux de guerre, fut auffi commencé dans le temps même des procédures contre fon fils.

Il bâtit cette même année la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la mer Cafpienne au golfe de Finlande & à l'Océan; d'abord les eaux de deux rivières qu'il fit communiquer reçoivent les barques qui ont remonté le Volga: de ces rivières on paffe par un autre canal dans le lac d'Ilmen; on entre enfuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandifes peuvent être tranfportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient fous fes yeux, il portait fes foins jufqu'au Kamshatka à l'extrémité de l'Orient, & il fit bâtir deux forts dans ce pays fi long-temps inconnu au refte du monde. Cependant des ingénieurs de fon académie de marine établie en 1715 marchaient déjà dans tout l'empire pour lever des cartes exactes, & pour mettre fous les yeux

de tous les hommes cette vaste étendue de contrées qu'il avait policées & enrichies.

CHAPITRE XII.

Du commerce.

LE commerce extérieur était presque tombé entièrement avant lui, il le fit renaître. On sait assez que le commerce a changé plusieurs fois son cours dans le monde. La Russie méridionale était avant *Tamerlan* l'entrepôt de la Grèce & même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs & le Borysthène étaient chargés des productions de l'Asie. Mais lorsque *Tamerlan* eut conquis, sur la fin du quatorzième siecle, la Chersonèse taurique, appelée depuis la Crimée, lorsque les Turcs furent maîtres d'Azoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. *Pierre* avait voulu la faire revivre en se rendant maître d'Azoph. La malheureuse campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, & avec elle toutes les vues du commerce par la mer Noire; il restait à s'ouvrir la voie d'un négoce non moins étendu par la mer Caspienne. Déjà dans le seizième siecle & au commencement du dix-septième, les Anglais, qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté sur la mer Caspienne; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déjà dit que le père de *Pierre le grand* avait fait bâtir un vaisseau par un hollandais, pour aller trafiquer d'Astracan sur les côtes de la Perse: le vaisseau fut brûlé par le rebelle *Stenko-Rasin*. Alors

toutes les espérances de négocier en droiture avec les Persans s'évanouirent. Les Arméniens, qui sont les facteurs de cette partie de l'Asie, furent reçus par *Pierre le grand* dans Astracan ; on fut obligé de passer par leurs mains, & de leur laisser tout l'avantage du commerce ; c'est ainsi que dans l'Inde on en use avec les Banians, & que les Turcs, ainsi que beaucoup d'Etats chrétiens, en usent encore avec les Juifs ; car ceux qui n'ont qu'une ressource se rendent toujours très-savans dans l'art qui leur est nécessaire : les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un savoir-faire qui leur manque.

Pierre avait déjà remédié à cet inconvénient, en fesant un traité avec l'empereur de Perse, par lequel toute la soie qui ne serait pas destinée aux manufactures persanes, serait livrée aux arméniens d'Astracan, pour être par eux transportée en Russie.

Les troubles de la Perse détruisirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le sha ou empereur persan *Hussein*, persécuté par des rebelles, implora l'assistance de *Pierre*, & comment *Pierre*, après avoir soutenu des guerres si difficiles contre les Turcs & contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perse ; mais il n'est ici question que du commerce.

Du commerce avec la Chine.

L'entreprise de négocier avec la Chine semblait devoir être la plus avantageuse. Deux Etats immenses qui se touchent, & dont l'un possède réciproquement ce qui manque à l'autre, paraissaient être tous deux dans l'heureuse nécessité de lier une correspondance utile, surtout depuis la paix jurée solemnellement entre l'empire russe & l'empire chinois en l'an 1689, selon notre manière de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jetés dès l'année 1653. Il se forma dans Tobol des compagnies de sibériens & de familles de Boukarie établies en Sibérie. Ces caravanes passèrent par les plaines des Kalmouks, traversèrent ensuite les déserts jusqu'à la Tartarie chinoise, & firent des profits considérables: mais les troubles survenus dans le pays des Kalmouks, & les querelles des Russes & des Chinois pour les frontières, dérangèrent ces entreprises.

Après la paix de 1689 il était naturel que les deux nations convinssent d'un lieu neutre, où les marchandises seraient portées. Les Sibériens, ainsi que tous les autres peuples, avaient plus besoin des Chinois que les Chinois n'en avaient d'eux: ainsi on demanda la permission à l'empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pekin, & on l'obtint aisément au commencement du siècle où nous sommes.

Il est très-remarquable que l'empereur *Cam-hi* avait permis qu'il y eût déjà dans un faubourg de Pékin une église russe desservie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens mêmes du trésor impérial. *Cam-hi* avait eu l'indulgence de bâtir cette église en faveur de plusieurs familles de la Sibérie orientale, dont les unes avaient été faites prisonnières avant la paix de 1680, & les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles après la paix de Nipchou n'avait voulu retourner dans sa patrie: le climat de Pékin, la douceur des mœurs chinoises, la facilité de se procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite église grecque n'était point dangereuse au repos de l'empire, comme l'ont été les établissemens des jésuites. L'empereur *Cam-hi* favorisait

d'ailleurs la liberté de conſcience; cette tolérance fut établie de tout temps dans toute l'Aſie, ainſi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière juſqu'au temps de l'empereur romain *Théodoſe I.* Ces familles ruſſes, s'étant mêlées depuis aux familles chinoiſes, ont abandonné leur chriſtianiſme, mais leur égliſe ſubſiſte encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiraient toujours de cette égliſe quand elles viendraient apporter des fourrures, & d'autres objets de commerce à Pékin : le voyage, le ſéjour & le retour ſe feſaient en trois années. Le prince *Gagarin*, gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très-nombreuſes, & il était difficile de contenir la populace qui compoſait le plus grand nombre.

On paſſait ſur les terres d'un prêtre lama, eſpèce de ſouverain qui réſide ſur la rivière d'Orkon, & qu'on appelle le *Koutoukas :* c'eſt un vicaire du grand-lama, qui s'eſt rendu indépendant en changeant quelque choſe à la religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion indienne de la métempſycoſe eſt l'opinion dominante : on ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux évêques luthériens de Lubec & d'Oſnabruck, qui ont ſecoué le joug de l'évêque de Rome. Ce prélat tartare fut inſulté par les caravanes; les Chinois le furent auſſi. Le commerce fut encore dérangé par cette mauvaiſe conduite; & les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur empire à ces caravanes, ſi on n'arrêtait pas ces déſordres. Le commerce avec la Chine était alors très-avantageux aux Ruſſes : ils rapportaient de l'or, de l'argent & des

pierreries. Le plus gros rubis qu'on connaiſſe dans le monde fut apporté de la Chine au prince *Gagarin*, paſſa depuis dans les mains de *Menzikoff*, & eſt actuellement un des ornemens de la couronne impériale.

Les vexations du prince *Gagarin* nuiſirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi; mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accuſé devant la chambre de juſtice établie par le czar, & on lui trancha la tête une année après que le czarovitz fut condamné, & que la plupart de ceux qui avaient eu des liaiſons avec ce prince furent exécutés à mort.

En ce temps-là même l'empereur *Cam-hi* ſe ſentant affaiblir, & ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus ſavans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient auſſi mieux que les ſiens; il fit prier le czar, par les ambaſſadeurs qui revenaient de Pékin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il ſe trouva un chirurgien anglais à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce perſonnage; il partit avec un nouvel ambaſſadeur, & avec *Laurent Lange*, qui a laiſſé une deſcription de ce voyage. Cette ambaſſade fut reçue & défrayée avec magnificence. Le chirurgien anglais trouva l'empereur en bonne ſanté, & paſſa pour un médecin très-habile. La caravane qui ſuivit cette ambaſſade, gagna beaucoup; mais de nouveaux excès commis par cette caravane même indiſpoſèrent tellement les Chinois qu'on renvoya *Lange*, alors réſident du czar auprès de l'empereur de la Chine, & qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Ruſſie.

L'empereur *Cam-hi* mourut; ſon fils *Yontchin*, auſſi ſage & plus ferme que ſon père, celui-là même qui

chassa les jésuites de son empire, comme le czar les en avait chassés en 1718, conclut avec *Pierre* un traité, par lequel les caravanes russes ne commerceraient plus que sur les frontières des deux empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du souverain, ou de la souveraine de la Russie, qui aient la permission d'entrer dans Pékin; ils y sont logés dans une vaste maison que l'empereur *Cam-hi* avait assignée autrefois aux envoyés de la Corée. Il y a long-temps qu'on n'a fait partir ni de caravanes ni de facteurs de la couronne pour la ville de Pékin. Ce commerce est languissant, mais prêt à se ranimer.

Du commerce de Petersbourg & des autres ports de l'empire.

On voyait dès-lors plus de deux cents vaisseaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville impériale. Ce commerce s'est accru de jour en jour, & a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la couronne. C'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établissement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel: & c'est ce que voulait le fondateur, parce qu'Archangel est trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, & que le commerce qui se fait sous les yeux d'un souverain appliqué est toujours plus avantageux. Celui de la Livonie resta toujours sur le même pied. La Russie en général a trafiqué avec succès; mille à douze cents vaisseaux sont entrés tous les ans dans ses ports, & *Pierre* a su joindre l'utilité à la gloire.

CHAPITRE XIII.

Des lois.

On fait que les bonnes lois font rares, mais que leur exécution l'eft encore davantage. Plus un Etat eft vafte & compofé de nations diverfes, plus il eft difficile de les réunir par une même jurifprudence. Le père du czar *Pierre* avait fait rédiger un code fous le titre d'*Oulogénie;* il était même imprimé, mais il s'en fallait beaucoup qu'il pût fuffire.

Pierre avait, dans fes voyages, amaffé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts : il tira des inftructions du Danemarck, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, & prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la fienne.

Il y avait une cour de boïards qui décidait en dernier reffort des affaires contentieufes : le rang & la naiffance y donnaient féance, il fallait que la fcience la donnât : cette cour fut caffée.

Il créa un procureur-général, auquel il joignit quatre affeffeurs dans chacun des gouvernemens de l'empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des juges, dont les fentences reffortirent au Sénat qu'il établit : chacun de ces juges fut pourvu d'un exemplaire de l'Oulogénie, avec les additions & les changemens néceffaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de lois.

Il défendit à tous ces juges, ſous peine de mort, de recevoir ce que nous appelons *des épices :* elles ſont médiocres chez nous, mais il ſerait bon qu'il n'y en eût point. Les grands frais de notre juſtice ſont les ſalaires des ſubalternes, la multiplicité des écritures, & ſurtout cet uſage onéreux dans les procédures de compoſer les lignes de trois mots, & d'accabler ainſi ſous un tas immenſe de papiers les fortunes des citoyens. Le czar eut ſoin que les frais fuſſent médiocres & la juſtice prompte. Les juges, les greffiers eurent des appointemens du tréſor public, & n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718, pendant qu'il inſtruiſait ſolemnellement le procès de ſon fils, qu'il fit ces réglemens. La plupart des lois qu'il porta furent tirées de celles de la Suède, & il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les priſonniers ſuédois inſtruits de la juriſprudence de leur pays, & qui, ayant appris la langue de l'empire, voulurent reſter en Ruſſie.

Les cauſes des particuliers reſſortirent au gouverneur de la province & à ſes aſſeſſeurs ; enſuite on pouvait en appeler au ſénat ; & ſi quelqu'un après avoir été condamné par le ſénat en appelait au czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que ſon appel fût injuſte : mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un maître-général des requêtes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au ſénat, ou dans les cours inférieures, des affaires ſur leſquelles la loi ne s'était pas encore expliquée.

Enfin il acheva en 1722 ſon nouveau code, & il défendit, ſous peine de mort, à tous les juges de

s'en écarter, & de fubftituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, & l'eft encore dans tous les tribunaux de l'empire.

Il créait tout. Il n'y avait pas jufqu'à la fociété qui ne fût fon ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes fuivant leurs emplois, depuis l'amiral & le maréchal jufqu'à l'enfeigne, fans aucun égard pour la naiffance.

Ayant toujours dans l'efprit, & voulant apprendre à fa nation que des fervices étaient préférables à des aïeux, les rangs furent auffi fixés pour les femmes, & quiconque dans une affemblée prenait une place qui ne lui était pas affignée, payait une amende.

Par un réglement plus utile, tout foldat qui devenait officier devenait gentilhomme, & tout boïard flétri par la juftice devenait roturier.

Après la rédaction de ces lois & de ces règlemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroiffement des villes & des richeffes, la population de l'empire, les nouvelles entreprifes, la création de nouveaux emplois amenèrent néceffairement une multitude d'affaires nouvelles & de cas imprévus, qui tous étaient la fuite des fuccès mêmes de *Pierre* dans la réforme générale de fes Etats.

L'impératrice *Elifabeth* acheva le corps des lois que fon père avait commencé, & ces lois fe font reffenties de la douceur de fon règne.

CHAPITRE XIV.

De la religion.

DANS ce temps-là même, *Pierre* travaillait plus que jamais à la réforme du clergé. Il avait aboli le patriarchat, & cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné le cœur des eccléfiaftiques. Il voulait que l'adminiftration impériale fût toute-puiffante, & que l'adminiftration eccléfiaftique fût refpectée & obéiffante. Son deffein était d'établir un confeil de religion toujours fubfiftant, qui dépendît du fouverain & qui ne donnât de lois à l'Eglife que celles qui feraient approuvées par le maître de l'Etat, dont l'Eglife fait partie. Il fut aidé dans cette entreprife par un archevêque de Novogorod, nommé *Théophane Procop*, ou *Procopvitz*, c'eft-à-dire fils de *Procop*.

Ce prélat était favant & fage ; fes voyages en diverfes parties de l'Europe l'avaient inftruit des abus qui y règnent ; le czar, qui en avait été témoin lui-même, avait dans tous fes établiffemens ce grand avantage, de pouvoir, fans contradiction, choifir l'utile & éviter le dangereux. Il travailla lui-même en 1718 & 1719 avec cet archevêque. Un fynode perpétuel fut établi, compofé de douze membres, foit évêques, foit archimandrites, tous choifis par le fouverain. Ce collége fut augmenté depuis jufqu'à quatorze.

Les motifs de cet établiffement furent expliqués par le czar dans un difcours préliminaire : le plus

remarquable, & le plus grand de ces motifs, eſt ,, qu'on ,, n'a point à craindre, ſous l'adminiſtration d'un ,, collége de prêtres, les troubles & les ſoulèvemens ,, qui pourraient arriver ſous le gouvernement d'un ,, ſeul chef eccléſiaſtique; que le peuple, toujours ,, enclin à la ſuperſtition, pourrait, en voyant d'un ,, côté un chef de l'Etat, & de l'autre un chef de ,, l'Egliſe, imaginer qu'il y a en effet deux puiſſances. ,, Il cite ſur ce point important l'exemple des longues diviſions entre l'empire & le ſacerdoce, qui ont enſanglanté tant de royaumes.

Il penſait & il diſait publiquement que l'idée des deux puiſſances, fondée ſur l'allégorie de deux épées qui ſe trouvèrent chez les apôtres, était une idée abſurde.

Le czar attribua à ce tribunal le droit de régler toute la diſcipline eccléſiaſtique, l'examen des mœurs & de la capacité de ceux qui ſont nommés aux évêchés par le ſouverain, le jugement définitif des cauſes religieuſes dans leſquelles on appelait autrefois au patriarche, la connaiſſance des revenus des monaſtères & des diſtributions des aumônes.

Cette aſſemblée eut le titre de *très-ſaint ſynode*, titre qu'avaient pris les patriarches. Ainſi le czar rétablit en effet la dignité patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du ſouverain, & tous feſant ſerment de lui obéir, ſerment que les patriarches ne feſaient pas. Les membres de ce ſacré ſynode aſſemblés avaient le même rang que les ſénateurs; mais auſſi ils dépendaient du prince, ainſi que le ſénat.

Cette nouvelle adminiſtration, & le nouveau code

eccléſiaſtique

eccléfiaftique ne furent en vigueur, & ne reçurent une forme conftante que quatre ans après, en l'année 1722. *Pierre* voulut d'abord que le fynode lui préfentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des prélatures. L'empereur choififfait un évêque, & le fynode le facrait. *Pierre* préfidait fouvent à cette affemblée. Un jour qu'il s'agiffait de préfenter un évêque, le fynode remarqua qu'il n'avait encore que des ignorans à préfenter au czar: *Hé bien*, dit-il, *il n'y a qu'à choifir le plus honnête homme ; cela vaudra bien un favant.*

Il eft à remarquer que dans l'Eglife grecque il n'y a point de ce que nous appelons *abbés féculiers:* le petit collet n'y eft connu que par fon ridicule; mais par un autre abus, puifqu'il faut que tout foit abus dans le monde, les prélats font tirés de l'ordre monaftique. Les premiers moines n'étaient que des féculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui fe retiraient dans des déferts : ils furent raffemblés enfin par S[t] *Bafile*, reçurent de lui une règle, firent des vœux, & furent comptés pour le dernier ordre de la hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'eft ce qui remplit de moines la Grèce & l'Afie. La Ruffie en était inondée: ils étaient riches, puiffans; & quoique très-ignorans, ils étaient, à l'avénement de *Pierre*, prefque les feuls qui fuffent écrire : ils en avaient abufé dans les premiers temps, où ils furent fi étonnés & fi fcandalifés des innovations que fefait *Pierre* en tout genre. Il avait été obligé en 1703 de défendre l'encre & les plumes aux moines : il fallait une permiffion expreffe de l'archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait.

Pierre voulut que cette ordonnance ſubſiſtât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monaſtique qu'à l'âge de cinquante ans ; mais c'était trop tard ; la vie de l'homme eſt trop courte, on n'avait pas le temps de former des évêques : il régla avec ſon ſynode qu'il ſerait permis de ſe faire moine à trente ans paſſés, mais jamais au-deſſous ; défenſe aux militaires & aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'empereur ou du ſynode : jamais un homme marié ne peut être reçu dans un monaſtère, même après le divorce, à moins que ſa femme ne ſe faſſe auſſi religieuſe de ſon plein conſentement, & qu'ils n'aient point d'enfans. Quiconque eſt au ſervice de l'Etat ne peut ſe faire moine, à moins d'une permiſſion expreſſe. Tout moine doit travailler de ſes mains à quelque métier. Les religieuſes ne doivent jamais ſortir de leur monaſtère ; on leur donne la tonſure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconeſſes de la primitive Egliſe ; & ſi avant d'avoir reçu la tonſure elles veulent ſe marier, non-ſeulement elles le peuvent, mais on les y exhorte : règlement admirable dans un pays où la population eſt beaucoup plus néceſſaire que les monaſteres.

Pierre voulut que ces malheureuſes filles, que DIEU a fait naître pour peupler l'Etat, & qui par une dévotion mal-entendue enſeveliſſent dans les cloîtres la race dont elles devaient être mères, fuſſent du moins de quelque utilité à la ſociété qu'elles trahiſſent : il ordonna qu'elles fuſſent toutes employées à des ouvrages de la main convenables à leur ſexe. L'impératrice *Catherine* ſe chargea de faire venir des ouvrières du Brabant & de la Hollande ; elle les diſtribua dans les

monaſtères, & on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* & les dames de ſa cour ſe parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus ſage que toutes ces inſtitutions; mais ce qui mérite l'attention de tous les ſiècles, c'eſt le règlement que *Pierre* porta lui-même, & qu'il adreſſa au ſynode en 1724. Il fut aidé en cela par *Théophane Procopvitz*. L'ancienne inſtitution eccléſiaſtique eſt très-ſavamment expliquée dans cet écrit; l'oiſiveté monacale y eſt combattue avec force; le travail non-ſeulement recommandé, mais ordonné; & la principale occupation doit être de ſervir les pauvres: il ordonne que les ſoldats invalides ſoient répartis dans les couvens; qu'il y ait des religieux prépoſés pour avoir ſoin d'eux; que les plus robuſtes cultivent les terres appartenantes aux couvens: il ordonne la même choſe dans les monaſtères des filles; les plus fortes doivent avoir ſoin des jardins; les autres doivent ſervir les femmes & les filles malades, qu'on amène du voiſinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens ſervices: il deſtine quelques monaſtères de l'un & de l'autre ſexe à recevoir les orphelins & à les élever.

Il ſemble en liſant cette ordonnance de *Pierre le grand*, du trente-un janvier 1724, qu'elle ſoit compoſée à la fois par un miniſtre d'Etat & par un père de l'Egliſe.

Preſque tous les uſages de l'Egliſe ruſſe ſont différens des nôtres. Dès qu'un homme eſt ſous-diacre parmi nous, le mariage lui eſt interdit; & c'eſt un ſacrilége pour lui de ſervir à peupler ſa patrie. Au contraire, ſi tôt qu'un homme eſt ordonné ſous-diacre en Ruſſie, on l'oblige de prendre une femme: il devient prêtre,

archiprêtre : mais pour devenir évêque il faut qu'il ſoit veuf & moine.

Pierre défendit à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfans au ſervice de leur égliſe, de peur qu'une famille trop nombreuſe ne tyranniſât la paroiſſe; & il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroiſſe le demanderait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances eccléſiaſtiques tout eſt dirigé au bien de l'Etat, & qu'on prend toutes les meſures poſſibles pour que les prêtres ſoient conſidérés, ſans être dangereux, & qu'ils ne ſoient ni avilis ni puiſſans.

Je trouve dans des mémoires curieux compoſés par un officier fort aimé de *Pierre le grand*, qu'un jour on liſait à ce prince le chapitre du *Spectateur anglais* qui contient un parallèle entre lui & *Louis XIV* : il dit, après l'avoir écouté : „ Je ne crois pas mériter la pré„ férence qu'on me donne ſur ce monarque : mais j'ai „ été aſſez heureux pour lui être ſupérieur dans un „ point eſſentiel; j'ai forcé mon clergé à l'obéiſſance „ & à la paix, & *Louis XIV* s'eſt laiſſé ſubjuguer par „ le ſien. „

Un prince qui paſſait les jours au milieu des fatigues de la guerre, & les nuits à rédiger tant de lois, à policer un ſi vaſte empire, à conduire tant d'immenſes travaux dans l'eſpace de deux mille lieues, avait beſoin de délaſſemens. Les plaiſirs ne pouvaient être alors ni auſſi nobles, ni auſſi délicats qu'ils le ſont devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner ſi *Pierre* s'amuſait à ſa fête des cardinaux dont nous avons déjà parlé, & à quelques autres divertiſſemens de cette eſpèce ; ils furent quelquefois aux dépens de l'Egliſe

romaine, pour laquelle il avait une averſion très-pardonnable à un prince du rite grec, qui veut être le maître chez lui? Il donna auſſi de pareils ſpectacles aux dépens des moines de ſa patrie, mais des anciens moines qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déjà vu qu'avant qu'il promulgât ſes lois eccléſiaſtiques, il avait créé pape un de ſes fous, & qu'il avait célébré la fête du conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le czar imagina de lui faire épouſer une veuve de ſon âge, & de célébrer ſolemnellement cette noce; il fit faire l'invitation par quatre bègues; des vieillards décrépits conduiſaient la mariée; quatre des plus gros hommes de Ruſſie ſervaient de coureurs: la muſique était ſur un char conduit par des ours, qu'on piquait avec des pointes de fer, & qui par leurs mugiſſemens formaient une baſſe digne des airs qu'on jouait ſur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle & ſourd, à qui on avait mis des lunettes. La proceſſion, le mariage, le repas des noces, le déshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertiſſement.

Une telle fête nous paraît bien bizarre; mais l'eſt-elle plus que nos divertiſſemens du carnaval? eſt-il plus beau de voir cinq cents perſonnes portant ſur le viſage des maſques hideux, & ſur le corps des habits ridicules, ſauter toute une nuit dans une ſalle ſans ſe parler?

Nos anciennes fêtes des fous & de l'âne & de l'abbé des cornards dans nos égliſes étaient-elles plus majeſtueuſes? & nos comédies de la *Mère ſotte* montraient-elles plus de génie?

CHAPITRE XV.

Des négociations d'Aland. De la mort de Charles XII. De la paix de Neustadt.

CES travaux immenses du czar, ce détail de tout l'empire russe & le malheureux procès du prince *Alexis* n'étaient pas les seules affaires qui l'occupassent : il fallait se couvrir au dehors, en réglant l'intérieur de ses Etats. La guerre continuait toujours avec la Suède, mais mollement, & ralentie par les espérances d'une paix prochaine.

Il est constant que dans l'année 1717 le cardinal *Albéroni*, premier ministre de *Philippe V*, roi d'Espagne, & le baron de *Gortz*, devenu maître de l'esprit de *Charles XII*, avaient voulu changer la face de l'Europe, en réunissant *Pierre* avec *Charles*, en détrônant le roi d'Angleterre *George I*, en rétablissant *Stanislas* en Pologne, tandis qu'*Albéroni* donnerait à *Philippe* son maître la régence de la France. *Gortz* s'était, comme on a vu, ouvert au czar même. *Albéroni* avait entamé une négociation avec le prince *Kourakin*, ambassadeur du czar à la Haye, par l'ambassadeur d'Espagne *Baretti Landi*, mantouan, transplanté en Espagne, ainsi que le cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout bouleverser pour des maîtres dont ils n'étaient pas nés sujets, ou plutôt pour eux-mêmes. *Charles XII* donna dans tous ces projets, & le czar se contenta de les examiner.

Il n'avait fait dès l'année 1716 que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la cession des provinces qu'il avait conquises, que pour achever de l'accabler.

Déjà l'activité du baron de *Gortz* avait obtenu du czar qu'il envoyât des plénipotentiaires dans l'île d'Aland, pour traiter de cette paix. L'écossais *Bruce*, grand-maître d'artillerie en Russie, & le célèbre *Osterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès précisément dans le temps qu'on arrêtait le czarovitz dans Moscou. *Gortz* & *Gyllembourg* étaient déjà au congrès de la part de *Charles XII*; tous deux impatiens d'unir ce prince avec *Pierre*, & de se venger du roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'est qu'il y avait un congrès & point d'armistice. La flotte du czar croisait toujours sur les côtes de Suède, & fesait des prises : il prétendait par ces hostilités accélérer la conclusion d'une paix si nécessaire à la Suède, & qui devait être si glorieuse à son vainqueur.

Déjà, malgré les petites hostilités qui duraient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifestes. Les préliminaires étaient des actions de générosité qui font plus d'effet que des signatures. Le czar renvoya sans rançon le maréchal *Renschild*, que lui-même avait fait prisonnier, & le roi de Suède rendit de même les généraux *Trubetskoy* & *Gollovin*, prisonniers en Suède depuis la journée de Nerva.

Les négociations avançaient ; tout allait changer dans le Nord. *Gortz* proposait au czar l'acquisition du Meklembourg. Le duc *Charles*, qui possédait ce duché, avait épousé une fille du czar *Ivan*, frère aîné de *Pierre*. La noblesse de son pays était soulevée contre lui.

Pierre avait une armée dans le Meklembourg, & prenait le parti du prince qu'il regardait comme son gendre. Le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, se déclarait pour la noblesse: c'était encore une manière de mortifier le roi d'Angleterre, en assurant le Meklembourg à *Pierre* déjà maître de la Livonie, & qui allait devenir plus puissant en Allemagne qu'aucun électeur. On donnait en équivalent au duc de Meklembourg le duché de Courlande & une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne à laquelle on rendait le roi *Stanislas*. Brème & Verden devaient revenir à la Suède; mais on ne pouvait en dépouiller le roi *George I* que par la force des armes. Le projet de *Gortz* était donc, comme on l'a déjà dit, que *Pierre* & *Charles XII*, unis non-seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Ecosse une armée. *Charles XII*, après avoir conquis la Norvége, devait descendre en personne dans la Grande-Bretagne, & se flattait d'y faire un nouveau roi, après en avoir fait un en Pologne. Le cardinal *Albéroni* promettait des subsides à *Pierre* & à *Charles*. Le roi *George* en tombant entraînait probablement dans sa chute le régent de France son allié, qui demeurant sans support était livré à l'Espagne triomphante & à la France soulevée.

Albéroni & *Gortz* se croyaient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hasard des bastions de Frederichshall en Norvége, confondit tous ces projets; *Charles XII* fut tué, la flotte d'Espagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France découverte & dissipée; *Albéroni* chassé d'Espagne, *Gortz* décapité à Stockholm; & de toute cette ligue terrible,

à peine commencée, il ne resta de puissant que le czar qui, ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en Suède après la mort de *Charles XII* : il avait été despotique; & on n'élut sa sœur *Ulrique* reine qu'à condition qu'elle renoncerait au despotisme. Il avait voulu s'unir avec le czar contre l'Angleterre & ses alliés, & le nouveau gouvernement suédois s'unit à ces alliés contre le czar.

Le congrès d'Aland ne fut pas à la vérité rompu; mais la Suède liguée avec l'Angleterre espéra que des flottes anglaises, envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuse. Les troupes hanovriennes entrèrent dans les Etats du duc de Meklembourg ; mais les troupes du czar les en chassèrent. Février 1716.

Il entretenait aussi un corps de troupes en Pologne, qui en imposait à la fois aux partisans d'*Auguste* & à ceux de *Stanislas*; & à l'égard de la Suède, il tenait une flotte prête qui devait ou faire une descente sur les côtes, ou forcer le gouvernement suédois à ne pas 1719. faire languir le congrès d'Aland. Cette flotte fut composée de douze grands vaisseaux de ligne, de plusieurs du second rang, de frégates & de galères : le czar en était le vice-amiral, commandant toujours sous l'amiral *Apraxin*.

Une escadre de cette flotte se signala d'abord contre une escadre suédoise, & après un combat opiniâtre, prit un vaisseau & deux frégates. *Pierre*, qui encourageait par tous les moyens possibles la marine qu'il avait créée, donna soixante mille livres de notre

monnaie aux officiers de l'efcadre, des médailles d'or, & furtout des marques d'honneur.

Dans ce temps-là même la flotte anglaife, fous le commandement de l'amiral *Norris*, entra dans la mer Baltique pour favorifer les Suédois. *Pierre* eut affez de confiance dans fa nouvelle marine pour ne fe pas laiffer impofer par les Anglais ; il tint hardiment la mer, & envoya demander à l'amiral anglais s'il venait fimplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Ruffie. L'amiral répondit qu'il n'avait point encore d'ordre pofitif. *Pierre*, malgré cette réponfe équivoque, ne laiffa pas de tenir la mer.

Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de fe montrer, & d'engager le czar par ces démonftrations à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'amiral *Norris* alla à Copenhague, & les Ruffes firent quelques defcentes en Suède dans le voifinage même de Stockholm; ils ruinèrent des forges
Juillet 1719. de cuivre; ils brûlèrent près de quinze mille maifons, & cauférent affez de mal pour faire fouhaiter aux Suédois que la paix fût inceffamment conclue.

En effet, la nouvelle reine de Suède preffa le renouvellement des négociations; *Ofterman* même fut envoyé à Stockholm : les chofes reftèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

1720. L'année fuivante le prince de Heffe, mari de la reine de Suède, devenu roi de fon chef, par la ceffion de fa femme, commença fon règne par l'envoi d'un miniftre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant défirée : mais au milieu de ces négociations la guerre durait toujours.

La flotte anglaife fe joignit à la fuédoife, mais

ſans commettre encore d'hoſtilités; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruſſie & l'Angleterre; l'amiral *Norris* offrait la médiation de ſon maître, mais il l'offrait à main armée; & cela même arrêtait les négociations. Telle eſt la ſituation des côtes de la Suède & de celles des nouvelles provinces de Ruſſie ſur la mer Baltique, que l'on peut aiſément inſulter celles de Suède, & que les autres ſont d'un abord très-difficile. Il y parut bien, lorſque l'amiral *Norris*, ayant levé le maſque, fit enfin une deſcente, conjointement avec les Suédois, dans une petite île de l'Eſtonie, nommée Narguen, appartenante au czar: ils brûlèrent une cabane: mais les Ruſſes dans le même temps deſcendirent vers Vaſa, brûlèrent quarante & un villages & plus de mille maiſons, & causèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le prince *Gallitzin* prit quatre frégates ſuédoiſes à l'abordage; il ſemblait que l'amiral anglais ne fût venu que pour voir de ſes yeux à quel point le czar avait rendu ſa marine redoutable. *Norris* ne fit preſque que ſe montrer à ces mêmes mers ſur leſquelles on menait les quatre frégates ſuédoiſes en triomphe au port de Cronſlot devant Pétersbourg. Il paraît que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, & trop peu s'ils étaient ennemis. Juin.

Enfin le nouveau roi de Suède demanda une ſuſpenſion d'armes; & n'ayant pu réuſſir juſqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du duc d'*Orléans*, régent de France: ce prince, allié de la Ruſſie & de la Suède, eut l'honneur de la conciliation: il envoya *Campredon* plénipotentiaire à Pétersbourg & de là à Stockholm. Le congrès s'aſſembla Novembre 1720. Fév. 1721.

dans Neuſtadt, petite ville de Finlande; mais le czar ne voulut accorder l'armiſtice que quand on fut ſur le point de conclure & de ſigner. Il avait une armée en Finlande prête à ſubjuguer le reſte de cette province; ſes eſcadres menaçaient continuellement la Suède: il fallait que la paix ne ſe fît que ſuivant ſes volontés. On ſouſcrivit enfin à tout ce qu'il voulut: on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontières de la Courlande juſqu'au fond du golfe de Finlande, & par-delà encore, le long du pays de Kexholm, & cette liſière de la Finlande même qui ſe prolonge des environs de Kexholm au Nord: ainſi il reſta ſouverain reconnu de la Livonie, de l'Eſtonie, de l'Ingrie, de la Carélie, du pays de Vibourg & des îles voiſines qui lui aſſuraient encore la domination de la mer, comme les îles d'Oeſel, de Dago, de Mône & beaucoup d'autres. Le tout formait une étendue de trois cents lieues communes ſur des largeurs inégales, & compoſait un grand royaume, qui était le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neuſtadt fut ſignée le 10 ſeptembre 1721, n. ſt. par ſon miniſtre *Oſterman* & le général *Bruce*.

Pierre eut d'autant plus de joie que, ſe voyant délivré de la néceſſité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre & avec ſes voiſins, il ſe voyait en état de ſe livrer tout entier à la réforme de ſon empire, déjà ſi bien commencée, & à faire fleurir en paix les arts & le commerce, introduits par ſes ſoins avec tant de travaux.

Dans les premiers tranſports de ſa joie, il écrivit à ſes plénipotentiaires: » Vous avez dreſſé le traité

„ comme ſi nous l'avions rédigé nous-mêmes, & ſi „ nous vous l'avions envoyé pour le faire ſigner aux „ Suédois; ce glorieux événement ſera toujours préſent „ à notre mémoire. „

Des fêtes de toute eſpèce ſignalèrent la ſatisfaction des peuples dans tout l'empire, & ſurtout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le czar avait étalées pendant la guerre, n'approchaient pas des réjouiſſances paiſibles au-devant deſquelles tous les citoyens allaient avec tranſport : cette paix était le plus beau de ſes triomphes ; & ce qui plut bien plus encore que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémiſſion entière pour tous les coupables détenus dans les priſons, & l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au tréſor du czar dans toute l'étendue de l'empire, juſqu'au jour de la publication de la paix. On briſa les chaînes d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les aſſaſſins, les criminels de lèſe-majeſté furent ſeuls exceptés.

Ce fut alors que le ſénat & le ſynode décernèrent 1721.
à *Pierre* les titres de *grand*, d'*empereur* & de *père de la patrie*. Le chancelier *Goloſkin* porta la parole au nom de tous les ordres de l'Etat dans l'égliſe cathédrale : les ſénateurs crièrent enſuite trois fois : *Vive notre empereur & notre père;* & ces acclamations furent ſuivies de celles du peuple. Les miniſtres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Danemarck, de Hollande le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces titres qu'on venait de lui donner, & reconnurent empereur celui qu'on avait déjà déſigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *père* & de *grand* étaient des noms glorieux

que perſonne ne pouvait lui diſputer en Europe ; celui d'*empereur* n'était qu'un titre honorifique décerné par l'uſage à l'empereur d'Allemagne, comme roi titulaire des Romains ; & ces appellations demandent du temps pour être formellement uſitées dans les chancelleries des cours, où l'étiquette eſt différente de la gloire. Bientôt après, *Pierre* fut reconnu empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la diſcorde diviſait toujours, & par le pape, dont le ſuffrage eſt devenu fort inutile, depuis que la cour romaine a perdu ſon crédit à meſure que les nations ſe ſont éclairées.

CHAPITRE XVI.

Des conquêtes en Perſe.

LA ſituation de la Ruſſie eſt telle, qu'elle a néceſſairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantième degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour à tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonais ; & ſous un gouvernement ferme & vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. *Pierre* avait commencé ſon règne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois & les Turcs : il finit par conduire des armées en Perſe.

La Perſe commençait à tomber dans cet état déplorable où elle eſt encore de nos jours. Qu'on ſe figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les temps de

la fronde, les temps de la St Barthelemi, de *Charles VI* & du roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévaſtation de la Ruſſie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahiſſant la Chine ; on aura quelque idée des fléaux qui ont déſolé la Perſe.

Il ſuffit d'un prince faible & inappliqué, & d'un ſujet puiſſant & entreprenant pour plonger un royaume entier dans cet abyme de déſaſtres. Le sha ou shac, ou ſophi de Perſe *Huſſein*, deſcendant du grand *Sha-Abas*, était alors ſur le trône : il ſe livrait à la molleſſe ; ſon premier miniſtre commit des injuſtices & des cruautés que la faibleſſe d'*Huſſein* toléra : voilà la ſource de quarante ans de carnage.

La Perſe, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées ; elle a des ſujets immédiats, des vaſſaux, des princes tributaires, des peuples même à qui la cour payait un tribut ſous le nom de penſion ou de ſubſide ; tels étaient, par exemple, les peuples du Dagueſtan, qui habitaient les branches du mont Caucaſe, à l'occident de la mer Caſpienne : ils feſaient autrefois partie de l'ancienne Albanie ; car tous les peuples ont changé leurs noms & leurs limites ; ces peuples s'appellent aujourd'hui les Leſguis ; ce ſont des montagnards plutôt ſous la protection que ſous la domination de la Perſe : on leur payait des ſubſides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'empire vers les Indes était le prince de Candahar, qui commandait à la milice des Aguans. Ce prince était un vaſſal de la Perſe, comme les hoſpodars de Valachie & de Moldavie ſont vaſſaux de l'empire turc : ce vaſſelage n'eſt point

héréditaire ; il reſſemble parſaitement aux anciens fiefs établis dans l'Europe par les eſpèces de tartares qui bouleverſèrent l'empire romain. La milice des Aguans, gouvernée par le prince de Candahar, était celle de ces mêmes Albanois des côtes de la mer Caſpienne, voiſins du Dagueſtân, mêlés de circaſſes & de géorgiens, pareils aux anciens Mamelucs qui ſubjuguèrent l'Egypte : on les appela les Aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'Inde, & elle reſta établie dans cette province de Candahar, qui tantôt appartint à l'Inde, tantôt à la Perſe. C'eſt par ces Aguans & par ces Leſguis que la révolution commença.

Myr Veitz ou *Mirivitz*, intendant de la province, prépoſé uniquement à la levée des tributs, aſſaſſina le prince de Candahar, ſouleva la milice, & fut maître du Candahar juſqu'à ſa mort arrivée en 1717. Son frère lui ſuccéda paiſiblement en payant un léger tribut à la Porte perſane : mais le fils de *Mirivitz*, né avec la même ambition que ſon père, aſſaſſina ſon oncle, & voulut devenir un conquérant. Ce jeune homme s'appelait *Myr Mahmoud ;* mais il ne fut connu en Europe que ſous le nom de ſon père, qui avait commencé la rebellion. *Mahmoud* joignit à ſes Aguans ce qu'il put ramaſſer de guèbres, anciens perſes diſperſés autrefois par le caliſe *Omar*, toujours attachés à la religion des mages, ſi floriſſante autrefois ſous *Cyrus*, & toujours ennemis ſecrets des nouveaux Perſans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perſe à la tête de cent mille combattans.

Dans le même temps les Leſguis ou Albanois, à qui le malheur des temps n'avait pas permis qu'on

payât

payât leurs subsides, descendirent en armes de leurs montagnes; de sorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'empire jusqu'à la capitale.

Ces Lesguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Caspienne jusqu'à Derbent ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévastèrent est la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'est l'ancienne demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Cyropolis ;* car nous ne connaissons que par les Grecs la position & les noms de ce pays : & de même que les Persans n'eurent jamais de prince qu'ils appelassent *Cyrus*, ils eurent encore moins de ville qui s'appelât Cyropolis. C'est ainsi que les Juifs, qui se mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scythopolis, bâtie, disaient-ils, par les Scythes auprès de la Judée; comme si les Scythes & les anciens Juifs avaient pu donner des noms grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les arméniens voisins de cette partie de la Perse y fesaient un commerce immense, & *Pierre* venait d'y établir à ses frais une compagnie de marchands russes qui commençait à être florissante. Les Lesguis surprirent la ville, la saccagèrent, égorgèrent tous les russes qui trafiquaient sous la protection de sha *Hussein*, & pillèrent leurs magasins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander satisfaction à l'empereur *Hussein*, qui disputait encore sa couronne, & au tyran *Mahmoud* qui l'usurpait. *Hussein* ne put lui rendre justice, & *Mahmoud* ne le voulut pas. *Pierre* résolut de

fe faire juftice lui-même, & de profiter des défordres de la Perfe.

Myr Mahmoud pourfuivait toujours en Perfe le cours de fes conquêtes. Le fophi apprenant que l'empereur de Ruffie fe préparait à entrer dans la mer Cafpienne, pour venger le meurtre de fes fujets égorgés dans Shamachie, le pria fecrétement, par la voie d'un arménien, de venir en même temps au fecours de la Perfe.

Pierre méditait depuis long-temps le projet de dominer fur la mer Cafpienne par une puiffante marine, & de faire paffer par fes Etats le commerce de la Perfe & d'une partie de l'Inde. Il avait fait fonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes & dreffer des cartes exactes. Il partit donc pour la Perfe le 15 mai 1722. Son époufe l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On defcendit le Volga jufqu'à la ville d'Aftracan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Cafpienne, la mer Baltique & la mer Blanche; ouvrage qui a été achevé en partie fous le règne de fon petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait fes ouvrages, fon infanterie, fes munitions étaient déjà fur la mer Cafpienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf
1722. mille dragons, quinze mille cofaques : trois mille matelots manœuvraient & pouvaient fervir de foldats dans les defcentes. La cavalerie prit le chemin de terre par les déferts où l'eau manque fouvent; & quand on a paffé ces déferts, il faut franchir les montagnes du Caucafe, où trois cents hommes pourraient arrêter une armée : mais dans l'anarchie où était la Perfe on pouvait tout tenter.

Le czar vogua environ cent lieues au midi d'Aſtracan juſqu'à la petite ville d'Andréhof. On eſt étonné de voir le nom d'*André* ſur le rivage de la mer d'Hircanie; mais quelques géorgiens, autrefois eſpèce de chrétiens, avaient bâti cette ville, & les Perſans l'avaient fortifiée; elle fut aiſément priſe. De là on s'avança toujours par terre dans le Dagueſtan; on répandit des manifeſtes en perſan & en turc: il était néceſſaire de ménager la Porte ottomane, qui comptait parmi ſes ſujets non-ſeulement les Circaſſes & les Géorgiens voiſins de ce pays, mais encore quelques grands vaſſaux, rangés depuis peu ſous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puiſſant nommé *Mahmoud d'Utmich*, qui prenait le titre de ſultan, & qui oſa attaquer les troupes de l'empereur ruſſe; il fut défait entièrement, & la relation porte qu'on fit de ſon pays *un feu de joie*.

Bientôt *Pierre* arriva à Derbent, que les Perſans & les Turcs appellent *Demir-capi*, la porte de fer: elle eſt ainſi nommée, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du Midi. C'eſt une ville longue & étroite qui ſe joint par en-haut à une branche eſcarpée du Caucaſe, & dont les murs ſont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer, qui s'élèvent ſouvent au-deſſus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient paſſer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds, & larges de ſix, flanqués de tours quarrées à cinquante pieds l'une de l'autre: tout cet ouvrage paraît d'une ſeule pièce; il eſt bâti de grès & de coquillages broyés qui ont ſervi de mortier, & le tout forme une maſſe plus dure que le marbre; on

14 ſeptemb. 1722.

peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre paraît inexpugnable. Il reste encore les débris d'une ancienne muraille semblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans le temps de la plus haute antiquité; elle était prolongée des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Noire, & c'était probablement un rempart élevé par les anciens rois de Perse contre cette foule de hordes barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition persane porte que la ville de Derbent fut en partie réparée & fortifiée par *Alexandre*. *Arrien*, *Quinte-Curce* disent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville : ils prétendent à la vérité que ce fut sur les bords du Tanaïs, mais c'est que de leur temps les Grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve Cyrus, qui passe auprès de la ville. Il ferait contradictoire qu'*Alexandre* eût bâti la porte Caspienne sur un fleuve dont l'embouchure est dans le Pont-Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes caspiennes en différens passages, toutes vraisemblablement construites dans la même vue : car tous les peuples qui habitent l'occident, l'orient & le septentrion de cette mer, ont toujours été des barbares redoutables au reste du monde ; & c'est de là principalement que sont partis tous ces essains de conquérans qui ont subjugué l'Asie & l'Europe.

Qu'il me soit permis de remarquer ici combien les auteurs se sont plu dans tous les temps à tromper les hommes, & combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne sais quels scythes un discours admirable, plein de modération & de philosophie, comme si les

tartares de ces climats euſſent été autant de ſages, & comme ſi *Alexandre* n'avait pas été le général nommé par les Grecs contre le roi de Perſe, ſeigneur d'une grande partie de la Scythie méridionale & des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce* ſe ſont efforcés de nous faire regarder ces ſauvages du Caucaſe & des déſerts, affamés de rapine & de carnage, comme les hommes du monde les plus juſtes; ils ont peint *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de celui qui voulait l'aſſervir, comme un brigand qui courait le monde ſans raiſon & ſans juſtice.

On ne ſonge pas que ces tartares ne furent jamais que des deſtructeurs, & qu'*Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays; c'eſt en quoi j'oſerais comparer *Pierre le grand* à *Alexandre :* auſſi actif, auſſi ami des arts utiles, plus appliqué à la légiſlation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, & bâtit ou répara autant de villes qu'*Alexandre*.

Le gouverneur de Derbent à l'approche de l'armée ruſſe ne voulut point ſoutenir de ſiége, ſoit qu'il crût ne pouvoir ſe défendre, ſoit qu'il préférât la protection de l'empereur *Pierre* à celle du tyran *Mahmoud ;* il apporta les clefs d'argent de la ville & du château : 1723.
l'armée entra paiſiblement dans Derbent, & alla camper ſur le bord de la mer.

L'uſurpateur *Mahmoud*, déjà maître d'une grande partie de la Perſe, voulut en vain prévenir le czar & l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les tartares voiſins; il accourut lui-même: mais Derbent était déjà rendu.

Pierre ne put alors pouſſer plus loin ſes conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles proviſions,

des recrues, des chevaux, avaient péri vers Aſtracan,
5 janvier. & la ſaiſon s'avançait; il retourna à Moſcou, & y entra en triomphe : là, ſelon ſa coutume, il rendit ſolemnellement compte de ſon expédition au vice-czar *Romadonoski*, continuant juſqu'au bout cette ſingulière comédie, qui, ſelon ce qui eſt dit dans ſon éloge prononcé à Paris à l'académie des ſciences, aurait dû être jouée devant tous les monarques de la terre.

La Perſe était encore partagée entre *Huſſein* & l'uſurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à ſe faire un appui de l'empereur de Ruſſie; le ſecond craignait en lui un vengeur, qui lui arracherait le fruit de ſa rebellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour ſoulever la Porte ottomane contre *Pierre*: il envoya une ambaſſade à Conſtantinople; les princes du Dagueſtan, ſous la protection du grand-ſeigneur, dépouillés par les armes de la Ruſſie, demandèrent vengeance. Le divan craignit pour la Géorgie, que les Turcs comptaient au nombre de leurs Etats.

Le grand-ſeigneur fut près de déclarer la guerre. La cour de Vienne & celle de Paris l'en empêchèrent. L'empereur d'Allemagne notifia que ſi les Turcs attaquaient la Ruſſie, il ſerait obligé de la défendre. Le marquis de *Bonac*, ambaſſadeur de France à Conſtantinople, appuya habilement par ſes repréſentations les menaces des Allemands; il fit ſentir que c'était même l'intérêt de la Porte de ne pas ſouffrir qu'un rebelle uſurpateur de la Perſe enſeignât à détrôner les ſouverains; que l'empereur ruſſe n'avait fait que ce que le grand-ſeigneur aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates le rebelle *Myr Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent: il

ravagea les pays voisins, afin que les Russes n'eussent pas de quoi subsister. La partie de l'ancienne Hircanie, aujourd'hui Guilan, fut saccagée, & ces peuples désespérés se mirent d'eux-mêmes sous la protection des Russes, qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs.

Ils suivaient en cela l'exemple du sophi même. Ce malheureux monarque avait envoyé un ambassadeur à *Pierre le grand* pour implorer solemnellement son secours. A peine cet ambassadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* se saisit d'Ispahan & de la personne de son maître.

Le fils du sophi détrôné & prisonnier, nommé *Thamaseb*, échappa au tyran, rassembla quelques troupes, & combattit l'usurpateur. Il ne fut pas moins ardent que son père à presser *Pierre le grand* de le protéger, & envoya à l'ambassadeur les mêmes instructions que sha *Hussein* avait données.

Cet ambassadeur persan, nommé *Ismaël-beg*, n'était pas encore arrivé, & sa négociation avait déjà réussi. Il fut, en abordant à Astracan, que le général *Matufkin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Daguestan. On n'avait point encore pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caspienne le nom de mer de Bachu chez les Persans. Il donna au général russe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait, au nom de son maître, à se soumettre à l'empereur de Russie. L'ambassadeur continua sa route pour Pétersbourg, & le général *Matufkin* alla mettre le siége devant la ville de Bachu. L'ambassadeur persan arriva à la cour en même temps que la nouvelle de la prise de la ville. 1723. Août.

Cette ville est près de Shamachie, où les facteurs

ruſſes avaient été égorgés ; elle n'eſt pas ſi peuplée ni ſi opulente que Shamachie, mais elle eſt renommée pour le naphte qu'elle fournit à toute la Perſe. Jamais traité ne fut plutôt conclu que celui d'*Iſmaël-beg*. L'empereur *Pierre*, pour venger la mort de ſes ſujets, & pour ſecourir le ſophi *Thamâſeb* contre l'uſurpateur,
Septembre. promettait de marcher en Perſe avec des armées ; & le nouveau ſophi lui cédait non-ſeulement les villes de Bachu & de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan & d'Aſterabath.

Le Guilan eſt, comme nous l'avons déjà dit, l'Hircanie méridionale ; le Mazanderan qui la touche eſt le pays des Mardes ; Aſterabath joint le Mazanderan ; & c'étaient les trois provinces principales des anciens rois mèdes : de ſorte que *Pierre* ſe voyait maître, par ſes armes & par les traités, du premier royaume de *Cyrus*.

Il n'eſt pas inutile de dire que dans les articles de cette convention on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que ſoixante francs de notre monnaie (douze roubles :) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à peu près à ſix : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays des vrais biens qui ſont ceux de la terre, & de la diſette de l'argent qui n'eſt qu'un bien de convention.

Tel était le ſort miſérable de la Perſe, que le malheureux ſophi *Thamaſeb*, errant dans ſon royaume, pourſuivi par le rebelle *Mahmoud* aſſaſſin de ſon père & de ſes frères, était obligé de conjurer à la fois la Ruſſie & la Turquie de vouloir bien prendre une partie de ſes Etats pour lui conſerver l'autre.

L'empereur *Pierre*, le fultan *Achmet III* & le fophi *Thamafeb* convinrent donc que la Ruffie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, & que la Porte ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors fur l'ufurpateur de la Perfe. Ainfi ce beau royaume était à la fois démembré par les Ruffes, par les Turcs & par les Perfans mêmes.

L'empereur *Pierre* régna ainfi jufqu'à fa mort du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Cafpienne. La Perfe continua d'être la proie des révolutions & des ravages. Les Perfans, auparavant riches & polis, furent plongés dans la mifère & dans la barbarie, tandis que la Ruffie parvint de la pauvreté & de la groffièreté à l'opulence & à la politeffe. Un feul homme, parce qu'il avait un génie actif & ferme, éleva fa patrie; & un feul homme, parce qu'il était faible & indolent, fit tomber la fienne.

Nous fommes encore très-mal informés du détail de toutes les calamités qui ont défolé la Perfe fi long-temps; on a prétendu que le malheureux sha *Huffein* fut affez lâche pour mettre lui-même fa mitre perfane, ce que nous appelons la couronne, fur la tête de l'ufurpateur *Mahmoud*. On dit que ce *Mahmoud* tomba enfuite en démence; ainfi un imbécille & un fou décidèrent du fort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de fa main, dans un accès de folie, tous les fils & les neveux du sha *Huffein* au nombre de cent, qu'il fe fit réciter l'évangile de St *Jean* fur la tête pour fe purifier & pour fe guérir. Ces contes perfans ont été débités par nos moines & imprimés à Paris. 1723.

Ce tyran, qui avait assassiné son oncle, fut enfin assassiné à son tour par son neveu *Eshreff*, qui fut aussi cruel & aussi tyran que *Mahmoud*.

Le sha *Thamaseb* implora toujours l'assistance de la Russie. C'est ce même *Thamaseb*, ou *Thamas*, secouru depuis & rétabli par le célébre *Kouli-kan*, & ensuite détrôné par *Kouli-kan* même.

Ces révolutions & les guerres que la Russie eut ensuite à soutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuse, l'évacuation des trois provinces de Perse, qui coûtaient à la Russie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne sont pas des événemens qui concernent *Pierre le grand;* ils n'arrivèrent que plusieurs années après sa mort : il suffit de dire qu'il finit sa carrière militaire par ajouter trois provinces à son empire du côté de la Perse, lorsqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède.

CHAPITRE XVII.

Couronnement & sacre de l'impératrice Catherine I. Mort de Pierre le grand.

1724. Pierre, au retour de son expédition de Perse, se vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il se déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII* dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la cour le duc de Holstein, neveu de ce monarque ; il lui destina sa fille aînée, & se prépara dès-lors à soutenir
Fevrier. ses droits sur le duché de Holstein-Slesvick ; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de fes Etats, jufqu'au fond du Kamshatka; & pour mieux diriger ces travaux il établiffait à Pétersbourg fon académie des fciences. Les arts floriffaient de tous côtés; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les lois obfervées : il jouiffait en paix de fa gloire; il voulut la partager d'une manière nouvelle avec celle qui, en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, difait-il, contribué à cette gloire même. 1724.

Ce fut à Mofcou qu'il fit couronner & facrer fa femme *Catherine*, en préfence de la ducheffe de Courlande, fille de fon frère aîné, & du duc de Holftein qu'il allait faire fon gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention; on y rappelle l'ufage de plufieurs rois chrétiens de faire couronner leurs époufes; on y rappelle les exemples des empereurs *Bafilide*, *Juftinien*, *Héraclius* & *Léon* le philofophe. L'empereur y fpécifie les fervices rendus à l'Etat par *Catherine*, & furtout dans la guerre contre les Turcs, lorfque fon armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cents mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'impératrice dût régner après lui; mais il y préparait les efprits par cette cérémonie inufitée dans fes Etats. 18 mai.

Ce qui pouvait peut-être encore faire regarder *Catherine* comme deftinée à pofféder le trône après fon époux, c'eft que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa, fous le nom de *chevaliers de l'impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'églife, *Pierre* lui pofa la

1724. couronne ſur la tête ; elle voulut lui embraſſer les genoux ; il l'en empêcha ; & au ſortir de la cathédrale, il fit porter le ſceptre & le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un empereur. *Pierre* étalait dans les occaſions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de ſimplicité dans ſa vie privée.

Ayant couronné ſa femme, il ſe réſolut enfin à donner ſa fille aînée *Anne Petrona* au duc de Holſtein. Cette princeſſe avait beaucoup de traits de ſon père ; elle était d'une taille majeſtueuſe & d'une grande beauté. On la fiança au duc de Holſtein, mais ſans
24 novemb. grand appareil. *Pierre* ſentait déjà ſa ſanté très-altérée, & un chagrin domeſtique, qui peut-être aigrit encore le mal dont il mourut, rendit ces derniers temps de ſa vie peu convenables à la pompe des fêtes.

Catherine avait un jeune chambellan, (*m*) nommé *Moëns de la Croix*, né en Ruſſie d'une famille flamande : il était d'une figure diſtinguée ; ſa ſœur, Mme de *Balc*, était dame d'atour de l'impératrice : tous deux gouvernaient ſa maiſon. On les accuſa l'un & l'autre auprès de l'empereur ; ils furent mis en priſon, on leur fit leur procès pour avoir reçu des préſens. Il avait été défendu dès l'an 1714 à tout homme en place d'en recevoir, ſous peine d'infamie & de mort ; & cette défenſe avait été pluſieurs fois renouvelée.

Le frère & la ſœur furent convaincus : tous ceux qui avaient ou acheté, ou récompenſé leurs ſervices, furent nommés dans la ſentence, excepté le duc de Holſtein & ſon miniſtre le comte de *Baſſevitz* : il eſt vraiſemblable même que des préſens faits par ce prince

(*m*) Mémoires du comte de *Baſſevitz*.

à ceux qui avaient contribué à faire réuſſir ſon mariage, ne furent pas regardés comme une choſe criminelle.

Moëns fut condamné à perdre la tête, & ſa ſœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan, & l'autre page, furent dégradés & envoyés en qualité de ſimples ſoldats dans l'armée de Perſe.

Ces ſévérités, qui révoltent nos mœurs, étaient peut-être néceſſaires dans un pays où le maintien des lois ſemblait exiger une rigueur effrayante. L'impératrice demanda la grâce de ſa dame d'atour, & ſon mari irrité la refuſa. Il caſſa dans ſa colère une glace de Veniſe, & dit à ſa femme: „ Tu vois qu'il ne „ faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette „ glace dans la pouſſière dont elle eſt ſortie. „ *Catherine* le regarda avec une douleur attendriſſante, & lui dit: „ Hé bien, vous avez caſſé ce qui feſait l'ornement „ de votre palais, croyez-vous qu'il en devienne plus „ beau? „ Ces paroles appaiſèrent l'empereur; mais toute la grâce que ſa femme put obtenir de lui, fut que ſa dame d'atour ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne rapporterais pas ce fait s'il n'était atteſté par un miniſtre témoin oculaire, qui lui-même ayant fait des préſens au frère & à la ſœur, fut peut-être une des principales cauſes de leur malheur. Ce fut cette aventure qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui inſpirait plus de crainte par ſa colère que de reconnaiſſance par ſes bienfaits.

On ſe confirma dans ces ſoupçons cruels par l'empreſſement qu'eut *Catherine* de rappeler ſa dame

d'atour immédiatement après la mort de ſon époux, & de lui donner toute ſa faveur. Le devoir d'un hiſtorien eſt de rapporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les temps & dans tous les Etats à la mort des princes enlevés par une mort prématurée, comme ſi la nature ne ſuffiſait pas à nous détruire ; mais le même devoir exige qu'on faſſe voir combien ces bruits étaient téméraires & injuſtes.

Il y a une diſtance immenſe entre le mécontentement paſſager que peut cauſer un mari ſévère, & la réſolution déſeſpérée d'empoiſonner un époux & un maître auquel on doit tout. Le danger d'une telle entrepriſe eût été auſſi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné czarovitz. Cependant ni cette faction, ni aucun homme de la cour ne ſoupçonnèrent *Catherine*, & les bruits vagues qui coururent, ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal inſtruits, qui ſe livrèrent ſans aucune raiſon à ce plaiſir malheureux de ſuppoſer de grands crimes à ceux qu'on croit intéreſſés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine;* il n'était pas ſûr qu'elle dût ſuccéder ; elle avait été couronnée, mais ſeulement en qualité d'épouſe du ſouverain, & non comme devant être ſouveraine après lui.

1725. La déclaration de *Pierre* n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie & non comme un droit de régner : elle rappelait les exemples des empereurs romains qui avaient fait couronner leurs épouſes, & aucune d'elles ne fut maîtreſſe de l'empire. Enfin, dans le temps même de la maladie de *Pierre*, pluſieurs crurent que la princeſſe *Anne Petrona* lui ſuccéderait,

conjointement avec le duc de Holftein fon époux, ou que l'empereur nommerait fon petit-fils pour fon fucceffeur : ainfi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l'empereur, elle avait befoin de fa confervation. 1725.

Il était conftant que *Pierre* était attaqué depuis long-temps d'un abcès & d'une retention d'urine qui lui caufait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz & d'autres qu'il mit en ufage ne furent que d'inutiles fecours : on le vit s'affaiblir fenfiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne fe relâcha jamais, augmentèrent fon mal & hâtèrent fa fin : fon état parut bientôt mortel; il reffentit des chaleurs brûlantes qui le jetaient dans un délire prefque continuel : il voulut écrire dans un moment Janvier. d'intervalle que lui laiffèrent fes douleurs, (*n*) mais fa main ne forma que des caractères inlifibles, dont on ne put déchiffrer que ces mots en ruffe : *Rendez tout à...*

Il cria qu'on fît venir la princeffe *Anne Petrona*, à laquelle il voulait dicter; mais lorfqu'elle parut devant fon lit il avait déjà perdu la parole, & il tomba dans une agonie qui dura feize heures. L'impératrice *Catherine* n'avait pas quitté fon chevet depuis trois nuits; il mourut enfin entre fes bras le vingt-huit janvier vers les quatre heures du matin.

On porta fon corps dans la grand'falle du palais, fuivi de toute la famille impériale, du fénat, de toutes les perfonnes de la première diftinction & d'une foule de peuple : il fut expofé fur un lit de parade, & tout le monde eut la liberté de l'approcher & de lui baifer

(*n*) Mémoires mff. du comte de *Baffevitz*.

1725. la main, jufqu'au jour de fon enterrement qui fe fit le $\frac{10}{21}$ mars 1725.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé fon époufe *Catherine* héritière de l'empire par fon teftament; mais la vérité eft qu'il n'avait point fait de teftament, ou que du moins il n'en a jamais paru; négligeance bien étonnante dans un légiflateur, & qui prouve qu'il n'avait pas cru fa maladie mortelle.

On ne favait point à l'heure de fa mort qui remplirait fon trône; il laiffait *Pierre* fon petit-fils, né de l'infortuné *Alexis;* il laiffait fa fille aînée la ducheffe de Holftein. Il y avait une faction confidérable en faveur du jeune *Pierre*. Le prince *Menzikoff*, lié avec l'impératrice *Catherine* dans tous les temps, prévint tous les partis & tous les deffeins. *Pierre* était prêt d'expirer, quand *Menzikoff* fit paffer l'impératrice dans une falle où leurs amis étaient déjà affemblés; on fait tranfporter le tréfor à la fortereffe, on s'affure des gardes; le prince *Menzikoff* gagna l'archevêque de Novogorod; *Catherine* tint avec eux, & avec un fecrétaire de confiance nommé *Macarof*, un confeil fecret, où affifta le miniftre du duc de Holftein.

L'impératrice, au fortir de ce confeil, revint auprès de fon époux mourant, qui rendit les derniers foupirs entre fes bras. Auffitôt les fénateurs, les officiers-généraux accoururent au palais; l'impératrice les harangua; *Menzikoff* répondit en leur nom; on délibéra pour la forme hors de la préfence de l'impératrice. L'archevêque de Plefcou *Théophane* déclara que l'empereur avait dit la veille du couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après

lui;

lui; toute l'assemblée signa la proclamation, & *Catherine* succéda à son époux le jour même de sa mort.

Pierre le grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés, & la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ses établissemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, & ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien, que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ses taches, & que le monarque fut toujours grand; il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, & sur la terre & sur les eaux : mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à son génie & éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues; & par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes montées après lui successivement sur le trône qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, & ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le palais a eu des révolutions après sa mort; l'Etat n'en a éprouvé aucune. La splendeur de cet empire s'est augmentée sous *Catherine I;* il a triomphé des Turcs & des Suédois sous *Anne Petrona;* il a conquis

fous *Elifabeth* la Pruffe & une partie de la Poméranie ; il a joui d'abord de la paix, & il a vu fleurir les arts fous *Catherine II.*

C'eft aux hiftoriens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres & des entreprifes de *Pierre le grand*; ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce monarque dans fes travaux guerriers & politiques. Il fuffit à un étranger, amateur défintéreffé du mérite, d'avoir effayé de montrer ce que fut le grand-homme qui apprit de *Charles XII* à le vaincre, qui fortit deux fois de fes Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de fes mains à prefque tous les arts néceffaires, pour en donner l'exemple à fon peuple, & qui fut le fondateur & le père de fon empire.

Les fouverains des Etats depuis long-temps policés fe diront à eux-mêmes : » Si dans les climats glacés de » l'ancienne Scythie un homme aidé de fon feul génie » a fait de fi grandes chofes, que devons-nous faire » dans des royaumes où les travaux accumulés de » plufieurs fiècles nous ont rendu tout facile ? »

Fin de l'Hiftoire de Pierre le grand.

PIECES ORIGINALES

Selon les traductions faites alors par l'ordre de Pierre I.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24 juin 1718.

En vertu de l'ordonnance expreſſe émanée de ſa majeſté czarienne, & ſignée de ſa propre main le 13 juin dernier, pour le jugement du czarovitz *Alexis Petrovitz*, ſur ſes tranſgreſſions & ſes crimes contre ſon père & ſon ſeigneur, les ſouſſignés miniſtres, ſénateurs, états militaire & civil, après s'être aſſemblés pluſieurs fois dans la chambre de la régence du ſénat à Pétersbourg, ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux & des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme auſſi des lettres d'exhortation de ſa majeſté czarienne au czarovitz, & des réponſes qu'il y a faites, écrites de ſa propre main, & des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, & des confeſſions & des déclarations du czarovitz, tant écrites de ſa propre main que faites de bouche à ſon ſeigneur & père, & devant les ſouſſignés établis par l'autorité de ſa majeſté czarienne, à l'effet du préſent jugement : ils ont déclaré & reconnu que, quoique ſelon les droits de l'empire ruſſien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant ſujets naturels de la domination ſouveraine de ſa majeſté czarienne, de prendre connaiſſance d'une affaire de cette nature, qui, ſelon ſon importance, dépend uniquement de la volonté abſolue du ſouverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu ſeul, & n'eſt point limité par aucune

loi ; se soumettant pourtant à ladite ordonnance de sa majesté czarienne leur souverain, qui leur donne cette liberté, & après de mûres réflexions, & en conscience chrétienne, sans crainte ni flatterie, & sans avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les lois divines applicables au cas présent, tant de l'ancien que du nouveau testament, les saintes écritures de l'évangile & des apôtres, comme aussi les canons & les règles des conciles, l'autorité des saints pères & des docteurs de l'Eglise ; prenant aussi des lumières des considérations des archevêques & du clergé assemblés à Pétersbourg par ordre de sa majesté czarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, & se conformant aux lois de toute la Russie, & en particulier aux constitutions de cet empire, aux lois militaires & aux statuts qui sont conformes aux lois de beaucoup d'autres Etats, surtout à celles des anciens empereurs romains & grecs, & d'autres princes chrétiens. Les soussignés ayant été aux avis sont convenus unanimement, sans contradiction, & ils ont prononcé que le czarovitz *Alexis Petrovitz est digne de mort* pour ses crimes susdits, & pour ses transgressions capitales contre son souverain & son père, étant fils & sujet de sa majesté czarienne ; en sorte que, quoique sa majesté czarienne ait promis au czarovitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par M. *Tolstoy* conseiller privé, & par le capitaine *Romanzoff*, datée de Spa le 10 juillet 1717, de lui pardonner son évasion, s'il retournait de son bon gré & volontairement, ainsi que le czarovitz même l'a avoue avec remercîment dans sa réponse à cette lettre, écrite de Naples le 4 octobre 1717, où il a marqué qu'il remerciait sa majesté czarienne pour le pardon qui lui était donné seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne depuis par

ſes oppoſitions aux volontés de ſon père & par ſes autres tranſgreſſions qu'il a renouvelées & continuées, comme il eſt amplement déduit dans le manifeſte, publié par ſa majeſté czarienne le 3 février de la préſente année, & parce qu'entr'autres choſes il n'eſt pas retourné de ſon bon gré.

Et quoique ſa majeſté czarienne, à l'arrivée du czarovitz à Moſcou, avec ſon écrit de confeſſion de ſes crimes, & où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il eſt naturel à un père d'en avoir de ſon fils, & qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la ſalle du château le même jour 3 de février, elle lui promît le pardon de toutes ſes tranſgreſſions; ſa majeſté czarienne ne lui fit cette promeſſe qu'avec cette condition expreſſe, qu'elle exprima en préſence de tout le monde, ſavoir que lui czarovitz déclarerait ſans aucune reſtriction ni réſerve tout ce qu'il avait commis & tramé juſqu'à ce jour-là contre ſa majeſté czarienne, & qu'il découvrirait toutes les perſonnes qui lui ont donné des conſeils, ſes complices & généralement tous ceux qui ont ſu quelque choſe de ſes deſſeins & de ſes menées; mais que s'il célait quelqu'un ou quelque choſe, le pardon promis ſerait nul & demeurerait révoqué; ce que le czarovitz reçut alors & accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaiſſance, & il promit par ſerment de déclarer tout ſans réſerve. En confirmation de quoi il baiſa la ſainte croix & les ſaintes écritures dans l'égliſe cathédrale.

Sa majeſté czarienne lui confirma auſſi la même choſe de ſa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire inſérés ci-deſſus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui ſuit:

» Comme vous avez reçu hier votre pardon, à condition

„ que vous déclareriez toutes les circonſtances de votre „ évaſion & ce qui y a du rapport ; mais que ſi vous céliez „ quelque choſe, vous feriez privé de la vie ; & comme „ vous avez déjà fait de bouche quelques déclarations, „ vous devez pour une plus ample ſatisfaction, & pour „ votre décharge, les mettre par écrit ſelon les points „ marqués ci-deſſous :

Et à la concluſion, il était encore écrit de la main de ſa majeſté czarienne dans le ſeptième article :

„ Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, „ quand même cela ne ferait point ſpécifié ici, & purgez- „ vous comme dans la ſainte confeſſion ; mais ſi vous „ cachez ou célez quelque choſe qui ſe découvre dans „ la ſuite, ne m'imputez rien ; car il vous a été déclaré „ hier devant tout le monde qu'en ce cas-là le pardon „ que vous avez reçu ferait nul & révoqué. „

Nonobſtant cela, le czarovitz a parlé dans ſes réponſes & dans ſes confeſſions ſans aucune ſincérité ; il a célé & caché non-ſeulement beaucoup de perſonnes, mais auſſi des affaires capitales, & ſes tranſgreſſions, & en particulier ſes deſſeins de rebellion contre ſon père & ſon ſeigneur, & ſes mauvaiſes pratiques qu'il a tramées & entretenues long-temps pour tâcher d'uſurper le trône de ſon père, même de ſon vivant, par différentes mauvaiſes voies, & ſous de méchans prétextes, fondant ſon eſpérance & les ſouhaits qu'il ſeſait de la mort de ſon père & ſon ſeigneur, ſur la déclaration dont il ſe flattait du petit peuple en ſa faveur.

Tout cela a été découvert enſuite par les informations criminelles, après qu'il a refuſé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-deſſus.

Ainsi il est évident par toutes ces démarches du czarovitz, & par les déclarations qu'il a données par écrit & de bouche, & en dernier lieu par celle du 22 juin de la présente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vînt après la mort de son père de la manière que son père aurait voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité & par les voies & les moyens que DIEU a prescrits; mais qu'il l'a désirée, & qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père & son seigneur, contre la volonté de sa majesté czarienne, & en s'opposant à tout ce que son père voulait, & non-seulement par des soulèvemens de rebelles qu'il espérait, mais encore par l'assistance de l'empereur, & avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'Etat, & de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pu lui demander de l'Etat pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire fait donc voir que le czarovitz en cachant tous ses pernicieux desseins, & en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, & jusqu'à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ses machinations, a eu en vue de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenterait favorable de reprendre ses desseins, & de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son père & son seigneur, & contre tout cet empire.

Il s'est rendu par-là indigne de la clémence & du pardon qui lui a été promis par son seigneur & son père; il l'a aussi avoué lui-même, tant devant sa majesté czarienne qu'en présence de tous les états ecclésiastiques & séculiers, & publiquement devant toute l'assemblée; & il a aussi

déclaré verbalement & par écrit devant les juges foussignés, établis par sa majesté czarienne, que tout ce que dessus était véritable & manifeste par les effets qui en avaient paru.

Ainsi puisque les susdites lois divines & ecclésiastiques, les civiles & militaires, & particulièrement les deux dernières, condamnent à mort sans miséricorde, non-seulement ceux dont les attentats contre leur père & seigneur ont été manifestés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de se rebeller, ou d'avoir formé de simples desseins de tuer leur souverain ou d'usurper l'empire ; que penser d'un dessein de rebellion, tel qu'on n'a guère ouï parler de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre son souverain ? premièrement comme son père de la patrie, & encore comme son père selon la nature ; (un père très-clément qui a fait élever le czarovitz depuis le berceau avec des soins plus que paternels, avec une tendresse & une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le gouvernement, & de l'instruire avec des peines incroyables & une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable & digne de la succession d'un si grand empire) à combien plus forte raison un tel dessein a-t-il mérité une punition de mort ?

C'est avec un cœur affligé & des yeux pleins de larmes, que nous, comme serviteurs & sujets, prononçons cette sentence, considérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement de si grande importance, & particulièrement de prononcer une sentence contre le fils du très-souverain & très-clément czar notre seigneur. Cependant sa volonté étant que nous jugions,

nous déclarons par la préfente notre véritable opinion, & nous prononçons cette condamnation avec une confcience fi pure & fi chrétienne que nous croyons pouvoir la foutenir devant le terrible, le jufte & l'impartial jugement du grand DIEU.

Soumettant au refte cette fentence que nous rendons, & cette condamnation que nous fefons, à la fouveraine puiffance, à la volonté, & à la clémente revifion de fa majefté czarienne notre très-clément monarque.

PAIX DE NEUSTADT.

Au nom de la très-fainte & indivifible Trinité.

SOIT notoire par les préfentes, que comme il s'eft élevé il y a plufieurs années une guerre fanglante, longue & onéreufe entre fa majefté le feu roi *Charles XII* de glorieufe mémoire, roi de Suède, des Goths & des Vandales &c. fes fucceffeurs au trône de Suède, madame *Ulrique*, reine de Suède, des Goths & des Vandales &c. & le royaume de Suède, d'une part; & entre fa majefté czarienne *Pierre I*, empereur de toute la Ruffie &c. & l'empire de Ruffie, de l'autre part: les deux parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, & par conféquent à l'effufion de tant de fang innocent; & il a plu à la providence divine de difpofer les efprits des deux parties à faire affembler leurs miniftres plénipotentiaires, pour traiter & conclure une paix ferme, fincère & ftable, & une amitié éternelle entre les deux Etats, provinces, pays, vaffaux, fujets

& habitans; favoir, M. *Jean Lilienfled*, confeiller de fa majefté le roi de Suède, de fon royaume & de fa chancellerie, & M. le baron *Otto-Reinhold Stroemfeld*, intendant des mines de cuivre & des fiefs des Dalders, de la part de fadite majefté ; & de la part de fa majefté czarienne, M. le comte *Jacob-Daniel Bruce*, fon aide-de-camp général, préfident des colléges des minéraux & manufactures, & chevalier des ordres de St André & de l'aigle blanc, & M. *Henri-Jean-Fréderic Ofterman*, confeiller privé de la chancellerie de fa majefté czarienne : lefquels miniftres plénipotentiaires s'étant affemblés à Neuftadt, ont fait l'échange de leurs pouvoirs; & après avoir imploré l'affiftance divine, ils ont mis la main à cet important & très-falutaire ouvrage, & ont conclu, par la grâce & la bénédiction de DIEU, la paix fuivante, entre la couronne de Suède & fa majefté czarienne.

ART. I. Il y aura dès-à-préfent, & jufqu'à perpétuité, une paix inviolable par terre & par mer, de même qu'une fincère union & une amitié indiffoluble, entre fa majefté le roi *Fréderic I*, roi de Suède, des Goths & des Vandales, fes fucceffeurs à la couronne & au royaume de Suède, fes domaines, provinces, pays, villes, vaffaux, fujets & habitans, tant dans l'empire romain que hors dudit empire, d'une part; & fa majefté czarienne *Pierre I*, empereur de toute la Ruffie &c. fes fucceffeurs au trône de Ruffie, & tous fes pays, villes, vaffaux, fujets & habitans, d'autre part : de forte qu'à l'avenir, les deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettront qu'il fe commette aucune hoftilité, fecrétement ou publiquement, directement ou indirectement, foit par les leurs ou par les autres : elles ne donneront non plus aucun

fecours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, fous quelque prétexte que ce foit, & ne feront avec eux aucune alliance qui foit contraire à cette paix : mais elles entretiendront toujours entre elles une amitié fincère, & tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage & la fureté mutuelle ; comme auffi de détourner, autant qu'il leur fera poffible, les dommages & les troubles dont l'une des deux parties pourrait être menacée par quelque autre puiffance.

II. Il y a de plus, de part & d'autre, une amniftie générale des hoftilités commifes pendant la guerre, foit par les armes ou par d'autres voies, de forte qu'on ne s'en reffouviendra ni s'en vengera jamais ; particulièrement à l'égard de toutes les perfonnes d'Etat & des fujets, de quelque nation que ce foit, qui font entrés au fervice de l'une des deux parties pendant la guerre, & qui par cette démarche fe font rendus ennemis de l'autre partie, excepté les cofaques ruffiens qui ont paffé au fervice du roi de Suède : fa majefté czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fuffent compris dans cette amniftie générale, nonobftant toutes les inftances qui ont été faites de la part du roi de Suède en leur faveur.

III. Toutes les hoftilités, tant par mer que par terre, cefferont ici & dans le grand duché de Finlande, dans quinze jours, ou plutôt, s'il eft poffible, après la fignature de cette paix ; mais dans les autres endroits, dans trois femaines, ou plutôt, s'il eft poffible, après qu'on aura fait l'échange de part & d'autre : pour cet effet, on publiera d'abord la conclufion de la paix. Et au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vînt à commettre quelque hoftilité par mer ou par terre, de l'un ou de

l'autre côté, de quelque nom que ce soit, par ignorance de la paix conclue, cela ne portera aucun préjudice à la conclusion de cette paix; mais on sera obligé de restituer & les hommes & les effets pris & enlevés après ce temps-là.

IV. Sa majesté le roi de Suède cède par les présentes, tant pour soi-même que pour ses successeurs au trône & au royaume de Suède, à sa majesté czarienne & ses successeurs à l'empire de Russie, en pleine, irrévocable & éternelle possession, les provinces qui ont été conquises & prises par les armes de sa majesté czarienne dans cette guerre, sur la couronne de Suède; savoir, la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, & une partie de la Carélie, de même que le district du fief de Vibourg, spécifié ci-dessous dans l'article du réglement des limites; les villes & forteresses de Riga, Dunemunde, Pernau, Revel, Dorpt, Nerva, Vibourg, Kexholm, & les autres villes, forteresses, ports, places, districts, rivages & côtes appartenans auxdites provinces, comme aussi les îles d'Oesel, Daghoe, Moen & toutes les autres îles depuis la frontière de Courlande, sur les côtes de Livonie, Estonie & Ingermanie, & du côté oriental de Revel, sur la mer qui va à Vibourg, vers le Midi & l'Orient; avec tous les habitans qui se trouvent dans ces îles, & dans les susdites provinces, villes & places; & généralement toutes leurs appartenances, dépendances, prérogatives, droits & émolumens, sans aucune expédition, ainsi que la couronne de Suède les a possédés.

Pour cet effet sa majesté le roi de Suède renonce à jamais de la manière la plus solemnelle, tant pour soi que pour ses successeurs & pour tout le royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont eues jusques

ici, ou peuvent avoir fur lefdites provinces, îles, pays & places, dont tous les habitans feront, en vertu des préfentes, déchargés du ferment qu'ils ont prêté à la couronne de Suède; de forte que fa majefté & le royaume de Suède ne pourront plus fe les attribuer dès-à-préfent, ni les redemander à jamais, fous quelque prétexte que ce foit, mais ils feront & refteront incorporés à perpétuité à l'empire de Ruffie; & fa majefté & le royaume de Suède s'engagent, par les préfentes, de laiffer & maintenir toujours fa majefté czarienne & fes fucceffeurs à l'empire de Ruffie dans la paifible poffeffion defdites provinces, îles, pays & places; & l'on cherchera, & remettra à ceux qui feront autorifés de fa majefté czarienne toutes les archives & papiers qui concernent principalement ces pays, lefquels ont été enlevés & portés en Suède pendant cette guerre.

V. Sa majefté czarienne s'engage en échange, & promet de reftituer & d'évacuer à fa majefté & à la couronne de Suède, dans le terme de quatre femaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plutôt, s'il eft poffible, le grand duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réfervée ci-deffous dans le réglement des limites, laquelle appartiendra à fa majefté czarienne; de forte que fa majefté czarienne, & fes fucceffeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention fur ledit duché, fous quelque prétexte que ce foit. Outre cela, fa majefté czarienne s'engage & promet de faire payer promptement, infailliblement, & fans rabais, la fomme de deux millions d'écus, aux autorifés du roi de Suède, pourvu qu'ils produifent & donnent les quittances valables, dans les termes fixés, & en telle forte de monnaie dont on eft convenu par un article féparé, lequel eft

de la même force, comme s'il était inféré ici de mot à mot.

VI. Sa majesté le roi de Suède s'est aussi réservée, à l'égard du commerce, la permission pour toujours de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel & Arensbourg, pour cinquante mille roubles : lesquels grains sortiront desdites places sans qu'on en paye aucun droit ou autres impôts, pour être transportés en Suède, moyennant une attestation, par laquelle il paraisse qu'ils ont été achetés pour le compte de sa majesté suédoise, ou par des sujets qui sont chargés de cet achat de la part de sa majesté le roi de Suède : ce qui ne se doit pas entendre des années dans lesquelles sa majesté czarienne se trouverait obligée par manque de récolte, ou par d'autres raisons importantes, de défendre la sortie des grains généralement pour toutes les nations.

VII. Sa majesté czarienne promet aussi, de la manière la plus solemnelle, qu'elle ne se mêlera point des affaires domestiques du royaume de Suède, ni de la forme de régence qui a été réglée & établie sous serment, & unanimement par les états dudit royaume; qu'elle n'assistera personne, en aucune manière, qui que ce puisse être, ni directement ni indirectement, mais qu'elle tâchera d'empêcher & de prévenir tout ce qui y est contraire, pourvu que cela vienne à la connaissance de sa majesté czarienne; afin de donner par-là des marques évidentes d'une amitié sincère & d'un véritable voisin.

VIII. Et comme on a, de part & d'autre, l'intention de faire une paix ferme, sincère & durable, & qu'ainsi il est très-nécessaire de régler tellement les limites qu'aucune des deux parties ne se puisse donner aucun ombrage, mais que chacune possède paisiblement ce qui lui a été

cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer que les deux empires auront dès-à-présent & à jamais les limites ſuivantes, qui commencent ſur la côte ſeptentrionale de Sinus Finicus près de Vickolax, d'où elles s'étendent à une demi-lieue du rivage de la mer juſque vis-à-vis de Villayoki, & de là plus avant dans le pays; en ſorte que du côté de la mer & vis-à-vis de Rohel, il y aura une diſtance de trois quarts de lieue dans une ligne diamétrale juſqu'au chemin qui va de Vibourg à Lapſtrand, à la diſtance de trois lieues de Vibourg, & qui va dans la même diſtance de trois lieues vers le Nord par Vibourg dans une ligne diamétrale juſqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Ruſſie & la Suède, & même avant la réduction du fief de Kexholm ſous la domination du roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du Nord à huit lieues; de là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexholm juſqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Ruſſie & la Suède; tellement que ſa majeſté le roi & le royaume de Suède poſſéderont toujours tout ce qui eſt ſitué vers l'Oueſt & le Nord au-delà des limites ſpécifiées, & ſa majeſté czarienne & l'empire de Ruſſie poſſéderont à jamais ce qui eſt ſitué en-deçà, du côté d'Orient & du Sud. Et comme ſa majeſté czarienne cède ainſi à perpétuité à ſa majeſté le roi & au royaume de Suède une partie du fief de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'empire de Ruſſie, elle promet de la manière la plus ſolemnelle, pour ſoi & ſes ſucceſſeurs au trône de Ruſſie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, ſous quelque

prétexte que ce soit; mais ladite partie sera & restera toujours incorporée au royaume de Suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, elles resteront sur le même pied qu'elles étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux empires. On est convenu de plus de nommer des commissaires de part & d'autre, immédiatement après la ratification du traité principal, pour régler les limites, de la manière susdite.

IX. Sa majesté czarienne promet en outre de maintenir tous les habitans des provinces de Livonie, d'Estonie & d'Oesel, nobles & roturiers, les villes, magistrats & les corps des métiers, dans l'entière jouissance des priviléges, coutumes & prérogatives dont ils ont joui sous la domination du roi de Suède.

X. On n'introduira pas non plus la contrainte des consciences dans les pays qui ont été cédés; mais on y laissera & maintiendra la religion évangélique, de même que les églises, les écoles & ce qui en dépend, sur le même pied qu'elles étaient du temps de la dernière régence du roi de Suède, à condition que l'on y puisse aussi exercer librement la religion grecque.

XI. Quant à la réduction & liquidation qui se firent du temps de la régence précédente du roi de Suède en Livonie, Estonie & Oesel, au grand préjudice des sujets & des habitans de ce pays-là, (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu roi de Suède de glorieuse mémoire à donner l'assurance par une patente qui fut publiée le 13 avril 1700, *que si quelques-uns de ses sujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confisqués étaient les leurs, on leur rendrait justice à cet égard;* & alors plusieurs sujets desdits pays furent remis dans la

possession

possession de leurs biens confisqués) sa majesté czarienne s'engage & promet de faire rendre justice à un chacun, soit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juste prétention sur des terres en Livonie, Estonie, ou dans la province d'Oesel, & la peut vérifier dûment; de sorte qu'ils rentreront alors dans la possession de leurs biens ou terres.

XII. On restituera aussi incessamment, en conformité de l'amnistie qui a été accordée & réglée ci-dessus dans l'article second, à ceux de Livonie, d'Estonie & de l'île d'Oesel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du roi de Suède, les biens, terres & maisons qui ont été confisqués & donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces que dans celles de Nerva & Vibourg, soit qu'ils leur soient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voies, sans aucune exception & restriction; soit que les propriétaires se trouvent à présent en Suède, ou en prison, ou quelque autre part, après que chacun se sera auparavant légitimé auprès du gouvernement général, en produisant ses documens touchant son droit: mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre & après la confiscation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont souffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la possession de leurs biens ou terres, seront obligés de rendre hommage à sa majesté czarienne, leur souverain d'à présent, & de se comporter au reste comme de fidelles vassaux & sujets: après qu'ils auront prêté le serment accoutumé, il leur sera permis de sortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui sont alliés & amis de l'empire de Russie, & de s'engager au service

des puiſſances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y ſont déjà engagés, ſuivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à ſa majeſté czarienne, on fixe & on leur accorde le terme de trois ans après la publication de la paix, pour vendre dans ce temps-là leurs biens, terres, & ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, ſans en payer davantage que ce que chacun doit payer en conformité des ordonnances & ſtatuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir qu'un héritage fût dévolu ſuivant les droits du pays à quelqu'un, & que celui-ci n'eût pas prêté le ferment de fidélité à ſa majeſté czarienne, il ſera obligé de le faire à l'entrée de ſon héritage, ou de vendre ces biens dans l'eſpace d'une année.

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent ſur des terres ſituées en Livonie, Eſtonie, & dans l'île d'Oeſel, & qui en ont reçu des contrats légitimes, jouiront paiſiblement de leurs hypothèques, juſqu'à ce qu'on leur en paye & le capital & l'intérêt; mais ces hypothécaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui ſont échus pendant la guerre, & qui ne ſont pas peut-être levés; mais ceux qui dans l'un ou l'autre cas ont l'adminiſtration des biens ſuſdits, ſeront obligés de rendre hommage à ſa majeſté czarienne. Tout ceci s'entend auſſi de ceux qui reſtent ſous la domination de ſa majeſté czarienne, leſquels auront la même liberté de diſpoſer des biens qu'ils ont en Suède & dans les pays qui ont été cédés à la couronne de Suède par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra auſſi réciproquement les ſujets des parties pacifiantes qui ont de juſtes prétentions dans les pays des deux puiſſances, ſoit au public ou à des perſonnes particulières, & on leur rendra une prompte juſtice, afin

qu'un chacun soit ainsi mis & remis dans la possession de ce qui lui appartient de droit.

XIII. Toutes les contributions en argent cesseront dans le grand duché de Finlande, que sa majesté czarienne restitue, suivant l'article V, à sa majesté le roi & au royaume de Suède, à compter depuis la date de la signature de ce traité; mais on y fournira pourtant gratis les vivres & les fourrages nécessaires aux troupes de sa majesté czarienne, jusqu'à ce que ledit duché soit entièrement évacué, sur le même pied que cela s'est pratiqué jusqu'ici; & l'on défendra & inhibera, sous des peines très-rigoureuses, d'enlever à leur délogement aucuns ministres ni paysans de la nation finlandaise, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laissera toutes les forteresses & châteaux de Finlande dans le même état où ils sont à présent; mais il sera permis à sa majesté czarienne de faire emporter, en évacuant ledit pays & places, tout le gros & petit canon, leurs attirails, magasins, & autres munitions de guerre que sa majesté czarienne y a fait transporter, de quelque nom que ce soit. Pour cette fin & pour le transport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux & les chariots nécessaires jusqu'aux frontières. Même, si l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme stipulé, & qu'on fût obligé d'en laisser une partie en arrière, elle sera bien gardée, & remise ensuite à ceux qui sont autorisés de sa majesté czarienne, dans quelque temps qu'elle le souhaite, & on fera aussi transporter ladite partie jusqu'aux frontières. En cas que les troupes de sa majesté czarienne aient trouvé & envoyé hors du pays quelques archives & papiers, touchant le grand duché de Finlande, elle en fera faire une exacte recherche,

& fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera, à ceux qui sont autorisés de sa majesté le roi de Suède.

XIV. Tous les prisonniers de part & d'autre, de quelque nation, condition & état qu'ils soient, seront élargis immédiatement après la ratification de ce traité de paix, sans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution suffisante pour le payement d'icelles. On leur fournira gratis de part & d'autre les chevaux & les chariots nécessaires dans le temps fixé pour leur départ, à proportion de la distance des places où ils se trouvent actuellement, jusqu'aux frontières. Touchant les prisonniers qui ont embrassé le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont dessein de rester dans les Etats de l'une ou de l'autre partie, ils auront indifféremment cette permission-là. Ceci s'entend aussi de tous ceux qui ont été enlevés de part & d'autre pendant cette guerre, lesquels pourront aussi ou rester où ils sont, ou retourner chez eux, excepté ceux qui ont de leur propre mouvement embrassé la religion grecque, sa majesté czarienne le voulant ainsi; pour laquelle fin les deux parties pacifiantes feront publier & afficher des édits dans leurs Etats.

XV. Sa majesté le roi & la république de Pologne, comme alliés de sa majesté czarienne, sont compris expressément dans cette paix, & on leur réserve l'accès tout de même comme si le traité de paix à renouveler entre eux & la couronne de Suède eût été inséré ici de mot à mot. Pour cette fin cesseront toutes les hostilités de quelque nom qu'elles soient, par-tout & dans tous les royaumes, pays & domaines qui appartiennent aux deux parties pacifiantes, & qui sont situés tant dans

l'empire romain que hors de l'empire romain, & il y aura une paix ſtable & durable entre les ſuſdites deux couronnes. Et comme aucun miniſtre plénipotentiaire de la part de ſa majeſté & la république de Pologne n'a aſſiſté au congrès de paix qui s'eſt tenu à Neuſtadt, & qu'ainſi on n'a pu renouveler à la fois la paix entre ſa majeſté le roi de Pologne & la couronne de Suède par un traité ſolemnel, ſa majeſté le roi de Suède s'engage & promet d'envoyer au congrès de paix ſes plénipotentiaires pour entamer les conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du congrès, afin de conclure, ſous la médiation de ſa majeſté czarienne, une paix durable entre ces deux rois, à condition que rien n'y ſoit contenu qui puiſſe porter du préjudice à ce traité de paix perpétuelle fait avec ſa majeſté czarienne.

XVI. On réglera & on confirmera la liberté du commerce qu'il y aura par mer & par terre entre les deux puiſſances, leurs Etats, ſujets & habitans, dès qu'il ſera poſſible, par le moyen d'un traité à part ſur ce ſujet, à l'avantage des Etats de part & d'autre : mais en attendant, il ſera permis aux ſujets ruſſiens & ſuédois de trafiquer librement dans l'empire de Ruſſie & dans le royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce traité de paix, en payant les droits ordinaires de toutes ſortes de marchandiſes ; de ſorte que les ſujets de Ruſſie & de Suède jouiront réciproquement des mêmes priviléges & prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des ſuſdits Etats.

XVII. La paix étant conclue, on reſtituera de part & d'autre aux ſujets de Ruſſie & de Suède, non-ſeulement les magaſins qu'ils avaient avant la naiſſance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux puiſſances, mais on leur permettra auſſi d'établir des magaſins dans

les villes, ports & autres places qui font fous la domination de fa majefté czarienne & du roi de Suède.

XVIII. En cas que des vaiffeaux de guerre ou marchands fuédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens fur les côtes & rivages de Ruffie, les fujets de fa majefté czarienne feront obligés de leur donner toute forte de fecours & d'affiftance, de fauver l'équipage & les effets, autant qu'il leur fera poffible, & de rendre fidellement ce qui a été pouffé à terre, s'ils le réclament, moyennant une récompenfe convenable. Les fujets de fa majefté le roi de Suède en feront autant à l'égard des vaiffeaux & des effets ruffiens qui auront le malheur d'échouer ou de périr fur les côtes de Suède. Pour laquelle fin, & pour prévenir toute infolence, vol & pillage, qui fe commettent ordinairement à l'occafion de ces fâcheux accidens, fa majefté czarienne & le roi de Suède feront émaner une très-rigoureufe inhibition à cet égard, & feront punir arbitrairement les infracteurs.

XIX. Et pour prévenir auffi par mer toute occafion qui pourrait faire naître quelque méfintelligence entre les deux parties pacifiantes, autant qu'il eft poffible, on a conclu & réfolu que fi les vaiffeaux de guerre fuédois, un ou plufieurs, foit qu'ils foient petits ou grands, paffent dorénavant une des forterelles de fa majefté czarienne, ils feront la falve de leur canon, & ils feront d'abord refalués de celui de la fortereffe ruffienne; & *vice verfâ*, fi les vaiffeaux de guerre ruffiens, un ou plufieurs, foit qu'ils foient petits ou grands, paffent dorénavant une des forterelles de fa majefté le roi de Suède, ils feront la falve de leur canon, & ils feront d'abord refalués de celui de la fortereffe fuédoife. En cas que les vaiffeaux fuédois & ruffiens fe rencontrent en mer, ou en quelque

port ou autre endroit, ils se falueront les uns les autres de la falve ordinaire, de la même manière que cela se pratique en pareil cas entre la Suède & le Danemarck.

XX. On eſt convenu de part & d'autre de ne plus défrayer les miniſtres des deux puiſſances comme auparavant; leurs miniſtres plénipotentiaires & envoyés, fans ou avec caractère, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes & toute leur fuite, tant en voyage qu'à la cour, & dans la place où ils ont ordre d'aller réſider; mais ſi l'une ou l'autre des deux parties reçoit à temps la nouvelle de la venue d'un envoyé, elles ordonneront à leurs ſujets de lui donner toute l'aſſiſtance dont il aura beſoin, afin qu'il puiſſe continuer ſurement ſa route.

XXI. De la part de ſa majeſté le roi de Suède, on comprend auſſi dans ce traité de paix ſa majeſté le roi de la Grande-Bretagne, à la réſerve des griefs qu'il y a entre ſa majeſté czarienne & ledit roi, dont on traitera directement, & l'on tâchera de les terminer amiablement. Il ſera permis auſſi à d'autres puiſſances, qui ſeront nommées par les deux parties pacifiantes dans l'eſpace de trois mois, d'accéder à ce traité de paix.

XXII. En cas qu'il ſurvienne à l'avenir quelque différend entre les Etats & les ſujets de Suède & de Ruſſie, cela ne dérogera pas à ce traité de paix éternelle; mais il aura & tiendra ſa force & ſon effet, & on nommera inceſſamment des commiſſaires de part & d'autre, pour examiner & vider équitablement le différend.

XXIII. On rendra auſſi dès-à-préſent tous ceux qui ſont coupables de trahiſons, meurtres, vols & autres crimes, & qui paſſent de la Suède en Ruſſie, & de la Ruſſie en Suède, ſeuls ou avec femmes & enfans, en cas que la partie léſée du pays d'où ils ſe ſont évadés les réclame,

de quelque nation qu'ils ſoient, & dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec femmes & enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.

XXIV. L'échange des ratifications de cet inſtrument de paix ſe fera à Neuſtadt dans l'eſpace de trois ſemaines, à compter de la ſignature, ou plutôt s'il eſt poſſible. En foi de tout ceci, on a dreſſé deux exemplaires de la même teneur de ce traité de paix, leſquels ont été confirmés par les miniſtres plénipotentiaires de part & d'autre, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient de leurs maîtres, qui les avaient ſignés de leurs mains propres, & y avaient fait appoſer leurs ſceaux. Fait à Neuſtadt le 30 août 1721. V. ST. depuis la naiſſance de notre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.

OTTO-REINHOLD STROEMFELD.

JACOB-DANIEL BRUCE.

HENRI-JEAN-FREDERIC OSTERMAN.

ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE I,

Pour le couronnement de l'impératrice Catherine.

Nous *Pierre I*, empereur & autocrateur de toute la Ruffie &c. Savoir fefons à tous les eccléfiaftiques, officiers civils & militaires, & autres de la nation ruffienne, nos fidelles fujets : Perfonne n'ignore l'ufage conftant & perpétuel établi dans les royaumes de la chrétienté, fuivant lequel les potentats font couronner leurs époufes, ainfi que cela fe pratique actuellement, & l'a été diverfes fois dans les temps reculés par les empereurs de la véritable croyance grecque ; favoir l'empereur *Bafilide*, qui a fait couronner fon époufe *Zénobie* ; l'empereur *Juftinien* fon époufe *Lupicine* ; l'empereur *Héraclius* fon époufe *Martine* ; l'empereur *Léon le philofophe* fon époufe *Marie*, & plufieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne impériale fur la tête de leurs époufes, mais dont nous ne ferons point mention ici, à caufe que cela nous mènerait trop loin.

Il eft auffi connu jufqu'à quel point nous avons expofé notre propre perfonne, & affronté les dangers les plus éminens, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de vingt & un ans confécutifs ; laquelle nous avons terminée, par le fecours de DIEU, d'une manière fi honorable & fi avantageufe que la Ruffie n'a jamais vu de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre. L'impératrice *Catherine*, notre très-chère époufe, nous a été d'un grand fecours dans tous ces dangers, non-feulement dans ladite guerre, mais

encore dans quelques autres expéditions, où elle nous a accompagné volontairement, & nous a ſervi de conſeil autant qu'il a été poſſible, nonobſtant la faibleſſe du ſexe ; particulièrement à la bataille contre les Turcs ſur la rivière du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes, & celle des Turcs compoſée de deux cents ſoixante & dix mille hommes. Ce fut dans cette circonſtance déſeſpérée qu'elle ſignala ſurtout ſon zèle par un courage ſupérieur à ſon ſexe, ainſi que cela eſt connu à toute l'armée & dans notre empire. A ces cauſes, & en vertu du pouvoir que DIEU nous a donné, nous avons réſolu d'honorer notre épouſe de la couronne impériale, en reconnaiſſance de toutes ſes peines ; ce qui, s'il plaît à DIEU, ſera accompli cet hiver à Moſcou ; & nous donnons avis de cette réſolution à tous nos fidelles ſujets, en faveur deſquels notre affection impériale eſt inaltérable.

ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE LE GRAND.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage eſt fort antérieur au temps où des circonſtances que M. de *Voltaire* ne pouvait prévoir, l'obligèrent de donner une hiſtoire de *Pierre I* ſur des mémoires envoyés ou du moins approuvés par la cour de Ruſſie. On a cru devoir le conſerver tel qu'il a été donné par l'auteur, ſans en retrancher ce qui pourrait paraître des répétitions, ſoit de l'hiſtoire de *Pierre I*, ſoit de celle de *Charles XII.*

ANECDOTES
SUR LE CZAR
PIERRE LE GRAND.

PIERRE I a été furnommé le *grand*, parce qu'il a entrepris & fait de très-grandes chofes, dont nulle ne s'était préfentée à l'efprit d'aucun de fes prédéceffeurs. Son peuple avant lui fe bornait à ces premiers arts enfeignés par la néceffité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils défirent fi peu ce qu'ils ne connaiffent pas, le génie fe développe fi difficilement, & s'étouffe fi aifément fous les obftacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations font demeurées groffières pendant des milliers de fiècles, jufqu'à ce qu'il foit venu des hommes tels que le czar *Pierre*, précifément dans le temps qu'il fallait qu'ils vinffent.

Le hafard fit qu'un jeune genevois nommé *le Fort* était à Mofcou chez un ambaffadeur danois, vers l'an 1695. Le czar *Pierre* avait alors dix-neuf ans; il vit ce genevois, qui avait appris en peu de temps la langue ruffe, & qui parlait prefque toutes celles de l'Europe. *Le Fort* plut beaucoup au prince; il entra dans fon fervice, & bientôt après dans fa familiarité. Il lui fit comprendre qu'il y avait une autre manière de vivre & de régner que celle qui était malheureufement établie de tous les temps dans fon vafte empire; & fans ce genevois la Ruffie ferait peut-être encore barbare.

Il fallait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, & pour fe dépouiller des

préjugés du trône & de sa patrie. Le czar sentit qu'il avait à former une nation & un empire : mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses Etats, & d'aller comme *Prométhée* emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient il y a trois siècles aussi dépourvus d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussitôt qu'il l'aurait voulu. Il fallut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696 ; & ce ne fut qu'après les avoir vaincus qu'il sortit de ses Etats pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étaient absolument inconnus en Russie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, & dans le village de Sardam, sous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appelait communément *maître Pierre*, (*Peterbas*.) Il se fit inscrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il maniait la hache & le compas ; & quand il avait travaillé dans son attelier à la construction des vaisseaux, il étudiait la géographie, la géométrie & l'histoire. Dans les premiers temps le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple souffrait, lui qui souffre si peu de chose. La première langue qu'il apprit fut le hollandais ; il s'adonna depuis à l'allemand qui lui parut une langue douce, & qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit aussi un peu d'anglais dans son voyage à Londres, mais il ne fut jamais le français, qui est devenu depuis la langue de Pétersbourg sous l'impératrice *Elisabeth*, à mesure que ce pays s'est civilisé.

Sa taille était haute, sa physionomie fière & majestueuse, mais défigurée quelquefois par des convulsions, qui altéraient les traits de son visage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poison, qu'on disait que sa sœur *Sophie* lui avait donné : mais le véritable poison était le vin & l'eau-de-vie, dont il fit souvent des excès, se fiant trop à son tempérament robuste.

Il conversait également avec un artisan & avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un barbare, qui ne met point de distinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde ; c'était en homme qui voulait s'instruire. Il aimait les femmes autant que le roi de Suède son rival les craignait, & tout lui était également bon en amour comme à table. Il se piquait de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit que les législateurs & les rois ne doivent point se mettre en colère : mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'est pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenait, & il dit même à un magistrat de Hollande à son second voyage : *J'ai réformé ma nation, & je n'ai pu me réformer moi-même.* Il est vrai que les cruautés qu'on lui reproche étaient un usage de la cour de Moscou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un czar appliquer de sa main royale cent coups de nerf de bœuf sur les épaules nues d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs services étant ivres, ou d'essayer son sabre en fesant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de son pays ; *le Fort* eut assez d'autorité sur lui pour l'arrêter

quelquefois ſur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours *le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, & ſurtout ſon goût pour les arts, qui ſe développait, adoucirent un peu ſes mœurs: car c'eſt le privilége de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait ſouvent chez un géographe avec lequel il ſeſait des cartes marines. Il paſſait des journées entières chez le célèbre *Ruyſch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injeɛtions qui ont perfeɛtionné l'anatomie, & qui lui ôtent ſon dégoût. Ce prince ſe donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un artiſan hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie: cette eſpèce d'éducation était au-deſſus de celle qu'on avait jamais reçue ſur le trône de Ruſſie. Dans le même temps il envoyait de jeunes moſcovites voyager & s'inſtruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuſes. Ses nouveaux diſciples n'imitaient point leur maitre. Il y en eut même un qui étant envoyé à Veniſe ne ſortit jamais de ſa chambre, pour n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir vu un autre pays que la Ruſſie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était inſpirée par des prêtres moſcovites, qui prétendaient que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raiſon que dans l'ancien teſtament il avait été défendu aux habitans de la Paleſtine de prendre les mœurs de leurs voiſins plus riches qu'eux & plus adroits.

En 1698 il alla d'Amſterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaiſſeau, non pas auſſi en celle de ſouverain, mais ſous le nom d'un boïard ruſſe, qui voyageait pour s'inſtruire. Il vit tout, & même il alla à la comédie anglaiſe où il n'entendait rien, mais

il

il y trouva une actrice nommée Mlle *Groft*, dont il eut les faveurs, & dont il ne fit pas la fortune.

Le roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maifon logeable; c'eft beaucoup à Londres, les palais ne font pas communs dans cette ville immenfe, où l'on ne voit guère que des maifons baffes, fans cour & fans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le czar trouva fa maifon encore trop belle; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de fe perfectionner dans la marine. Il s'habillait même fouvent en matelot, & il fe fervait de ce déguifement pour engager plufieurs gens de mer à fon fervice.

Ce fut à Londres qu'il deffina lui-même le projet de la communication du Volga & du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, & réunir ainfi l'Océan, la mer Noire & la mer Cafpienne. Des anglais qu'il emmena avec lui le fervirent mal dans ce grand deffein; & les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'oppofèrent encore plus à cette vafte entreprife.

Il manqua d'argent à Londres; des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permiffion de porter du tabac en Ruffie. C'était une grande nouveauté en ce pays, & la religion même y était intéreffée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient; & le clergé regardait comme un de fes grands priviléges d'empêcher la nation ruffe de fumer. Le czar prit les cent mille écus, & fe chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les rois font des préfens à de tels voyageurs; le préfent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux.

Il lui donna un yacht de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provisions de toute espèce ; & tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. *Pierre* sur son yacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, & de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698, où il devait rester moins de temps qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à essuyer & moins de choses à apprendre. Après avoir vu Vienne, il devait aller à Venise, & ensuite à Rome ; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou, sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence & par la permission de fumer. Les strélitz, ancienne milice des czars, pareille à celle des janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse & non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés & moines, moitié grecs, moitié russes, qui représentèrent combien DIEU était irrité qu'on prît du tabac en Moscovie, & qui mirent l'Etat en combustion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévu ce que pourraient des moines & des strélitz, avait pris ses mesures. Il avait une armée disciplinée, composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, & qui fumaient sous les ordres du général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre, & qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le sultan *Osman*, qui voulant comme *Pierre* réformer ses janissaires, & n'ayant pu leur rien opposer, ne les réforma point, & fut étranglé par eux.

Alors ses armées furent mises sur le pied de celles des princes européens. Il fit bâtir des vaisseaux par ses Anglais & ses Hollandais à Veronitz sur le Tanaïs à quatre cents

lieues de Mofcou. Il embellit les villes, pourvut à leur fureté, fit des grands chemins de cinq cents lieues, établit des manufactures de toute efpèce ; & ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Ruffes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours cifelés, des étoffes d'or & d'argent à Mofcou : tant eft puiffante l'influence d'un feul homme, quand il eft maître & qu'il fait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII* pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquifes fur les Ruffes, ne l'empêcha pas, toute malheureufe qu'elle fut d'abord, de continuer fes réformes dans l'Etat & dans l'Eglife : il déclara à la fin de 1699 que l'année fuivante commencerait au mois de janvier, & non au mois de feptembre. Les Ruffes, qui penfaient que DIEU avait créé le monde en feptembre, furent étonnés que leur czar fût affez puiffant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le fiècle en 1700 par un grand jubilé que le czar indiqua lui-même. Il avait fupprimé la dignité de patriarche, & il en fefait les fonctions. Il n'eft pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis fon patriarche aux petites-maifons de Mofcou. Il avait coutume, quand il voulait fe réjouir en puniffant, de dire à celui qu'il châtiait ainfi : *Je te fais fou ;* & celui à qui il donnait ce beau titre était obligé, fût-il le plus grand feigneur du royaume, de porter une marotte, une jaquette & des grelots, & de divertir la cour en qualité de fou de fa majefté czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche ; il fe contenta de fupprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abufé au point qu'ils avaient obligé les czars de marcher devant eux une

fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal, (*) cérémonie dont un homme tel que *Pierre le grand* s'était d'abord difpenfé.

Pour avoir plus de fujets, il voulut avoir moins de moines, & ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans ; ce qui fit que dès fon temps fon pays fut, de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repouffé, par cette faibleffe naturelle qu'ont tous les religieux de vouloir augmenter leur nombre, & par cette autre faibleffe qu'ont les gouvernemens de le fouffrir.

Il fit d'ailleurs des lois fort fages pour les deffervans des églifes, & pour la réforme de leurs mœurs, quoique les fiennes fuffent affez déréglées ; fachant très-bien que ce qui eft permis à un fouverain ne doit pas l'être à un curé. Avant lui les femmes vivaient toujours féparées des hommes ; il était inouï qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il époufait. Il ne fefait connaiffance avec elle qu'à l'églife. Parmi les préfens de noces était une groffe poignée de verges que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occafion elle devait s'attendre à une petite correction maritale ; les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément, & on enterrait vives celles qui ufurpaient ce même droit fur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes ; & pour rendre les mariages moins

(*) L'auteur de la nouvelle hiftoire de Ruffie prétend que cette cérémonie n'a jamais eu lieu, & que les patriarches fe contentaient d'affecter l'égalité avec les empereurs : cette farce infolente n'a donc jamais été jouée que dans notre occident ; & ceux qui l'ont jouée ne font pas encore fupprimés !

malheureux & mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, & de présenter les prétendans aux filles avant la célébration ; en un mot, il établit & fit naître tout dans ses Etats jusqu'à la société. On connait le réglement qu'il fit lui-même pour obliger ses boïards & ses boïardes à tenir des assemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité russe étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on fesait boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort ivre & peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une espèce de société chez un peuple qui n'en connaissait point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La princesse *Natalie*, une de ses sœurs, fit des tragédies en langue russe, qui ressemblaient assez aux pièces de *Shakespeare*, dans lesquelles des tyrans & des arlequins fesaient les premiers rôles. L'orchestre était composé de violons russes qu'on fesait jouer à coups de nerf de bœuf. A présent on a dans Pétersbourg des comédiens français & des opéra italiens. La magnificence & le goût même ont en tout succédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprises du fondateur fut d'accourcir les robes & de faire raser les barbes de son peuple. Ce fut-là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'allemande & à manier le rasoir ? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs & des barbiers ; les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes : les obstinés payaient quarante sous de notre monnaie. Bientôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent. Les femmes servirent utilement le czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons rasés ; elles lui eurent l'obligation de n'être plus

fouettées, de vivre en société avec les hommes, & d'avoir à baiser des visages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes & petites, qui fesaient les amusemens du czar, & de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII*, il jeta les fondemens de l'importante ville & du port de Pétersbourg en 1704, dans un marais où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de ses mains à la premiere maison; rien ne le rebuta: des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer Baltique, des frontières d'Astracan, des bords de la mer Noire & de la mer Caspienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire, & dans les fatigues & la disette qu'on essuya; mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel, d'Astracan, d'Azoph, de Veronitz furent construits.

Pour faire tant de grands établissemens, pour avoir des flottes dans la mer Baltique, & cent mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne possédait alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vu le compte entre les mains d'un homme qui avait été ambassadeur à Pétersbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du royaume. Il faut se souvenir qu'il n'en coûta que des oignons aux rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répète, on n'a qu'à vouloir; on ne veut pas assez.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui était bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, & une maitresse qui méritait d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un ministre luthérien nommé *Gluk*, mariée à un soldat livonien, prise par un parti deux jours après ce mariage, avait passé du service des généraux *Bauer* &

Sheremetoff à celui de *Menzikoff*, garçon pâtiffier qui devint prince & le premier homme de l'empire; enfin elle fut l'époufe de *Pierre le grand*, & enfuite impératrice fouveraine après la mort du czar, & digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de fon mari, & fauva beaucoup plus de dos du *knout*, & beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avait fait le général *le Fort*. On l'aima, on la révéra. Un baron allemand, un écuyer d'un abbé de Fulde n'eût point époufé *Catherine*; mais *Pierre le grand* ne penfait pas que le mérite eût auprès de lui befoin de trente-deux quartiers. Les fouverains penfent volontiers qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, & que tout eft égal devant eux. Il eft bien certain que la naiffance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, & un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieufe, la fortune encore plus. *Catherine* avait eu une éducation tout auffi bonne pour le moins chez fon miniftre d'Eftonie, que toutes les boïardes de Mofcou & d'Archangel, & était née avec plus de talens & une ame plus grande: elle avait réglé la maifon du général *Bauer* & celle du prince *Menzikoff*, fans favoir ni lire ni écrire. Quiconque fait très-bien gouverner une grande maifon peut gouverner un royaume; cela peut paraître un paradoxe, mais certainement c'eft avec le même efprit d'ordre, de fageffe & de fermeté qu'on commande à cent perfonnes & à plufieurs milliers.

Le czarovitz *Alexis*, fils du czar, qui époufa, dit-on, comme lui une efclave, & qui comme lui quitta fecrétement la Ruffie, n'eut pas un fuccès pareil dans fes deux entreprifes; & il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père; ce fut un des plus terribles exemples

de févérité que jamais on ait donné du haut d'un trône ; mais ce qui eſt bien honorable pour la mémoire de l'impératrice *Catherine*, c'eſt qu'elle n'eut point de part au malheur de ce prince, né d'un autre lit, & qui n'aimait rien de ce que ſon père aimait ; on n'accuſa point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle : le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop ruſſe, de déſapprouver tout ce que ſon père feſait de grand & d'immortel pour la gloire de ſa nation. Un jour entendant des moſcovites qui ſe plaignaient des travaux inſupportables qu'il fallait endurer pour bâtir Pétersbourg : *Conſolez-vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas long-temps.* Quand il fallait ſuivre ſon père dans ces voyages de cinq à ſix cents lieues, que le czar entreprenait ſouvent, le prince feignait d'être malade ; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas ; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent ſa ſanté & ſon eſprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'inſtruire : il ſavait la géométrie, l'hiſtoire, avait appris l'allemand ; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, & c'eſt ce que ſon père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princeſſe de *Volfenbuttel*, ſœur de l'impératrice femme de *Charles VI*, en 1711. Ce mariage fut malheureux. La princeſſe était ſouvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, & pour *Afroſine* fille finlandaiſe, grande, bien faite, & fort douce. On prétend que la princeſſe mourut de chagrin, ſi le chagrin peut donner la mort, & que le czarovitz épouſa enſuite ſecrétement *Afroſine* en 1713, lorſque l'impératrice *Catherine* venait de lui donner un frère dont il ſe ferait bien paſſé.

Les mécontentemens entre le père & le fils devinrent de jour en jour plus ſérieux, juſque-là que *Pierre* dès l'an 1716

menaça le prince de le déshériter, & le prince lui dit qu'il voulait se faire moine.

Le czar en 1717 renouvela ses voyages par politique & par curiosité; il alla enfin en France. Si son fils avait voulu se révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en sa faveur, c'était-là le temps de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie & de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avait secrétement empruntés. Il se jeta entre les bras de l'empereur *Charles VI* beau-frère de sa défunte femme. On le garda quelque temps très-incognito à Vienne; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils était ainsi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une galanterie qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait voir une manufacture, & qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en fesait présent le lendemain; il alla diner à Petitbourg, chez M. le duc d'*Antin*, & la première chose qu'il vit fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnaie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, & on les lui présentait; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, & qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots: *Pierre le grand*. Le revers était une Renommée, & la légende, *vires acquirit eundo*; allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu* & la statue de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il repré-

fente, le czar laiffa paraître un de ces tranfports, & dit une de ces chofes qui ne peuvent partir que de ceux qui font nés pour être de grands-hommes. Il monta fur le tombeau, embraffa la ftatue; *Grand miniftre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon temps! je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'enthoufiafme que le czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue ruffe, répondit : „ S'il „ avait donné cette moitié, il n'aurait pas long-temps „ gardé l'autre. „

Le czar après avoir ainfi parcouru la France, où tout difpofe les mœurs à la douceur & à l'indulgence, retourna dans fa patrie, & y reprit fa févérité. Il avait enfin engagé fon fils à revenir de Naples à Pétersbourg; ce jeune prince fut de là conduit à Mofcou devant le czar fon père, qui commença par le priver de la fucceffion au trône, & lui fit figner un acte folemnel de renonciation, à la fin du mois de janvier 1718; & en confidération de cet acte le père promit à fon fils de lui laiffer la vie.

Il n'était pas hors de vraifemblance qu'un tel acte ferait un jour annullé. Le czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, & fe fouvenant feulement qu'il était fondateur d'un empire que fon fils pouvait replonger dans la barbarie, fit inftruire publiquement le procès de ce prince infortuné, fur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On affembla des évêques, des abbés & des profeffeurs, qui trouvèrent dans l'ancien teftament, que ceux qui maudiffent leur père & leur mère doivent être mis à mort; qu'à la vérité *David* avait pardonné à fon fils *Abfalon*

révolté contre lui, mais que DIEU n'avait pas pardonné à *Abſalon*. Tel fut leur avis ſans rien conclure ; mais c'était en effet ſigner un arrêt de mort. *Alexis* n'avait à la vérité jamais maudit ſon père ; il ne s'était point révolté comme *Abſalon* ; il n'avait point couché publiquement avec les concubines du roi : il avait voyagé ſans la permiſſion paternelle, & il avait écrit des lettres à ſes amis, par leſquelles il marquait ſeulement qu'il eſpérait qu'on ſe ſouviendrait un jour de lui en Ruſſie. Cependant de cent vingt-quatre juges ſéculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort ; & ceux qui ne ſavaient pas écrire firent ſigner les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a ſouvent imprimé, que le czar s'était fait traduire d'eſpagnol en ruſſe le procès criminel de dom *Carlos*, ce prince infortuné, que *Philippe II* ſon père avait fait mettre dans une priſon, où mourut cet héritier d'une grande monarchie ; mais jamais il n'y eut de procès fait à dom *Carlos*, & jamais on n'a ſu la manière, ſoit violente, ſoit naturelle dont ce prince mourut. *Pierre*, le plus deſpotique des princes, n'avait pas beſoin d'exemples. Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon fils mourut dans ſon lit le lendemain de l'arrêt, & que le czar avait à Moſcou une des plus belles apothicaireries de l'Europe. Cependant il eſt probable que le prince *Alexis*, héritier de la plus vaſte monarchie du monde, condamné unanimement par les ſujets de ſon père, qui devaient être un jour les ſiens, put mourir de la révolution que fit dans ſon corps un arrêt ſi étrange & ſi funeſte. Le père alla voir ſon fils expirant, & on dit qu'il verſa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes*. Mais malgré ſes larmes, les roues furent couvertes de membres rompus des amis de ſon fils. Il fit couper la tête à ſon propre beau-frère le comte *Lapuchin*

frère de sa femme *Ottokesa Lapuchin* qu'il avait répudiée, & oncle du prince *Alexis*. Le confesseur du prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.

Le reste de la vie du czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux & de ses exploits, qui semblaient effacer l'excès de ses sévérités, peut-être nécessaires. Il fesait souvent des harangues à sa cour & à son conseil. Dans une de ses harangues il leur dit qu'il avait sacrifié son fils au salut de ses Etats.

Après la paix glorieuse qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie & du Vibourg, les états de Russie lui déférèrent le nom de *grand*, de père de la patrie & d'empereur. Ces états étaient représentés par le sénat, qui lui donna solemnellement ces titres en présence du comte de *Kinski*, ministre de l'empereur, de M. de *Campredon*, envoyé de France, des ambassadeurs de Prusse & de Hollande. Peu à peu les princes de l'Europe se sont accoutumés à donner aux souverains de Russie ce titre d'empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les ambassadeurs de France n'aient par-tout le pas sur ceux de Russie.

Les Russes doivent certainement regarder le czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'est un héros; mais doit-il l'être parmi nous? était-il comparable pour la valeur à nos *Condés*, à nos *Villars*, & pour les connaissances, pour l'esprit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons? Non : mais il était roi, & roi mal élevé; & il a fait ce que peut-être mille souverains à sa place n'eussent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met

un homme au-dessus des préjugés, de tout ce qui l'environne, & de tout ce qui l'a précédé : c'est un architecte qui a bâti en brique, & qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils sont pour les élever au comble : on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaisseaux sur la mer Baltique, il en eût eu deux cents dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu d'espérance que devait avoir le genre-humain, qu'il dût naître à Moscou un homme tel que le czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les temps la Russie, contre l'unité, que ce génie si contraire au génie de sa nation ne serait donné à aucun russe ; & il y avait encore à parier environ seize millions qui fesaient le nombre des Russes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au czar. Cependant la chose est arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaisons & de siècles, avant que la nature fît naître celui qui devait inventer la charrue, & celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Russes ne sont plus surpris de leurs progrès ; ils se sont en moins de cinquante ans familiarisés avec tous les arts. On dirait que ces arts sont anciens chez eux. Il y a encore de vastes climats en Afrique, où les hommes ont besoin d'un czar *Pierre* ; il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans l'Histoire de PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Pièces originales concernant cette histoire.

Fin de la table des chapitres.

TABLE

DES MATIERES

contenues dans l'Histoire de Pierre le grand.

A.

C.

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

R.

finances,

T.

V.

Y.

Z.

Fin de la Table des matières.



